ESSAI SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ART MILITAIRE, DE SON...







HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ART MILITAIRE.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ.

ESSAI

SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ART MILITAIRE,

DE SON ORIGINE, DE SES PROGRÈS ET DE SES RÉVOLUTIONS,

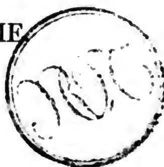
DEPUIS LA PREMIÈRE FORMATION DES SOCIÉTÉS EUROPÉENNES JUSQU'A NOS JOURS, ORNÉ DE QUATORZE PLANCHES.

Par le Colonel Carrion-Nisas.

Vis consili expers mole ruit suâ
Vim temperatam Di quoque provehunt
in majus. HOR. *Od.*

TOME DEUXIÈME.





PARIS,

CHEZ DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, N° 243;
C. J. TROUVÉ, Imprimeur-Libraire, rue des Filles-Saint-Thomas, N° 12.

1824.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE
DE
LA SECONDE PARTIE (1).

Des principaux Caractères qui sont particuliers à l'Art nouveau, et de ceux qui lui sont communs avec l'Art ancien.

§ Ier.

De l'homme considéré au milieu des autres élémens de l'Art nouveau.

Nous avons vu quels points d'appui vont avoir désormais les armées, quelles difficultés elles seront obligées de surmonter. Dans le dernier paragraphe de notre première partie, nous avons laissé l'homme ou derrière ces boulevarts dont il vient de creuser, d'élever, d'armer les différentes parties, ou en présence de ces mêmes obstacles, chef-d'œuvres de ses mains; prêt à les attaquer, et espérant les détruire comme il les a créés.

Quand on contemple cependant, une place de guerre, qu'on observe sa masse imposante, ses savantes constructions, les nombreux ouvrages qui la flanquent et qui se flanquent entre eux,

(1) Voyez la table des livres, chapitres, etc., de cette seconde partie, à la suite du rapport au ministre de la guerre, en tête du premier volume.

l'énorme matériel d'artillerie qui les garnit, et qu'autour de ces puissans remparts on aperçoit, sous de chétives barraques, quelques bataillons épars dans la plaine, formant un léger cordon qui semble se perdre dans l'étendue de la campagne, il paroît d'abord qu'il y a une disproportion immense entre ces deux forces. Elle existe en effet, mais non en faveur du côté où la pensée est tentée de placer la supériorité ; car il est certain qu'à moins d'une force nouvelle, étrangère aux deux forces qui sont en présence et de même nature encore que celle qui paroît avoir l'infériorité ; il est, dis-je, certain que, dans un temps donné, qui n'excédera pas un long terme, les foibles pelotons qui se meuvent autour de cette enceinte, seront maîtres de ce formidable écueil, qu'on croiroit volontiers destiné à braver éternellement l'effort d'une innombrable multitude.

La guerre de montagnes, celle qui, au premier coup d'œil, présente le plus grand nombre de ces obstacles qu'on est tenté de croire insurmontables, est celle-là précisément qui se fait le plus avec les hommes, et presque avec les hommes seuls.

D'un autre côté, nous avons vu (1) que Xé-

---

(1) Livre premier, chapitre dernier. L'homme peut vouloir résister ; nul autre élément de guerre ne peut *vouloir*.

nophon, dès les commencemens de l'art, dans la retraite des dix mille fantassins grecs, n'eut jamais plus de quarante chevaux qu'il avoit eu beaucoup de peine à rassembler et à équiper; et cependant il ramena sa troupe en Europe, non-seulement à travers des montagnes âpres et difficiles, mais encore, ce qui sembloit bien autrement invraisemblable, à travers les vastes plaines de l'Asie couvertes de la cavalerie du grand roi.

Quand Bonaparte descendit la première fois en Italie, son artillerie étoit peu de chose et sa cavalerie presque rien; ce fut avec des hommes qu'il fit cette campagne et cette conquête, les premiers de ses faits militaires et les plus méritoires.

L'infanterie est l'arme qui, réduite à elle-même, privée de tout secours, peut encore faire le plus long-temps de grandes choses; plus la tactique se rapproche de l'homme, plus, en tout temps, elle est forte; cette maxime incontestable n'exclut point l'utilité des moyens accessoires, des effets auxiliaires que l'homme a imaginés pour servir, dans une foule de circonstances, sa vigueur individuelle; seulement, il est manifeste qu'à la guerre, tout ce qui n'est pas l'homme même, perd de sa force et de ses effets à mesure qu'il s'éloigne de cet être privilégié et

créateur, bien que ces mêmes effets, par la puissance du génie de l'homme, restent toujours grands et terribles, mais non en proportion de la manière dont ils frappent nos sens et notre imagination.

La différence essentielle entre l'art de la guerre et tous les autres arts, est donc que, dans tous les autres arts, on met, avec profit et succès, des machines à la place des hommes; c'est même le triomphe du calcul et de l'industrie; au lieu que, dans l'art de la guerre, ce seroit toujours avec plus ou moins de dommage pour l'art et pour les hommes même, qu'on substitueroit des machines à l'homme, et que dans tous les cas celles qui recevront de plus près son action seront les meilleures (1). L'art

---

(1) Voyez ce que nous avons dit au premier volume, p. 35. Voici ce que nous disions du fusil, dans notre ouvrage sur l'*Organisation de la force armée :* « Cette invention offre un instrument si rapproché de l'homme, qui absorbe si peu de forces, qui obtient ses résultats par si peu de mouvement et dans un si petit espace, relativement aux armes des anciens, que celle-ci est, pour ainsi parler, comme un sixième sens, un organe nouveau, une faculté de plus donnée à l'homme, qui lui devient, en quelque sorte, inhérente, faculté meurtrière et salutaire tout à la fois, véritable compensation de l'inégalité physique, et par conséquent appui de la liberté publique et de la civilisation même. »

Il sera impossible à un homme de génie tel que Frédéric II,

de la guerre a un besoin continuel de l'emploi combiné et du rapprochement immédiat de l'intelligence et de la force, de l'impression physique et de l'impulsion morale.

De ces considérations on peut, dans tous les temps, tirer cette conséquence, qui sera également avouée par l'art de la guerre et par la philosophie, par la politique et par l'humanité, c'est que, l'homme étant à la fois le plus puissant et le plus précieux de tous les élémens de la guerre, le grand objet de l'art est de le préparer, de le conserver, de le ménager; que le grand problème à résoudre est de produire le plus possible avec la moindre consommation possible de cet élément si nécessaire, et en même temps si noble et si pur; c'est la plus heureuse comme la plus essentielle application qui puisse être faite par les hommes de cette *loi de la moindre action*, que Leibnitz déduit de la contemplation des œuvres de la nature et dont la sublime économie revèle, à son admiration, le doigt de la Divinité même.

---

de ne pas comprendre que de toutes les machines, la moins machine, celle que l'homme gouverne le plus facilement, est toujours la meilleure ; et, comme il aura la puissance en même temps que le génie, il instituera l'artillerie à cheval, et fera faire ainsi un pas remarquable à la science.

§ II.

L'Art Militaire considéré au milieu des autres Arts et de leurs progrès dans les temps modernes.

Si nous ne calculions que la durée du temps, nous aurions parcouru bien plus que la moitié de notre carrière, puisque nous avons traversé trente siècles et que nous n'en avons guères plus que deux à observer.

Il en est tout autrement si nous considérons les phases et les progrès de la science, les métamorphoses et les phénomènes qui nous restent à examiner : deux siècles nous en offriront à peu près autant que trente; néanmoins l'art de la guerre, dans cette dernière période, sera loin de suivre d'un pas égal la marche des autres arts. Pourquoi? C'est ce qu'il est intéressant de rechercher; et l'heure en est venue.

Sur ce que le lecteur a vu, sur ce qu'il va voir encore, il a peut-être fait, ou du moins il est disposé à faire une réflexion à laquelle il convient de répondre au moment où l'art, riche d'une découverte immense et de ses principaux développemens, semble attendre une révolution complète ou au moins de nombreuses, brillantes, rapides modifications qui, en le perfectionnant, le changent, sinon dans son essence, au moins totalement dans son aspect.

Cette impatience ne sera point entièrement satisfaite, déjà peut-être, dans le cours de la première partie de cet ouvrage, on a été frappé des progrès foibles, des pas rares qu'a faits l'art militaire; il a cependant à peu près tenu pied aux autres arts, tous ont cheminé avec lenteur, suivant l'allure pénible d'une civilisation établie sur des bases fausses, souvent stationnaire, quelquefois rétrograde.

L'étonnement sera plus grand, plus fondé même, à dater d'une époque où les principes sont plus sains, grâce aux leçons du christianisme, où les lumières ne peuvent plus s'éteindre, ni les connoissances reculer, où les arts font, pour ainsi dire, par lustre, autant de progrès qu'ils en faisoient autrefois par siècle. L'art militaire restera en arrière: mais que ceux qui sont frappés de cette observation, veuillent bien réfléchir et voir combien, dans un art si compliqué de travaux et de dangers, il est difficile de trouver place pour cette méditation active et cependant calme et non interrompue qui doit précéder les créations dans les arts, et qui, seule, peut enfanter les véritables découvertes ou produire ces combinaisons nouvelles qui, sous le nom d'inventions, multiplient les progrès et les perfectionnemens dans toutes les branches de l'industrie humaine, depuis les sciences trans-

cendantes jusqu'aux métiers qui sont à la portée de tous les hommes.

Cette observation n'a point échappé à un grand penseur; « sans l'esprit d'invention, dit » Machiavel, personne n'a jamais excellé en rien; » et, si cet esprit mène à la considération dans » les autres arts, c'est à la guerre qu'il donne le » plus de gloire; les plus petites inventions en ce » genre sont célébrées par l'histoire. Ainsi, on a » loué Alexandre le Grand lorsque, voulant dé- » camper à l'insçu de l'ennemi, il fit annoncer » le départ de l'armée, en frappant d'une lance » sur un casque, au lieu de faire sonner la trom- » pette. Une autre fois, au moment d'engager le » combat, il ordonna à ses soldats de mettre le » genou gauche à terre devant l'ennemi, afin de » soutenir plus sûrement son premier effort; ce » moyen, lui ayant donné la victoire, lui acquit » tant de gloire que, dans toutes les statues qu'on » élevoit en son honneur, il étoit représenté dans » cette position (1).

---

(1) Ce dernier trait est attribué par Cornélius Népos, à l'Athénien Chabrias, voici le passage, dans une vieille et énergique traduction :

« Entre autres est illustre son stratagême en la journée de Thèbes où il se trouva au secours des Béotiens ; car ce grand capitaine Agésilaüs, s'égayant à cause de sa victoire, et qu'il avoit tourné en fuite les troupes soudoyées par les Thébains, Chabrias arrêta ferme ce qui étoit de son bataillon, apprenant aux soldats à soutenir le choc des ennemis en jetant bas

Marius ajouta beaucoup à l'estime que méritoient déjà ses exploits et ses connoissances militaires, par un léger changement fait au javelot (1). Enfin, il est certain que, dans tous les temps, les moindres innovations heureuses dans le militaire furent un grand titre d'honneur pour ceux qui les avoient imaginées; mais aussi c'est toujours avec une extrême circonspection que les chefs de guerre les plus accrédités ont ha-

---

leurs piques, et se couvrant de leur bouclier sur un genouil. Agésilaüs, ému de cette nouveauté, n'osa les enfoncer, et fit sonner la retraite pour empêcher ses gens de passer plus outre. Cet acte fut tant renommé par toute la Grèce, que Chabrias se fit faire une statue en l'état sus-mentionné, laquelle les Athéniens lui dressèrent en la grande place; depuis, les lutteurs et autres telles gens suivirent cette façon en érection des statues qu'ils méritoient par leurs victoires. »

(1) Quelques-uns ont écrit que ce fut seulement au javelot des vélites que Marius fit ce changement; il paroîtroit par le passage suivant de Plutarque, que ce changement eut lieu pour le javelot de tous les soldats de rang et hors rang :

« Ce fut à la veille de la bataille de Verceil où les Cimbres, après les Teutons, furent détruits par Marius, que ce dernier fit au javelot un notable changement.

» Jusqu'alors le fer et la hampe étoient cloués ensemble par deux chevilles de fer. Marius n'en laissa qu'une, et à la place de l'autre il en mit une de bois beaucoup plus aisée à rompre; changement bien imaginé, afin que la pique en s'attachant au bouclier de l'ennemi n'y restât pas droite; mais que la cheville de bois en se rompant fît plier la hampe à l'endroit du fer, et que, tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embarrassât l'ennemi. »

sardé des changemens, même pour reprendre des erremens anciens et autrefois heureux, mais tombés en désuétude.

Le duc de Rohan, et ceci appartient directement à notre époque, en cite un exemple frappant, et l'accompagne de judicieuses réflexions :

« Maurice, prince d'Orange, a eu grande » envie, dit-il, de se servir de la targe (1), et, » en ayant fait faire diverses épreuves, il a trouvé » qu'elle a non-seulement résisté à la pique, » mais que la moitié moins de targes a toujours » entré dans les rangs de deux fois autant de » piques, et les a rompus. Néanmoins, n'étant » que chef des armées d'un État et non prince » souverain et absolu, il n'a osé faire un si grand » changement, soit qu'il craignît la cavalerie, » qui se trouve aujourd'hui très-bien armée, ou » qu'il appréhendât le reproche de quelque mau» vais succès, n'ignorant pas que les peuples ju» gent plutôt les actions de ceux qui les servent » par l'événement que par la réflexion. »

Dans les temps que nous allons parcourir, on tiendra grand compte à Turenne de l'organisation de la brigade; au maréchal de Broglie, de celle de la division; au maréchal de Saxe, du

(1) Le grand bouclier des anciens, pour ceux qui combattoient à pied.

pas cadencé renouvelé des anciens; au roi de Prusse, de l'introduction de la baguette de fer, etc.

En effet, si quelque nouvelle et heureuse idée, conçue et combinée dans le calme de la pensée et la sécurité du cabinet, enchante les hommes et leur paroît digne d'admiration et de reconnoissance, combien cette reconnoissance et cette admiration ne doivent-elles pas s'accroître, quand ces pensées vives, grandes et fécondes, dont l'exécution dépend souvent d'une observation fugitive et minutieuse, sont enfantées, appliquées au milieu des embarras du commandement, des perplexités de l'obéissance, des fureurs de l'attaque ou des périls de la défensive!

Ces seules circonstances de la double responsabilité, presque toujours cumulée, du commandement et de l'obéissance, absorbent tellement l'homme tout entier, qu'elles ne lui laissent la possibilité de voir que dans l'horizon très-borné de cette responsabilité même. Aussi est-ce dans la position de simple volontaire qu'on a toujours plus efficacement appris et médité sur place et en action l'art et le métier de la guerre.

Dans tous les ateliers de toutes les industries sociales, les expériences impunément multipliées

ne multiplient, à leur tour, que de la peine sans danger et l'emploi de quelque matière plus ou moins vile.

Dans le métier militaire, au contraire, les véritables expériences sont rares; il faut, pour en amener de sérieuses et de réelles, un concours de circonstances graves et déjà laborieuses et périlleuses pour ceux qui doivent y devenir acteurs.

La matière en est la plus précieuse de toutes, puisque c'est le sang même des hommes.

La conséquence, la plus grande qu'on puisse concevoir, puisque c'est la destinée des États.

Peut-il y avoir rien de petit avec de si grandes difficultés et de telles conséquences?

Enfin, le moment de la crise, l'instant de l'observation est si plein de trouble, de tumulte, d'efforts et de dangers, si peu favorable à l'examen et à la réflexion, qu'il les exclut presque entièrement chez la plupart des hommes.

C'est bien plus encore des hommes de guerre que des autres hommes qu'on peut dire qu'ils ne font que passer sur la terre; ils y passent au milieu du bruit et des éclats de la foudre, entraînés par un rapide tourbillon, assaillis, attaqués, tourmentés en tout sens; et à peine ont-ils le temps et la possibilité de se transmettre

le flambeau toujours vacillant et prêt à s'éteindre d'une expérience si précaire et si agitée (1).

---

(1) *Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.* Luc.

Telle est cependant la nature humaine, que c'est cette incertitude même de l'avenir, cette fragilité de l'espérance qui fait le charme le plus puissant de l'existence des camps, qui l'ennoblit aux yeux de ceux qui l'ont embrassée. Toujours sur le seuil de la vie, on veut être toujours prêt à en sortir avec honneur à ses propres yeux, et sans attenter sur l'œuvre du Créateur. C'est là que *les grandes pensées viennent du cœur*, que le mensonge est vil, que la confiance est sincère; c'est là qu'on contemple avec jouissance le soleil, comme si on le voyoit pour la dernière fois; qu'on goute chaque journée, comme si elle étoit sans lendemain, sentiment vif, toujours nouveau et qui n'est pas un médiocre assaisonnement de la vie, souvent si insipide. On a remarqué en tout temps que la guerre étoit une école de vertu. Guibert avance, non sans raison, que les annales de l'univers ne montrent aucun prince guerrier qui ait été un tyran de l'espèce des Néron, des Caligula: ces fléaux de l'humanité se sont formés au sein de la mollesse et de la débauche. Le métier des armes fait en grand, dit Suétone, exige un degré de courage et d'élévation qui ne peut guère exister sans générosité. Celui qui hasarde tous les jours sa vie, connoît mieux le prix du sang, que celui qui, du fond d'un palais, dispose sans danger de la vie des hommes. Ajoutons que l'habitude de l'ordre, celle de la discipline, qui est le sacrifice continuel de la volonté individuelle, du caprice, à la loi générale, accoutument l'esprit à un sentiment de justice et de règle, qui se retrouve dans toutes les circonstances de la vie. L'histoire des temps que nous avons parcourus, celle des temps que nous avons à parcourir, confirmeront également ces observations si honorables pour l'art militaire. Parmi les

Ne nous étonnons donc pas si nous recueillons si peu de règles fixes, de théories certaines sur les grandes occasions de la guerre; il faut les déduire des exemples, les chercher dans les analogies. La science positive consiste presque toute en préparations; pour qui l'a étudiée de bonne foi, elle se réduit à un petit nombre de choses générales et fondamentales: composition, organisation des armées, instruction primaire des troupes, mouvemens et manœuvres qu'elles pourront faire toujours et partout; c'est à ce cercle que se bornent les préceptes praticables à tous, que se circonscrit l'art dogmatique et usuel : tout le reste est le résultat des circonstances observées, secondées ou surmontées, sur le terrain, au moment même, par le talent supérieur, par le génie à qui on ne peut prescrire ses œuvres d'avance, qui a ses règles sans doute, mais excentriques aux règles ordinaires, et que lui seul peut s'imposer et reconnoître.

---

empereurs romains, les meilleurs sans contredit, comme princes, sont ceux qui ont été personnellement distingués comme militaires, tels que Vespasien, Titus, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Tacite, Probus, Claude II, etc.

Nous verrons parmi les modernes les plus éminens entre les guerriers, Gustave-Adolphe, Turenne, Catinat, Vauban, etc., être aussi les meilleurs entre les hommes.

HISTOIRE
DE L'ART MILITAIRE.

SECONDE PARTIE.

L'Art depuis la Révolution opérée par la poudre à canon, jusqu'à nos jours.

LIVRE PREMIER.

État de l'Art après le développement des premiers effets de la poudre à canon.

CHAPITRE PREMIER.

Des Circonstances au milieu desquelles ont paru les Restaurateurs de l'Art militaire; influence de ces circonstances sur eux, leur action sur les élémens dont ils étoient entourés.

§ Ier.

Considérations générales.

UNE ère nouvelle commence pour nous avec le XVIIe siècle. Les grands affranchissemens de l'espèce humaine, bienfaits récens et qui tous datent à peu près de la même époque,

éprouvent alors un développement prompt et simultané; ce développement achève de donner aux deux siècles qui nous restent à parcourir cette physionomie si différente de tout ce qu'on a vu jusque-là, et dont nous avons signalé les principaux traits; il préparera d'immenses résultats.

L'imprimerie rendra impérissables pour les sociétés humaines les oracles de la vérité et les conceptions du génie.

L'usage de la boussole permettra à l'homme de porter ses regards sur toute l'étendue du globe où il est placé; la sphère d'activité du commerce s'agrandira sans mesure, et l'indépendance de la fortune mobiliaire achèvera de briser l'esclavage de la glèbe.

Enfin, malgré leur effet terrible, les armes à feu rendront la guerre moins meurtrière en la rendant plus savante, et les guerriers moins féroces, en éloignant les combattans.

Quelques-uns ont cru le contraire; ils ont avancé que l'invention de la poudre à canon n'avoit point perfectionné l'art militaire, qu'elle lui avoit seulement fourni de nouveaux moyens, que les armes à feu avoient même vraisemblablement retardé les progrès de la tactique, parce qu'alors les armées s'approchant moins, il entra

moins de combinaison et plus de hasard dans les batailles.

Il est bien vrai qu'une combinaison nouvelle compliquant un art quelconque en suspend un moment la marche; mais si cette combinaison est heureuse, si elle est efficace, bientôt elle fera marcher de nouveau, et bien plus rapidement, l'art ou la science qui en aura reçu l'application : c'est ce que l'histoire nous montrera pendant ces deux derniers siècles.

Quant aux chances du hasard, trouvées plus puissantes dans les effets de la mousqueterie ou même de l'artillerie que dans le chaos d'une mêlée corps à corps, cette proposition ne semble pas pouvoir soutenir l'examen. On soutiendroit une thèse plus vraisemblable, en avançant que, plus les combattans sont éloignés, plus il faut de génie et de combinaison pour tirer avantage d'une position, et plus il faut aussi de sang-froid et de courage d'esprit pour braver une mort qui vient de loin et qu'aucun effort corporel ne peut repousser ou rendre, ce qui arrive si souvent dans la guerre moderne.

Quoi qu'il en soit, admettons l'égalité; admettons qu'il faille précisément les mêmes efforts, les mêmes sacrifices, le même génie, le même courage, la même vertu enfin, dans les temps actuels que dans les temps anciens.

Nous avons vu comment les anciens cherchoient à s'assurer cette intelligence, cette vertu de la part de ceux qu'ils appeloient sous les drapeaux; voyons en quoi les modernes sont restés en arrière des anciens, à quelles époques ils les ont égalés ou surpassés dans cette matière de la composition des armées, plus spécialement appelée par les modernes du nom de recrutement. C'est suivre la marche naturelle des choses, que de commencer par cet examen; car, avant d'administrer et de commander les armées, avant de les faire vivre et agir, il faut les assembler et les former au milieu de la société, qu'elles sont destinées à protéger.

§ II.

Du Recrutement des Armées modernes.

Il existe entre l'armée et la cité des rapports établis par la nature même, et qu'on ne sauroit violer sans dommage pour la société.

Les sociétés anciennes étoient dans un état forcé et contre nature ; la liberté n'avoit lieu pour le petit nombre qu'à condition de l'esclavage du plus grand.

Ce petit nombre avoit seul un intérêt politique au maintien de la cité ; il devoit donc, en principe, être seul admis à former l'armée.

C'est, en effet, ce qu'on voit constamment dans l'antiquité, et à quelques rares exceptions près, que nous avons signalées et sur lesquelles il est superflu de revenir.

Dans nos sociétés modernes, éclairées des lumières du christianisme et de la vraie liberté, les élémens des armées ne sont plus les mêmes, ils ne peuvent point appartenir à une classe exclusivement. Il est convenu par les véritables publicistes que tous doivent contribuer au service militaire; mais dans quelles formes, sous quelles conditions, selon quelles proportions, chacun doit-il y contribuer? C'est sur quoi les principes ont varié à l'infini.

Suivant le caractère distinctif d'un peuple au physique et au moral, suivant la latitude qu'il occupe sur le globe; suivant ses habitudes, son régime, et le pli que lui a, de longue main, imprimé son administration, ce peuple offrira, sur un nombre donné d'individus, une moindre ou plus grande portion d'hommes que la nature aura rendus propres à être militaires, à peu près exclusivement à tous les autres hommes.

De ce nombre une partie encore sera détournée de sa vocation personnelle, et enlevée à l'armée par des destinations antérieures, par l'éducation, par des devoirs réels ou factices, essentiels ou de convention; il ne restera donc

en hommes décidément et également disponibles, qu'une quantité au-dessous du vœu de la nature.

Ce sont ces hommes, et non d'autres, qu'il faut attirer sous les drapeaux; il faut les entourer, les circonvenir, les trier avec adresse, de manière que, sans violence, sans préférence apparente, ils suivent la destination que la nature et la loi concourent à leur donner : c'est dans ce sens que doivent être conçues de bonnes lois de recrutement. C'est dire assez qu'elles ne sont pas faciles à faire, et qu'elles doivent être méditées avec application, calculées avec art.

Un habile faiseur de tours mêle devant vous un jeu de cartes; il vous le donne à mêler, il le brouille encore, il vous le présente pour que vous choisissiez une carte, et vous tirez justement celle qu'il veut. Voilà ce que doit faire en recrutement un habile législateur.

Machiavel a posé en politique la base et marqué la limite : le recrutement ne doit être, ni tout-à-fait volontaire, ni tout-à-fait forcé ; et, en effet, trop facile, il atteste le mal-être physique de la société; trop difficile, il accuseroit son mauvais état moral.

Les anciens avoient résolu à peu près le problème pour la partie de la population que leurs

lois sur cette matière regardoient presque exclusivement.

Dans les temps modernes, nous avons vu trois modes de recrutement plutôt essayés qu'établis.

Les bandes armées et irrégulières qui couvroient l'Europe aux XIIIe et XIVe siècles, ne se recrutoient réellement que par argent, mais moins pour des sommes exactement comptées que par l'appât des profits du pillage (1).

Les aventuriers entrepreneurs de compagnies mirent un peu plus de régularité dans ce genre de recrutement.

Celui des francs-archers avoit un mode plus noble et plus national.

Mais ni l'un ni l'autre mode n'a exclusivement servi de modèle à ce qui a eu lieu pendant le XVIIe siècle, le XVIIIe et les premières années du XIXe.

On ne peut pas non plus reconnoître les principes d'un bon recrutement dans cette ordonnance de François Ier (1543), qui recommandoit d'enrôler surtout les mendians, vagabonds, gens sans aveu, etc. En vain allégueroit-on que cette manière de composer l'armée est conçue

---

(1) Voyez Ire partie, IVe livre, article de la Gendarmerie.

dans l'intérêt de la cité : c'est trop lui sacrifier l'armée; et une telle composition, si elle étoit générale, compromettroit promptement et cruellement la cité elle-même.

Ce mode de recrutement ne pouvoit guère venir dans la pensée que lorsqu'à côté de semblables troupes nationales, on avoit, pour les contenir au besoin, des stipendiés étrangers et réputés plus sûrs.

Les rois de France, principalement pendant les guerres civiles et de religion, avoient de l'infanterie wallonne et suisse, de la cavalerie allemande et des ingénieurs italiens. Les chefs de parti qui faisoient la guerre contre les rois puisoient aux mêmes sources. Des deux côtés, la plus solide infanterie étoit, en général, l'infanterie étrangère, composée de piquiers.

Après ces guerres, où l'on avoit si souvent senti les inconvéniens des mercenaires et des étrangers, Richelieu conçut l'idée d'une réserve nationale et permanente de soixante mille hommes.

Son ordonnance de 1636 enjoint de *rechercher dans tous les arts et métiers les hommes les plus propres au service militaire.*

Sans doute, sa première pensée, dans une question de recrutement, devoit être l'intérêt de l'armée; sa première recherche, celle des moyens

d'y appeler les hommes dont la présence pouvoit y produire le plus grand avantage.

Il falloit examiner ensuite comment, en faisant le plus grand bien à l'armée, on feroit le moindre mal à la cité.

Mais le bien s'opère si lentement qu'il ne faut pas s'étonner que des siècles s'écoulent sans que ces conceptions premières acquièrent tous leurs développemens, quoiqu'elles produisent de bonne heure d'assez grands effets.

Une circonstance expliquera et justifiera la désignation contenue dans l'ordonnance de Richelieu.

Les places grandes et régulières étoient encore en très-petit nombre; au contraire, les châteaux, les citadelles, les enceintes un peu fortifiées, étoient très-multipliés; les habitans s'y gardoient eux-mêmes. Cet usage donnoit aux bourgeois l'esprit militaire et quelque idée de la guerre. Un semblable état de choses présentoit une grande facilité pour faire de bonnes recrues ayant déjà une teinture des exercices militaires. Les bourgeois des villes non actuellement menacées, lorsqu'ils avoient des inclinations décidément guerrières, se rangeoient sous les drapeaux déployés dans la campagne.

La seule levée effectuée par Richelieu, suivant le mode qu'il avoit conçu, fut une levée de trois

mille hommes sur la ville de Paris; encore fit-on une composition et un abonnement avec l'administration municipale, celle-ci donna une somme dont on se servit pour lever des volontaires.

Avec des capitaines habiles et de petites armées, Louis XIV fit long-temps la guerre, sans avoir besoin d'un autre recrutement que le recrutement volontaire : vers le milieu de son règne, la nécessité d'alimenter un grand nombre d'armées, devenues chaque jour plus considérables, le ramena vers les idées du cardinal de Richelieu, vers un mode de recrutement national, seul mode inépuisable, à moins qu'une véritable démence ne saisisse l'autorité et ne vienne promptement à bout de toutes les ressources.

Par ordonnance du 29 novembre 1688, on leva trente régimens d'un bataillon, et d'environ cinq cents hommes chacun, qui furent licenciés à la paix de Riswick en 1697. A cet effet, chaque village fournissoit un ou deux hommes armés et équipés; chaque homme étoit enrôlé pour deux ans. Ce terme paroît court auprès de celui de huit années, que nous avons vu long-temps être le terme légal; mais ce court terme suffisoit déjà pour donner à cette milice un caractère tout différent, soit de celle des aventuriers qui n'étoient enrôlés, avec leurs chefs de bandes, que pour une campagne, soit de celle

des francs-archers, désignés d'une manière permanente, mais ne quittant leur domicile que pour un court espace de temps, à peu près semblable à celui du service féodal dont ce nouveau service n'étoit qu'une continuation : il y avoit cette différence seulement que la haute-main et la pensée des opérations avoient passé des seigneurs au roi, et l'exécution aux communes.

Il paroît que cette première levée de la milice, car telle en fut l'origine, se fit sans mode bien régulier.

On avoit demandé des hommes aux villages; chacun les avoit fournis à sa manière et fort vite : les difficultés ne sont pas grandes, et tout marche sans peine jusqu'à ce que l'épuisement commence à se faire sentir.

Cet épuisement étoit sensible en 1701; aussi, par l'ordonnance du 26 janvier de cette année, on eut recours au sort, toutefois avec cette circonstance remarquable que les particuliers qui ne vouloient pas tirer au sort en étoient quittes pour payer 75 fr. par chaque homme que la paroisse devoit fournir; c'est ainsi que, dans toutes les innovations, on transige, quand on est sage, avec toutes les résistances.

Cette opération produisit environ trente-quatre mille hommes, qui furent employés jusqu'à la paix d'Utrecht, et licenciés seulement à

cette époque; ceux-là restèrent ou furent censés rester quatorze ans sous les drapeaux.

Toutes les traditions attestent qu'ils étoient continuellement rafraîchis et renforcés par des hommes arrachés violemment à leurs familles, à leurs travaux, sans ordre légal, par la tyrannie des intendans.

De manière qu'on peut évaluer à vingt-cinq mille hommes par an, le nombre d'hommes levés sous le prétexte de tenir au complet cette première levée de trentre-quatre mille. La famine de 1709 contribua aussi à jeter sous les drapeaux un grand nombre d'hommes qui y cherchoient du pain.

D'ailleurs, la guerre de la succession fut en tout sens une époque de désolation pour toutes les campagnes du royaume; et ces actes arbitraires contribuèrent à l'insurrection des Cévennes, comme les levées en masse de la Convention ont occasioné, depuis, l'insurrection de la Vendée.

Le 28 août 1717, on exempta de la taille, pendant cinq ans, les hommes enrôlés dans la milice; on avoit pris des mesures rigoureuses pendant la guerre; on les adoucit à la paix. Il suffisoit d'accoutumer les peuples à l'institution même.

En 1719, on fit une nouvelle levée d'environ vingt-quatre mille hommes, à laquelle on fit

concourir les hommes mariés. Ces miliciens devoient être répartis en trente-neuf bataillons de six cents hommes chacun, garder seulement les places pendant la campagne, et être renvoyés dans leurs foyers pendant l'hiver. Ces promesses furent exécutées.

Une autre ordonnance du 7 décembre de la même année, renvoya dans leurs provinces les hommes de ces bataillons qui avoient personnellement marché pour leur paroisse, et retint sous les drapeaux ceux qui s'étoient enrôlés à prix d'argent.

En même temps, on établissoit des peines sévères contre les déserteurs.

L'ordonnance du 5 janvier 1719 portoit que les hommes qui ne se présenteroient pas au tirage, ou qui ne se rendroient pas à leurs corps après avoir été désignés, seroient envoyés aux colonies et remplacés par leurs paroisses; enfin, ceux qui déserteroient après avoir rejoint leurs bataillons, devoient, par ordonnance du 20 mars 1720, être condamnés à la peine de mort.

Déjà, pendant la guerre de la succession, à plusieurs époques, le fléau de la désertion avoit désolé nos armées; plusieurs fois la peine de mort avoit été proposée dans le conseil du Roi. On cite, à ce sujet, qu'un jour le marquis, depuis maréchal de Nangis, insistant vivement devant

Louis XIV sur la nécessité de ce remède, le roi s'écria douloureusement : *Eh! Nangis, ce sont des hommes;* paroles qui prouvent que ce prince avoit autant d'humanité que de grandeur.

Jusqu'ici, les levées n'ont eu lieu qu'accidentellement; et le projet du cardinal de Richelieu n'a pas obtenu une complète exécution. Ce fut en 1726 qu'elles devinrent annuelles et les réglemens permanens; elles durent former, comme le cardinal l'avoit voulu, un corps de soixante mille hommes; le mode en fut grave, sévère; il auroit été véritablement national, sans les exemptions et les priviléges.

Tout engagement volontaire, toute substitution d'homme à homme, furent rigoureusement interdits par les ordonnances des 25 février, 23 mars et 30 mai; la levée étoit faite, par la voie du sort, sur les hommes non mariés, de seize à quarante ans, et subsidiairement sur les hommes mariés.

La durée du service étoit de quatre ans, et le renouvellement avoit lieu par moitié de deux en deux ans.

Il paroît que, malgré la fidélité que l'on mit à effectuer le licenciement au terme convenu, les levées éprouvèrent encore beaucoup de difficulté. On aggrava les peines contre les réfractaires; le jeune homme qui ne se présentoit pas

au tirage étoit condamné à servir pendant toute sa vie; et celui qui ne rejoignoit pas, après sa désignation, étoit puni de mort. (*Ordonnance du 12 novembre* 1733.)

Les paroisses étoient astreintes à fournir l'habillement des miliciens, sous peine d'être assujéties à un double contingent en hommes. (*Ordonnance du 30 décembre* 1734.)

En juillet 1735, on détacha de chaque bataillon de milice quarante-huit hommes qui furent incorporés dans les régimens d'infanterie de l'armée d'Italie.

En 1736 (on étoit alors en guerre), la durée du service des miliciens fut fixée à six ans.

Toutes les années, les bataillons de milices étoient assemblés pendant un certain temps.

On continua d'incorporer, au besoin, ces levées dans les troupes de ligne (1); on étendit cette institution aux provinces qui en avoient été exemptes jusque-là, par l'effet de leurs capitulations et de leurs priviléges ; on l'appliqua aux nouvelles provinces réunies, telles que la Lorraine, etc. Après la guerre de Sept ans, le corps des milices étoit formé de cent cinq bataillons de sept cents hommes chacun, organisés en officiers et sous-of-

(1) Malgré l'établissement des *milices*, le recrutement volontaire avoit été maintenu pour les troupes de ligne.

ficiers, à peu près comme l'infanterie de ligne de ce temps-là; ils se montoient en tout à soixante-quatorze mille cinq cent cinquante hommes. L'ordonnance qui règle ce nombre détermine en même temps les conditions exigées à l'avenir pour être exemptés des tirages : cette nomenclature des exempts *remplit huit pages in-folio*.

Voilà par quelle marche, par quels degrés le régime des milices s'introduisit en France, s'y naturalisa, reçut des accroissemens successifs, une organisation régulière, et préluda à la conscription.

On voit en même temps comment il différoit d'une véritable conscription nationale par une variation continuelle, par de vastes et bizarres catégories d'exempts et de privilégiés; c'étoit peu, par exemple, que les fils du gentilhomme ne partissent pas, les fils du fermier, du laboureur, de l'ouvrier, partoient, s'ils suivoient l'état de leur père; ils ne partoient pas s'ils endossoient une livrée domestique.

Après quelques autres variations de détail dans les noms, dans le nombre, dans les formations, tout à coup M. de Saint-Germain, en 1776, supprima les milices comme corps; ils leur substitua une *inscription* de soixante-quatorze mille cinq cent cinquante hommes.

Les choses reprirent après lui leur ancienne routine et éprouvèrent les mêmes variations de détail, qui ne méritent aucune mention parce qu'elles n'eurent aucun caractère important.

Ce mode de recruter au besoin l'armée, avoit lieu concurremment avec le recrutement volontaire et à prix d'argent.

Celui-ci s'élevoit annuellement de dix-huit à vingt mille hommes; les campagnes n'en donnoient guère que six mille; la ville de Paris en fournissoit, une année portant l'autre, un peu plus de six mille : sur ce nombre d'hommes trouvés et recrutés dans cette capitale, il n'y en avoit pas plus de quinze à dix-sept cents qui fussent natifs ou habitans de Paris même. Quatre à cinq mille étoient des étrangers amenés à Paris par leur inconduite, ou tombés dans le besoin depuis qu'ils y étoient; de même les autres grandes villes du royaume fournissoient environ huit mille hommes, dont moins de trois mille appartenoient aux endroits où les recruteurs les ramassoient : dix mille hommes environ par an entroient ainsi dans les troupes : ils pouvoient être regardés comme la lie de la nation et la composition déplorable que nous avons vu avec étonnement recommandée par François Ier; très-peu de ces hommes s'amendoient sous les drapeaux; l'esprit de vagabondage ne les quittoit pas; et

l'armée française, avant la révolution, perdoit annuellement quatre mille hommes au moins par la désertion à l'étranger.

Les habitans des campagnes ne formoient qu'environ un tiers des recrues de l'armée; ils y étoient conduits par les officiers semestriers à qui on en imposoit l'obligation, et quelques-uns par les recruteurs de profession (1). Si l'on avoit calculé ce que coûtoit l'entretien de ceux-ci, et si l'on avoit apprécié en même temps le nombre et l'espèce d'hommes dont ils alimentoient l'armée, on auroit promptement supprimé cette vile et immorale profession.

Tel étoit, avant 1791, le double système de recrutement en France.

Le recrutement par argent avoit lieu chez presque toutes les nations concurremment avec les autres moyens.

Il y avoit des milices en Suède, en Danemarck, en Angleterre, en Espagne; il y en a eu même en Russie jusqu'en 1784, époque à laquelle on les a fondues dans les troupes de ligne, à l'imitation d'une ordonnance du roi de Danemarck du 20 juin 1778.

(1) Quelquefois les officiers semestriers s'adressoient à ceux-ci pour avoir les hommes qu'ils devoient présenter au régiment; cette circonstance étoit encore au détriment de la composition.

La Prusse, l'Autriche et la Russie ont, outre des milices locales, un système général de conscription; ce système est toute autre chose que n'étoit la milice dont nous venons de parcourir les phases; il est bien autrement lié à toutes les circonstances morales qui entrent dans l'organisation sociale. Nous verrons quelques détails du système prussien à l'article de Frédéric II.

L'assemblée constituante, qui avoit consacré le principe de la conscription, après en avoir solennellement discuté les avantages et reconnu la nécessité dans les circonstances où se trouvoit la France, décréta, le 22 avril 1791, une levée de trois cents mille hommes de garde nationale, pour être organisés sur-le-champ en compagnies et en bataillons qu'on assembleroit quand on en auroit besoin.

Le 4 juin suivant, il fut rendu un décret ordonnant la répartition de cent mille soldats auxiliaires sur tous les départemens du royaume pour remplacer les milices ou troupes provinciales abolies le 4 mars précédent.

Sur ces cent mille hommes, vingt-cinq mille étoient réservés pour le service de la marine et les soixante-quinze mille restans destinés pour celui des armées de terre; ils étoient enrôlés pour trois ans.

Ces décrets furent suivis de plusieurs autres

tant pour les levées que pour les formations et les incorporations, dont le résultat devoit porter l'armée à deux cent quarante-trois mille hommes, opération qui ne fut pas sans difficultés.

Les dispositions législatives concernant la conscription, qui ont eu lieu sous la convention, sous le directoire et sous l'empire, sont présentes à la mémoire de tout le monde; le dernier livre de cette histoire fera connoître avec détail quel usage et quel abus on a fait, en France, de cette institution si digne des peuples libres.

Une conscription, bien conçue, bien ordonnée, produira un état de choses tel que, conformément à la raison, la milice sera le devoir momentané de tous, l'état permanent de quelques-uns, et que ceux-ci, éprouvés dans leur vocation et récompensés de leur zèle, seront exclusivement et uniquement chargés de perpétuer et de transmettre de génération en génération de combattans, de conscription en conscription successivement appelées sous les drapeaux et rendues à la société, les traditions de l'art et de l'instruction éternellement nécessaires à la volonté et à la force pour les faire triompher du nombre et de la valeur même.



§ III.

De l'Administration dans les Armées modernes.

Nous avons vu poindre une première lueur d'ordre et de régime administratif, quand l'établissement de la charge de maréchal de camp sembla rendre aux armées modernes quelque chose des fonctions spéciales du polémarque et du questeur des armées grecques et romaines.

Mais ce n'étoit pas assez qu'il y eût quelque gouvernement régulier dans les camps, il falloit l'introduire dans l'administration générale de la guerre. Cette tâche étoit d'autant plus facile, dès qu'on en auroit la volonté accompagnée de quelque lumière, que cette administration, alors très-peu compliquée, même pendant l'état d'hostilités permanentes, se simplifioit à la paix de telle manière que le spectacle de ce qui existe aujourd'hui nous rendroit incrédules sur les traditions de cette époque, si l'époque étoit plus reculée et ses traditions moins avérées.

Dans les dernières années du xv[e] siècle, les troupes qui restoient sur pied à la paix étoient si peu nombreuses que les abus les plus grossiers dans leur administration n'auroient pas tiré à de grandes conséquences pour le trésor de l'État.

Aucune puissance de l'Europe n'avoit ni une armée permanente, ni un système militaire fixe et régulier. On attendoit la guerre pour lever les troupes qui étoient ensuite augmentées ou réformees selon la possibilité ou les circonstances (1).

De 1600 à 1609 Henri IV n'eut sur pied que six mille sept cent trente-sept hommes dont voici l'état (en laissant la cavalerie la première selon l'esprit du temps.)

4 Compagnies de gardes du corps. . . .	440 hommes.
19 Compagnies de gendarmerie, d'inégale force.	1640
5 Compagnies de chevau-légers.	429
Arquebusiers à cheval ou carabins. . .	128
Cavalerie.	2637
Gardes françaises, 20 compagnies à 100 hommes.	2000
Gardes suisses, 3 compagnies à 200 h.	600
Régiment de Picardie, 20 compagnies à 36 hommes.	700
Régiment de la Baulme employé en Dauphiné, 8 compagnies à 100 hom.	800
Infanterie.	4100

(1) Montgomeri, dans son *Traité de la Milice française*, dit que le seul comte Maurice de Nassau faisoit, de son temps,

En 1610, ce nombre montoit à neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix; la principale augmentation consistoit dans le régiment suisse de Galatti de trois mille hommes.

Il faut ajouter à cette force le noyau de quelques régimens d'infanterie créés sous le règne de Henri IV, ou sous les règnes précédens, et réformés pour la plupart en 1598, à la paix de Vervins ou après la courte guerre de Savoye; on n'en avoit conservé que le mestre de camp ou colonel particulier (1) avec une ou deux compagnies employées à la garde des châteaux ou citadelles; selon Sully, ces garnisons ne s'élevèrent jamais au-dessus de quatre mille hommes

La plus nombreuse garnison que le Roi de France payât à la même époque, étoit celle de Calais, forte de quatre cents hommes; cette place étoit alors réputée la plus importante du royaume.

---

faire régulièrement aux soldats un exercice que Montgomeri compare à celui d'Élien.

Sous Louis XIII, Arnaud fut le premier qui exerça les troupes en temps de paix. Jusqu'à lui, on n'avoit exercé aux manœuvres de paix que le régiment des gardes. Louis XIII apprit lui-même l'exercice d'Arnaud.

(1) *Colonel*, dans l'infanterie, s'entendoit principalement alors du colonel-général de cette arme.

Metz, qui, après Calais, tenoit le premier rang, n'avoit de garnison à peu près régulière que dans la citadelle; elle consistoit en quelques fantassins payés par le duc d'Epernon sur ses émolumens de gouverneur; la ville étoit gardée par les habitans.

Il en étoit de même, et à plus forte raison, des places de moindre importance; au besoin, les habitans prenoient les armes pour garder et défendre leurs foyers et soutenoient même des siéges sous les ordres des gouverneurs; voilà pourquoi, deux siècles auparavant, au milieu de la férocité générale, il avoit paru si révoltant qu'Edouard voulût faire pendre les bourgeois de Calais qui pouvoient, même en justice rigoureuse, être traités sur le pied de véritables troupes réglées.

Les gouverneurs étoient entretenus par le pays, et entretenoient à leur tour quelques gardes, à quoi se joignoient les compagnies restées sur pied des régimens licenciés dont nous venons de parler.

Ainsi, Henri IV, dans les dix dernières années de son règne, n'avoit jamais eu quatorze mille hommes de toutes armes de troupes permanentes; c'étoit peu sans doute, mais les autres potentats en avoient encore moins.

L'administration d'un pied de paix aussi foible, devoit être peu de chose.

En 1600, la totalité des dépenses de la guerre s'éleva à six millions (un peu plus de treize millions de notre monnaie actuelle), et pendant les cinq années suivantes jusqu'en 1609, seulement à cinq millions cinq cents mille livres; cette somme suffisoit à l'entretien des troupes et de l'artillerie (1), ainsi qu'à des pensions ou demi-soldes qu'Henri IV payoit à un assez grand nombre d'officiers, que la paix avoit laissés

---

(1) Machiavel, dans son *Tableau de la France*, s'exprime ainsi:

« Le roi fixe lui-même le lieu des garnisons et leur nombre, » soit en gendarmerie, soit en artillerie; cependant il y a peu » de villes qui n'aient quelques pièces d'artillerie; même » depuis deux ans, il y en a beaucoup dans ce royaume » (c'étoit sous Louis XII), où l'on a fondu des canons aux » dépens des habitans. Cette dépense a été couverte par » une petite augmentation d'impôts sur les entrées. Quand on » ne craint pas de guerre, les garnisons sont, d'ordinaire, au » nombre de quatre en Guyenne, en Picardie, en Bourgogne » et en Provence. Elles sont augmentées ou changées d'un lieu » à un autre, suivant les circonstances, etc. ».

On voit que Machiavel n'entend pas les garnisons par villes, comme nous les entendons aujourd'hui; il dit seulement qu'en temps de paix, les troupes qui restoient sur pied étoient cantonnées dans les provinces frontières, comme les légions romaines dont il avoit toujours l'esprit préoccupé.

sans moyens de subsistance et dont il se ménageoit les services pour la prochaine guerre; car Henri IV, qui étoit véritablement militaire, savoit que d'anciens officiers sont l'âme des nouvelles levées et indispensables pour leur formation et leur début à la guerre.

Avec ce foible pied permanent et régulier, il étoit facile à une bonne administration de faire, pendant la paix, de grandes économies.

Le premier janvier 1610, Sully, pourvu, depuis douze ans seulement, de la surintendance des finances et depuis onze ans de la charge de grand-maître de l'artillerie qui emportoit à peu près tout le matériel de la guerre, justifia à Henri IV qu'il avoit dans le trésor trente-cinq millions (environ quatre-vingts d'aujourd'hui) d'économie, somme immense eu égard au bas prix de toutes choses, au peu de numéraire en circulation et aux foibles impôts qu'on levoit alors; il lui présenta en même temps l'état de quatre cents pièces de canon de quatre calibres différens, avec leurs armemens et leurs affûts de rechange, deux cents mille boulets, quatre millions de livres de poudre, un attirail considérable de voitures et de caissons, une grande quantité d'outils, soixante mille armes de toute espèce à l'usage de l'infanterie, seize mille à

l'usage de la cavalerie, le tout apprécié à douze cents mille livres d'alors. Il prouva également que, depuis le commencement de son administration, il avoit fait construire ou réparer des fortifications pour plus de cinq cents mille livres.

Il n'y avoit jamais eu, en France, ni peut-être chez aucun peuple, d'approvisionnement comparable, si l'on veut faire justice de la partie fabuleuse de l'Histoire Ancienne; il y avoit encore moins d'exemples d'une telle administration, et Sully peut, à bon droit, passer pour le premier modèle en grand des administrateurs militaires.

Aussi, pour la grande expédition qu'il alloit entreprendre, Henri IV étoit-il en état de solder une armée de cinquante mille hommes, dont environ dix mille de cavalerie, ayant à sa suite cinquante pièces de canon. Il avoit de plus de quoi solder ou aider un grand nombre d'alliés; enfin, par une précaution qui n'étoit pas sans inconvénient, mais entièrement inusitée dans les siècles précédens, il avoit fait passer par Sully des traités avec des négocians de Trèves, de Liège, de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, pour lui fournir, sur divers points, pendant un certain temps, la subsistance de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de quatre mille chevaux.

Son armée entière, nationale ou auxiliaire,

devoit se monter à cent soixante-cinq mille hommes de pied, vingt-six mille chevaux et cent cinquante canons, force prodigieuse pour le temps; on peut la comparer à celle des armées qui s'étoient battues à Montcontour, à peine quarante ans auparavant et dont la plus forte artillerie étoit de huit pièces de canon (1) : quelle énorme différence!

Les ennemis de la France n'avoient rien à faire contre un tel roi que de le tuer, c'est ce qu'ils firent le 14 mai 1610.

Après ce coup si fatal à nos destinées militaires, cette armée, dont une grande partie étoit sur pied, fut presque toute licenciée avec un mois de solde. Cette mesure et toutes celles que cette dissolution entraîna portèrent, pour cette année, les dépenses du département de la guerre à neuf cents mille livres d'alors.

Toutes ces circonstances prouvent l'ordre infini qui présidoit à l'administration ; il fut, comme on le voit, perfectionné presqu'aussitôt qu'introduit et précisément à l'époque qui ouvre l'histoire de l'art militaire, dans les temps modernes, selon l'acception et la division que nous avons adoptées.

---

(1) Voyez Ire partie, IVe livre, IIIe chapitre

Quelques détails encore justifieront cette assertion et nous fixeront sur les premiers résultats de l'ordre et de la régularité dans l'administration.

Vingt mille hommes de pied de troupes nationales étoient payés à 21 fr. par mois par homme, les appointemens des officiers compris dans cette somme.

Cinq mille chevaux, les appointemens des chefs et des officiers également compris, coûtoient chacun 60 fr. par mois, et même, les années précédentes, ils n'étoient revenus qu'à 600 fr. par an; trente-deux pièces d'artillerie sont dans les mêmes comptes évaluées pour leur entretien à 1,196,000 livres par an.

Le déboursé pour la levée et l'équipement d'un cavalier, étoit d'un peu moins de 100 fr. (1); la levée du fantassin et son équipement ne coûtoient pas 5 fr.; la solde ne s'élevoit qu'à 120 fr. par an, faisant par jour 6 sols 8 deniers, suivant les comptes de 1600, 1610 et années suivantes, rétribution bien mince en apparence, mais cependant assez avantageuse alors pour attirer beaucoup plus d'hommes qu'on n'en vouloit et

---

(1) Il faut toujours plus que doubler la somme, si l'on veut la porter à la valeur actuelle.

suffisante pour que le capitaine pût encore y bénéficier, après avoir nourri, habillé et entretenu le soldat en paix comme en guerre. En campagne, le pillage et ce qu'on appeloit vulgairement le butin entroient dans les spéculations du soldat comme du capitaine, surtout pendant les guerres civiles.

On ne fournissoit encore aux troupes, soit en paix, soit en guerre, ni hôpitaux, ni pain, ni viande, ni même le fourrage, qui étoit compris dans la solde de la cavalerie.

Sully, au siége d'Amiens, mit sur pied les premières ambulances.

On se bornoit, en campagne et en garnison, à faire approvisionner les marchés du camp ou de la place; chacun alloit s'y pourvoir selon qu'il jugeoit à propos; et, comme les armées étoient peu nombreuses, on ne formoit presque jamais de magasins; le pays subvenoit ordinairement aux besoins de la guerre en subsistances de tout genre.

Le Roi fournissoit, au fantassin aussi bien qu'au cavalier, les armes que l'on tiroit des arsenaux; et l'on étoit si peu en garde contre les abus que, lorsqu'il n'y avoit pas des armes en magasins, les capitaines les achetoient eux-mêmes au moyen d'un arrangement fait avec l'administration.

Louis XIII eut sur pied, pendant tout son règne, le double des troupes entretenues par Henri IV; d'après les comptes de ce temps-là, elles lui coûtent environ quatre fois plus; on peut en assigner plusieurs causes; l'argent du nouveau monde commençoit à circuler en France avec plus de rapidité et faisoit nécessairement hausser toutes les denrées, les abus se multiplioient et faisoient de plus grands ravages dans des administrations plus compliquées et sous des administrateurs plus ou moins médiocres, tels que ceux qui se succédèrent (1) depuis Sully jusqu'à Michel Le Tellier, père du fameux Louvois, son maître en administration et celui de tous ses successeurs.

Dans les dernières années de Louis XIII, on avoit établi des *intendans* à la suite des armées; c'étoit par cet emploi que Michel Le Tellier avoit débuté dans la carrière de l'administration; il perfectionna ensuite l'institution des *commissaires* qui avoient commencé par être des

---

(1) On trouve dans cette série de ministres l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu; mais il n'administra que quelques mois et par commission. Sully n'avoit pas été proprement ministre de la guerre; mais il avoit eu la grande main sur toute l'administration militaire.

payeurs, puis des contrôleurs des parties prenantes; il établit aussi l'usage des magasins.

Michel Le Tellier n'avoit peut-être pas plus de génie et ne pouvoit avoir de meilleures intentions que Sully; mais, plus que Sully enchaîné aux détails, et sentant la pesanteur du fardeau, il porta dans l'administration une régularité plus minutieuse et plus rigide, un esprit plus raffiné de spéculation et de prévoyance.

Avant lui, les ministres de la guerre croyoient avoir bien rempli leur devoir quand ils avoient expédié les patentes d'officiers-généraux ou particuliers, ainsi que les commissions ou les traités pour faire de nouvelles levées, en tenant un contrôle plus ou moins exact des troupes existantes, en faisant procéder le plus régulièrement possible aux *montres* ou revues pour vérifier le complet et empêcher que le Roi ne fût trompé sur la quotité de la solde en payant des absens, etc., etc.

Le Tellier vit beaucoup plus loin que ces abus et que les moyens plus ou moins insuffisans de répression qu'il avoit été facile d'établir avant lui; il se proposa ce problême simple et fécond : *entretenir au meilleur marché possible le plus grand nombre de troupes possible;* il marcha vers ce but avec adresse et rapidité, pendant

la minorité de Louis XIV dont le conseil entra dans ses vues et goûta ses systèmes.

Il fut affermi dans sa route par la contemplation des besoins que les circonstances multiplioient et rendoient impérieux.

Après le traité de Westphalie, Turenne remontra qu'il ne suffisoit pas d'avoir fait des conquêtes, qu'il falloit les conserver, qu'on ne le pouvoit qu'avec de bonnes troupes, qu'il étoit, par conséquent, nécessaire de fixer et de maintenir leur nombre.

Quoi qu'il en soit de la justesse du principe en politique, la conséquence étoit juste en administration. Le Tellier professoit une grande admiration pour Turenne, et n'avoit garde de le contrarier, quand il s'agissoit d'augmenter les attributions du pouvoir ministériel.

Dans le plan que Turenne indiquoit, l'habile et trop fiscal ministre sentit tout l'avantage pour le trésor d'une fixation régulière de toutes les dépenses. Il jugea que la valeur du marc d'argent, qui avoit sensiblement diminué depuis Henri IV, baisseroit encore au moins dans les mêmes proportions, et qu'en même temps, et par une suite nécessaire, tous les objets de consommation hausseroient. Il compta donc sur le le bénéfice du temps en faveur du trésor, et, par conséquent, en diminution des frais de l'ar-

mée, mais aux dépens de ceux qui vivoient de l'État militaire. En même temps il comprit que cette révolution auroit lieu par une progression assez imperceptible pour ne causer aucun dangereux mécontentement; il ne prévit donc rien qui pût l'empêcher de suivre la marche qu'il s'étoit tracée.

Ainsi, tandis qu'autour de l'armée tout augmentoit, la paye des troupes, même quand elle sembloit rester stationnaire, et n'éprouvoit point de réduction nominale, baissoit réellement de toute la réduction de la valeur de l'argent, de tout le surhaussement des objets de consommation.

Depuis 1600 jusqu'en 1650, la baisse de la valeur de l'argent avoit été de près de moitié : le cavalier monté et équipé, qui, à la première époque, avoit été évalué à 100 fr., auroit dû s'être élevé à 200 fr.; il n'en coûtoit que 150.

En 1600, le nombre des hommes de guerre entretenus ne passoit guère dix mille; les dépenses de la guerre, tout compris, montoient à un peu plus de 12,000,000 d'alors, ce qui établissoit *l'homme moyen* à un peu plus de 1,200 f., c'est-à-dire à près de 3,000 fr. d'aujourd'hui.

On voit combien avoit été opulente, au commencement du XVIIe siècle, la situation intérieure des troupes, quand le luxe étoit inconnu, ou

que le seul luxe qui fût en usage ne portoit que sur la qualité des armes et des chevaux, et par là tournoit encore à l'avantage du service militaire.

En 1600, la paye du fantassin valoit, en monnoie d'aujourd'hui, 14 sous 10 deniers.

En 1800, selon la même évaluation, elle étoit de 6 sous ou 30 centimes.

Quoiqu'il faille mettre en ligne de compte certains objets que le soldat reçoit aujourd'hui en nature, et qu'alors il ne recevoit pas, il restera toujours une grande différence entre l'aisance pécuniaire qu'on pouvoit trouver alors dans le métier militaire et celle qu'on y peut trouver aujourd'hui.

Sans qu'il soit nécessaire de suivre pas à pas la marche successive de l'administration sur ces erremens, dont elle ne s'est pas écartée, on conçoit fort bien comment, à la réforme de 1610, après la mort d'Henri IV, on put diminuer de près d'un cinquième la solde de la cavalerie conservée, sans que cette mesure excitât aucun murmure sérieux, et sans qu'on trouvât moins d'empressement à servir dans cette arme.

A la réforme de 1660, on fit une réduction assez considérable sur la solde des deux armes, sans un plus fâcheux résultat.

Autre réforme en 1668, autre réduction ; ce ne fut pas la dernière, et l'on continua de trouver officiers et soldats.

Louvois, avec tout son génie, crut n'avoir rien de mieux à faire que de marcher, pour l'administration proprement dite, sur les traces de son père.

Un siècle environ après que Le Tellier et Louvois eurent ouvert et suivi avec tant de succès cette carrière d'ordre et d'économie (1), M. de Choiseul extirpa les derniers restes des anciens abus, effaça les dernières traces des anciennes routines administratives dans l'armée.

Long-temps les capitaines des deux armes, qui recevoient la solde de leur compagnie, n'en distribuoient que ce qu'ils ne pouvoient pas s'approprier sans s'exposer à être abandonnés de leurs soldats.

Dans le même temps, un autre abus minoit les

---

(1) Il y a eu dans ce laps de temps des ministres très-recommandables, tels que M. Le Blanc, M. de Bellisle, et surtout M. d'Argenson, dont l'administration fut si paternelle ; mais ils n'introduisirent et ne réformèrent rien d'important, en administration, à moins qu'on ne veuille compter la suppression des *concordats* dans l'infanterie. On peut voir, au sujet de cette suppression, l'ouvrage de M. *Audouin* sur l'Administration militaire.

troupes et épuisoit le trésor : c'étoit celui des *passevolants* ou soldats imaginaires, qu'on supposoit pour escamoter la solde, et qu'on tuoit régulièrement à chaque bataille, pour les faire ressusciter et périr de nouveau sous d'autres noms (1).

M. de Choiseul réduisit les capitaines des deux armes aux simples appointemens, leur ôta la manutention et l'entretien de leurs soldats. Dès-lors ils n'eurent plus la possibilité de détourner à leur profit l'argent de la solde, en produisant à la revue des soldats supposés, et un général put faire galopper la cavalerie, sans que les capitaines criassent qu'on crevoit leurs chevaux et qu'on les ruinoit.

Sous M. de Choiseul, il y eut *un quartier-maître* par régiment, ainsi qu'*une caisse* et *une comptabilité* régulièrement tenue.

M. de Choiseul paroît avoir achevé de résoudre le problème posé par Le Tellier, et à la solution duquel on avoit travaillé pendant plus de cent

(1) L'administration confiante et dissipée de François Ier avoit été cause qu'à la bataille de Pavie, ce prince n'eut pas sous les armes les deux tiers du nombre sur lequel il avoit compté. L'infidélité et l'avarice des officiers, surtout, à ce que dit l'histoire, des Italiens, la négligence ou la connivence des administrateurs occasionèrent ce désordre si fatal à nos armes.

ans. Les réglemens publiés sous M. de Choiseul sont regardés comme un chef-d'œuvre d'industrie, les raffinemens sur ce point semblent désormais épuisés; c'est dans d'autres directions, dans d'autres combinaisons, qu'il faudra dorénavant chercher la véritable économie, les véritables améliorations.

Si l'on rapproche ce que nous lisons de ce qui s'est passé de nos jours, voici quelle a été, en résumé, la marche de l'administration, et par quels états, par quels procédés divers, elle a passé, depuis l'époque où l'on est sorti de la rouille du moyen âge, jusqu'au moment où nous écrivons.

D'abord on donne de l'argent aux entrepreneurs de *bandes* et de *routes* : c'est l'époque des *gendarmes*, *des grandes compagnies;* c'est l'ère du pillage organisé en tout sens; c'est le brigandage auquel l'Europe a été long-temps en proie, et la France jusqu'au moment où Charles VII fut affermi.

On passe ensuite des marchés, qui doivent être effectués, sur tel ou tel point, par des négocians et des spéculateurs : c'est ce qu'a fait Henri IV. Il est évident que, dans une guerre malheureuse, ou dont les plans sont déconcertés par les événemens, les ressources de ce système deviennent promptement illusoires.

Plus tard, on établit des magasins, on dispose des approvisionnemens sur les points militaires désignés par les plans de campagne. C'est ce qu'ont pratiqué, sous Louis XIV et sous Louis XV, les plus grands ministres, MM. de Louvois, d'Argenson, etc. Mais qui ne voit que ce régime administratif condamne inévitablement à une stratégie très-circonspecte, à une guerre méthodique, lente, peu susceptible d'avoir de brillans et utiles développemens?

Quand on veut secouer ce joug, on commence par établir une guerre d'invasion, et on frappe des réquisitions sur le pays ennemi, à mesure qu'on l'occupe : c'est ce qu'ont fait les généraux de la révolution. Ces réquisitions sont essentiellement bornées dans leurs résultats : leur succès dépend d'une foule de circonstances, des moyens du pays, de l'abondance ou de la stérilité de l'année, des victoires ou des revers, des marches en avant ou des retraites. Selon ces chances diverses, les réquisitions manquent ou s'effectuent, s'étendent ou se restreignent, et quelquefois refluent sur l'intérieur, et viennent y aggraver l'impôt ordinaire et régulier d'un impôt irrégulier et illimité.

Enfin, nous avons vu une autre méthode : on s'emparoit du pays, on commençoit à l'administrer, dès l'instant de l'occupation. Cette

administration, par sa forme et dans son propre intérêt, ménageoit les ressources du pays; d'un autre côté, elle remplissoit le mieux possible les besoins de l'armée. Le conquérant jouoit un rôle double; il représentoit à la fois le pays envahi et l'armée qui l'envahissoit. Il n'est pas douteux que ce système n'assure et ne ménage mieux que tout autre les consommations de l'armée et les facultés reproductives du pays; mais il ne peut avoir lieu que, dans l'accomplissement d'un grand plan, sur une vaste échelle d'opérations, et avec de puissans moyens d'envahissement et de conservation. Ce système fut celui de Napoléon.

Tous ces systèmes, excepté le premier, qui n'a guère que des inconvéniens, peuvent avoir leurs avantages, selon les temps, les lieux et les circonstances. Les deux derniers semblent les plus militaires et les plus raisonnables; et c'est en les mêlant avec discernement, qu'on peut faire le plus aisément face à tous les besoins, sans trop enchaîner l'art à l'administration et le général au munitionnaire.

Telles sont, sur les ressorts matériels de l'organisation et des mouvemens militaires, les notions sommaires dont il paroissoit indispensable de faire précéder cette seconde et dernière partie de l'histoire générale de l'art.

§ IV.

Armement, Formation, Proportion respective des armes, immédiatement avant l'apparition des restaurateurs de l'art.

Le duc de Rohan avoit profondément étudié les anciens; il est plein de leurs écrits et de leurs actions; et, comme la tactique comparée est notre objet ou du moins notre moyen principal d'intérêt, de tous les capitaines français de cette époque qui ont écrit, c'est celui que nous avons dû consulter avec le plus de confiance pour les faits et pour les réflexions (1); c'est de lui que

(1) Le Mémoire qu'on a extrait de sa correspondance *sur la Guerre de montagne*, au sujet de son expédition de la Valteline; ses *Observations sur les Commentaires de César*, qu'il a intitulées *le Parfait Capitaine; son Art de la Guerre;* ce qu'il a écrit sur la *Corruption de la Milice ancienne*, etc., seront des ouvrages toujours profitables à qui voudra étudier la science de la guerre. La substance d'un court et excellent Mémoire que le comte Mathieu Dumas transcrit, et qu'il attribue au général Lecourbe, se trouve dans les Mémoires de Rohan sur la guerre de montagne; mais c'est un grand mérite que de l'avoir extraite avec cette concision et cette clarté, et d'avoir tourné en maximes quelques observations nouvelles et vraies, telles que celle-ci, par exemple: « C'est dans les vallées qu'il faut défendre les montagnes. » Cette proposition pourra, dit-il, paroître surprenante à ceux qui n'ont pas fait la guerre de

nous empruntons les principales particularités de la formation et de l'armement de son temps; nous montrerons ainsi l'état des troupes telles que Coligny les avoit léguées aux généraux savans, telles que les trouvèrent ceux qui sont unanimement regardés comme les véritables restaurateurs de l'art militaire en Europe.

Le mousquet et le pistolet n'avoient été regardés pendant long-temps que comme remplaçant proprement la flèche et l'arbalète ; de sorte que les archers et les arbalètriers, qui formoient la cavalerie légère, furent institués *carabins*, *mousquetaires*, *chevau-légers*, *etc.*

Vers 1610, le mousquet avec serpentin, pour porter la mèche allumée, et le pistolet à rouet furent répandus dans les troupes à pied et à cheval pour remplacer non-seulement les arbalètes mais même les arquebuses.

Les piques commencèrent à diminuer de nombre; elles restèrent néanmoins long-temps en très-grand honneur.

Montagne ; mais si, au débouché d'une montagne, vous avez de bonnes réserves, faites-les donner à propos au moment où l'ennemi, harassé de fatigues, vient de parcourir souvent sept à huit lieues de montée et de descente ; il est presque sûr, dans ce cas, qu'il ne remontera pas et qu'on le prendra ; on en pourroit citer bien des exemples.

« Les armes plus ordinaires de l'infanterie du » temps présent sont, dit Rohan, pour la défen- » sive le pot, la cuirasse et les tassettes, pour » l'offensive l'épée, la pique et le mousquet qui » sont plutôt les armes des Grecs que des Ro- » mains. »

Il faut ajouter, ici, les targes ou grands boucliers dont il recommandoit inutilement l'usage.

Les armes offensives de la cavalerie étoient de cinq sortes : la lance, le pistolet, l'épée, la carabine et l'arquebuse à mèche.

La lance et le pistolet étoient affectés à la cavalerie pesamment armée, dont les armes défensives étoient la cuirasse, la salade (1), les brassards, les tassettes, les genouillères, les garde-reins; les chevaux avoient cessé d'être bardés de fer.

Mais cette cavalerie étoit peu en usage; les Espagnols seuls en avoient gardé quelques compagnies, *plutôt*, dit Rohan, *par gravité que par raison;* en France, on avoit senti l'inconvénient de cette cavalerie qui ne pouvoit combattre qu'en haie à cause de son armure et qui résis-

---

(1) Casque léger appelé *morion* dans l'infanterie, mais moins léger que le pot-en-tête; pour dire cent cavaliers de ceux qui portoient cette espèce de casque, on lit souvent dans Montluc et autres *cent salades*.

toit mal à une cavalerie susceptible de se former en escadron et en colonne.

Une cavalerie plus légère, qui avoit pour armes offensives l'épée et la carabine, avoit pour défensives le pot-en-tête et la cuirasse; en 1597, on l'arma de pistolets à rouet.

Sous Henry IV, la distinction s'établit plus fortement entre la grosse cavalerie et la cavalerie légère, on forma l'une et l'autre en compagnies. Chaque compagnie de grosse cavalerie avoit deux *carabiniers*, tireurs bien appris, destinés à faire feu avant la charge pour jeter un premier désordre dans l'escadron ennemi. Quand tout le rang eut une arme à feu, égale en commodité à la carabine, les carabiniers ne furent plus distingués des autres que comme hommes d'élite ou censés tels; c'est en cette qualité qu'on imagina d'en faire un corps à part; le rôle fut changé, le nom seul resta.

En 1590, il existoit des *arquebusiers à cheval* qui mettoient souvent pied à terre pour combattre; ils prirent peu à peu le nom de *dragons;* et, par la suite, quand on eut substitué pour eux le fusil au mousqueton, au lieu d'une cavalerie accidentellement à pied, ils formèrent une infanterie à cheval qui retraçoit l'image de la première cavalerie romaine et qui ne conserva pas assez long-temps son caractère.

Rohan recommande que *ces cavaliers* soient bien montés, puisqu'ils *combattent à cheval;* et, en effet, ils n'avoient pas eu besoin de chevaux si solides dans le commencement de leur institution, quand ils se portoient seulement à cheval au lieu du combat et *combattoient à pied;* il s'agit, ici, des dragons créés en Italie par le maréchal de Brissac sous François Ier.

Quant à l'arquebuse à mèche, on l'avoit délaissée presque entièrement dans la cavalerie, parce que les cavaliers qui s'en servoient ne pouvoient avoir d'armes défensives; dans l'infanterie, parce que les soldats, qui avoient un bidet destiné à porter l'arquebuse, ainsi que sa fourchette et son attirail, ne se servoient plus de cette monture que pour porter du butin.

Néanmoins Rohan pense que cette arme pouvoit, dans quelques occasions, rendre des services, comme pour garder des passages, le logement de la cavalerie, etc., et surtout en détachant les arquebusiers, un jour de combat, comme Coligny l'avoit fait à Montcontour.

Quant à l'artillerie, on a vu combien elle étoit foible à Montcontour des deux côtés en comparaison de ce qu'elle étoit à Rome à l'entrée de Charles VIII; assez long-temps après, à Ivry, elle étoit plus foible encore; il n'y avoit que six pièces de canon dans l'armée royale et quatre

dans l'armée de la Ligue; mais Sully, pendant le cours de son administration, avoit amplement pourvu à cette partie et, dans le temps où Rohan écrivoit, elle étoit florissante.

En parlant de la proportion qui devoit subsister entre l'infanterie et la cavalerie, le même écrivain la présente comme sage, si dans les pays ouverts on a un quart de cavalerie, et un sixième seulement dans les pays de chicane. Quelques années auparavant, cette proportion étoit généralement encore d'un tiers de cavalerie; on se souvient que les Romains n'en avoient qu'un onzième jnsqu'à la décadence, et qu'au contraire l'infanterie avoit presque entièrement disparu dans le Bas-Empire et le moyen âge.

Les causes locales qui modifient cette proportion entre les armes sont nombreuses et dignes de beaucoup d'attention. Les Suisses ne pourroient jamais atteindre même à la proportion de la cavalerie la plus foible qui ait existé; ils n'ont pas de chevaux pour la fournir. Les Polonais devroient la dépasser de beaucoup à cause de leur facilité à former de la bonne cavalerie et de leur difficulté, au contraire, à se créer une bonne infanterie. L'Italie ne manque pas de chevaux; mais la constitution du pays, les longues chaussées qui bordent les fleuves ou les marais per-

mettent rarement l'usage ou du moins le déploiement de la cavalerie.

Quant à la proportion entre les différentes armes en usage dans l'infanterie, les Suisses conservoient encore beaucoup plus de piques que de mousquets, ce qui les rendoit plus formidables en plaine que dans la guerre de poste; les autres nations avoient le même nombre de piques et de mousquets et s'en trouvoient bien, les premières conséquences de la restauration de l'art, ayant dû être de multiplier les siéges et les affaires de postes.

Rohan, à qui cette considération n'échappe point, propose de faire des régimens de mille quatre cent quarante hommes : six cents piquiers, six cents mousquetaires, et deux cent quarante hommes couverts des grands boucliers ou targes qu'il vouloit introduire. A cette nouvelle arme près, il ne change rien à ce qui étoit, de son temps, réputé bon et utile.

Il propose également pour la cavalerie des corps de cinq cents chevaux, dont quatre cents gendarmes, cinquante carabins et cinquante arquebusiers.

On peut regarder la formation présentée par Rohan comme celle des princes de Nassau légèrement modifiéé par les réflexions de cet écrivain; Montécuculli a également reproduit

celle de Gustave-Adolphe, telle que les ennemis de ce prince l'avoient modifiée pour l'adapter à leurs mœurs et à leurs habitudes militaires.

Telles étoient les circonstances au milieu desquelles parurent les grands hommes dont les noms sont restés inséparables du souvenir de la restauration de l'art. Telles furent les principales innovations de détail qu'ils introduisirent. Considérons ces grands hommes sous d'autres rapports, sous un jour vraiment historique.

§ V.

Système et Caractère des premiers Restaurateurs de l'Art.

On a reproché mal à propos aux restaurateurs de l'art de s'être montrés admirateurs outrés des anciens, d'avoir trop servilement appliqué leurs principes (1).

Il est vrai qu'ils ne répudièrent pas brusquement les armes en honneur dans leur temps ; ils conservèrent les armes de main qu'on tenoit des anciens, et, en commençant, ils ne remplacèrent par les armes à feu que les anciennes armes de jet. Pouvoient-ils rien faire de plus judicieux? Ce n'étoit que peu à peu

(1) Guibert.

et après l'invention de la baïonnette et même de la baïonnette à douille et immédiatement compatible avec le feu, que les anciennes armes pouvoient être entièrement réformées, comme elles le furent en effet.

Sans doute, quand les circonstances changent, il faut changer avec elles; mais, comme tout n'éprouve pas à la fois les mêmes changemens, il ne faut ni tout accepter ni tout repousser; la grande science des choses de ce monde sera toujours de discerner ce qu'il faut s'approprier dans les antécédens, ce dont il faut profiter en le modifiant, ce dont il faut se défier en le consultant, et enfin ce qu'il faut décidément exclure et rejeter.

C'est ainsi que les grands hommes, à qui l'on doit la restauration de la science militaire, ont effectivement procédé; c'est dans cet esprit qu'il faut les étudier.

Gustave et les Nassau trouvèrent la phalange ressuscitée par les Suisses; mais il ne s'étoit présenté parmi ceux-ci aucun homme de génie capable de combiner cette institution avec celle de la légion, ou plutôt de former de leur double tradition un troisième ordre plus applicable aux circonstances nouvelles que les deux autres, et d'en faire sortir un art nouveau; ce fut la

gloire de ces grands hommes, ils eurent comme leur siècle, une physionomie particulière.

« La vie de Maurice, dit l'historien du Sta-
» thoudérat (1), fut une chaîne rarement inter-
» rompue de combats, de siéges et de victoires.

» Médiocre dans tout le reste, il posséda la
» guerre en grand maître et la fit toujours en
» héros.

» Son camp devint l'école universelle de
» l'Europe; ses élèves ont soutenu et peut-être
» augmenté sa réputation (2).

» Il possédoit, comme Montécuculli l'a pos-
» sédé depuis, l'art si peu connu des marches
» et des campemens;

» Comme Vauban, l'art de fortifier les places
» et de les rendre imprenables;

» Comme Eugène, l'adresse de faire subsister
» de nombreuses armées dans les pays les plus
» stériles et les plus ruinés;

» Comme Vendôme, le bonheur de tirer, dans
» l'occasion, du soldat plus qu'on a le droit d'en
» attendre;

---

(1) Raynal.

(2) Turenne fut l'honneur de cette école; mais ce que Turenne avoit appris chez les Nassau, les Nassau le tenoient de Coligny, de Lanoue, d'Henri IV, de l'école française, étouffée par la mort de ce grand prince.

» Comme Condé, ce coup d'œil infaillible qui » décide du succès des batailles;

» Comme Charles XII, le moyen de rendre » les troupes presque insensibles à la faim, au » froid, à la fatigue;

» Comme Turenne, *le secret de ménager la vie » des hommes.* »

Il semble que Raynal ait voulu peindre ici le beau idéal du grand chef de guerre, et cependant tous ces traits sont vrais.

Maurice, non-seulement profita des inventions des autres, chose si rare et si grande à la guerre, mais encore il inventa lui-même. Il établit beaucoup de choses nouvelles pour l'attaque et la défense des places.

Dans d'autres parties, il n'osa pas faire toutes les innovations qu'il jugeoit utiles (1); il savoit cependant concevoir une grande résolution, et l'exprimer avec vigueur.

Avant la bataille de Nieuport, il renvoya tous les bâtimens qui avoient transporté son armée en Flandre, et enflamma par ces paroles ses soldats naturellement phlegmatiques : « Amis, » il faut passer sur le ventre à l'ennemi, ou se » résoudre à boire toute l'eau de la mer; prenez

---

(1) Voyez page 10 du chapitre préliminaire de cette partie.

» votre parti, le mien est pris : ou je vaincrai par
» votre valeur, ou je ne survivrai pas à la honte
» d'être battu par des gens qui ne nous valent
» pas. »

Gustave-Adolphe parcourut l'Allemagne plutôt en bienfaiteur qu'en conquérant, les peuples accoururent plus d'une fois au-devant de celui qui leur apportoit la liberté de conscience.

Rien n'égaloit la douceur de Gustave, si ce n'est son amour pour la discipline ; mais sa sévérité sur cet article n'avoit rien de dur et de pédantesque(1).

Sa raison profonde et tolérante égaloit la vivacité et la grandeur de son génie.

L'obéissance, la tempérance, le travail, étoient une loi dans son armée; il donnoit l'exemple de la sobriété et de la retenue; chez lui, les besoins du soldat, sa santé, sa conservation, passoient avant tout.

Intrépide autant qu'accessible à la pitié, son éloquence, naturellement douce, avoit ses momens de force et d'énergie; il disoit à des régimens qui plioient à *Lutzen* : « Si, après avoir
» traversé tant de fleuves, escaladé tant de mu-

---

(1) On sait qu'une heureuse désobéissance de son aide de camp Torstenson, un ordre qu'il portoit changé à propos, fut la première cause de sa fortune.

» railles, forcé tant de places, vous n'avez pas
» le courage de vous défendre vous-mêmes,
» tenez ferme du moins pour avoir le temps de
» me voir mourir. » Ces paroles, qui furent écoutées et qui produisirent leur effet, sembloient être dictées par le pressentiment; il fut frappé à mort, peu après les avoir prononcées, et périt, comme Macchabée, enseveli dans son triomphe; il n'avoit que trente-huit ans.

Quand j'ai suffisamment parlé d'un chef d'école, je puis, dans le plan de mon ouvrage, m'abstenir de parler de ses disciples quelque illustres qu'ils soient devenus. De même, quand j'ai parlé avec détail d'un ou de deux écrivains par époque, je puis taire les autres, sans être accusé de méconnoître leur mérite.

Ainsi, je ne dérobe rien aux Bannier, aux Torstenson, aux Gassion, aux Guébriant, aux Weymar, à Henri de Nassau, etc. Si, parmi les disciples des premiers maîtres, je ne m'arrête que sur Rohan, Montécuculli et Turenne; de ces trois derniers et illustres disciples, deux ont développé avec beaucoup d'ordre et de méthode la doctrine des restaurateurs de l'art, Rohan celle des Nassau, Montécuculli celle de Gustave-Adolphe; Turenne a porté au plus haut point l'art ressuscité par ces grands hommes.

CHAPITRE II.

Premiers Résultats de la Restauration de l'Art chez l'Étranger.

§ I[er].

Formation et Discipline dans l'Armée suédoise sous Gustave-Adolphe.

La brigade ou colonne d'infanterie de Gustave, composée de deux régimens, étoit de deux mille seize combattans de tous grades, dont environ onze cents mousquetaires et neuf cents piquiers (1), entremêlés, selon divers modes, généralement sur six de hauteur, et dans un ordre qui se rapprochoit beaucoup plus de la légion que de la phalange.

Cette troupe se partageoit en plus petits corps, dont le nombre paroît avoir varié pour les mousquetaires, depuis quatre-vingt-seize jusqu'à deux cent quatre-vingt-huit; mais celui des piquiers

(1) Ainsi l'arme à feu dominoit sur l'ancienne arme; ainsi nous avons dû regarder cette époque comme le véritable point d'une transition complète de l'ancien au nouvel art.

paroît avoir été constamment de deux cent seize.

Ce prince, qui essayoit une nouvelle tactique, a dû tenter plus d'une forme, déplacer souvent les élémens, changer les détails, en conservant toutefois le fond de son organisation et l'intention de son ordonnance.

C'est ce qu'on voit dans Folard et dans l'*Histoire* de Gustave, écrite d'après les renseignemens donnés sur son ordre habituel de bataille par lord Réa, un des principaux officiers de l'armée suédoise.

Les détails suivans se recueillent des récits des divers historiens de Gustave-Adolphe.

La cavalerie du roi de Suède peu nombreuse étoit placée sur l'une et l'autre aile; mais il y en avoit toujours de mêlée à l'infanterie. Kevenhuller remarque positivement qu'à la bataille de Leipsik, Tilly avoit rangé son infanterie au centre par gros bataillons, et sa cavalerie aux ailes par gros escadrons; tandis que le roi de Suède avoit composé sa première ligne de petits bataillons bien plus faciles à mouvoir et à rallier que ceux de Tilly. La cavalerie suédoise qui étoit sur les ailes, étoit aussi divisée en escadrons beaucoup moins gros que ceux de l'ennemi; ces escadrons étoient soutenus par des pelotons de mousquetaires détachés de divers régimens (nous

venons de voir quels étoient ces pelotons); chaque ligne avoit son corps de réserve et son artillerie (1).

L'ordre matériel et l'ordre moral brilloient également, en toute circonstance, dans l'armée du monarque suédois.

Son camp étoit comme une ville bien policée, toujours fermée et fortifiée de bons retranchemens; selon que la situation des lieux le permettoit, il tâchoit toujours de choisir un terrain également propre à l'attaque et à la défense.

Sa cavalerie environnoit ses quartiers, et étoit

(1) Schiller, dans l'*Histoire de la Guerre de trente ans*, attribue une grande partie du succès de la bataille de Leipsick à des canons de cuir, par conséquent très-légers, dont Gustave-Adolphe avoit imaginé l'usage. L'artillerie de Tilly, lourde et presque immobile sur ses affûts informes, ne put suivre un changement de front devenu nécessaire, et tiroit sur ses propres troupes. Dès qu'on s'en aperçut, on fit taire son feu, mais ces batteries ne servirent plus de rien, faute de pouvoir changer de position avec l'infanterie. Du côté des Suédois, au contraire, les légers canons de cuir purent se porter et servir partout.

On doit s'étonner d'autant moins de ces canons de cuir, qu'il est bien prouvé qu'on a tiré, en plusieurs occasions, un assez grand nombre de coups avec des canons de bois cerclés en fer; il passe pour constant que, dans nos dernières guerres civiles de l'Ouest, les Vendéens ont fait usage de canons de bois.

toujours soutenue de son infanterie, disposée avec tant d'ordre, qu'elle ne pouvoit être forcée à combattre que quand il le vouloit bien; son artillerie se manioit aisément; elle étoit toujours dans un poste commode et dans le cas de pouvoir être employée sur-le-champ.

Il portoit son attention jusqu'aux moindres choses; et tout ce qui pouvoit contribuer de près ou de loin, directement ou indirectement à ses triomphes, quelque petit qu'il fût, devenoit important à ses yeux.

Son armée passoit l'hiver sous la toile, si le cas le requéroit; il avoit prévu, à son départ de Suède, que les soldats pourroient être obligés de camper au milieu des glaces et des neiges; et avoit fait donner à chaque soldat un justeaucorps doublé d'une fourrure de peau de mouton.

Cette armée étoit d'ailleurs remarquable par sa simplicité et l'absence de tout luxe; l'esprit d'ordre y avoit établi l'uniformité des habits que Louis XIV, plusieurs années après, passe pour avoir introduite le premier dans les troupes. Les historiens de Gustave et de l'armée suédoise, disent positivement que les régimens étoient distingués par des casaques et des habits de diverses couleurs, que souvent on ne les appeloit que de la couleur du drap dont ils étoient vêtus : ainsi, ils désignent, sous le nom de *régiment jaune*, un

des corps qui se distinguèrent le plus à la bataille de Lutzen.

Les abus féodaux, ou nés des idées mal appliquées de la féodalité, n'étoient pas moins proscrits que les autres genres de désordre : les historiens remarquent que personne, dans cette armée, ne pouvoit parvenir à commander dix hommes, qu'il n'eût auparavant appris à obéir dans l'état de simple soldat, et qu'ainsi on ne voyoit point des enfans et des hommes sans expérience à la tête des corps. Par là l'officier, accoutumé lui-même à la discipline, la faisoit observer exactement aux soldats, et les exerçoit continuellement; *aussi les voyoit-on se rallier d'eux-mêmes dès qu'ils étoient en désordre* (1). Voilà ce que nous avons toujours regardé comme le plus noble effort et le plus utile résultat de l'instruction et de la vertu individuelle, véritable force des armées, et qui ne peut se trouver que dans celles qui sont dans une certaine proportion avec la population de l'État qui les met sur pied; l'armée alors est toujours l'élite, et jamais la lie d'une nation.

Il y a loin de ces mœurs guerrières à celles de ces hideux *condottieri*, que Machiavel a présentés

---

(1) Histoire de Gustave-Adolphe, tirée d'Archenholz.

à notre exécration ; de ces reitres même et de ces lansquenets qui désoloient la France pendant les guerres civiles dont nous avons rapporté une scène principale, et des Français qui faisoient sur leur propre sol la guerre avec ou contre eux, mais toujours, pour ainsi dire, à leur suite et au second rang. C'est en ceci que la révolution faite par Gustave est entière et toute glorieuse ; aussi les peuples d'Allemagne, qui, depuis si long-temps, maudissoient et qui massacroient, quand ils le pouvoient, les soldats de leur propre nation, admiroient et bénissoient ceux de Gustave, et les regardoient comme des libérateurs et des frères.

§ II.

Formation dans l'Armée allemande sous Montécuculli.

On ne sera pas fâché de trouver ici les principaux traits dont Machiavel peint les Allemands de son temps, sous le rapport des mœurs et des institutions militaires : cette époque n'est pas assez antérieure à celle de Montécuculli pour ne pas s'y lier par de fortes influences, par d'intimes rapports.

Les soldats des villes libres allemandes, dit Machiavel, ne leur coûtent rien, parce que tous les habitans sont armés et exercés les jours de

fête; au lieu de se divertir, ils s'exercent au fusil, à la pique ou à toute autre arme; ils cherchent tous à exceller et à gagner le prix destiné au plus habile; il en résulte que le trésor public s'enrichit, cette dépense des prix étant la seule qu'il ait à faire.

« Les Allemands ne veulent aller à la guerre que quand ils sont bien payés, encore ne marcheroient-ils pas s'ils n'étoient commandés par des hommes de leur nation; *aussi en coûte-t-il plus cher à l'empereur pour lever une armée, qu'à tout autre prince.*

Il peint la cavalerie allemande comme ayant de bons chevaux, assez bien armée, mais lourde, incapable de résister à la cavalerie italienne ou française : les hommes étoient aussi braves; mais leurs selles étoient petites, sans soutien, sans arçons; les Allemands n'avoient point d'armes défensives pour les cuisses et pour les jambes; ils résistoient mal à la première attaque; ce qui étoit pourtant le mérite et la force de la gendarmerie : dans une mêlée, ils pouvoient être facilement blessés aux parties découvertes, ou renversés par la pique; la lourdeur de leurs chevaux les empêchoit de les manier facilement.

L'infanterie allemande étoit bonne et plus belle de beaucoup que l'infanterie suisse, selon le même écrivain; mais les Allemands n'avoient

presque d'autres armes que la pique et l'épée: ils prétendoient ne craindre que le canon, parce qu'avec leurs longues piques et leurs rangs serrés, ils tenoient à distance leurs ennemis; aussi, dit Machiavel, ne sont-ils bons qu'en plaine; ils ont mal fait à l'attaque de Padoue : à Ravennes, au contraire, le bataillon carré des Allemands tint bon contre la cavalerie espagnole, tandis que les Français et les Gascons étoient rompus. »

Voilà quels étoient les Allemands, au rapport d'un bon observateur, environ un siècle avant Montécuculli; la différence morale ne pouvoit pas être grande; le général nous instruira en détail de la modification tactique. On n'aura point perdu de vue qu'à cette époque, les pays héréditaires de la Maison d'Autriche lui fournissoient peu de troupes; que ces troupes étoient peu estimées, et que c'étoit surtout comme empereur d'Allemagne, et avec les troupes du Corps Germanique, que le chef de la Maison d'Autriche faisoit la guerre : ainsi les mœurs de toute l'Allemagne militaire, ses usages, ses besoins, étoient ce que Montécuculli avoit à observer dans les institutions et les habitudes des troupes autrichiennes ou impériales : c'est ce dont il nous rend compte.

Les escadrons de Montécuculli étoiént de cent cinquante cavaliers à trois de hauteur et cin-

quante de front; son régiment étoit de cinq escadrons ou sept cent cinquante maîtres.

Le bataillon que nous présente Montécuculli, sans lui en donner précisément le nom, tient des bataillons de Gustave-Adolphe et des régimens du duc de Rohan.

La compagnie qu'il nous présente est composée d'un capitaine, un lieutenant, un enseigne, un maréchal-des-logis ou fourrier, quatre-vingt-huit mousquetaires, quarante-huit piquiers (1), huit rondachers (2). Dans ce nombre de cent cinquante combattans, il distingue vingt-quatre chefs de files, dont six caporaux et dix-huit soldats appointés; la file est de six hommes, comme dans l'armée suédoise ; quatre files ou vingt-quatre hommes forment l'escouade; c'est une image de la tétrarchie des Grecs, à la profondeur près; c'est ici, comme là, une première attribution un peu importante de commandement, après

(1) Le nombre des mousquetaires, en comparaison de celui des piquiers, est beaucoup plus considérable que dans la formation de Gustave-Adolphe; c'est la marche progressive de l'art nouveau.

(2) Les rondaches ou rondelles ne sont pas les mêmes boucliers que les targes ou pavois qui couvroient tout l'homme ; les *rondaches* ressembloient plus à la *pelta* des troupes légères grecques, les *targes* aux grands boucliers des phalangites ou à ceux des légionaires.

l'espèce de commandement qui résulte du seul emplacement du chef de file ou *lochago* chez les Grecs.

Seule, la compagnie de Montécuculli est, en miniature, *une bataille complète*, selon l'expression du temps; elle a son centre, ses ailes, et même, entre les ailes et le centre, un intervalle ou *chemin* de six pieds, et, entre chaque escouade ou tétrarchie, un chemin de trois pieds.

La compagnie offre un petit détachement constitué; il est soumis à la même administration, sous le commandement habituel de son capitaine; mais, quand il s'agit de former son bataillon ou régiment de quinze cents combattans (1), Montécuculli met ensemble au centre tous les piquiers, et aux ailes tous les mousquetaires; ce qui disloque entièrement ses compagnies; il sépare les soldats des officiers, et rend ceux-ci à peu près inutiles. La confusion est un peu moindre, mais le véritable désordre est presque le même, en suivant une autre ordonnance, dont parle aussi Montécuculli, qui consiste à entremêler au centre un piquier et un mousquetaire.

Ces ordonnances primaires, introduites dans

---

(1) Par conséquent, et d'après les proportions qu'on a observées, environ cinq cents piquiers, neuf cents mousquetaires et cent rondaches.

les armées impériales, comme perfectionnement de celles qui y existoient, n'étoient certainement pas un perfectionnement de celles de Gustave-Adolphe; et les troupes impériales, formées par leurs défaites et à l'école de leurs vainqueurs, n'en avoient pas encore égalé la tactique.

§ III.

De Montécuculli; ses Opinions, ses Mémoires; Renseignemens qui en résultent sur l'État des troupes allemandes, et sur l'État de l'Art en Allemagne, vers la fin du XVIe *siècle et au commencement du* XVIIe.

Montécuculli peut être regardé comme un élève des Tilly, des Walstein, des Piccolomini, qui ne fut pas au-dessous de ses maîtres : ceux-ci avoient reçu des Suédois le même genre de leçons que les Romains reçurent de Pyrrhus, d'Annibal, etc.; ils n'en avoient pas toujours aussi bien profité. Dans ce même genre, Montécuculli reçut lui-même des leçons de Bannier, le premier peut-être des généraux formés par Gustave-Adolphe; mais il fut, dans l'acception ordinaire de ce mot, l'élève d'Ernest Montécuculli, son oncle, général de l'artillerie impériale, qui le fit passer avec sévérité par tous les grades.

Si un proverbe de son pays est vrai (1), nous pouvons croire que, dans le portrait que Monté-cuculli fait du général, il a rassemblé une partie des traits qui le caractérisoient lui-même.

Il demande pour un chef de guerre *un génie martial, un tempérament sain et robuste, un sang rempli d'esprits, d'où naissent l'intrepidité dans le péril, la bonne grâce dans les occasions où l'on doit paroître, et une activité infatigable dans le travail.*

« Celui, dit-il, qui veut penser à tout, ne fait » rien ; celui qui pense à trop peu de choses, est » souvent trompé ; il faut savoir distribuer l'*at-* » *tention et la confiance.* »

Il exige la prudence, la justice, la tempérance, la théorie jointe à la pratique, l'art de parler et de commander.

« Ce qui inspire le plus de confiance, c'est » l'idée de la capacité plus encore que celle de la » vertu : les hommes doivent surtout, quand ils » commandent à d'autres hommes, leur persua- » der qu'ils en savent plus qu'eux. » Il ajoute que c'est ce qui fait l'autorité des médecins.

Il élève fort haut la puissance de l'ordre; et sa définition semble s'appliquer également, et à sa méthode d'écrire, et à l'art même dont traitent

(1) Tout peintre se peint soi-même.

ses écrits; elle énonce une vérité vulgaire d'une manière qui ne l'est pas.

« L'ordre est *une raison de priorité et de posté» riorité*, une disposition ou situation de chaque » chose dans le lieu, la règle et la manière qui » leur convient. De toutes ces choses naissent les » heureux succès; et du désordre, au contraire, » les malheurs et la confusion. Les histoires, » ajoute-t-il, sont pleines d'exemples, où de très» grandes armées sans ordre ont été ruinées par » de petites en bon ordre. » Il seroit assez naturel que cette vérité tant prouvée fût aujourd'hui inutile à rappeler; mais on a vu malheureusement à quel point il étoit facile de l'oublier.

Pour appliquer ses idées d'ordre, Montécuculli procède à sa formation par les plus petites subdivisions; il définit le rang, la file; il admet le bataillon et l'escadron comme individus tactiques; ces choses, renouvelées des anciens, avoient alors le mérite de la nouveauté.

Ses idées sur la marche n'ont-elles pas le mérite d'une portée de vue très-nette et très-longue, puisqu'il prévoit ce qu'on n'a fait que bien longtemps après lui, en organisant les colonnes parallèles?

« Il faut considérer dans la marche, le lieu, le temps, le soupçon, le dessein...... la marche est bien ordonnée quand elle est réglée sur le

chemin qu'on a à faire, sur le temps qu'on a pour le faire....... la fin de l'ordonnance de marche est de pouvoir se changer tout d'un coup et par des mouvemens simples en un ordre de bataille. » Toute la science n'est-elle pas en effet dans ce peu de mots, bien commentés, bien appliqués ?

L'ouvrage de Montécuculli est divisé en trois parties :

Dans le premier livre il établit tous les principes de la guerre ;

Dans le second il les applique en spéculation et en théorie générale à la guerre de l'Autriche contre les Turcs ;

Le troisième raconte avec beaucoup de détail ce qui s'est passé contre les Turcs aux années 1661, 1662, 1663 et 1664, où s'est livrée la célèbre bataille de Saint-Gothard, dont il donne, en qualité d'acteur principal, une intéressante relation.

Il cite avec approbation la maxime de l'empereur Leon, qui disoit que deux choses étoient surtout nécessaires pour le soutien des États, l'agriculture et la milice; et comme la nécessité de la première n'a pas besoin d'être démontrée, et que la seconde n'est une nécessité que par les vices de notre nature, il développe ainsi

l'existence et le principe de ce triste mais trop réel besoin des peuples :

« Quand les armes, dit-il, sont florissantes, » les arts, le commerce et tout l'État fleurissent » sous leur ombre ; mais, quand elles viennent à » languir, il n'y a plus ni sûreté, ni force, ni gloire » ni valeur, et l'on ne peut pas se flatter qu'en de- » meurant dans ce repos on puisse jouir d'une » vie commode et tranquille ; car on ne laissera » pas d'être inquiété, quoiqu'on n'inquiète per- » sonne, etc. »

Il en conclut la nécessité *politique et administrative* de tenir toujours des troupes sur pied, *politique* pour ne pas cesser d'être redouté et pour être prêt à tout, *administrative* parce que les vieux soldats sont une armée *veritable* et *immortelle;* elle est *véritable* parce qu'ils sont aguerris, *immortelle* comme les *dix mille* Perses, parce qu'on ne la licencie jamais et qu'on la renouvelle sans cesse et successivement : « c'est le rempart de l'État, la sûreté de la patrie, le trésor inestimable des princes, etc. »

Pour démontrer combien il est onéreux aux empires de détruire sans cesse et de refaire l'état de guerre, pour prouver combien cette ruineuse nécessité revient souvent pour les princes même les plus jaloux de conserver la paix, il récapitule combien de fois l'Autriche a été obligée de re-

prendre le pied de guerre dans l'espace de soixante ans.

Le temps a modifié ce qui alors pouvoit paroître à Montécuculli la vérité; des institutions bien combinées peuvent concilier aujourd'hui ce que les arts de la paix ont à craindre d'un trop grand nombre d'hommes en état de milice permanente, et ce que la sûreté de l'État auroit à redouter d'un trop grand nombre d'hommes entièrement étrangers aux armes.

Lui-même nous met sur le chemin de ces vérités nouvelles, dans ce qu'il dit des exercices de son temps.

« En retranchant des exercices le superflu, » on apprend mieux le nécessaire; il n'est pas » besoin qu'un soldat sache toute la tactique » d'Arrien, tous les coups de maître d'armes, » tous les tours de la pique et du mousquet, ni » tous les manèges du cheval, ni toutes les figures » de l'ordonnance des Grecs, les Rhombes, les » coins et les autres semblables: il suffit de savoir celles qui sont simples, naturelles; plus » elles sont faciles, plus elles sont utiles. »

Avec des idées si saines sur la seule instruction nécessaire au soldat, il est facile d'interpréter et d'expliquer, d'une manière satisfaisante, ce qu'il dit de la nécessité d'une nombreuse armée per-

manente; il est aisé de rendre un peuple entier propre à former, au besoin, une armée.

Celle que Montécuculli demande n'est pas d'une proportion effrayante, si on la compare aux armées d'aujourd'hui; elle consiste en trente mille combattans ainsi répartis : vingt mille hommes de pied renforcés, au besoin, de deux mille dragons, mille sept cents chevaux pesamment armés et trois mille chevaux-légers, le reste en artillerie, etc.

On voit que la cavalerie étoit encore près d'un quart de l'armée; l'amélioration avoit marché lentement en Autriche comme en France.

Il applique cette armée aux plus grandes opérations.

En proposant la manière de bien établir ce qu'il appelle l'*état de la guerre*, Montécuculli fait le pendant du chapitre de Frontin *de constituendo statu belli;* il propose des exemples anciens et modernes qui nous sont applicables.

« Domitien, en Germanie, éclaira et perça de » routes les forêts de l'Allemagne ; il ôta aux Ger- » mains leurs retraites et leurs forces.

» Les Athéniens, d'une guerre de terre, firent » une guerre de mer. »

Du temps de Montécuculli, le visir envoyoit en Candie des flottilles; cela lui réussit mal : il n'y envoya plus qu'un vaisseau après l'autre, à la fa-

veur des nuits et des vents; cela changea l'état de la guerre et réussit.

« Gustave-Adolphe, remarque encore Montécuculli, qui connoissoit bien la Pologne et ses propres troupes, se contenta de prendre quelques places et de les garder, tandis que Charles-Gustave voulut conquérir et parcourir toute la Pologne et y périt au milieu de ses succès (1). »

En thèse générale, il conseille d'attaquer plutôt que de se défendre : « On combat, dit-il, avec » moins de vigueur chez soi, parce que l'espé» rance de se sauver dans les places voisines di» minue l'opiniâtreté de la défense ; sur les terres » d'autrui, on soulève les mécontens et on leur » fournit des secours effectifs ; la source des » hommes, de l'argent et des autres choses né» cessaires, ne se trouble et ne se tarit que dans » le pays où est le théâtre de la guerre. »

---

(1) Il est curieux de voir dans les *Mémoires militaires du maréchal de Saxe*, qui connoissoit aussi la Pologne, ce qu'il propose à son tour, non-seulement pour éviter le sort de Charles-Gustave, mais même pour faire plus et aussi solidement que Gustave-Adolphe, et garder tout le royaume si de trop puissantes interventions extérieures ne s'y opposent pas. Nous avons des expériences plus récentes de guerres faites en Pologne : de toutes ces comparaisons, la lumière et la vérité doivent jaillir pour qui sait observer et réfléchir. C'est là l'étude de la guerre qu'on peut faire en tout lieu et en tout-temps.

C'est ici qu'il fait ressortir les difficultés de cette guerre défensive qu'il conseille d'éviter.

« Les actions défensives n'ont pas sans doute » autant d'éclat que les conquêtes; mais elles de- » mandent plus d'adresse, de fermeté, de fatigue » et d'intrépidité; dans la guerre offensive, on » compte pour rien ce qu'on manque de faire, » parce que les yeux, attentifs à ce qui se fait et » remplis d'une action éclatante, ne se tournent » point ailleurs et n'envisagent point ce qui se » pourroit faire; les succès sont grossis par la re- » nommée et la faveur publique.

» Dans la guerre défensive, la moindre faute » est mortelle, les disgrâces sont encore exagé- » rées par la crainte; elles sont attribuées aux » hommes plutôt qu'aux événemens; on ne re- » garde que le mal qui arrive, et non ce qui » pouvoit arriver de pis, si on ne l'avoit empê- » ché, ce qui, en bonne justice, devroit être » compté pour un bien. »

Folard, dans ses Commentaires sur Polybe, faisant allusion à ce passage, présente quelques exemples et quelques raisonnemens fort judicieux à l'appui de cette opinion de Montécuculli en l'honneur de la guerre défensive. Il observe que le duc de Vendôme, qui avoit des talens et des qualités admirables, mais moins d'acquis que de naturel et d'expérience personnelle, a brillé

dans l'offensive, et qu'il sentoit lui-même que, dans la défensive, qui exige plus de science, il étoit plus foible.

» Vendôme, dit-il, s'abandonnoit, le plus sou« vent, à la valeur des troupes, sur laquelle il » comptoit plus que sur la discipline. »

Nous remarquerons que la discipline est la condition la plus essentielle à une armée pour la guerre défensive; les souvenirs récens se présentent en foule à l'appui de cette remarque.

Folard regarde le prince Eugène comme ayant mieux pourvu aux besoins de la guerre défensive, parce qu'il formoit beaucoup de bons officiers par cette même discipline que Vendôme négligeoit trop.

« Les moindres génies, ajoute Folard, sont » quelquefois hardis, moins par connoissance » que par l'inquiétude dont ils cherchent à se » délivrer et qui les porte quelquefois à des ré» solutions extraordinaires qui leur réussissent.

» On peut acquérir le titre pompeux de grand » homme, de capitaine excellent, à fort bon » marché, dans une offensive ouverte. Mais c'est » autre chose dans une défensive; il en coûte in» finiment plus; cette nature de guerre est si pro» fonde qu'il n'est permis d'y exceller qu'à des » génies extraordinaires. »

Nous ajouterons encore, ici, une considération.

Cela ne viendroit-il pas, en partie, de ce qu'on a sans cesse à rassurer une armée et même un peuple, ce qui présente, à chaque instant, de nouvelles difficultés qui n'existent pas dans la guerre offensive où vous n'avez à agir que sur l'ennemi?

Montécuculli regarde comme la circonstance la plus heureuse, de faire la guerre à cheval sur un grand fleuve, surtout en le descendant, parce que les affluens facilitent vos approvisionnemens de tout genre (1).

Il trouve ridicule d'attacher une grande importance à ravager le pays; si c'est l'hiver, dit-il, cela n'empêche pas le blé de croître; et, en aucun temps, enlever quelques bœufs et *brûler une paillasse*, ne servent pas à grand' chose; il aime mieux, sous tous les rapports, sous ceux

(1) Cet avantage de faire la guerre à cheval sur un grand fleuve, est encore subordonné à bien des circonstances; la première de toutes est de savoir si l'ennemi n'occupe que l'un des côtés du fleuve. Dans ce cas, vous avez un avantage évident à pouvoir également ou vous porter sur la même rive que lui, s'il vous convient de le combattre, ou mettre le fleuve entre vous et lui, s'il vous convient d'éviter l'action. Mais, si l'ennemi occupe les deux rives du fleuve, vous êtes exposé à livrer bataille de deux côtés à la fois. Nous avons eu des exemples de ce grave inconvénient sur l'Elbe, en 1813.

de la guerre elle-même, ménager le pays et user régulièrement de ses ressources.

C'est contre la puissance ottomane que se portent surtout ses spéculations de guerre.

Il attribue au pape Léon X, un projet de croisade dont il propose l'exécution.

« L'armée autrichienne auroit marché sur Constantinople par la Bosnie, la Servie et la Thrace; le Roi de France auroit pris par la Grèce en passant de Brindes en Albanie, le roi d'Espagne seroit parti de Carthagène pour prendre Gallipoli et s'emparer des Dardanelles. Le pape seroit parti d'Ancône, etc. »

Une chose frappe dans ce détail et marque combien et avec quelle rapidité la face du monde change; dans ce projet de coalition, n'est pas même comptée et nommée cette puissance qui seule aujourd'hui fait trembler l'empire ottoman; ce fut en 1684, que, pour la première fois, les Occidentaux s'allièrent avec les Russes pour attaquer les Turcs.

Montécuculli trace ensuite le plan d'une guerre défensive, en cas que le Turc remonte le Danube; il est curieux et intéressant pour l'art de comparer la manière dont Montécuculli traite l'importante question des lignes d'opération, avec la manière dont ces questions ont été traitées depuis par Puységur et surtout par Lloyd, etc.

Il regarde les diversions comme l'opération la plus avantageuse de la guerre. Après plusieurs grands exemples pris dans l'antiquité, il rapporte la diversion qu'il fit lui-même en Poméranie à la suite de l'expédition malheureuse de Fionie.

En racontant la bataille de Saint-Gothard, il se félicite d'avoir rendu ses ailes, contre la maxime ordinaire, plus fortes que le centre, parce qu'il craignoit plus la multitude qui l'auroit enveloppé, que la tactique et même que l'impétuosité des Turcs.

C'est dans le récit de la même bataille qu'il rapporte comme une bonne manœuvre de sa part d'avoir fait mettre à gauche et à droite de chaque escadron, un peloton ou manche de vingt-quatre à trente mousquetaires qui devoient, en cas de nécessité, se retirer derrière les plus proches bataillons.

Le maréchal de Saxe loue cette manœuvre; Lloyd, qui avoit fait ainsi que ce dernier et Montécuculli, la guerre contre les Turcs, trouve que ce n'est point assez pour contenir les coureurs turcs et tartares. Il veut la même opération renforcée.

Montécuculli approuve les Turcs d'entrer tard en campagne et de la faire courte.

Il loue la maxime de Lycurgue de ne faire jamais long-temps la guerre avec le même ennemi.

Il voudroit la faire en hiver contre les Turcs; la raison en est spéciale; c'est que les troupes asiatiques ne tiennent pas contre la mauvaise saison et désertent en masse.

Pour appuyer le principe de ne jamais séparer ses troupes devant l'ennemi, il cite Walstein, qui fut battu à Lutzen pour avoir détaché Pappenheim vers Hall et Galas en Silésie.

On sera curieux de connoître dans quelques détails ses bases d'administration; il donne au soldat :

Deux livres de pain.

Une livre de viande.

Une mesure de vin, ou deux de bière.

Demi-livre de sel par semaine.

Il accorde pour le cheval :

Six livres d'avoine, ou quatre d'orge ou blé.

Dix livres de foin.

Trois bottes de paille par semaine (1).

---

(1) Si Montécuculli eût vu les grandes armées de nos jours, il auroit été effrayé peut-être de porter à ce taux régulier la consommation du pain, et surtout celle de la viande. Deux livres de sel au moins par mois paroissent une ration impossible à consommer; un homme en consomme par mois quelques onces au plus; il est inconcevable que cette prodigalité soit venue à la pensée de Montécuculli, dans un pays qui n'est pas maritime, et où le sel de mine n'est pas très-bon marché. Montécuculli parle de bière et de vin à distribuer

Les bagages, de son temps, étoient considérables; et, quoiqu'il en sente l'inconvénient, il se moque de ceux qui veulent faire la guerre sans bagages.

On a vu, de nos jours, faire la guerre sans bagages et sans la plupart des précautions que recommande Montécuculli; on s'en est bien trouvé tant qu'on a été secondé par la fortune, cette manière expéditive de faire une campagne, sembloit avoir résolu un grand problème de guerre; mais, dans la fortune contraire, ce problême s'est représenté avec toutes ses difficultés; un sage milieu est toujours ce qu'il y a de mieux en ceci comme en toutes choses; néanmoins c'est un grand avantage que d'accoutumer les troupes à pouvoir, dans l'occasion, faire un détachement, une marche rapide, sans bagages; mais il ne faut pas établir en règle, tout ce qui peut être, dans certains cas, une exception heureuse.

Il rapporte un réglement de Maximilien II, qui passoit un cheval de bât pour douze cavaliers.

---

aussi comme si l'on en trouvoit partout; il est cependant vraisemblable qu'en faisant la guerre aux Turcs, il avoit souvent manqué de l'un et de l'autre. La ration du cheval est aussi chétive que celle de l'homme est copieuse. Y auroit-il dans ces détails des fautes d'impression ?

Il dit qu'on accordoit, de son temps, des valets aux garnisons de Hongrie;

Quatre chariots et un vivandier par compagnie;

Et, ce qui paroît incroyable, ce qui est au moins bien différent de ce que raconte Machiavel de la cavalerie allemande, un bidet à chaque cavalier outre son cheval de service.

On voit comment, avec ces abus, qui n'avoient pas lieu dans l'armée suédoise, une armée de trente mille combattans devoit paroître à Montécuculli, d'un poids énorme pour le pays où elle faisoit la guerre.

Voici les principaux élémens de son ordonnance de bataille :

Sous une cornette de cavalerie, soixante lances armées de toutes pièces, cent vingt demi-cuirasses (cavaliers plus légers), soixante arquebusiers à cheval;

Sous une enseigne d'infanterie, cent piquiers, cinquante espadons ou hallebardes, cinquante soldats surnuméraires destinés à être les premiers détachés.

Il vaudroit mieux prendre pour base, le bataillon comme l'escadron; car, pour avoir ces unités fondamentales d'une même force, à peu près, Montécuculli prend dans l'infanterie une portion seulement de la troupe compacte, et toute la troupe dans la cavalerie. En opposant le batail-

lon à l'escadron, on conserve à peu près entre la cavalerie et l'infanterie la proportion que l'expérience conseille; l'escadron est le septième ou le huitième environ du bataillon pour la masse de combattans, ce qui représente assez exactement la proportion de la cavalerie et de l'infanterie dans une armée bien constituée.

Voici comment il dispose ces élémens pour former cette *bataille :*

Six bataillons ou régimens de quinze cents hommes en première ligne;

Un bataillon en potence à chaque extrémité de cette ligne;

Six bataillons en seconde ligne;

Deux bataillons en réserve;

Vingt-cinq escadrons de cuirassiers en première ligne;

Dix à la réserve de cette ligne;

Vingt-cinq à la seconde ligne;

Dix à la réserve de cette seconde ligne;

Huit cents dragons à chaque extrémité de la bataille;

Deux cents en réserve, derrière chaque ligne;

Croates et troupes légères sur le front et sur les flancs;

Trente-deux pelotons d'infanterie distribués entre les escadrons;

Les petites pièces d'artillerie entre ces pelotons de mousquetaires et ces escadrons;

La grosse artillerie devant l'infanterie ou gardée par elle en réserve.

Cette artillerie consiste en :

Quatre demi-canons (ceci est dit par comparaison avec l'artillerie de siége; c'étoit de la grosse artillerie de campagne),

Six quarts de canon (même observation);

Huit fauconneaux;

Quatre-vingts petites pièces (ou grosses couleuvrines).

Il fixe la distance d'un escadron à l'autre, à seize pas; c'est dans cet intervalle qu'il place ses pelotons de mousquetaires de huit de front et quatre de hauteur; il veut six pas entre les bataillons, trois cents pas entre les lignes.

C'est en organisant cette armée qu'il appelle encore la pique *la reine des armes*, il la veut de dix-huit pieds.

Quant à la lance, il y trouve trop de conditions gênantes, la force et l'équipage du cheval, le terrain, etc.; il n'est point partisan de cette arme.

Il préfère la demi-cuirasse pour la grosse cavalerie à l'armure complète.

Les dragons ne sont toujours pour lui que de l'infanterie à cheval.

Il craint les voltigeurs parce qu'ils semblent prendre la fuite lorsqu'ils se retirent; il dit que c'est par cette raison que Walstein les réforma après la bataille de Lutzen, ainsi que les coureurs Croates.

Montécuculli a écrit ces Mémoires immédiatement après sa guerre contre les Turcs. Il seroient sans doute d'un intérêt incomparablement plus grand et d'une instruction plus profonde encore, s'ils étoient postérieurs à ses dernières campagnes contre Turenne; mais, depuis la mort de cet illustre adversaire, Montécuculli n'a plus ni écrit ni combattu (1).

---

(1) Nous nous sommes servis de la traduction de Montécuculli dont Puységur a fait usage; le traducteur dit qu'on a trouvé ces *Mémoires* trop sententieux, *trop méthodiques ;* qu'on a pensé qu'ils devroient plutôt porter le titre de *Principes généraux de l'Art militaire;* Puységur est de cet avis, et il ajoute que *ce dernier titre* feroit tomber la critique, d'autant que nul art ne doit être enseigné plus *méthodiquement* que celui de la guerre. Les Mémoires de Turenne n'ont rien de ce caractère dogmatique.

CHAPITRE III.

Premier résultat de la Restauration de l'Art en France.

§ Ier.

Condé. — Turenne.

Plus juste pour ces deux grands capitaines que pour leurs maîtres, Guibert caractérise ainsi le demi-siècle témoin de leur gloire militaire : « Ce fut, dit-il, le temps des grands gé- » néraux commandant de petites armées et » faisant de grandes choses. » C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire et de l'époque et des deux grands hommes qui l'ont illustrée en première ligne et hors de toute comparaison.

Un écrivain philosophe et homme de guerre, a tracé un parallèle de ces deux capitaines moins connu qu'il ne mérite de l'être.

« Vous trouverez, dit Saint-Evremont (1), dans » M. le prince, la force du génie, la grandeur

(1) Il étoit officier général et s'étoit distingué à la guerre. On connoît ses titres littéraires.

» du courage, une lumière vive, nette, toujours » présente.

» M. de Turenne a les avantages du sang froid, » une grande capacité, une longue expérience, » une valeur assurée.

» L'activité du premier se porte au-delà des » choses nécessaires pour ne rien oublier qui » puisse être utile.

» L'autre, aussi agissant qu'il le faut être, ne » fait *rien de superflu.*

» M. le prince, fier dans le commandement, » également craint et estimé.

» M. de Turenne plus indulgent et moins obéi » par l'autorité qu'il se donne que par *la vé-* » *nération qu'on a pour lui.*

» M. le prince plus agréable à qui sait lui » plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît, plus » sévère quand on manque, plus touché quand » on a bien fait (1).

» M. de Turenne, plus concerté, excuse les » fautes sous le nom de malheurs et réduit » souvent le plus grand mérite à la simple » louange de *bien faire son devoir.*

---

(1) Voilà l'aveu presque involontaire d'un commencement de passion et d'excès; c'est bien loin d'être la perfection humaine.

» M. le prince s'anime avec ardeur aux grandes » choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la » flatterie avec dégoût.

» M. de Turenne *va naturellement aux » grandes et aux petites choses, selon le rap- » port qu'elles ont à son dessein.*

» Quelques troupes que vous donniez à M. le » prince, il a toujours la même *assurance* (1) » dans le combat; vous diriez qu'il sait inspirer » ses propres qualités à toute l'armée; sa valeur, » son intelligence, son action, semblent lui ré- » pondre de celle des autres.

» Avec beaucoup de troupes, dont M. Turenne » se défie, il cherche ses sûretés; avec peu de » bonnes qui ont gagné sa confiance, *il entre- » prend comme aisé ce qui paroît impossible.*

» Pour M. le prince victorieux le plus grand » éclat de la gloire; pour M. le prince malheureux » jamais de honte, peut-être un préjudice aux » affaires, jamais à sa réputation.

» La réputation de M. de Turenne est plus » attachée au bien des affaires; ses actions » n'ont rien de particulier qui les distingue » pour être égales et continues. Tout ce que » dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait M. de

(1) Ce mot est souligné dans l'original; est-ce un aveu que cette assurance n'est pas toujours également fondée?

» Turenne a quelque chose de trop secret » pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans (1). » La nature lui a donné le grand sens, la capa- » cité, le fond du mérite, et lui a dénié ce feu » du génie, cette ouverture, cette liberté d'es- » prit qui en fait l'éclat et l'agrément; *il faudra » le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut et » il lui coûtera la vie pour se faire une juste et » pleine réputation* (2).

» La vertu de M. le prince n'a pas moins de » lumière que de force, mais elle a moins de » suite et de liaison que celle de M. de Turenne. » L'un est plus propre à finir glorieusement des » actions, l'autre à *terminer utilement une » guerre* (3). »

Un caractère particulier de ce parallèle s'est fait remarquer du lecteur attentif.

Soit que le titre de prince du sang imposât à

---

(1) Le cardinal de Retz dit qu'il y a toujours eu dans la conduite de M. de Turenne comme dans son *parler*, certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire.

(2) Il y a là de la vérité jusqu'à la prophétie; car il est constant que ceci fut écrit du vivant de M. de Turenne.

(3) Si ce n'est là le suprême mérite militaire, où est-il? Condé finit sa carrière par la sanglante échauffourée de Senef; Turenne alloit tout terminer par ses savantes manœuvres sur la Renchen.

la philosophie même de Saint-Evremont, et ne lui permît pas d'imaginer que Condé pût être placé ailleurs qu'au premier rang, soit, ce qui est plus vraisemblable encore, que d'anciennes liaisons et un long attachement aient rendu l'écrivain partial (1), toujours est-il manifeste qu'au fond de sa pensée il a cru faire pencher la balance de l'admiration en faveur du prince de Condé; et cependant tel est, à son insçu, l'effet de sa propre conviction, tel est le pouvoir de la vérité qu'il discerne et montre avec une vive lumière, que l'avantage du parallèle, dans le jugement du lecteur, nous semble demeurer décidément à Turenne.

Condé avoit beaucoup de génie sans doute, mais il n'en avoit pas plus que Turenne, et Turenne avoit, outre le génie, une patience et une puissance de méditation que le caractère et la vie politique et militaire de Condé ne lui avoient jamais permis d'acquérir. Condé, né prince, et ce qui étoit alors un titre plus puis-

(1) Saint-Evremont avoit servi sous le prince de Condé; il en avoit été long-temps très-bien traité. Il encourut ensuite la disgrâce du prince; mais ce désagrément passager lui avoit fait une impression fort légère en comparaison de l'ascendant qu'avoient exercé sur lui la hauteur du génie de Condé, la force de son caractère, les charmes de son esprit et de son commerce familier.

sant à la faveur, devenu, par son mariage, neveu du cardinal de Richelieu, avoit été placé, au sortir de l'enfance, à la tête des armées; il avoit agi et glorieusement agi presqu'avant d'avoir eu le temps de penser; ensuite, et dans l'âge où les réflexions portent tout leur fruit, parce qu'elles sont jointes à l'action, il se trouva dans les armées espagnoles alors en décadence (1); Turenne avoit passé son enfance sous les princes de Nassau, ses oncles, dans les pénibles exercices d'une guerre savante; il avoit obéi avant de commander; enfin, il avoit, bien plus que Condé, et plus que personne, un respect profond pour l'humanité, un tendre ménagement pour le soldat et surtout une bonne opinion du soldat français, toutes conditions essentielles pour réformer et constituer avec succès une armée française, dessein qui ne paroît pas être venu dans la pensée du prince de Condé; celui-ci se contentoit de se servir avec habileté des instrumens qu'il avoit sous sa main, Turenne s'appliqua à les perfectionner; c'est donc Turenne qu'il faut surtout étudier.

---

(1) Voyez, entre autres documens, sur la décadence des armées espagnoles, les *Mémoires du duc d'Yorck*, qui avoit fait la guerre au quartier-général de l'armée de don Juan d'Autriche.

§ II.

Des Réformes opérées par Turenne ; de ses Systèmes à la tête des Armées.

Turenne, le plus doux des hommes dans le commandement, Turenne, que les officiers, ainsi que les soldats, appeloient leur père, montroit en même temps une persévérance infatigable dans les idées d'ordre et de discipline : il fouloit aux pieds avec une inflexible roideur les traditions et les prétentions les plus respectées dans l'armée, quand il les avoit jugées abusives (1).

Telles étoient les préséances des corps, les disputes de la cavalerie et de l'infanterie ; tel étoit le tour des officiers-généraux pour le détachement, pour leur rang dans l'ordre de bataille, etc.

Ainsi, à la bataille des Dunes, il choisit M. de Créqui pour commander l'aile opposée au prince de Condé, sans aucun égard à l'ancienneté des autres lieutenans-généraux.

Quand il croyoit un officier de cavalerie plus propre, qu'un officier d'infanterie, à commander dans une ville ou dans un poste plus ou moins

---

(1) Voyez ce qu'en dit Folard, chapitre I[er], livre II de son *Commentaire sur Polybe*.

fortifié, et réciproquement, il nommoit celui qui convenoit le mieux, et n'écoutoit aucune réclamation.

Au siége de Mouzon, il eut à combattre un dangereux privilége du régiment des gardes françaises : un officier, nommé Vautourneux, y avoit mené dix compagnies de ce corps; il prétendoit à un tour extraordinaire de tranchée, et surtout au droit de n'être commandé que par le général en chef en personne, et de ne point obéir aux lieutenans-généraux (1).

Turenne pourvut avec prudence aux besoins du moment, et provoqua une ordonnance qui détruisit ces priviléges, toujours incommodes et souvent litigieux.

Il fit plus; il fit quitter l'armée à un officier, d'ailleurs très-capable, Puységur, père du maréchal, qui s'étoit constitué l'avocat et l'arbitre de

(1) Turenne, dit le duc d'Yorck, dans ses *Mémoires*, étant informé de cette contestation, se porta sur le lieu; mais il trouva Vautourneux opiniâtre, et alors il pria M. de Castelnau (lieutenant-général) de se retirer à sa tente, lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précédente, il devoit avoir besoin de repos, et que lui, Turenne, resteroit à la tranchée. Ainsi, avec adresse et sang froid, il évita d'abord le scandale, et fit cesser ensuite l'abus par l'autorité du roi, qui rendit une ordonnance sage pour les cas semblables.

toutes ces prétentions, de tous ces droits, incompatibles avec la discipline militaire.

Ces priviléges, fussent-ils réglés avec tout l'art et tout l'ordre imaginable, sont essentiellement absurdes dans les troupes d'un même pays et d'un même prince, destinées aux mêmes services et aux mêmes travaux.

Ces préséances, ces distinctions découlent évidemment de ce système féodal, d'où étoient nées une foule de nuances de dignité, entre les vassaux et arrière-vassaux qui menoient les communes à la guerre sous le gonfanon du grand feudataire ou la bannière du suzerain; la troupe suivoit le rang du chef; mais ce type, ce motif quelconque, d'un ordre vicieux en lui-même, ne subsistant plus, ces différences de droits, de traitement, d'insignes même et d'habillement, maintiennent des embarras gratuits qu'aucun avantage ne compense : l'ordre doit être *un;* il est destiné à favoriser, non à entraver les opérations, et les yeux doivent eux-mêmes trouver l'uniformité et l'égalité là où l'esprit et la réflexion l'approuvent et la conseillent.

L'histoire dépose qu'après avoir renversé ces vieilles coutumes, Turenne changea, pour ainsi dire, la nature elle-même; il inspira aux étrangers des égards qu'ils n'avoient plus, et, disent les historiens, une *civilité dans la guerre*, qui ne

leur étoit pas naturelle. Il fit oublier *la Cour aux courtisans*, comme s'il n'y avoit *plus eu d'autre métier que celui de la guerre;* enfin, il corrigea dans son armée la légèreté et l'impatience, qu'on avoit toujours reprochées au Français, et *il leur fit souffrir la fatigue sans murmurer.*

Sur ce point il se rend, chose rare, justice à lui-même, en racontant les préparatifs de l'affaire des lignes d'Arras; il déclare qu'il n'est point de l'opinion commune, qu'il faut faire agir les Français d'abord; qu'il est *persuadé*, au contraire, *qu'ils ont la même patience que les autres nations, quand on les conduit bien.* Ces derniers mots, qui le regardent évidemment lui-même, sont remarquables dans la bouche d'un homme aussi circonspect, aussi incroyablement modeste que Turenne.

L'histoire nous a transmis les avis de Turenne à Condé, quand celui-ci, partant pour la Flandre, demandoit conseil à Turenne, comme à son maître dans la guerre raisonnée : « C'est de faire peu de » siéges, dit Turenne, et de livrer beaucoup de » combats (1); quand vous aurez rendu votre ar- » mée supérieure à celle de l'ennemi par le nombre » et la bonté des troupes, ce que vous aviez presque

(1) *Combats* et non *batailles*, ce qui, à cette époque surtout, avoit un sens tout différent.

» fait à Rocroi : quand vous serez bien maître de » la campagne, alors les villages vous vaudront » des places ; mais on met son honneur à prendre » difficilement une ville forte, bien plus qu'aux » moyens de conquérir aisément une province. » Si le roi d'Espagne avoit mis en troupes mobiles » pour la guerre de campagne, ce qui lui en a » coûté d'hommes et d'argent pour faire des siéges » et fortifier des places, il seroit le plus considé- » rable de tous les rois (1). »

Ainsi, tandis que Louis XIV lui-même obéissoit aux anciens préjugés, qui avoient représenté les Français comme très-propres aux affaires de

---

(1) On fera attention que l'Espagne n'étoit pas alors tout entière derrière les Pyrénées ou au-delà des mers.

Tous les historiens conviennent que Louis XIV fit une grande faute en ne poursuivant pas ses conquêtes en Hollande avec assez de rapidité. « Condé et Turenne, dit Voltaire, vou- » loient qu'on démolît la plupart des places hollandaises ; ils » disoient que ce n'est point avec des garnisons qu'on conquiert » des Etats, mais avec des armées, et qu'en conservant une ou » deux places de guerre pour la retraite, on devoit marcher » rapidement à la conquête entière. Louvois, au contraire, » vouloit que tout fût place et garnison ; c'étoit là son génie, » et c'étoit aussi le goût du roi. Louvois avoit par là plus d'em- » plois à sa disposition ; il étendoit le pouvoir de son ministère ; » il s'applaudissoit de contredire les deux plus grands capi- » taines de son siècle. Louis le crut et se trompa, comme il » l'avoua depuis. »

poste, mais peu capables de tenir en plaine, et témoignoit hautement sa prédilection pour la guerre de siéges, Turenne rétablissoit les véritables principes de l'art, et appeloit avec confiance les Français à ces grandes opérations de la guerre qui rendent les armées maîtresses de la campagne, et font tomber les villes d'elles-mêmes.

On voit que Turenne concevoit des opérations pour lesquelles il auroit fallu des armées plus nombreuses que celles qu'il avoit habituellement commandées; tout dépend du pays où l'on veut agir et des opérations qu'on médite; aussi faut-il toujours prendre d'une manière relative cette expression de *grandes et petites armées*. Le mérite d'un général qui opère avec de petites armées, consiste en ce qu'on suppose que, dans la même position et dans le même pays, il auroit fallu plus d'hommes à un autre pour faire contre le même ennemi les mêmes choses.

Dans une plus grande armée, le mérite ne seroit moindre que lorsqu'on l'auroit augmentée sans que l'échelle d'opérations s'agrandît, parce qu'alors on l'auroit augmentée sans besoin ; nous disons que le mérite du calcul seroit moindre; mais, comme les difficultés seroient plus grandes, le mérite de vaincre ces difficultés seroit toujours très-grand; seulement l'utilité ne seroit pas en proportion avec la dépense

d'hommes, d'argent et d'équipages; c'est sur ces principes qu'on peut juger l'emploi des grandes et des petites armées et ce qui revient de justes éloges aux généraux qui les ont commandées et organisées.

La guerre que Turenne conseilloit à Condé, la manière de la faire, qu'il lui indiquoit, sont celles qui déploient l'intelligence et l'activité individuelle; c'est là, que l'homme est tout ou que du moins les machines sont peu de chose, quand le soldat a acquis par l'expérience toute sa valeur morale et physique. C'est ce parti que Turenne savoit en tirer mieux qu'aucun général, c'est ce prix qu'il y attachoit. Cette idée domine évidemment dans les avis qu'on vient d'entendre; tout s'y rapporte à ce système; et c'est ce système qui fait les capitaines véritablement grands, et qui constitue les modèles et les maîtres de l'art. Si l'on veut faire attention que Turenne n'eut point, comme Mahomet, l'influence d'un thaumaturge, qu'il n'eut point les moyens d'un souverain absolu, ni ceux que donne, dans les armées d'une république, la popularité toute puissante d'un chef de faction, que la science, la sagesse, le calcul et la méditation ont dû être les seuls et les purs élémens de la gloire militaire de Turenne et de son empire sur les troupes, on le regardera, sous les rapports de l'art, comme

un modèle achevé, on le placera sans difficulté au premier rang et peut-être, tout étant mis dans la balance, seul à ce premier rang.

C'étoit, moins d'un demi-siècle après la mort de Turenne, le sentiment du maréchal de Puységur qui représentoit l'opinion des militaires éclairés; c'étoit celui de Voltaire, organe de l'opinion publique, toujours juste quand elle est calme.

« Turenne, dit ce dernier, n'avoit pas toujours eu des succès heureux à la guerre; il avoit été battu à Mariendal, à Cambrai, etc.; aussi disoit-il qu'il avoit fait des fautes, et il étoit assez grand homme pour l'avouer; il ne fit jamais de conquêtes éclatantes et ne donna point de ces grandes batailles rangées dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais, *ayant toujours réparé ses défaites et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un temps où l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais.* »

Personne n'appela de ce jugement de Voltaire, quand il fut prononcé, et rien ne peut encore raisonnablement l'infirmer aujourd'hui; la république même et l'empire, avec tous leurs triomphes, ont passé sur la mémoire de Turenne sans pouvoir l'obscurcir aux yeux des hommes sages; et les événemens de nos dernières années mili-

taires, considérés froidement et dans leur ensemble, ne peuvent qu'ajouter à la gloire de celui qui fit tant avec si peu, tandis qu'il est resté si peu de ce qui a consommé sous nos yeux tant et de si grands moyens.

Les premiers procédés, les premières institutions militaires de la révolution, tendirent à rétablir l'art sur les principes adoptés par ses premiers restaurateurs, mis en honneur par Turenne. On n'y resta fidèle qu'un moment; et ce moment fut bientôt suivi de tous les excès auxquels peut se livrer tout pouvoir qui dispose de moyens gigantesques (1). La première expédi-

(1) Voici l'état des armées de la république pendant les deux premières années de la guerre :

	Présens sous les armes.	Effectif.
Fin de 1792, ou commencement de la guerre.	139,500	160,230
Janvier 1793.	194,716	218,964
Mai.	397,300	471,290
Juillet.	483,000	599,537
Août.	528,900	645,195
Pluviose an II.	632,101	760,922
Ventose.	693,080	862,996
Germinal.	720,208	947,724
Fructidor.	732,474	1,026,952
Vendémiaire an III.	749,545	1,169,144

On voit dans cet état la progression rapide du désordre ; on y remarquera les abus croissant sans proportion, et la différence

tion de Bonaparte en Italie montra de nouveau tout le mérite et toute la puissance des petites armées conduites par un grand général; nous

---

de l'*effectif* aux *présens sous les armes*, devenue énorme dans les derniers mois de cette période. A cette époque, l'existence d'un grand nombre d'hommes sous les armes avoit un motif, c'est le seul temps où nous avons été dans la nécessité d'agir sur toutes nos frontières à la fois, et en même temps au centre, à cause des guerres civiles.

Il faut observer qu'une partie de ce grand nombre d'hommes sous les armes est, la plupart du temps, idéale; plus il y a d'armées, de communications entre ces armées, de désordre dans leur organisation, de précipitation dans leurs mouvemens, plus il arrive que le même homme compte dans deux ou trois corps, dans deux ou trois armées, et en même temps dans les hôpitaux, dans les dépôts, etc., etc. C'est là la grande cause de la différence entre les états de l'effectif et des présens sous les armes; et c'est ce qui enfle, au-delà de la vérité, ces grands dénombremens, surtout dans l'histoire moderne, et fait paroître quelquefois les abus plus grands qu'ils ne sont en réalité.

Si les historiens nous avoient laissé de semblables renseignemens sur les dernières guerres de Louis XIV, quand nous avions des armées en Italie, sur tout le Rhin et au-delà, dans toute l'Espagne, quand d'autres armées menaçoient l'Irlande, et que les Cévennes elles-mêmes occupoient un assez grand nombre de troupes, nous verrions sans doute, à la seule inspection de ces tableaux, résulter des différences semblables entre les contrôles et les présences, et les mêmes abus nous frapperoient. Les mêmes circonstances amènent les mêmes fautes, et les mêmes désordres sont la suite des mêmes malheurs.

avons vu de nouveau tout se corrompre, et enfin l'art et la gloire même momentanément étouffés sous des succès mal obtenus et des revers mal soutenus; mais ni la vérité ne périt sans retour sous la folie, ni une grande et forte nation n'est abîmée sans espoir sous les coups de la fortune.

Faisons donc revivre la vérité et la raison pour voir renaître la fortune et la gloire; à cet effet, étudions sans relâche Turenne et ceux qui se sont d'autant plus approchés de la perfection et de la justice qu'ils lui ont plus ressemblé ou qu'ils l'ont mieux apprécié.

§ III.

Des Mémoires de Turenne. Caractère de ses Écrits.

Les Mémoires de Turenne commencent en 1643, quand il fut envoyé sur le Haut-Rhin pour prendre le commandement de l'armée de M. de Rantzau, qui avoit été battu dans ses quartiers d'hiver à la tête du Danube; il continue le récit de cette guerre jusqu'à la paix de Munster.

Il fait ensuite la relation des opérations militaires qu'il conduisit dans l'un ou dans l'autre parti pendant la guerre de la fronde.

Il finit par la guerre qu'il a depuis faite en Flandre jusqu'à la paix des Pyrénées en 1659.

Ce sont quinze années des événemens militaires les plus intéressans, mais racontés par celui qui y a présidé avec autant de brièveté que de simplicité.

Cette période laisse en dehors les seize dernières années de la vie de Turenne. Cette circonstance n'empêche pas Puységur de penser qu'on n'a rien écrit de plus instructif depuis les Grecs et les Romains; il compare les Commentaires de Turenne à ceux de César, bien que le caractère des deux écrivains soit très-différent (1).

On admire surtout dans les Mémoires de Turenne la candeur de ses aveux; c'est surtout en ce point qu'il diffère de César; et il est effectivement curieux de voir avec quel détail Turenne semble se plaire à faire remarquer toutes ses

---

(1) Cette justice que rend Puységur à Turenne est admirable, après ce que nous avons vu, dans le paragraphe précédent, de la manière sévère dont Turenne avoit traité le père de Puységur, grand défenseur des priviléges, grand casuiste des préséances; mais la vertu du fils étoit incapable de s'arrêter à ce souvenir, et, partout où il retrouve les usages que son père avoit soutenus, il les signale avec franchise comme des abus, et loue sans restriction ceux qui les ont extirpés.

fautes et les positions dangereuses où elles le jetèrent.

Dans le récit de l'affaire malheureuse de Mariendal, tantôt il s'accuse de trop de *facilité* à permettre une mesure qui rendoit les cantonnemens de la cavalerie plus commodes, mais plus hasardeux ; tantôt il dénonce sa propre résolution *prise mal à propos ;* il ne dissimule pas que *toute son infanterie étoit perdue ;* il se peint comme réduit, par sa faute, à fuir presque seul, et sur le point d'être pris. Au milieu de ce désordre naïvement raconté, il excuse M. de Rosen d'avoir engagé l'affaire, et ne manque pas de dire que ce général, qui fut fait prisonnier, avoit très-bien fait son devoir; enfin, il se charge seul de tout le blâme d'une affaire désastreuse (1).

Quant à cette modestie dans le succès, à cette indifférence pour ce qui touche si vivement tous les hommes, les traits qui caractérisent cette sin-

(1) Quelle différence de cette franchise, de cette naïveté de Turenne, de cet amour de la vérité sans bornes et sans réticence, avec la subtile argumentation, l'ergotisme opiniâtre, les tours de force de Napoléon, pour persuader au monde ce qui n'a jamais été vrai d'aucun mortel, en aucun temps ; savoir qu'il n'a jamais commis une faute dans ce qu'il a fait, une erreur dans ce qu'il a dit ! On trouve bien quelque chose de cette intention de Napoléon dans les *Commentaires de César*, mais avec bien plus d'art, de goût et de sobriété.

gulière disposition d'esprit chez ce grand homme paroîtront toujours nouveaux.

Après la retraite du Quesnoi, le ministre Letellier (1) lui écrivoit que *sa prudence et sa vigoureuse conduite avoient rétabli la réputation des armes du Roi; que rien n'étoit plus beau que son campement près du Quesnoi, à la suite de la déroute de Valenciennes ; et qu'avoir fait ainsi tête aux ennemis jusque dans leur pays même, et les avoir obligés de se retirer, quoique victorieux, étoit un trait qui n'appartenoit qu'aux grands maîtres de la guerre.*

Bussi-Rabutin, homme de guerre distingué, et frondeur par caractère, s'exprimoit dans des termes encore plus forts.

Or, voici comment Turenne parle de cette action tant admirée dans une lettre datée du camp devant le Quesnoi : « L'armée des ennemis est » venue tout proche d'ici; elle y est demeurée » deux jours; après quoi, elle a marché vers » Condé. »

Au moment où Anne d'Autriche venoit de lui dire à Gien, en présence de la Cour et de l'armée, qu'il avoit sauvé le roi et l'État, il écrivoit, dans une simple apostille à une lettre remplie d'objets

(1) Père du marquis de Louvois.

étrangers: « Il s'est passé quelque chose à Gergeau » qui n'est pas de grande considération. »

Il écrivoit après la bataille des Dunes : « Les » ennemis sont venus à nous, ils ont été battus; » Dieu en soit loué! j'ai un peu fatigué toute la » journée, etc. »

Si quelque chose peint le caractère d'un homme mieux que tous les discours, ce sont de pareils silences.

Félicitons-nous d'avoir ses Mémoires tels qu'ils sont, et bornons-nous à regretter de n'y pouvoir rien trouver, non plus que dans Montécuculli, sur la dernière campagne qui mit le sceau à la réputation de ces deux illustres rivaux.

§ IV.

État des Formations à cette époque.

L'état des formations militaires, sous Louis XIII, fut généralement le même qu'il avoit été sous Henri IV, particulièrement pour les troupes à cheval.

Quant à l'infanterie, comme on avoit réuni les compagnies d'hommes d'armes en régimens, on voit paroître des sergens de bataille, des maréchaux de bataille, pour ordonner ces masses nouvelles : ces officiers, comme les tribuns des légions romaines, étoient nommés, la plupart du temps,

à chaque campagne; mais ils l'étoient ici par le général et sans brevet du prince.

Long-temps le premier capitaine de chaque régiment l'avoit commandé, comme le primipile commandoit quelquefois la légion : on institua des colonels et des lieutenans-colonels.

Les officiers-généraux avoient été d'abord en très-petit nombre.

Dans la campagne de 1643, Condé n'en avoit que quatre, deux lieutenans-généraux et deux maréchaux de camp.

Sous la minorité de Louis XIV, commencèrent à se multiplier, d'abord avec discrétion, les brevets et les emplois.

Ce fut vers cette époque que les nobles débris de l'armée suédoise, conduits avec gloire après la mort de Gustave-Adolphe par les chefs qu'il avoit formés, vinrent, après la mort du duc de Weimar, se ranger sous nos drapeaux, et se fondre dans l'armée française; ils apportèrent les leçons et les exemples d'une discipline inconnue, mais qu'y maintint avec autorité et avec succès notre Turenne, formé lui-même à cette école hollandaise dont nous avons fait à peu près l'histoire, en faisant en détail celle de l'école suédoise.

Quant aux élémens et à l'ordre matériel des bataillons, ils se composoient de dix-sept compagnies, chacune de cinquante hommes et de trois



officiers; ils se formoient sur huit rangs, et donnoient quatre-vingt-six files; Puységur les porte à mille hommes, et il nous les représente combinés de piquiers et de mousquetaires, et s'approchant beaucoup de la formation respective et de l'ordre de ces deux armes usité dans l'armée de Gustave-Adolphe.

Seulement nos bataillons avoient plus de profondeur que ceux de l'armée suédoise. Cette circonstance indiquoit-elle une composition plus foible et des soldats moins exercés? ou venoit-elle naturellement des traditions récentes du temps où les bataillons étoient uniquement formés de piquiers?

Telles étoient les formations de l'infanterie, quand Turenne arriva au commandement des armées. Voici ce que ces armées étoient encore vers la fin de sa vie :

Jusqu'en 1678 (1), dernière année de la guerre terminée par la paix de Nimègue, les bataillons de l'infanterie française étoient encore de dix-sept compagnies, dont seize ordinaires et une de grenadiers (2), à chacune desquelles il y avoit

(1) Turenne mourut en 1675.

(2) Les grenadiers étoient originairement des soldats détachés pour jeter des grenades dans les tranchées; on les enrégimenta comme les carabiniers, et ce furent les soldats d'élite des régimens.

un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant pour officiers à hausse-col (1); deux sergens, trois caporaux, trois anspessades pour bas-officiers, quarante-un soldats, et de plus un tambour; ce qui, non compris les trois officiers, faisoit cinquante hommes (2). En outre, il y avoit par bataillon un aide-major, et dans les bataillons-colonels un major de plus (3); par conséquent, les bataillons étoient de huit cent cinquante hommes et de cinquante-deux officiers; ce qui faisoit neuf cent deux hommes.

Les officiers étoient armés de piques de huit pieds, les deux sergens de hallebardes de six à sept pieds, quatre soldats armés de fusils, douze armés de piques de quatorze pieds de long, et tout le reste de mousquets.

La compagnie de grenadiers étoit tout armée de fusils avec des *baïonnettes à manche de bois*,

---

(1) Le hausse-col est le reste et comme la miniature de la cuirasse.

(2) C'est beaucoup trop d'officiers pour l'infanterie.

(3) Dans les régimens à plusieurs bataillons, et la plupart de ceux de ce temps n'en avoient qu'un, ce major commandoit le premier bataillon, qui étoit censé appartenir au colonel; le lieutenant-colonel commandoit le second; s'il y avoit plus de deux bataillons, les plus anciens capitaines commandoient les autres bataillons.

pour mettre dans le canon après avoir tiré, quand on joignoit l'ennemi.

Tous les sergens et soldats portoient des baudriers de cuir de vache, au lieu de ceinturons, et tous les mousquetaires des bandoulières de même, où pendoient des *charges de bois qui contenoient chacune la mesure d'un coup de poudre.*

Outre la foiblesse radicale de ces compagnies, leur foiblesse éventuelle à la guerre étoit bien autre chose; ces compagnies appartenoient au capitaine, souvent il n'avoit pas, et souvent il ne cherchoit pas le moyen de réparer les pertes de sa troupe; il se trouvoit loin du point où il se recrutoit; ses recrues arrivoient difficilement, la compagnie de cinquante hommes étoit bientôt réduite à vingt-cinq combattans, et comme il y avoit trois officiers dans les rangs de ces gros bataillons, ces compagnies si foibles avoient encore cet inconvénient que, pour un détachement de quelque importance, il falloit en envoyer plus d'une et seulement une partie de leurs officiers; tout concouroit donc à éloigner ceux-ci de leur troupe.

On voit qu'entre ces compagnies et celles qui avoient précédé Turenne, la seule différence essentielle consiste dans l'armement; le nombre

des piques a diminué, celui des mousquets augmenté, et le fusil a été introduit.

De même la différence entre les bataillons ne consiste guère que dans la profondeur; au lieu de huit rangs, ils ne sont plus communément que de six et même de cinq à la fin des campagnes.

Les bataillons du régiment des gardes françaises étoient composés chacun de six compagnies, lesquelles faisoient huit cents hommes; ils n'avoient pas encore de compagnies de grenadiers, mais un certain nombre de soldats d'élite, tirés de chacune de ces compagnies faisoient, au besoin, le service avec les compagnies de grenadiers du reste de l'infanterie.

Quant à l'infanterie étrangère, les bataillons suisses étoient de quatre compagnies de deux cents hommes chacune, y compris les officiers, ce qui formoit les bataillons de huit cents (1).

(1) Les Suisses, qui avoient ressuscité la phalange, en conservoient les idées; ces compagnies, de deux cents hommes, s'approchoient fort du nombre du syntagme de deux cent cinquante-six. Les officiers étoient compris dans ce nombre de deux cents, et il est à croire que, suivant les mêmes idées. ils étoient aussi dans le rang et avec les soldats, tandis que, dans les régimens français, ils furent long-temps groupés à part; d'ailleurs, leur classement dans le rang étoit d'autant plus facile, qu'il se recueille de tous les documens qu'il n'y

L'infanterie allemande avoit ses bataillons de huit compagnies de cent hommes chacune, faisant huit cents, non compris les officiers (1).

Les Suisses et les Allemands n'ont pas de compagnie de grenadiers; mais il y a dans les compagnies un certain nombre de soldats qui en font le service (2).

Les autres régimens étrangers, soit italiens ou irlandais, étoient de même force, et toute l'infanterie, tant française qu'étrangère, armée de même.

Dans la cavalerie légère, les régimens étoient de douze, neuf et six compagnies, chaque compagnie composée d'un capitaine, un lieutenant, un cornette, un maréchal-des-logis et cinquante cavaliers (3), compris deux brigadiers et un

---

avoit pas, à beaucoup près, autant d'officiers dans les troupes suisses que dans les troupes françaises, et, en général, quatre seulement par compagnie.

(1) La proportion des officiers étoit la même que dans les régimens suisses. Pour ne pas être trompé, en lisant ce qui en est écrit dans divers Mémoires, il ne faut pas perdre de vue que les Allemands appeloient officiers ce que nous appelons bas-officiers ou sous-officiers : Montécuculli les nomme ainsi.

(2) Comme dans les gardes françaises, et par une imitation plus heureuse des usages des anciens.

(3) Ainsi, il n'y avoit guère plus d'officiers en proportion dans la cavalerie que dans l'infanterie; cependant il est aisé de

trompette. Chaque escadron étoit de trois compagnies, ce qui faisoit cent cinquante maîtres et douze officiers ou maréchaux-des-logis ; le régiment étoit de cinq escadrons ou sept cent cinquante maîtres ; on voit que l'escadron et le régiment de Turenne étoient les mêmes que ceux de Montécuculli.

Toute la gendarmerie formoit aussi des escadrons de cent cinquante maîtres chacun, lesquels, ainsi que la cavalerie légère et les dragons, se mettoient en bataille sur trois rangs ; toute la gendarmerie, la cavalerie légère et les dragons portoient des baudriers.

Comme les dragons combattoient à pied et à cheval, au lieu de mousqueton ils portoient des fusils et avoient des fournimens et des baïonnettes à manche de bois, pour mettre dans le canon, comme les grenadiers. Dans la gendarmerie, les deux compagnies de mousquetaires, étant destinées pour combattre à pied et à cheval, portoient des fusils en campagne au lieu de mousquets, et la compagnie de grenadiers à cheval aussi des fusils.

Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix

---

prouver que la cavalerie peut et doit avoir beaucoup plus d'officiers que l'infanterie ; ils y sont sans inconvéniens, et on peut y trouver beaucoup d'avantages.

de Nimègue, il y eut quelques légers changemens; nous les passons sous silence; nous ne montrons, pour le moment, que la formation qui, sous Turenne, fut l'instrument de grands succès.

De la formation intérieure des corps et des bataillons passons à l'organisation créée par Turenne pour les encadrer et les faire servir à ses opérations, dans des vues manifestes d'une perfection qui ne fut point atteinte, parce qu'après lui les institutions furent négligées ou faussées et les principes méconnus.

§ V.

Établissement de la Brigade dans l'Armée française.

Déjà Louis XIV avoit porté l'ordre dans beaucoup de parties de l'administration militaire; toutefois l'anarchie régnoit encore dans les rapports du régiment avec le bataillon et avec l'armée ou la portion d'armée. La confusion étoit dans les noms et dans leur application.

Cependant les bataillons, quoique leur force ne fût pas réglée, présentoient encore une idée moins vague que tout le reste; on pouvoit du moins s'entendre selon les temps.

Pour comprendre ce que je veux dire, il faut observer que tous les bataillons diminuèrent ensemble et successivement, depuis mille hommes où ils étoient portés dans les premières années de Turenne et de Condé, jusqu'à cinq cents environ où ils furent réduits pendant la guerre de la succession.

Cette diminution étoit, en quelque sorte, systématique, parce qu'elle avoit lieu à mesure que les piques, les hallebardes étoient abandonnées, que le feu et spécialement celui du fusil devenoit la principale force de l'infanterie et que les rangs étoient en moindre nombre; le front des bataillons restant toujours à peu près le même, la profondeur seule diminuant sans inconvénient à cause des armes nouvelles.

Il est donc naturel que le génie de Turenne, cherchant dans ce qui existoit un élément pour former la division d'armée qu'il vouloit introduire, ait choisi le bataillon.

C'est d'après les considérations que nous venons d'indiquer qu'il imagina les brigades; il les forma d'élémens inégaux si l'on s'arrête aux régimens dont elles étoient composées, mais à peu près égaux si l'on n'a égard qu'aux bataillons dont ces régimens se formoient et dont le nombre d'hommes à peu près pareil por-

toit cette égalité approximative dans les brigades.

Ainsi, malgré l'inégalité des régimens devenue insignifiante, les brigades, c'est-à-dire les instrumens de grande tactique adoptés par Turenne, présentoient l'idée de forces presque égales; aussi les brigades étoient, à cette époque, et cela a duré jusque fort avant sous Louis XV, les seules divisions véritables, permanentes, les seuls élémens en grand des armées ; en telle sorte que très-aisément et sans aucun inconvénient on auroit pu se passer de lieutenans-généraux et de maréchaux de camp; le service n'en auroit nullement souffert, pourvu que les aides de camp du général en chef eussent été ce qu'ils devoient être (1), c'est-à-dire des officiers assez graves et assez autorisés pour qu'on eût confiance aux directions, aux ordres, aux instructions qu'ils venoient donner de la part du général aux chefs réels des subdivisions de l'armée, c'est-à-dire aux brigadiers : les lieutenans-généraux *rouloient*, les maréchaux

(1) Ils l'étoient alors assez souvent ; c'étoient des officiers d'un âge mûr, et quelquefois appartenant à l'administration de l'armée. On trouve, au *Siége de Turin*, par Lafeuillade, un nommé *Séria*, commissaire des guerres et aide de camp du général en chef.

de camp *rouloient*, les seuls brigadiers avoient une autorité permanente et étoient attachés à une troupe qui avoit, chaque jour, à les reconnoître et à leur répondre.

Dans plusieurs plans annexés à l'histoire militaire de Louis XIV, entre autres à celui de la défense de Toulon par M. de Tessé, et sous lui, par M. de Guébriant, on voit l'emplacement des différens camps autour de la ville avec les noms du chef de brigade qui les commandoit; on n'y voit pas le nom d'un maréchal de camp, ni d'un lieutenant-général, parce que, chaque jour, ils changeoient de place, de commandement et de troupe.

C'est à ces inconvéniens que remédioient, autant qu'on le pouvoit faire sans une réforme radicale dans l'organisation militaire, le grade et la fonction de brigadier et l'établissement de brigades pour toute la campagne quand Turenne les créa.

Ce grade ne présenta quelque chose d'inutile ou de bizarre que par la suite, lorsqu'on vit les maréchaux de camp attachés en tout temps à des subdivisions comme les lieutenans-généraux à des divisions; et à la guerre, le lieutenant-colonel, pourvu du grade de brigadier, commander le colonel auquel il étoit subor-

donné dans l'ordre habituel et quand les régimens étoient séparés.

Ce dernier abus, qui a subsisté fort longtemps, devoit nécessairement produire ou beaucoup d'humeur et de mauvaise grâce dans l'obéissance, ou beaucoup trop de ménagement et de foiblesse dans le commandement; en un mot, cet usage étoit subversif de tout ordre, puisqu'en garnison et à la paix, le brigadier revenoit ou pouvoit revenir sous les ordres de celui qu'il avoit commandé en campagne.

Cette méthode, toute vicieuse qu'elle étoit, tient, sous certains rapports, à une idée juste et raisonnable, à la distinction fondamentale entre le régime tactique et le régime administratif; les colonels appartenoient avec leur troupe au régime administratif et entroient seulement par exception dans le régime tactique dont le véritable élément étoit le bataillon et qui recevoit son impulsion et sa direction du brigadier; mais alors celui-ci n'auroit dû appartenir à aucun corps.

Observons, ici, que les plus anciens colonels étoient brigadiers sans cesser d'être colonels, que les plus anciens lieutenans-colonels étoient de même brigadiers et que, par ce moyen, il auroit pu se trouver dans une brigade composée de deux régimens, quatre brigadiers, savoir les

deux colonels et les deux lieutenans-colonels; alors le plus ancien commandoit; de même une brigade composée de deux régimens auroit pu n'avoir aucun brigadier; alors on la faisoit commander par un brigadier sans troupe (1) ou tiré d'une autre troupe, ou par le plus ancien colonel.

On a traité d'*équivoque* le grade de brigadier; on voit que cela n'est vrai que sous de certains rapports et selon les temps. Nous croyons avoir expliqué et justifié cette création de Turenne, qui a préparé les voies à l'organisation manœuvrière du roi de Prusse et du maréchal de Broglie, créateur de la division dans l'armée française; car il n'y a point de bien qui ne soit le germe d'un bien plus grand, comme il n'y a point d'abus qui n'ouvre la porte à des abus plus fâcheux encore.

---

(1) Il étoit très-rare qu'il n'y eût pas un colonel ou lieutenant-colonel-brigadier sous Louis XIV, où la brigade se composoit de trois, quatre, et quelquefois cinq régimens. On cite quelques aides de camp des généraux en chef qui étoient brigadiers sans appartenir à aucune troupe.

CHAPITRE IV.

Études des Restaurateurs de l'Art sur les opérations de leurs devanciers.

§ Ier.

Bataille des Dunes, gagnée en 1658, par Turenne.

Je me propose, dans ce chapitre, d'exposer et de soumettre au lecteur l'idée que je me suis formée de la manière dont les capitaines, qui ont fait la gloire du commencement et du milieu du XVIIe siècle, de la fin même du XVIe, étudioient et les faits classiques de l'antiquité militaire, et les exploits des hommes qui, plus près d'eux, avoient déjà imité les anciens avec génie et mérité de servir eux-mêmes de modèles.

Il est impossible de ne pas convenir qu'à cette époque l'art étoit profondément médité et les traditions de l'histoire beaucoup plus consultées qu'elles ne l'ont été depuis.

Les actions que nous allons raconter nous en offriront la preuve, si elles ont eu, en effet, l'origine que nous leur supposons.

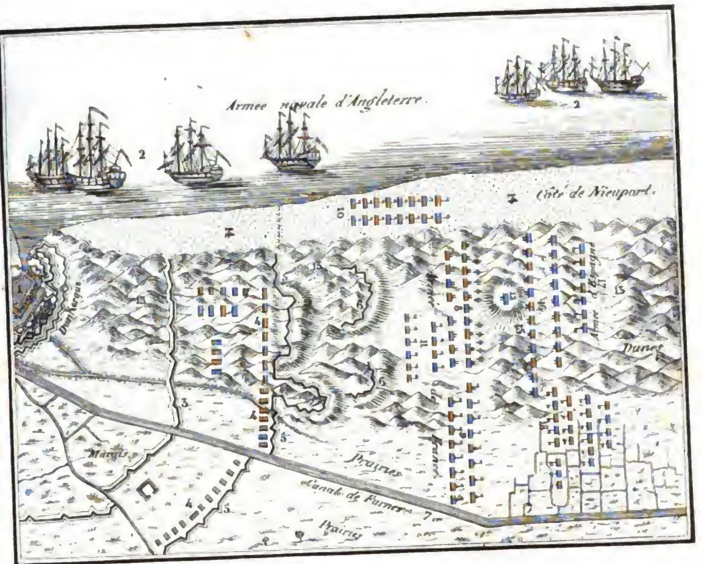
Turenne, après une marche savante, qui avoit jeté l'ennemi dans l'incertitude en le menaçant sur plusieurs points, étoit venu investir Dunkerque.

L'armée espagnole marcha alors à lui ; elle venoit du côté de la Hollande, ayant la mer à sa droite; son intention étoit de faire lever le siége de Dunkerque; dès qu'elle fut arrivée sur les dunes, qui environnent cette place du côté du Nord-est, les troupes françaises vinrent se poster devant elle.

Don Juan d'Autriche qui commandoit en nom l'armée espagnole, et don Estevan de Gamarre, qui la commandoit de fait, crurent qu'ayant obligé Turenne de se placer entre la ville et leur armée, ils l'avoient mis dans une mauvaise position dont il auroit de la peine à se tirer avec honneur.

Vainement le prince de Condé, alors proscrit en France et qui étoit avec eux, ainsi que le maréchal d'Hocquincourt, leur annonçoit qu'ils seroient eux-mêmes les premiers attaqués; tantôt ils refusoient de le croire, tantôt ils affectoient de le desirer.

Condé, avec la cavalerie, occupoit, à la gauche de l'armée espagnole, des quarrés de prairie coupés de canaux qui ne lui permettoient guère de mettre plus de trois escadrons en bataille d'un


Armee navale d'Angleterre.
Côte de Nieuport.
Armée d'Espagne
Dunes
Armée de France
Dunkerque
Marais
Prairies
Canal de Furnes
Prairies
500
1000
1500
2000

canal à l'autre; mais la direction de ces canaux (1), n'étoit pas telle qu'elle empêchât la cavalerie espagnole de charger l'armée française.

Vers le milieu de leur front, entre ces prairies et la mer, dans la direction à peu près du Nord au Sud, les Espagnols avoient fortifié à la hâte une grande dune qu'ils regardoient comme un point capital.

Les généraux espagnols, un peu revenus de leur première confiance, n'avoient pas pour cela pris des mesures plus sages ou plus décisives; ils ne montroient point de plan arrêté. Seulement ils avoient passé un jour entier sous les armes.

Le lendemain, Turenne, les voyant dans la même attitude et leur infanterie rangée sur deux lignes, songea sérieusement à l'attaquer.

Il ordonna simplement d'observer leur cavalerie commandée par Condé.

Il fit avancer son infanterie dans les dunes et affecta une marche beaucoup plus lente encore et plus pesante que ne l'y obligeoient la nature du sol et les sables mouvans; il mit trois heures à faire un quart de lieue en bataille. Il avoit ses motifs et son but, et vouloit attendre l'effet d'un calcul dont il espéroit le succès de la journée.

---

(1) On les appelle, dans le pays, Watteringues.

Les deux lignes de l'armée espagnole avoient leur droite appuyée à la mer.

Castelnau, avec un corps de cavalerie, étoit à la gauche de Turenne derrière l'infanterie, et caché en partie par elle, en partie par les dunes.

L'ennemi ne pouvoit point envoyer d'éclaireurs sur sa droite, qui touchoit au flot de la mer, ni par conséquent connoître exactement la position et le nombre de cette cavalerie; il ne pouvoit pas non plus lancer en mer de petites embarcations à la découverte à cause de la flotte de Cromwel combinée avec l'armée française, et qui étoit en panne parallèlement au rivage et perpendiculairement aux lignes des deux armées de terre (1).

La marée étoit à sa plus grande hauteur, pendant que l'armée espagnole prenoit position (2) ce jour-là; de manière qu'à mesure que la lenteur calculée de la marche de Turenne consumoit du temps, la mer commençoit à baisser et,

---

(1) Nous étions alors liés intimement avec le protecteur dont la Cour de France porta même le deuil à sa mort, qui eut lieu peu de temps après.

(2) C'étoit une grande affaire alors que de se mettre en bataille; le moindre mouvement, le moindre changement de position étoit long et difficile; les armées n'étoient point manœuvrières, et, d'ordinaire, on se mettoit en bataille la veille pour comabttre le lendemain.

par l'effet du reflux, laissoit à découvert, à la gauche de la ligne française et à la droite des lignes espagnoles, une plage unie, encore imbibée, et par là même ferme et aisée à traverser à cheval comme à pied; dans les premières heures du relais, à peine une roue imprime sa trace sur le sable et, quelque vent qu'il fasse, il ne s'élève point de poussière capable de dérober les mouvemens à la troupe qui attend, ni de tromper celle qui attaque.

Turenne attendoit donc que la mer, en se retirant, eût laissé entre elle et l'extrémité de sa gauche d'infanterie un espace suffisant pour pouvoir manœuvrer avec un front de deux ou trois escadrons au moins.

Quand le moment fut arrivé, et pendant que, sur le centre, la brigade anglaise-cromweliste de l'armée française emportoit la grande dune fortifiée par les Espagnols, Castelnau, par un mouvement rapide de sa cavaleie, déborda la gauche de la ligue française, tourna la droite de la première ligne ennemie, s'introduisit entre cette première ligne et la seconde, et les mit toutes deux dans un désordre qui se communiqua promptement au centre.

Le seul Condé, à la gauche des Espagnols, loin d'être ébranlé, obtenoit du succès sur notre droite, l'avoit repoussée plusieurs fois, l'au-

roit peut-être culbutée et seroit entré à Dunkerque si Turenne ne s'y étoit porté lui-même. Après les efforts les plus opiniâtres, Condé fut forcé de partager la déroute du reste de l'armée espagnole.

On peut voir dans Ramsay particulièrement et dans les Mémoires du duc d'Yorck les détails que j'ai omis et surtout ceux de l'attaque de la dune centrale qui n'étoit réellement qu'une fausse attaque, bien que presque tous les historiens s'y soient trompés.

Il est évident que la manœuvre de Castelnau fut le mouvement décisif; et cette vérité fut alors si bien reconnue que le cardinal Mazarin (1), qui, de sa nature, n'étoit pas large rémunérateur, fit de suite Castelnau maréchal de France.

Le silence dont Turenne enveloppoit les plus grandes pensées et les plus belles actions de sa vie, et la mort de Castelnau arrivée peu de jours après dans une autre action, ont été cause que

---

(2) Il paroît certain que Mazarin fut tenté de s'attribuer l'honneur de cette bataille : la Cour étoit voisine du lieu où elle s'étoit donnée; le calcul qui avoit présidé au succès pouvoit être tombé dans la pensée d'un homme de grand sens, qui n'auroit su de la guerre que ce qu'en sait nécessairement un homme d'Etat; d'ailleurs Mazarin avoit été militaire; on auroit donc pu croire à cette version, si Turenne s'y étoit prêté.

les historiens n'ont point assez insisté sur le mérite du mouvement de cavalerie aussi bien conçu par Turenne qu'exécuté par Castelnau.

Toutefois, Turenne lui-même, sans s'applaudir de son stratagème, en raconte l'effet; voici ses paroles:

« Quelques escadrons des nôtres, ayant pris » le long de l'estrand (1), vinrent se mettre entre » les deux lignes de l'ennemi, ce qui les mit en » confusion, étant aussi chargés vigoureusement » à la tête dans le temps que les Anglais étoient » montés sur la dune et que le régiment espa- » gnol de Gaspard-Boniface et celui qui le sou- » tenoit commençoient à reculer. »

Le duc d'Yorck, qui étoit dans l'armée espagnole, s'exprime ainsi : « L'aile gauche de la ca- » valerie française, commandée par M. de Castel- » nau, marchoit le long de la mer avec deux pièces » de campagne ; plusieurs frégates légères de la » flotte anglaise (cromweliste) s'approchoient » de la côte, autant que la marée le pouvoit per- » mettre, et tiroient sans cesse leur canon sur les » troupes espagnoles qu'elles pouvoient décou- » vrir dans les Dunes. »

Ainsi, tout étoit mis à profit dans cette journée avec une égale habileté : tant que la marée fut

(1) Plage délaissée par le reflux de la mer.

un peu haute, les embarcations de Cromwel incommodèrent les Espagnols ; dès que la marée se retira, on en profita pour faire courir la cavalerie le long de l'estrand.

Une circonstance particulière avoit concouru à déterminer Turenne en faveur du plan qu'il suivit. Un jeune page espagnol, pris la veille à la visite des lignes, lui avoit été amené, et avoit dit, entre autres particularités dont il ne sentoit pas la conséquence, qu'on n'attendoit la plus grande partie de l'artillerie au camp espagnol que sous deux ou trois jours. Turenne, qu'on avoit réveillé pour entendre l'interrogatoire du page, se fit répéter deux fois cette circonstance, et se rendormit ; il avoit conclu qu'il pouvoit faire de son affaire du lendemain une affaire de cavalerie dont le succès seroit assuré par les moyens dont nous avons vu le développement.

« Dunkerque, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, » la plus importante place de Flandre, fut assiégée » par terre et par mer : Condé et don Juan d'Au» triche se présentèrent pour la secourir. L'Eu» rope avoit les yeux fixés sur ce grand événe» ment. »

Et plus loin : « La France, après la bataille des » Dunes, étoit puissante au-dehors par la gloire » de ses armes et par l'état où étoient réduites les » autres nations. »

Telle fut l'importance politique de cette journée. La singularité de ses circonstances stratégiques nous a paru d'autant plus intéressante à remarquer, que nous avons cru en trouver, dans deux faits antérieurs, le germe et l'idée. Nous allons les rappeler successivement en remontant du plus moderne au plus ancien.

§ II.

De la Bataille d'Alcantara sous Lisbonne, gagnée par le duc d'Albe, en 1580.

Quand nous sommes entrés en Portugal, en novembre 1806, notre marche étoit calculée sur l'état de nos forces nationales et auxiliaires.

L'armée combinée française et espagnole, sous les ordres du général Junot, entra, par tout le front du Portugal, du côté de l'Espagne. Notre colonne centrale, composée des troupes françaises et d'une division espagnole, montant à peu près à trente mille hommes, pénétra par les montagnes de la Beyra, laissant à sa droite la forteresse d'Almeida, le Tage à sa gauche, et marchant droit sur Lisbonne. Le général espagnol Taranco, avec un corps de quinze mille hommes, marchoit à notre droite, entroit par le Tras-os-Montes, et se dirigeoit sur Oporto. Le général Solano, avec une force à peu près semblable, entra par

l'Alentejo, occupa Évora, Sétubal, etc. C'eût été assurément, dans toute autre saison que celle où nous entrâmes et que nous avions choisie par d'autres motifs, c'eût été, dis-je, de quoi surmonter toute résistance probable; nous sûmes, en entrant dans la plaine du Portugal, qu'on n'en opposeroit aucune.

Le duc d'Albe, chargé de soumettre le Portugal à Philippe II, n'avoit pas la moitié de nos forces, il s'attendoit à beaucoup de résistance, et ne pouvoit pas tenir la même marche; elle n'a réussi à personne avant ni après Junot.

Il n'eut donc garde d'entrer par les montagnes de la Beyra, où il auroit pu être arrêté à chaque ravin, à chaque torrent.

Une partie des obstacles naturels que nous avons rencontrés, n'existe pas en été, saison que le duc avoit choisie; mais, malgré l'absence de ces obstacles, et quand même personne n'eût gardé contre lui les pas difficiles des montagnes, et qu'il eût pu descendre dans ce qu'on appelle *les plaines d'Abrantès et de Santarem*, il auroit eu des combats à livrer, dans chaque position, et il y en a un grand nombre. Enfin, pour arriver à Lisbonne, but de son expédition, et son point capital, il eût été obligé de forcer les lignes connues sous le nom de lignes d'Alenquer, qui enferment Lisbonne dans un triangle formé d'un côté par le

Tage, de l'autre par la mer, et du troisième côté par la rivière très-encaissée d'Alenquer, laquelle se jette dans le Tage, et vers les sources de cette première rivière, par des montagnes qui, de l'autre côté de leur base, se baignent dans l'Océan.

Il passa donc la Guadiana, laissant le Tage à sa droite; il s'avança dans la province d'Alentejo, et, après avoir fait la démonstration de vouloir passer le Tage, vis-à-vis de Santarem, il se rabattit sur la ville de Sétubal, à quatre lieues de Lisbonne, sur la mer. La flotte portugaise, forte de vingt-cinq bâtimens de toute grandeur, qui mouilloit devant cette place, entra dans les eaux du Tage.

La flotte espagnole, beaucoup plus considérable, partie du port Sainte-Marie, et après avoir doublé le cap Saint-Vincent, vint remplacer, devant Sétubal, la flotte portugaise. Le duc d'Albe y embarqua ses troupes, passa du cap d'Espichel au cap de Rocca, débarqua sur la rive droite du Tage, et remontant ce fleuve, s'empara de la tour de Belem, alors à deux lieues de Lisbonne, actuellement dans ses faubourgs.

Don Antoine, prieur de Crato, compétiteur de Philippe, avoit fait ses dispositions pour défendre les approches de Lisbonne.

Il s'établit derrière un ravin alors profond et anfractueux formé par la rivière ou plutôt le

ruisseau d'Alcantara qui coule à présent à travers un faubourg de Lisbonne; il se trouvoit à cette époque à la distance d'une lieue des murailles de la ville.

La flotte espagnole avoit franchi la barre, et, longeant la rive droite du Tage, suivoit les mouvemens de l'armée, en remontant ce fleuve très-large partout devant Lisbonne.

Don Antoine avoit environ vingt-cinq mille hommes; il avoit devant lui la rivière d'Alcantara et son profond ravin; il en gardoit le pont et avoit jeté du monde dans un moulin qui étoit à l'embouchure de la rivière, seule habitation qu'il y eût alors à cette distance des murailles de Lisbonne; son infanterie et sa cavalerie campoient dans une grande forêt d'oliviers remplacée aujourd'hui par un vaste faubourg et un grand nombre de *quintas* ou maisons de campagne.

L'armée espagnole, composée d'environ dix-huit mille hommes, dont la moitié de vieilles bandes, étoit à droite du ravin dans un terrain très-inégal et couvert de rochers; la cavalerie, au nombre d'un peu moins de deux mille chevaux n'y pouvoit agir à l'aise et auroit éprouvé la plus grande difficulté si elle avoit tenté de passer le ravin et le ruisseau, en marchant droit devant elle. Don Fernand de Tolède, fils du duc

d'Albe commandoit cette cavalerie. Les plis d'un terrain raboteux abritoient les différens corps de l'armée espagnole contre le canon des Portugais.

Le duc d'Albe fit attaquer d'abord le pont par Prosper Colonne et les troupes italiennes; et cependant la flotte espagnole, sur laquelle on avoit réparti deux régimens de milices, remontoit le Tage et canonnoit la flotte portugaise contrariée par la marée.

Dans la vue de gagner du temps et d'attendre le plein effet de la marée montante et des autres combinaisons qu'il avoit liées à celle-là, le duc d'Albe fit attaquer d'abord assez foiblement le pont et le moulin; à la première et à une seconde attaque, les régimens italiens furent repoussés; à la troisième, l'infanterie espagnole, sous la conduite de don Louis de Gusman, neveu du duc, emporta le pont et le moulin.

Ces attaques successives avoient attiré sur ces deux points très-rapprochés presque toute l'armée portugaise, ce qui convenoit parfaitement aux desseins du duc d'Albe.

A la faveur des inégalités du terrain, il avoit masqué un grand mouvement de sa cavalerie, qui, hors de la vue des Portugais, avoit remonté le ruisseau d'Alcantara et étoit allée le passer, à

une lieue environ, dans un endroit moins profond et moins difficile.

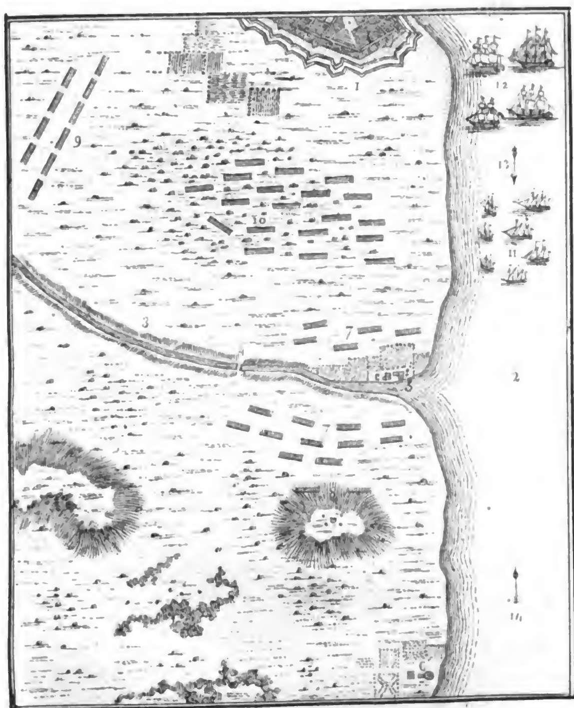
On voit que ce pont et ce moulin lentement emportés et long-temps le but d'une fausse attaque, faisoient là précisément le même rôle que Turenne fit depuis, jouer à la grande dune fortifiée par les Espagnols sur le milieu environ de leur ligne, et que Turenne attaqua avec le même art et la même lenteur, pour y porter l'attention principale et la plus grande partie des forces de l'ennemi.

Cependant arrivoit pour le duc d'Albe l'heure décisive, celle de la plus haute marée, qu'il avoit marquée pour mettre le sceau à cette journée. La marée montante, extrêmement forte dans le Tage, donnoit une grande supériorité à la flotte espagnole qui en suivoit le mouvement.

A l'heure fixée par le duc d'Albe, la cavalerie conduite par son fils don Fernand de Tolède, et deux mille mousquetaires (fantassins), sous le commandement de don Sanche d'Avila, qui avoient passé le ruisseau et le ravin moins haut que la cavalerie, mais également hors de la vue de l'ennemi, se présentèrent sur le flanc droit de l'armée portugaise.

Don Sanche d'Avila étoit un homme de guerre de grande réputation, dont le duc ne craignoit que l'extrême impétuosité; il avoit confié à son




1
12
9
10
11
3
7
2
5
7
6

habileté la partie décisive des mouvemens de cette journée. Ils furent exécutés avec la même vivacité et la même précision que la manœuvre prescrite à Castelnau par Turenne.

Pendant que don Sanche d'Avila et don Fernand de Tolède arrivoient sur le flanc droit de l'armée portugaise, que son centre étoit enfoncé par l'infanterie castillane qui avoit enlevé le pont et le moulin, la flotte espagnole foudroyoit la gauche des Portugais; et de dessus les galères qui rasoient le rivage, les soldats, qu'on y avoit placés, faisoient un feu très-meurtrier de mousqueterie.

De la pierre où la tradition veut que se soit assis le duc d'Albe, alors presque octogénaire, pour surveiller tous les mouvemens de cette journée, il voyoit sa ligne d'infanterie ayant dépassé l'obstacle et serrant l'ennemi de toutes parts; à sa droite et le long du fleuve, ses galères formant l'aile droite de son armée de terre, comme les bâtimens de Cromwel formèrent depuis l'extrême gauche de Turenne. Il voyoit, à sa gauche, sa cavalerie en potence sur la droite de l'ennemi et celui-ci enfermé de trois côtés dans un carré dont un seul côté, celui de l'Orient et de Lisbonne, étoit libre pour la retraite ou plutôt pour la fuite.

Telle fut l'affaire d'Alcantara qui décida du

sort du Portugal; comme elle s'est passée au fond de la Péninsule pendant les troubles les plus violens de la France, sous la conduite d'un général et au profit d'un prince également odieux à l'Europe, elle a obtenu moins de célébrité qu'elle n'en méritoit; mais on n'a point oublié que Turenne étoit élève de ses oncles les princes de Nassau: il étoit impossible qu'il n'eût pas entendu parler à ses maîtres du duc d'Albe, à qui les premiers chefs de la liberté belgique avoient eu si long-temps affaire; tyran cruel, mais habile homme de guerre dont ces princes devoient également détester la mémoire et estimer les talens, et des leçons duquel ils avoient plus d'une fois profité.

Comme Turenne nous paroît avoir puisé l'idée principale de sa bataille des Dunes dans les récits de celle d'Alcantara, de même il nous semble que le duc d'Albe pouvoit avoir été inspiré dans ses dispositions par la lecture de ce qui s'étoit passé, de l'autre côté de la péninsule sur le bord de la Méditerranée, il y avoit environ deux mille ans; je veux parler du siége et de la prise de Carthagène par Scipion le premier Africain. Polybe les raconte avec un détail et un soin qui tiennent sans doute un peu à l'affection et à la reconnoissance dont il étoit pénétré pour la famille des Scipion, mais aussi au mérite

des circonstances particulières de cette expédition.

§ III.

Prise de Carthagène par Scipion le premier Africain.

Scipion savoit que la ville étoit située au fond d'un golfe fermé par une île et ouvert au seul vent d'Afrique, qu'elle étoit bâtie dans une presqu'île baignée par la mer au midi et à l'orient, et qu'elle avoit au nord un grand étang qui s'avançoit jusqu'au pied de ses murailles et qui n'étoit séparé de la mer que par une langue de terre de trois cents pas de large.

Il avoit recueilli d'autres renseignemens qui avoient plus directement influé sur ses déterminations.

Les habitans du pays l'avoient instruit qu'au printemps, et quand le vent de terre commence à souffler, les eaux des étangs répandus sur le rivage de la Méditerranée baissent et se déchargent dans la mer; au moyen des ouvertures déjà faites par la violence des flots, dans un autre sens, pendant l'automne et l'hiver; dans ces deux saisons la mer s'enfle par le vent du sud, dépasse et souvent force les dunes et grossit les étangs qui n'ont, la plupart du temps, entre

eux et la mer, qu'une langue de terre très-mince, espèce de barre formée par le balancement des sables entre les flots et les vents opposés (1).

Parti de l'Espagne citérieure, Scipion avoit passé l'Èbre avec la presque totalité de son armée; il avoit vingt-cinq mille hommes de pied, et deux mille cinq cents chevaux commandés par Martius.

La flotte commandée par Lélius, seul confident du projet de Scipion, suivoit le mouvement de l'armée de terre; c'étoit le moyen de retraite qu'il avoit préparé, en cas de non-réussite.

Carthagène, l'entrepôt et la place la plus importante des Carthaginois, n'étoit, en ce moment, gardée que par cinq cents hommes; Asdrubal étoit en Portugal vers l'embouchure du Tage; la troupe carthaginoise la plus proche de la place en étoit à plus de dix journées.

Scipion, par une marche forcée, arriva des bords de l'Èbre sous les murs de Carthagène en sept jours; il ne s'étoit mis en route qu'au printemps, quoiqu'on puisse faire la guerre en Espagne en tout temps: nous en avons vu les raisons.

---

(1) Ces sortes de communications de la mer à l'étang s'appellent, en Languedoc, *grau*.

Dès qu'il eut pris position devant la place, il fit, derrière son camp, un retranchement avec un fossé large et profond qui coupoit l'isthme et joignoit les eaux de la mer à celles de l'étang; il ne fit aucun ouvrage du côté par où il vouloit attaquer.

A son arrivée, et comme il l'avoit calculé, commencèrent à régner les vents sur lesquels il comptoit; si son calcul avoit été trompé de quelques jours, son fossé et son retranchement l'assuroient contre les troupes carthaginoises les plus proches, qui, informées à temps, auroient pu arriver sous Carthagène douze ou quatorze jours après lui.

La flotte étant en vue, et l'effet des vents favorables à son dessein se faisant déjà sentir, il voulut redoubler la confiance de son armée par des motifs surnaturels; il annonça que Neptune lui étoit apparu en songe et lui avoit promis son secours. L'étang se retiroit effectivement et abandonnoit les murailles plus qu'il n'avoit jamais fait; son écoulement vers la mer étoit facilité par la tranchée que Scipion avoit faite à l'isthme. Ce rapide écoulement parut une faveur de Neptune; un espace resta à sec, du côté du nord, entre l'étang et la ville; il y fit porter des échelles; et cette attaque inattendue fit tomber la place.

Si cet écoulement des eaux de l'étang avoit été réglé et journalier comme le flux et le reflux de l'Océan (1), il n'auroit point étonné l'armée, et le soldat n'y auroit attaché aucune idée superstitieuse. Scipion profitoit, ici, d'un accident semblable dans ses effets à celui qui servit depuis Turenne et le duc d'Albe, quoiqu'il n'eût pas la même cause, et il en profitoit de deux façons.

Les historiens ont, pour la plupart, attribué ce succès à une faveur signalée de la fortune; la prudence, la prévoyance et le génie en firent seuls les frais; Scipion laissa le vulgaire crier au miracle. Polybe cite une lettre de lui à Philippus (2), dans laquelle il dit positivement qu'il avoit tout entrepris d'après les réflexions qui lui avoient été suggérées par les renseignemens qu'il s'étoit procurés.

---

(1) Don Thuillier, bénédictin, traducteur de *Polybe*, d'après lequel Folard a fait son *Commentaire*, se sert de l'expression de flux et de reflux, ce qui est évidemment la cause d'une erreur pour le lecteur, car il y a bien, surtout de ce côté, un mouvement de flux et de reflux dans la Méditerranée; mais il est presque insensible, et ne peut produire rien de semblable aux effets produits ici par les vents.

(2) Vraisemblablement le même que *Martius*, son général de la cavalerie. Les fastes consulaires nous apprennent que le surnom de *Philippus* étoit très-commun dans la famille *Martia*.

§ IV.

Exemples de quelques autres Circonstances semblables, mises à profit avec succès ou négligées avec dommage.

Après le mérite de prendre de sages informations et d'en tirer parti, c'en est encore un, qui n'appartient pas à tout le monde, que de savoir profiter des lumières qui s'offrent fortuitement.

Ce fut celui du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, devant Stralsund, où Charles XII étoit enfermé.

Le retranchement, qui couvroit la ville, et qui étoit appuyé, du côté de l'occident, à un marais impénétrable, et, du côté de l'orient, à la mer, sembloit hors de toute insulte.

Personne n'avoit fait attention que, lorsque les vents d'occident souffloient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la mer Baltique vers l'orient, et ne leur laissoient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable.

Un soldat, s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver le fond. Il conçut que cette découverte pourroit faire sa fortune; il déserta, et alla au

quartier-général des troupes saxonnes donner avis qu'on pouvoit passer la mer à gué, et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois.

Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de cette notion.

Le lendemain, à minuit, le vent d'occident soufflant encore, le lieutenant-colonel Coppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes; deux mille s'avançoient en même temps sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement; toute l'artillerie des Prussiens tiroit, et les Danois donnoient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyoient venir, si témérairement, en apparence, sur la chaussée; mais tout à coup Coppen, avec ses dix-huit cents hommes, entre dans le retranchement, du côté de la mer. Les Suédois, entourés et surpris, ne purent résister; le poste fut enlevé, etc.

Le général le plus habile, qui néglige ou méprise des notions de cette nature, peut se jeter dans de grands embarras.

Si César, en Espagne, avoit été moins préoccupé de ses desseins politiques, s'il avoit été uniquement et vertueusement général romain, comme Scipion, il n'auroit pas failli à être victime d'une ignorance impardonnable, et qui auroit été dis-

sipée par les plus simples questions adressées aux gens du pays.

Par les mêmes moyens qui avoient instruit Scipion de la constitution physique du rivage de Carthagène, et plus facilement encore, César auroit appris que, régulièrement, tous les printemps, aux premiers momens de la fonte des neiges, toutes les rivières qui descendent des Pyrénées sont sujettes à s'enfler subitement, et qu'il faut être en garde contre ces crues rapides, dont on ne peut calculer ni l'heure ni la durée, mais qui arriveront infailliblement dans un temps donné.

Il est curieux de voir comment César, dans sa narration, cherche à couvrir sa faute et à excuser son imprévoyance.

Une première crue et un premier avertissement avoient déjà eu lieu; les ponts de la Sègre, sur lesquels Fabius passoit pour aller au fourrage, s'étoient écroulés par la violence des eaux. César convient de ce premier accident, mais il l'attribue, en partie, au piétinement des chevaux et à l'effort des bêtes de somme (1). Si cela est vrai, le pont étoit peu solidement construit.

La seconde fois, il avoue, plus franchement,

---

(1) *Subitò vi jumentorum et aquæ magnitudine pons est interruptus.*

que la véritable cause de la rupture de ses ponts sur la Cinca et la Sègre fut la subite élévation des eaux de ces deux rivières; mais c'est un accident, dit-il, presque prodigieux, ou qui, du moins, arrive fort rarement dans ces contrées, ce qui n'est pas vrai, et sur quoi il auroit dû être averti, même avant d'arriver en Espagne, par la constitution physique de l'Italie et par les torrens qui descendent des Apennins et qui sont de la même nature et dans le même cas que ceux des Pyrénées.

« Il survint, dit-il, un si grand orage, que, de » mémoire d'homme, les eaux ne s'étoient éle» vées si haut; toute la neige des montagnes se » fondit; les fleuves sortirent de leur lit, et, le » même jour, les deux ponts que Fabius avoit » construits furent rompus (1). »

Après avoir ainsi rejeté sur une espèce de phénomène la cause de la désastreuse position où il se trouva, il ne dissimule point cette position même, afin de ne pas affoiblir le mérite de s'en

(1) *Tanta tempestas exoritur ut nunquàm illis locis majores aquas fuisse constaret. Tum autem ex omnibus montibus nix proluit ac summas aquas fluminis superavit, pontesque ambos, quos Caïus Fabius fecerat unâ die, interrupit.* On peut observer que cette phrase n'est pas sans prétentions, et qu'elle cherche à déguiser l'imprévoyance du général, sous la pompe des expressions du narrateur.

être tiré. Il convient qu'il se trouva enfermé entre deux rivières non guéables, dans un pays de sept à huit lieues de large, qui avoit été ruiné par le long séjour des troupes, sans que pas une des villes qui avoient embrassé son parti lui pût envoyer des vivres, ni que ceux qui étoient allés au fourrage pussent rentrer, ou ses convois rejoindre l'armée.

Ces fautes des pères sont presque toujours perdues pour les enfans, et les bons exemples des devanciers sont rarement mis à profit. Le duc d'Orléans, qui n'avoit pas une médiocre capacité militaire, et dont on a des lettres sur la guerre d'Espagne (1), qui prouvent qu'il la connoissoit d'ailleurs fort bien, fut réduit aux mêmes extrémités, lors de son siége de Lérida, et les éprouva également, pour n'avoir pas prévu l'accident vulgaire qui pouvoit les causer.

Ce que nous avons souffert par des imprudences de ce genre dans notre dernière guerre d'Espagne seroit long à énumérer.

J'ai vu placer un parc d'artillerie sur la grève d'un torrent, emplacement très-beau et très-commode en effet tant qu'il auroit plu aux eaux de rester dans leur lit, d'où elles sortirent bientôt,

(1) Elles sont citées dans les *Mémoires de Noailles*.

et peu d'heures après qu'à force de représentations, on fut parvenu à faire changer cette disposition.

Cette même rivière de la Cinca, qui avoit causé les désastres de César et du duc d'Orléans, ne nous a pas été moins funeste. La garnison d'une petite ville, qu'elle baigne d'un côté, étoit commandée pour la traverser. On fait passer, la veille, selon l'usage, mais imprudemment dans cette position, cinq compagnies qui devoient former l'avant-garde. Pendant la nuit, la rivière s'enfle et coupe ces cinq compagnies de leurs camarades, qui les voient égorger par les guérillas sans pouvoir les secourir.

Cependant alors, comme au temps de César, comme à celui du duc d'Orléans, la connoissance du pays, recueillie avec quelque soin, auroit prévenu de pareils malheurs; mais on se fait un point d'honneur de mépriser les livres, qui sont cependant les dépositaires les plus exacts et les plus utiles de tous les souvenirs. Les restaurateurs de l'art ne les dédaignoient pas, et on se trouvera toujours mal d'une négligence si peu raisonnable.

CHAPITRE V.

Derniers Faits d'armes de Turenne; Récapitulation de quelques titres de sa gloire; sa Mort ouvre une époque de décadence dans l'histoire de l'art (1675).

§ Ier.

Dernières Opérations de Turenne.

Quoique le récit de ces opérations soit fait avec une pleine justice par Feuquières, et que cet auteur, en qualité de contemporain, semble mériter la préférence, nous aimons mieux présenter au lecteur ce qu'en a écrit Guibert. Il prend de plus haut les marches et les manœuvres, qu'il rapproche de la dernière. Le but de sa digression, ainsi que de presque tout l'ouvrage d'où elle est tirée, est de prouver que les opérations véritablement judicieuses et savantes sont de toutes les tactiques et de tous les temps. Enfin, ce passage, écrit avec un juste enthousiasme, est comme un hymne en l'honneur de Turenne, qui ne sauroit être mieux placé qu'ici, au moment où nous allons parler de ce qui se passa après la mort de ce grand capitaine.

« En étudiant cette glorieuse campagne qui

» termina sa vie, j'ai vu, dit Guibert, Turenne » faire, pendant six semaines, vis-à-vis de Montécuculli, une guerre de positions et de mouvemens, une guerre tout-à-fait semblable à celle » que feroient aujourd'hui des généraux du même » ordre, avec la tactique moderne.

» Il commandoit une armée de vingt-six mille » hommes, et Montécuculli en avoit une de » trente mille. Montécuculli, par cette supériorité, avoit donc l'offensive; il cherchoit à passer le Rhin et à pénétrer en Alsace. Strasbourg, » alors ville impériale, penchoit ouvertement » pour lui, et elle lui offroit un débouché facile. Que fait Turenne? Au lieu de suivre la » routine ordinaire, qui est de disputer le passage du fleuve qu'on veut défendre, routine » qui semble bien excusable quand ce fleuve est » une barrière aussi imposante que le Rhin, il le » passe lui-même; il se place ensuite entre Strasbourg, qu'il laisse à quatre lieues sur sa gauche, » et ses ponts, qu'il fait remonter à Althenheim, » et qu'il rétablit ainsi à quatre lieues de sa droite, » détachant seulement un corps pour les couvrir.

» Entre le Rhin et Montécuculli coule la » Schutter, petite rivière très-encaissée, très-profonde, et soumise, presque toujours, à des » hauteurs qui sont du côté de l'Alsace. Turenne » fait de cette petite rivière sa ligne de défense.

» Il a observé que cette rivière coule toujours
» circulairement, en sorte que l'arc est du côté
» de Montécuculli, et qu'il en occupe la corde.
» Ainsi, soit que Montécuculli veuille se porter
» sur Strasbourg, soit qu'il veuille marcher sur
» ses ponts, il faut qu'il la passe (1).

» C'est sur cette heureuse nature de pays,
» dont un génie comme le sien pouvoit seul saisir
» les avantages, qu'il fonde sa défensive. Il a le
» Rhin derrière lui; mais que lui importe le Rhin,
» si, au moyen de l'obstacle invincible qu'il a sur
» son front, il n'est pas dans le cas de combattre
» dans cette position? Montécuculli tentera-t-il
» de passer le Rhin au-dessus ou au-dessous de
» lui? Alors il marche à lui, et l'attaque au pas-
» sage, ou bien il prend sa défensive dans un
» autre sens, appuyant sa droite ou sa gauche

---

(1) Ici, le fait avoit frappé les contemporains.

« Les ennemis, dit Ramsay, ne pouvoient comprendre com-
» ment le vicomte, avec vingt mille hommes, avoit tellement
» garni l'espace des trois grandes lieues depuis Wilstedt jus-
» qu'à Althenheim, qu'il se trouvoit toujours à portée de dé-
» fendre son pont et celui de Strasbourg, dès qu'ils paroissoient
» vouloir aller vers l'un ou vers l'autre. »

Voilà, en effet, ce qui a dû étonner tout le monde; mais il n'étoit pas donné à tout le monde d'en développer les causes comme Guibert.

» au Rhin, et son autre aile à cette même Schut-
» ter, qu'il a devant lui.

» C'est donc dans cet étroit théâtre, qui em-
» brasse au plus huit à dix lieues de long sur
» quatre ou cinq de large, que ces deux grands
» hommes déploient pendant cinq semaines
» toutes les ressources de l'art.

» Plusieurs fois Montécuculli essaie de sur-
» prendre le passage de la Schutter. Turenne,
» ayant toujours le plus court chemin, ne fait
» que se prolonger sur sa ligne de défense, et,
» se présentant devant lui, l'empêche d'exécuter
» ce passage. Une fois, la tête du corps de M. de
» Lorges, qui, détaché sur la droite de Turenne,
» couvroit les ponts d'Althenheim, est poussée
» par Montécuculli, et il se dispose à forcer le
» passage de la Schutter. Turenne accourt, et
» Montécuculli est obligé de se replier. Monté-
» cuculli, las d'avoir devant lui cette éternelle
» barrière, abandonne la partie, et descend le
» Rhin. Turenne le suit, le côtoie, se mettant
» toujours entre le Rhin et lui.

» La Renchen, autre petite rivière, devient
» sa nouvelle ligne de défense : les deux armées
» passent encore quinze jours dans cette posi-
» tion. Enfin, Turenne prend à son tour l'offen-
» sive; il en a trouvé l'occasion et le moment.
» Montécuculli est fatigué de marches et de contre-

» marches : il a partout tenté sans succès, et la » supériorité d'opérations a passé par là du côté » de son ennemi.

» Turenne découvre un gué sur la Renchen, » qui est à deux lieues de sa droite ; il part avec » sa seconde ligne à l'entrée de la nuit, passe la » Renchen, et prend une position sur le flanc de » Montécuculli.

» Montécuculli n'est informé de ce mouvement » qu'au jour, et le camp tout entier de Turenne, » qu'il voit encore devant lui, le tient dans l'in- » certitude : il n'en sort que quand il voit le camp » se détendre, et toute la première ligne mar- » chant sur sa droite pour venir passer la Ren- » chen et se porter à l'appui de Turenne (1); il

(1) Il semble, dans cette version de Guibert, que Turenne seroit parti de sa personne avec la seconde ligne. Feuquières dit que ce fut M. Duplessis qui commandoit ce grand détachement ; il ajoute : « Ce mouvement parut tout-à-fait hasardeux » à toute l'armée ; et il l'auroit été, en effet, si M. de Turenne, » dont le camp étoit à la vue de l'ennemi, ne s'y étoit tenu pour » empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connue... » L'arrivée de la seconde ligne, au-delà de la Renchen, fut d'a- » bord prise par M. de Montécuculli pour un gros parti sorti » de l'armée française dont il voyoit toutes les tentes tendues... » Mais comme M. de Turenne jugeoit bien que l'incertitude où » ce mouvement jetteroit d'abord M. de Montécuculli ne dure- » roit que quelques heures... il marcha lui-même dès que l'ap-

» marche lui-même; mais les mouvemens de Tu-
» renne ont été combinés avec tant de précision,
» que son armée entière est formée, dans sa nouvelle position, avant que Montécuculli soit en
» mesure de l'attaquer; de là Turenne fait reculer devant lui Montécuculli; enfin les deux armées se trouvent en présence auprès du village
» de Saaspach. Là.... » (Ici Guibert raconte la mort de Turenne).

Après ce coup fatal, la gloire de Turenne se manifestera, plus vivement que jamais, dans la vertu que cette armée, qu'il va laisser orpheline, saura déployer au moment d'un grand danger accru par l'anarchie du commandement.

§ II.

Quelle Armée laissa Turenne.

L'ordre et la subordination établis par Turenne, tenoient à sa personne, à son caractère,

---

» proche de la nuit put ôter à l'ennemi la connoissance du dé-
» campement de toute la première ligne, qu'il joignit à la se-
» conde avec tant de justesse pour le temps de la marche que
» ce mouvement fut encore ignoré de l'ennemi... »

Feuquières fait mieux ressortir que Guibert ce que la manœuvre de Turenne, sur une moindre échelle et par conséquent avec une difficulté plus grande, présente de semblable à celle que Claudius Nero imagina pour tromper Annibal.

à toutes les conditions qui étoient en lui. Du moment qu'il ne fut plus, le vice et le défaut des institutions reparurent à nu. Le premier effet de sa mort fut la dispute pour le commandement entre les deux lieutenans-généraux de son armée, tant l'anarchie étoit inhérente à toutes les routines successives que le hasard et le caprice avoient amenées jusqu'alors, tant il y avoit absence de règles qui prévissent d'avance les cas les plus naturels.

Ce fut alors que l'armée, fatiguée du bruit avec lequel se disputoient les armes d'Achille, deux hommes (MM. de Lorges et de Vaubrun), qui n'étoient ni Ajax ni Ulysse, laissa échapper ce mot fameux : *Lâchez la Pie* (1), *elle nous conduira.*

C'est dans les louanges d'un écrivain comme Feuquières, qui en est d'ordinaire si avare, qu'on voit quelle étoit l'armée que léguoit Turenne à qui sauroit s'en servir; quelle intelligence, quelle audace, quelle conscience de soi-même, quelle émulation d'utilité et de gloire y animoit individuellement tous les combattans.

« Y a-t-il, dit Feuquières, un plus bel éloge à » faire de ces troupes et de la conduite hardie » des officiers particuliers, que de comparer les

---

(1) C'étoit le cheval de bataille que montoit le plus habituellement Turenne.

» grandes occasions de cette guerre (il veut par-
» ler de celle de la succession pendant laquelle
» il écrivoit), avec ce qui se fit le jour de la ba-
» taille d'Althenheim (1), où la vue d'un péril
» aussi grand que celui où se trouvoit une seule
» ligne d'une armée dont l'arrière-garde avoit été
» battue, ne produisit d'autre effet que celui
» d'animer les officiers et les soldats à s'en tirer
» avec gloire, et à suppléer par leur conduite à
» *l'incapacité de leurs chefs?* aucune troupe n'a
» songé qu'à combattre et à s'opposer aux grands
» efforts d'un ennemi supérieur et audacieux par
» le bonheur du commencement de l'action, et
» *n'a jamais fait la moindre attention qu'elle*
» *n'étoit pas soutenue par une seconde ligne.*

» On ne peut pas dire que l'armée du Roi ait
» remporté la victoire à cette bataille, puisque ef-
» fectivement elle n'a point battu; mais on peut
» assurer avec vérité que cette journée est une
» des plus glorieuses pour *la nation*, puisque,
» dans cette occasion, elle a seule, sans l'aide de
» ses généraux, et réduite à moitié (2), soutenu

---

(1) On sait que cette bataille suivit presque immédiatement la mort de Turenne; M. de Vaubrun, compétiteur de M. de Lorges pour le commandement, y fut tué.

(2) La moitié d'une armée de vingt-six mille hommes contre trente mille.

» les efforts de l'armée entière de l'ennemi, et
» qu'elle est demeurée maîtresse du champ de
» bataille, a dépouillé les morts des ennemis
» restés sur le terrain où l'on avoit combattu, et
» forcé l'ennemi à se retrancher hors de portée
» d'elle, après avoir, pendant une journée entière,
» fait des efforts inutiles pour l'accabler. »

Feuquières indique, avec une juste amertume, la différence de ces bataillons suffisamment guidés par leur propre impulsion morale, et résistant à tout, malgré tant de circonstances qui se réunissoient contre leur vertu, avec le spectacle qu'offrirent, trente ans après, tant de bataillons à Hochstedt, se rendant sans combat, parce qu'ils ne recevoient point d'ordre et que leur chef étoit prisonnier.

Il s'étoit fait une grande révolution dans les choses, et par conséqnent dans les personnes. Ici, les soldats étoient, et s'enorgueillissoient d'être les élèves et les compagnons d'un homme de génie; là, ils n'étoient plus que les instrumens d'un ministre qui pouvoit les vouer en foule à la mort, mais avec qui ils n'étoient pas sûrs de marcher à la gloire, ou de contribuer du moins à celle de leur patrie.

Une des choses qui font le plus d'honneur à Louis XIV, c'est de ne s'être jamais montré jaloux de Turenne pendant sa vie, et de lui avoir

rendu de si justes honneurs après sa mort, malgré la haine du ministre tout puissant qui, débarrassé de ce grand homme, se hâta de détruire tout son ouvrage.

« Il est très-rare, dit Voltaire, que, sous un » Gouvernement despotique, où les hommes sont » occupés de leurs intérêts particuliers, ceux qui » ont servi la patrie meurent regrettés du public. » Cependant Turenne fut pleuré des soldats et » des peuples. *Louvois fut le seul qui se réjouit* » *de sa mort.* On sait les honneurs que le Roi fit » rendre à sa mémoire, et qu'il fut enterré à Saint- » Denis, comme le connétable Duguesclin, au- » dessus duquel la voix publique l'élève, autant » que le siècle de Turenne est supérieur au siècle » du connétable. »

Les premiers honneurs que Bonaparte, consul, fit rendre aux anciennes renommées, furent pour Turenne. Lucien, ministre de l'Intérieur, et Carnot, ministre de la Guerre, y contribuèrent avec zèle : Carnot prononça, aux Invalides, un discours remarquable, dans lequel il proclama Turenne le premier des guerriers, et le proposa à toutes les générations comme le modèle des héros.



LIVRE II.

Première Décadence de l'Art depuis la découverte de la Poudre à canon.

CHAPITRE Ier.

Oubli des Principes qui avoient présidé à la Restauration de l'Art.

§ Ier.

Changemens qui suivirent la mort de Turenne.

Un homme a disparu de la scène du monde qui faisoit honneur à l'homme, suivant la noble parole de son rival lui-même (1); cet homme, à la tête de nos troupes, par la seule force de son génie, par l'ascendant de son caractère, suppléoit aux principes qui étoient ignorés ou méconnus, aux règles qui n'existoient pas. Dans son armée, l'orgueil se taisoit, l'amour-propre se faisoit justice, la paresse devenoit laborieuse, la légèreté

(1) Montécuculli.

et l'impatience prenoient sur elles d'être constantes et souffrantes ; ses soldats étoient d'autres hommes; ils conservoient tous les avantages de leur nature et ils montroient des qualités qu'on avoit toujours crû étrangères au caractère français. L'obéissance ne sembloit point aveugle et n'étoit point pénible parce qu'on étoit sûr que le commandement seroit toujours doux et son intention toujours raisonnable.

L'homme qui avoit opéré ces prodiges, c'étoit Turenne, nom unique dans les fastes militaires. Il nous a paru grand, pendant sa vie, à cause de ce qu'il a fait; il va nous paroître plus grand après sa mort, à cause de ce qu'on cessera de faire.

Turenne avoit pratiqué les leçons de Gustave aussi bien que celles des Nassau, et, par conséquent, toutes les leçons des anciens pour les ordres de bataille qui sont le matériel de la guerre; il ne les avoit pas moins observées pour la partie morale, dont les anciens étoient si soigneux.

Ces ordres, qu'on ne peut ni louer ni imiter en aucun temps sans modification, ne doivent jamais être entièrement négligés; les principes n'en peuvent être méconnus sans de graves inconvéniens en tout temps et quelquefois sans de grands malheurs.

Interrogeons, sur ce qui se passa à cet égard

immédiatement après Turenne, le témoignage des contemporains.

« On met aujourd'hui, dit l'historien militaire » de Louis XIV (1), l'armée sur deux lignes qui » sont à peu près de même force, l'infanterie » dans le centre et la cavalerie sur les ailes. *se-* » *lon l'usage présent auquel on est obligé de se* » *conformer; car M. de Turenne a souvent en-* » *tremêlé les bataillons d'escadrons, et M. de* » *Montécuculli, général de l'empereur, d'une* » *grande réputation et d'un grand mérite, avoit* » *le même usage dans ses ordres de bataille*, afin » que ses troupes se pussent secourir récipro- » quement; la raison qu'il en apportoit, est qu'on » se servoit, dans une action, de l'infanterie, de la » cavalerie et de l'artillerie, et que ces trois » corps (2) doivent toujours être à portée de se » secourir mutuellement, que, leurs forces étant » bien unies, ils sont en quelque façon invinci- » bles. M. de Montécuculli soutenoit que, dans » les ordonnances modernes où toute l'infante- » rie est au centre et la cavalerie sur les ailes, » ils ne pourroient tirer de secours les uns des » autres, par leur grand éloignement, et qu'il » étoit évident que, lorsque les ailes étoient bat-

---

(1) M. de Quinci.

(2) Nous dirions aujourd'hui ces *trois armes*.

» tues, l'infanterie, qui demeure découverte et » abandonnée par les flancs, ne pouvoit man» quer d'être défaite.

» Malgré ce raisonnement, *qui est parfaite» ment bon*, comme toute l'Europe suit présente» ment l'usage de mettre l'infanterie dans le cen» tre, et la cavalerie sur les ailes, on est obligé » de s'y conformer. »

Peu après, le même auteur parle, comme d'une chose nouvelle et due à Turenne, de mettre de l'infanterie à la réserve; « auparavant, dit-il, » on n'y mettoit que de la cavalerie; on en a » vu des exemples et on en sent facilement le » vice. »

Tout cela prouve que Turenne, par la force de son génie, par l'autorité de son nom et de sa réputation, avoit introduit des méthodes sages et raisonnées, et qu'après sa mort on avoit repris aveuglément les traditions précédentes et les routines les plus dénuées de raison.

Un autre mal, et le plus grand de tous, fut l'accroissement si rapide du nombre des combattans rapprochés en corps d'armée.

Certainement une des causes qui fit alors un système de jeter ainsi la cavalerie sur les ailes, ce fut la difficulté des fourrages qui obligea d'embrasser une plus grande étendue de pays.

Il est inutile de faire observer que nous n'entrons pas, ici, dans les raisons tactiques qui peuvent déterminer pour la cavalerie tant d'emplacemens divers selon les circonstances.

§ II.

De l'Accroissement des Armées.

Les généraux qui vinrent après Turenne et Condé, s'écartèrent chaque jour davantage de l'ordre profond comme règle générale, et n'eurent presque jamais le mérite d'y revenir comme exception. Les batailles de Spire et de Denain, dont nous parlerons bientôt, furent seules dans une catégorie à part. Ces généraux n'ont pas tous été dépourvus de génie; mais, après les soins nécessaires pour faire seulement subsister les grandes armées qu'ils commandèrent, dans l'étroite enceinte où elles agissoient, il ne leur restoit plus ni le temps ni la force morale pour les disposer ou les faire manœuvrer dans l'ordre que la raison leur auroit indiqué comme le meilleur. Donc, ils commirent une grande et continuelle faute en augmentant et en étendant progressivement leurs armées sans employer l'ordre profond qui leur étoit indiqué par les circonstances nouvelles où Louvois les avoit placés.

Avec moins de talent que leurs devanciers, ils se chargèrent d'un fardeau beaucoup plus lourd en soi et encore parce qu'il étoit plus mal réparti; delà vinrent les principaux désastres de la guerre de la succession.

Leurs devanciers avoient combattu avec des armées telles que les moyens de recrutement les donnoient alors au souverain; et cependant ces petites armées n'étendoient pas leur front dans la même proportion que le firent depuis les grandes; c'est ce que remarque et ce que reproche aux généraux le maréchal de Puységur.

L'ordre mince dominoit, si l'on veut, dans les armées de Turenne, prises dans leur ensemble; mais l'ordre profond présidoit à l'organisation particulière du bataillon.

Ce bataillon s'amincit, par la suite, de jour en jour; il suivit la tendance générale de l'ordre qui prévaloit dans l'armée.

L'accroissement de l'armée qui survenoit dans ces circonstances, n'avoit donc qu'un seul effet, l'étendue du front de bataille qui présentoit seulement deux lignes.

Au milieu des petites armées de Turenne, des bataillons à dix et à douze de hauteur étoient comme des colonnes ou des portions de colonne toutes préparées. Il suffisoit de rapprocher deux

bataillons placés, l'un derrière l'autre, en première et en seconde ligne, pour avoir à peu près cette même colonne dont on réclama, par la suite, la formation expresse, quand les bataillons ne présentoient plus, depuis long-temps, que trois rangs de profondeur et que l'on continuoit à étendre le front de bataille.

Comme toute action morale ou matérielle produit infailliblement une réaction, l'effet naturel de cette extension indiscrète de la ligne de bataille, de cet abus de l'ordre mince, fut de produire les systèmes exagérés de Folard, de Ménil-Durand, etc., en faveur de l'ordre profond.

L'allongement systématique des fronts avoit donné lieu à cette guerre lente et un peu timide qu'on appela *guerre de position.*

Plus tard, l'usage de la colonne favorisa cette guerre active, hardie, qui pousse à la conquête et à l'envahissement.

Ces deux systèmes, pris exclusivement, ont de grands avantages et de grands inconvéniens.

Le véritable art de la guerre ne penche vers aucun excès; il plane sur les systèmes et se sert de tous sans abuser d'aucun.

§ III.

Influence de Louvois après la mort de Turenne.

L'historien du siècle de Louis XIV a déjà remarqué que Louvois se réjouit, et se réjouit seul de la mort de Turenne; l'auteur de l'histoire secrète de la cour de ce prince a donné plus de développemens à toute la portée de cette circonstance qui mit à l'aise le despotisme de Louvois, et à l'influence que celui-ci, après la mort de Turenne, exerça sur toute l'époque qui va nous occuper; voici comme il la caractérisoit, quand le mal que nous signalons fut arrivé à peu près à son comble, et que les causes qu'il en indique eurent produit tous leurs effets.

« La paix de Riswick, dit Saint-Simon, semblait enfin devoir laisser respirer la France,
» si chèrement achetée, si nécessairement desirée, après de si grands et de si longs efforts.
» Le roi avoit soixante ans, et il avoit (à son
» avis) (1) acquis toute sorte de gloire; ses
» grands ministres étoient morts, et ils n'avoient
» point laissé d'élèves; les grands capitaines non-
» seulement l'étoient aussi; mais ceux qu'ils
» avoient formés avoient passé de même, ou n'é-

(1) Cette parenthèse est du satirique Saint-Simon.

» toient plus en âge et en santé d'être comptés » pour une nouvelle guerre. *Louvois, qui avoit gé-* » *mi avec rage sous le poids de ces anciens chefs,* » *avoit mis bon ordre à ce qu'il ne s'en formât plus* » *à l'avenir dont le mérite pût lui porter ombrage.* » *Il n'en laissa s'élever que de tels qu'ils eussent* » *toujours besoin de lui pour se soutenir; il ne* » *put en recueillir le fruit, mais l'État en porta* » *toute la peine et de main en main la porte en-* » *core aujourd'hui.* »

Louvois fut jugé par ses contemporains éclairés, comme nous le jugeons à présent : un des plus puissans génies qui aient paru à la tête des affaires, mais qui, étant ministre et non pas général, soumit jusqu'à un degré d'asservissement funeste, la guerre proprement dite à l'administration et la stratégie au cabinet.

Le développement de ce système préparera promptement le retour des mêmes abus qui ont amené la décadence des armées romaines.

Le ministre tout-puissant mettra les machines de tout genre, le nombre des bataillons, l'argent et tous les moyens que la puissance positive peut créer ou employer, à la place des talens et des vertus, parce qu'il peut disposer des hommes et des trésors et qu'il ne dépend pas de lui d'inspirer le courage et le zèle, le génie et la vraie discipline.

« Alors on verra, dit l'annotateur de Lloyd (1), » les grandes armées, les grands états majors, » les grands équipages, les grands convois, les » grands magasins, les grands fourrages, les » grands hôpitaux, en un mot les grands em- » barras, les grands abus, les petits talens et les » grands désastres. »

Ce fut alors aussi qu'on vit pousser jusqu'à la folie le système des places fortes, système qui, ainsi porté à l'excès, est un renversement de la guerre véritable, parce qu'il met en principal et en première ligne ce qui ne doit être qu'en seconde ligne et en accessoire.

Malheureusement le génie personnel du prince favorisa cette tendance; nous avons remarqué cet ancien préjugé sur le caractère du soldat français qui dominoit la pensée de Louis XIV; le sentiment peut-être exagéré de sa dignité, qui ne le quitta jamais, contribua également à le jeter dans la guerre de siége; le genre de danger qu'il pouvoit y courir (et il en affronta de très-réels) n'entraînoit pas celui de la captivité; il ne vouloit rien donner au hasard; or dans les siéges, et surtout avec Vauban, le hasard étoit peu de chose. A force de travaux, de

(1) Roux-Fazillac.

canon, avec du pouvoir, de la dépense et du temps, le succès d'un siége est assuré, le résultat est certain; et c'est ce qui flattoit la fierté circonspecte de Louis XIV, qui sur rien ne vouloit avoir un démenti. Cette préféreuce du maître coïncida avec l'intérêt du ministre et produisit des efforts immenses et des maux infinis.

Encouragé et affermi dans son système, le ministre mit en toutes choses un certain ordre, une certaine subordination; mais ce ne fut ni le genre d'ordre, ni la nature de subordination qui conviennent à l'esprit militaire. C'est ainsi que l'avancement appartint au rang d'ancienneté, interrompu par la seule faveur : dernier trait de mépris pour le talent et pour le mérite; conséquence funeste de ce principe si hautement démenti par la nature humaine : que tous les hommes sont égaux en valeur intrinsèque, que tous les choix sont indifférens, que la puissance va toute seule et consiste dans les choses mêmes.

§ IV.

Mode d'Avancement établi sous Louis XIV.

L'avancement militaire fut, sous Louis XIV, et a été, long-temps après, une alternative bizarre de rang d'ancienneté et de faveur le plus

souvent entachée de finance. Ainsi, le sous-lieutenant devenoit lieutenant par ancienneté; le capitaine (au moins de cavalerie) ne le devenoit que par finance et sans passer par tour; le major et le lieutenant-colonel l'étoient devenus par ancienneté, le colonel de toute arme par faveur et par finance. Les plus anciens colonels et lieutenans-colonels devenoient brigadiers; et, une fois brigadiers, les officiers-généraux étoient nommés par promotions selon l'ordre d'ancienneté de grade. Ainsi, dans les hautes fonctions, où le choix libre auroit pu être utile pour avancer rapidement les grands talens aux grands emplois et pour en écarter la médiocrité, on s'étoit lié les mains, et, dans les emplois subalternes, où de bons services sans éclat auroient mérité un avancement sans inconvénient, l'usage s'opposoit à ce qu'il eût lieu.

Il se forma peu de généraux après la mort de Turenne, encore moins, en proportion, d'officiers particuliers; le soldat ne valut plus que ce qu'on l'estima, et on l'estima trop peu. Luxembourg, Villars, Catinat, Vendôme, par l'élan, le caractère, le génie, le sang froid, l'amour des troupes, enfin par quelques portions de l'héritage de Turenne, firent briller quelques éclairs de l'ancienne gloire; ils rendirent de grands services; ils nous sauvèrent; mais ils

avoient peine à lutter contre les inconvéniens des masses énormes dont le soin leur étoit imposé ; et nul d'eux n'eut le temps et l'autorité ou la patience de débrouiller le nouveau chaos où l'art étoit plongé, et l'art continua d'aller au hasard. Les principes restèrent dans une véritable anarchie; les écrits du maréchal de Puységur constatent clairement l'existence de ce chaos : on y voit tout retomber dans les routines ; les améliorations cessent, l'art est suspendu; ce proverbe que la fortune est toujours pour *les gros bataillons* triomphe à la honte du génie et du talent, et cependant le nombre des hommes s'épuise, leur nature s'altère et se détériore, ou plutôt il se trouve qu'on n'observe plus de justes proportions et qu'on dévoue à la guerre plus d'hommes que la nature n'en créa pour la guerre, abus qui ruine les puissances militaires et dernier coup qui décide leur décadence.

CHAPITRE II.

Révolutions faites ou tentées dans l'art militaire pendant cette décadence; Nouvel état de l'Art.

§ Ier.

L'Infanterie abandonne entièrement la pique, elle adopte le fusil à baïonnette.

Depuis 1703, le fusil à baïonnette fut l'arme exclusive de toute l'infanterie; l'usage qu'elle en fit à Spire, l'année suivante, prouva que l'armée avoit applaudi à ce mode d'armement et qu'elle l'avoit adopté avec ardeur.

Voyons les causes qui amenèrent une révolution si importante dans l'art militaire.

Dans un chapitre du plus grand intérêt intitulé : *Si l'infanterie toute armée de fusils avec des baïonnettes à douilles est mieux armée que quand elle avoit des piques et des mousquets*; Feuquières, qui avoit vu faire ce changement, explique très-bien comment la pique étoit bonne, comment elle auroit pu être meilleure, et quelle désorganisation s'introduisit dans le bataillon quand on envoya au centre les piquiers de chaque compagnie.

Souvent cette opération se faisoit sur plusieurs bataillons, dont on gardoit les mousquetaires aux manches de droite et de gauche.

C'est ce qui avoit introduit la coutume de séparer les officiers de leur troupe et de les grouper à certains endroits ou de les étendre sur le front sans aucun contact avec la troupe administrée et journellement commandée par eux.

« On s'est enfin défait des piques, dit encore
» Feuquières, et l'on a reconnu qu'un bataillon
» fraisé de baïonnettes, et dont il sortoit un
» grand feu, étoit plus capable de résister à la
» cavalerie en plaine que mal fraisé *du peu de*
» *piques qu'on pouvoit conserver à la fin d'une*
» *campagne.* »

Il paroît, et cela se conçoit sans peine, que l'on perdoit beaucoup de piques en campagne, sans doute parce qu'on les employoit à tout usage et qu'elles se rompoient facilement; mais on ne conçoit pas aussi bien comment une troupe pouvoit manquer d'une arme aussi aisée à monter, à démonter et à réparer, dont on trouve partout des moyens de remplacer les principales parties. Il faut donc attribuer à d'autres causes l'abandon des piques.

De son côté, le P. Daniel, dans l'histoire de la milice française, fait remarquer que, quand

les compagnies étoient mi-parties de piquiers et de mousquetaires, les piquiers devenoient inhabiles à être mis en faction avancée, parce qu'ils ne pouvoient ni atteindre de loin celui qui vouloit les enlever, ni avertir par le feu le corps-de-garde ou la troupe qui devoit les soutenir. On conçoit très-bien que cette inégalité, qui surchargeoit de service les mousquetaires, excita des réclamations et hâta l'armement uniforme plus que ne l'eût fait l'intérêt seul de l'art, tant il est vrai que, le plus souvent, le bien ne se fait pas dans l'ordre où il devroit se faire, et qu'il est décidé par des motifs qui, bien que de quelque poids, ne devroient pas passer les premiers.

La même réflexion sur l'utilité d'annoncer le danger par le bruit, contribua, sans doute, à faire donner à la cavalerie le pistolet, propre surtout à la cavalerie légère destinée aux avant-postes.

Mais ce qui pourroit bien avoir également secondé et ces réclamations et ces réflexions se trouve, ce nous semble, dans le passage suivant du marquis de Quinci :

« Les piquiers, dit-il, avoient dix sous par mois » plus que les mousquetaires; mais il n'y en a » plus en France : tous les soldats ont à présent » des fusils et des baïonnettes. »

Seroit-il fort étonnant que cette circonstance rapportée par Quinci, eût autant contribué à la suppression des piquiers que les raisonnemens des tacticiens?

§ II.

Première Attaque en colonne à la baïonnette; Bataille de Spire.

Les historiens parlent généralement avec éloge de la bataille de Spire; ceux qui la rapportent avec le plus de détails sont Folard, Quinci et Feuquières.

Folard la décrit dans toutes ses circonstances, avec des louanges sans restriction pour le général français, et répond à beaucoup de critiques accréditées par Feuquières ou ceux qui l'avoient copié, contre Tallard : il compare celui-ci à Régulus, et la bataille de Spire à celle d'Adis. Peu de temps après Adis, Régulus fut fait prisonnier à Tunis; peu de temps après Spire, Tallard fut fait prisonnier à Hochstedt : Régulus captif mérita la reconnoissance de Rome, en attirant sur lui un supplice affreux pour avoir conseillé au sénat une guerre qui fut glorieuse : Tallard mérita la reconnoissance de la France pour avoir, dans sa captivité, commencé des négociations couronnées par une paix qui étoit nécessaire.

Quinci raconte l'affaire, ses préalables et son

succès, avec son impartialité et sa justice ordinaire; et, contre sa coutume, avec beaucoup de clarté.

Feuquières n'omet aucun moyen pour diminuer le mérite du vainqueur; et il n'est pas toujours délicat sur le choix de ces moyens; mais il ne peut pas nier les faits: les voici dans leur ensemble et dans leurs détails, dans leurs causes et dans leurs résultats.

Le maréchal de Tallard avoit investi Landau; et la place commençoit à être pressée, lorsque le prince de Hesse, ayant rassemblé une armée considérable, passa le Rhin au-dessous de Spire, et marcha avec secret et diligence pour faire lever le siége de Landau, et, s'il le pouvoit, pour surprendre Tallard dans ses lignes, et l'y écraser.

Tallard, averti à temps, ne laisse devant la place que la garde de la tranchée, et marche au-devant de l'armée ennemie; il la surprend elle-même au passage du Spirebach, la charge en colonne à la baïonnette, pour ne pas lui donner le temps de se remettre du désordre inséparable d'un passage de rivière: l'affaire ne fut pas longtemps disputée, quoique vigoureusement soutenue de la part de l'ennemi: la nouvelle manœuvre des Français, la charge en colonne à la baïonnette, renversa tout; notre cavalerie profita habilement de l'effet qu'avoient produit nos colonnes

d'infanterie dans les rangs mal formés de l'ennemi. Le désordre y fut bientôt complet, la déroute entière et le maréchal de Tallard put écrire au Roi presque sans exagération, ces paroles citées et non contredites par les historiens, *que son armée avoit conquis plus de drapeaux qu'elle n'avoit perdu de simples soldats.*

Tout le monde applaudit à ce succès, ainsi que nous l'avons dit; et Voltaire répète et confirme les éloges qui furent donnés à cette manœuvre et à cette bataille critiquée alors par le seul Feuquières, qui fit ensuite des prosélytes après le malheur de M. de Tallard.

On rougit pour Feuquières de la mauvaise foi avec laquelle il passe sous silence certains détails, et dénature les autres; quand il est obligé de convenir des faits, la rage le rend absurde dans le jugement qu'il en porte; et, par une punition qui n'est pas rare chez les écrivains passionnés, cette relation est ce qu'il y a de plus mal écrit et de plus mal raisonné dans tout son livre.

Il reproche à Tallard de n'avoir pas attendu un renfort que lui amenoit M. de Pracontal de l'armée de Flandre, commandée par M. de Villeroi (1).

(1) Le maréchal de Villeroi étoit un général très-inepte, mais un parfait honnête homme et incapable de faire manquer une opération de guerre, faute d'y coopérer loyalement.

Il ne peut être question ici que de l'infanterie de M. de Pracontal; car celui-ci avoit rejoint, de sa personne, avec dix-huit cents chevaux; il fut même tué dans l'action; ce que Feuquières ne daigne pas dire.

Il n'a garde de parler non plus d'un renfort que l'ennemi attendoit, dont parlent expressément plusieurs historiens, et que le prince de Hesse auroit eu le temps de recevoir, si Tallard s'étoit amusé à attendre l'infanterie de M. de Pracontal, qui n'auroit alors rien ajouté à sa force relative, circonstance qui rendoit tout retard insensé.

Enfin, on est confondu de voir Feuquières avancer que Tallard auroit dû attendre l'ennemi, au lieu d'aller à lui; ce qui faisoit manquer l'occasion de l'accabler au passage du Spirebach, et donnoit à la garnison de Landau le temps de se reconnoître et de faire une sortie : au lieu que la marche de Tallard ayant été très-rapide, la garnison de Landau n'eut pas assez de temps, et ne reçut pas de l'armée qui venoit la secourir, les avis ou les encouragemens nécessaires pour faire une sortie; elle ne bougea pas pendant l'affaire; et, quand le succès fut connu, elle capitula (1).

(1) Un nouveau Feuquières, s'il avoit personnellement haï Bonaparte comme Feuquières détestoit Tallard, auroit pu faire

C'est au sujet d'une affaire si simple, si belle, si bien motivée, que Feuquières trouve moyen d'accumuler sur Tallard les reproches de tout genre, soutenant et s'efforçant de prouver que le succès fut dû à la fortune seule, et que le maréchal avoit tout fait pour le compromettre.

Tallard, qui avoit la vue basse, malheur qui, depuis, eut pour lui, à Hochstedt, une si terrible conséquence, avoit auprès de lui un officier-général nommé Vaillac, qui avoit la vue très-bonne, et en qui il se confioit. Feuquières assure que *cet officier prit pour un mouvement de crainte un mouvement que la cavalerie de la gauche des ennemis faisoit afin*, dit-il, *de s'étendre et de déborder notre front droit, et que ce fut alors que Tallard fit charger notre droite, quoiqu'elle ne fût point encore en bataille.* Mais, quelle qu'eût été l'opinion de M. de Vaillac sur le mouvement de l'ennemi, c'étoit bien moins l'intention de ce mouvement qu'il falloit considérer, que ce mouve-

---

les mêmes raisonnemens contre le vainqueur de l'Italie, quand il leva le siége de Mantoue pour marcher au-devant des troupes qui venoient secourir cette place, à moins qu'il n'eût été réduit au silence par les prodiges d'activité et de génie qui suivirent la levée du siége de Mantoue, et qui, il faut l'avouer, laissent bien loin derrière eux la journée de Spire, quelque estimable que soit sa conception et son exécution.

ment en lui-même, puisqu'il donnoit à notre charge une chance de succès : ce qu'il y avoit de mieux à faire dans tous les cas, c'étoit de charger tout de suite, et par conséquent de charger en colonne, puisqu'on étoit dans cet ordre, d'ailleurs très-propre à la charge dans cette occasion, et sur un ennemi ébranlé.

Tallard avoit d'autant plus de raison de ne pas s'amuser à *se déployer*, à une époque surtout où les moyens de déploiement étoient si lents, qu'il auroit perdu par là tout l'avantage de la rapidité de sa marche; car cet avantage consistoit à surprendre l'ennemi au passage de la rivière.

Il étoit nécessaire d'insister sur les critiques amères, injustes, mais quelquefois subtiles de Feuquières; il est vraisemblable que ces critiques, coïncidant avec les malheurs qui arrivèrent à Tallard, peu de temps après, ont jeté du discrédit sur les moyens dont Tallard s'étoit aidé pour remporter cette victoire. Si cet essai de la baïonnette et de la colonne avoit été encouragé par la faveur publique, la fortune, qui commençoit à nous abandonner, seroit peut-être revenue sous nos drapeaux : il restoit peu d'anciens soldats; la bonne espèce des hommes s'épuisoit; raison de plus pour adopter la tactique des masses et des colonnes, où l'ensemble et l'entraînement peuvent suppléer à la valeur et à

l'énergie individuelles. Nous subissions, dans la composition, la même révolution que la milice romaine à la fin de la république; nous la subissions par d'autres causes; mais elle produisoit les mêmes effets, et nous n'en tirions pas le même parti qu'en tirèrent Marius, César et les généraux qui les suivirent. Le mal opéré par Louvois resta sans compensation; ses successeurs n'eurent pas son génie; et les successeurs des premiers généraux de Louis XIV ne changèrent pas, sous ce rapport, la tactique des grands généraux et des petites armées, quoiqu'ils n'eussent plus les mêmes instrumens.

Par toutes ces considérations, et sous ces rapports, la bataille de Spire, son époque, sa manœuvre, ses suites, sont du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art, quoiqu'elle ait peu influé sur les destinées de l'Europe.

§ III.

De la Colonne de Folard; Essai remarquable fait à Denain.

La colonne de Folard est un corps d'infanterie *serré et surpressé*, selon son expression, c'est-à-dire rangé sur un carré long, dont le front est beaucoup moindre que la hauteur; les rangs et les files doivent y être tellement condensés, que

les soldats n'y conservent qu'autant d'espace qu'il leur en faut pour pouvoir marcher (1) et se servir de leurs armes : la profondeur peut être de quarante-six rangs.

Sa colonne est composée depuis un bataillon jusqu'à six, et formée de plus ou moins de files et de rangs, suivant le pays où l'on est obligé d'agir et de combattre.

Folard en fixe les proportions à vingt, vingt-quatre, ou tout au plus trente files, dans un terrain libre. Il ajoute que, dans un terrain qui ne l'est pas, elle peut se réduire jusqu'à seize (2); il n'est d'ailleurs pas attaché au nombre pair, qu'il dit ne lui être pas nécessaire pour les évolutions.

Folard divise sa colonne en trois sections, qui ne laissent point d'intervalles entre elles, au moment du combat; il appelle faces les ailes des rangs ou les flancs.

Il sépare toujours les compagnies de grenadiers de sa colonne; elles lui servent comme de supports et de réserves; et il les place, en conséquence, à la queue ou à chaque côté de la dernière section.

Les officiers et sous-officiers sont tous placés à la tête, à la queue et sur les deux côtés de la colonne.

---

(1) On n'emboîtoit pas encore le pas.

(2) Alors c'est le front des syntagmes de la phalange grecque.

Folard suppose ses bataillons de cinq cents hommes, dont quatre cents fusiliers et cent pertuisaniers, les grenadiers, officiers et sous-officiers non compris.

Du temps de Folard, on se formoit sur cinq rangs.

Il divise sa colonne en deux manches; l'une, dite de droite, et l'autre de gauche. Chaque manche se subdivise ensuite de cinq en cinq files; ce qui se rapporte à l'énomotie que nous avons vu être une division accidentelle, mais prévue, des moindres subdivisions de la phalange grecque.

Telle est l'organisation de la colonne par Folard, et le premier essai théorique d'une tactique *nationale* dont on a fait depuis des essais pratiques, qui seront un des principaux objets du livre suivant.

Voici dans quel *ordre général de bataille* Folard propose d'employer sa colonne comme principal instrument de tactique :

Une première ligne de bataillons disposés *en colonne* sur une seule section (vingt-six files de front);

Les ailes couvertes, chacune, de deux *colonnes* de trois bataillons;

Deux colonnes au centre pour faire effort et séparer l'ennemi;

La seconde ligne formée du reste de l'infante-

rie; deux colonnes de deux sections à chaque aile, et la cavalerie partagée;

Les escadrons entrelacés de deux compagnies de grenadiers par escadron;

Les bataillons du centre de cette ligne sur huit de profondeur;

La réserve, composée de dragons, c'est-à-dire de troupes propres à combattre à pied et à cheval.

Les réflexions de Folard, au sujet de cet ordre de bataille, sur le caractère du Français et de l'homme en général sont fort justes. Il est sûr que plus on appropriera au caractère d'un peuple sa manière de combattre, plus on lui donnera une force indépendante de l'art même, et les autres peuples pourront d'autant moins l'égaler.

On trouve la même vérité dans ce qu'il dit de la réflexion qui arrive par la lenteur de la marche.

Il remarque très-bien que l'action de la colonne amoindrit réellement le danger du feu.

« Le feu des tirailleurs, dit-il, et la fumée de
» ce feu permettront aux colonnes d'avancer,
» sans que l'artillerie voye assez leur mouvement
» pour viser long-temps et détruire la colonne. »

Ce que dit Folard de ses tirailleurs, qui empêcheront sa colonne d'être vue par le canon ennemi, n'est pas vrai d'une manière absolue et

pendant toute la durée de la marche de cette colonne. Il est certain que l'ordre en colonne est plus avantageux et ménage plus les hommes, quand ils sont principalement exposés à la mousqueterie; il n'est pas moins certain que le feu de l'artillerie fait plus de ravage dans une colonne que sur une ligne. Le point important est donc le passage de la colonne à la ligne et de la ligne à la colonne, ce qui ne laisse pas d'être une question très-complexe à la guerre et sur le terrain. Elle dépend de la nature des lieux, de l'emplacement et de la force de l'artillerie de l'ennemi, de l'effet de sa mousqueterie; elle dépend, surtout, de l'intensité plus ou moins grande de l'impulsion qu'on veut imprimer à la colonne, ce qui dépend, à son tour, du caractère et de la tactique habituelle des troupes auxquelles on a affaire. Mais cette question, si délicate dans la pratique et l'exécution, est simple dans la théorie, car elle consiste en ce peu de mots : Passez de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille et de celui-ci à l'ordre en colonne, à mesure que l'un ou l'autre de ces ordres devient le plus avantageux.

Plus d'un critique de Folard a entrevu ce nœud de la question, mais nul ne l'a dépouillée de cette foule d'accessoires dont elle étoit embarrassée, et elle n'étoit point encore parvenue

à cette maturité et à cette simplicité, quand les manœuvres du camp de Vaussieux eurent lieu; seulement il sera facile de reconnoître qu'elles furent dirigées dans le sens de nos observations. Voyons, en attendant, quelle fut l'application, au moins approximative, du système de Folard, telle qu'il la vit faire à Denain.

Guibert prétend que, quelque temps avant l'affaire de Denain, le gouvernement français, ressemblant à ces malades désespérés qui s'abandonnent à des empiriques, envoya ou plutôt *laissa aller* en Flandres Folard, qui, depuis long-temps, soutenoit que notre mauvaise tactique étoit la principale cause de nos revers, et qui présenta un plan d'attaque, et offrit le secours de sa *colonne* aux maréchaux de Villars et de Montesquiou. Il ajoute que le projet de Folard fut examiné par un conseil de guerre et rejeté tout d'une voix.

Dans le récit détaillé que nous donne Folard de la bataille de Denain, il n'y a pas la plus légère trace de l'humeur qu'auroit dû lui laisser la réception sévère que suppose Guibert, je ne sais sur la foi de quels Mémoires; car il ne cite point ses autorités, et je ne me souviens pas d'avoir lu nulle part rien de semblable.

Le témoin le plus croyable est Folard lui-même. Or, il raconte, en l'approuvant, l'ordre

dans lequel attaqua le maréchal de Montesquiou : c'étoit la colonne de Folard même, modifiée sans doute, mais non tellement méconnoissable, qu'elle ne lui paroisse digne de tout son applaudissement. La vérité est qu'on adopta une partie du système de Folard, et que les idées anciennes se modifièrent visiblement, d'après celles qu'il mettoit en avant avec tant de persévérance.

Voici en quels termes il rapporte lui-même la manière dont fut tranché, selon son expression, le *nœud gordien*, comment il en expose le moment et le mouvement décisifs :

« .... Le maréchal de Montesquiou, ayant » remarqué la foiblesse des retranchemens des » ennemis d'entre les deux lignes, et je ne sais » quoi d'agité et de flottant dans leur contenance, » se détermine à expédier promptement cette » affaire ; en effet, le temps pressoit. Montes- » quiou avoit rangé quarante bataillons, non sur » plusieurs lignes, selon la méthode ordinaire, » lorsqu'on ne peut combattre sur un grand » front, mais à la queue les uns des autres, *à* » *peu près en colonnes* (1), s'ils n'eussent été sur

(1) Folard, prévenu en faveur de cette puissance imaginaire qu'il attribue à la *pression*, trouve, sous ce rapport, les colonnes du maréchal de Montesquiou défectueuses : pour nous, nous pensons que ce sont les seules raisonnables ; que par ce

» quatre de profondeur et trop éloignés les uns » des autres pour avoir le poids et la force de » mes colonnes. Quoi qu'il en soit, ce maréchal, » ayant reçu ses ordres, se met à la tête de l'in- » fanterie, marche droit aux retranchemens, les » attaque d'insulte et les emporte sans presque » aucune perte. Les ennemis en foule cherchent » leur retraite par leur pont, qui se rompt, et » tout ce qui reste en-deçà est culbuté et préci- » pité dans la rivière. Par cette action, *le chemin* » *de Paris* (1) s'évanouit à la manière des éclairs, » qui éblouissent et se dissipent d'abord. »

Voilà la part du maréchal de Montesquiou; voici celle du maréchal de Villars :

« Le projet étoit grand et l'exécution délicate, » sujette à bien des obstacles et à de fâcheux in- » convéniens. Le maréchal les surmonte tous par » son adresse et par des mesures si secrètes, si » rusées, si fines, si justes et si bien concertées, » que c'est un sujet d'admiration et un fonds

---

mode de colonne seulement, on peut passer, avec toute la rapidité desirable, de la ligne à la colonne et de la colonne à la ligne; ce qui est toute la question, et j'ai presque dit toute la tactique.

(1) C'étoit le nom que les alliés avoient donné à une ligne qui joignoit Marchiennes, Denain et leur quartier-général.

» inépuisable d'instructions pour les gens de » guerre. »

L'affaire de Denain fut la dernière action importante de la guerre. Si la guerre avoit continué, on auroit sans doute essayé de nouveau et vraisemblablement perfectionné le système des colonnes et de l'attaque en ordre profond.

§ IV.

Quelques Détails sur la Formation militaire de cette époque.

En 1688, les bataillons étoient de seize compagnies, de cinquante hommes chacune; on supprima trois compagnies par bataillon; les compagnies furent à cinquante-cinq hommes, dont dix seulement armés de piques.

Le bataillon étoit de sept cent quinze hommes, dont quarante officiers.

Il se rangeoit habituellement sur cinq de hauteur.

En 1701, les bataillons avoient treize compagnies, trois officiers, deux sergens, etc.; total : cinquante hommes par compagnie, et par bataillon six cent cinquante hommes, dont quarante officiers. Dejà la proportion des officiers commence à devenir plus forte.

L'infanterie n'est plus que sur quatre rangs habituellement, souvent sur trois;

La cavalerie le plus souvent sur deux.

En 1703 et 1704, on abandonna entièrement les piques et successivement les mousquets; le fusil avec la baïonnette à douille devint, à cette même époque, l'arme de toute l'infanterie.

Voici quel étoit l'ordre habituel :

« Le commandant de bataillon se place à la » tête du centre, le premier capitaine à la tête de » la droite, le second à la tête de la gauche, » quelquefois avec leur compagnie, le plus sou- » vent comme poste d'honneur simplement, et » n'ayant aucune autre compagnie, ni aucun » nombre de files déterminé à leurs ordres, car, » dès que le bataillon est formé, on ne distingue » plus rien par compagnie, etc., etc. Le troisième » capitaine va à la queue du bataillon derrière » le centre, un des anciens derrière la droite, » un autre de même derrière la gauche, chacun » avec un lieutenant et un sous-lieutenant; le » reste des officiers présens est partagé sur tout » le front et à la tête du premier rang à égale » distance, et sans jamais avoir aucun nombre » de files déterminé sous leur commandement.

» Tel est, dit Puységur, l'ordre le plus généra- » lement reçu, car il n'y a aucune uniformité » d'arrangement dans les troupes. »

Le désordre étoit aussi grand dans l'escadron que dans le bataillon, la place des officiers étoit aussi mal calculée; les deux étendards étoient au milieu de l'escadron, et les drapeaux au milieu du bataillon.

« A l'approche d'une action, ajoute Puységur, » les officiers et les sergens sont tous en dehors » du bataillon aux quatre côtés du carré long. Il » est vrai que, dans le temps qu'on va charger, » les officiers, qui sont à la tête, sont proches » du premier rang des soldats; mais le second » rang, le troisième, le quatrième, le cinquième, » n'ont aucun officier ni sergent qui les dirige » et les aide à garder leur rang, etc., en sorte » qu'ils sont abandonnés à leur propre conduite.

» Le rang d'officiers et de sergens, qui est der- » rière le bataillon, ne pourroit être utile que » quand les rangs sont rompus, pour les empê- » cher de fuir, mais il n'empêche pas que les » rangs ne se rompent, ce qui est le capital, » puisque, quand ils le sont une fois, on ne les » rétablit pas dans l'action.

» Par cette disposition, il n'y a pas de nerf » dans le corps du bataillon, où devroit être la » force. »

Cet inconvénient étoit moins grave dans l'escadron, qui étant moins nombreux et moins profond, n'écartoit pas autant les officiers, où

qu'ils fussent placés, des soldats de leurs compagnies.

Cette absence de tout ordre raisonné devoit se faire sentir d'une manière dangereuse devant l'ennemi et surtout dans les retraites et dans les poursuites. Si l'on essuyoit le feu de l'ennemi, les officiers périssoient hors de toute juste proportion ; dans les premières affaires d'une campagne, plusieurs étoient tués par le feu maladroit de leurs propres soldats.

Depuis l'époque du maréchal de Biron, où il n'y avoit qu'un maréchal de camp et fort peu de colonels dans une armée, les grades s'étoient multipliés à l'infini.

« Aujourd'hui, dit Puységur, dans les grandes » armées, il y a souvent deux cents colonels de » gendarmerie, cavalerie légère ou dragons, qui » la plupart ont ce grade sans régiment; le » même abus est dans l'infanterie. Quand cha» que jour, il y auroit deux colonels de cavalerie » et autant d'infanterie de piquet, comme les » campagnes ne durent ordinairement que six » mois, qui font cent quatre-vingts jours, ils ne » seroient de piquet tout au plus que deux fois » chacun dans une campagne, et ne sortiroient » du camp que quand il y auroit des fourrages » ou des escortes de convois et rarement pour

» quelques autres expéditions; ainsi ce service
» est bien peu de chose. »

Ainsi, le trop grand nombre d'officiers empêchoit qu'aucun n'apprît son métier; Puységur présente le même abus dans les généraux.

« Ces grandes armées ont trente-cinq à quarante maréchaux de camp et autant de lieutenans-généraux (1), dont plusieurs n'en font
» pas les fonctions un jour de combat, mais seulement celles du service journalier de l'armée.
» Il n'y a, chaque jour, qu'un lieutenant-général et un maréchal de camp; ainsi, ils ne sauroient être commandés que cinq à six fois
» dans une campagne. Leur emploi est de faire

---

(1) Il parle des armées du temps de la guerre de la Succession, qui étoient plus nombreuses que celles qu'on avoit vues jusqu'alors, et surtout quand elles étoient commandées par un général en faveur, tel que Villeroi, par exemple, sous lequel abondoient encore plus les officiers-généraux inutiles. Avant cette époque, il y avoit eu plus de sobriété dans le nombre des officiers-généraux; je ne parle pas des premières campagnes du prince de Condé, qui n'avoit que deux lieutenans-généraux et deux maréchaux de camp. On voit par l'état de l'armée qui assiégea Barcelonne, sous Vendôme, en 1697, que cette armée, d'environ quarante mille hommes effectifs, n'avoit que six lieutenans-généraux et huit maréchaux de camp; c'étoit deux ans avant la paix de Risvick. Ainsi, tout confirme que, si Louvois avoit introduit ces abus par despotisme, ses successeurs les décuplèrent par ineptie et foiblesse.

» monter les gardes et de les visiter; et, s'ils » sont de jour et que le hasard fasse qu'il y » ait un fourrage ou que l'armée décampe, c'est » au maréchal de camp à faire le fourrage ou » marquer le camp; mais si le général ne l'a pas » envoyé reconnoître d'avance l'endroit où il » veut aller camper ou fourrager, et qu'il y ait » envoyé le maréchal-général des logis, ou tel » autre officier qu'il aura choisi, celui-ci aura » dressé l'instruction de tout ce qu'il y aura à » faire; le général remettra aux mains du maré- » chal de camp de jour, la feuille qui contien- » dra la disposition et lui ordonnera d'en exé- » cuter le contenu; ainsi le maréchal de camp » ne produira rien du sien, etc...»

Toutes les suites de cette organisation et de cette forme de service, qui émana des bureaux du ministère de la guerre, devoient détruire, autant qu'on peut le détruire en France, l'esprit militaire; rien n'étoit plus diamétralement opposé à ce qu'auroit fait un véritable homme de guerre, travaillant dans les camps et au milieu des armées en mouvement, seule place cependant où l'on puisse saisir et servir, seconder et féconder l'esprit militaire, celui qui fait gagner les batailles et, ce qui est encore plus important, supporter les revers et les fatigues d'une campagne.

L'usage que le plus ancien régiment eût la tête de la colonne avoit subsisté; et, quoiqu'il fût plus aisé pour les manœuvres de les placer indifféremment, il avoit été souvent difficile de le faire; les régimens représentoient que c'étoit leur droit d'être à la tête de la marche, quand on alloit à l'ennemi, ce qui pouvoit souvent causer des retards et même des événemens fâcheux.

Un pareil usage peut servir de base à des remarques importantes.

Comme l'homme est l'unité avec laquelle agit et procède l'officier particulier, de même le bataillon est l'unité dont se sert l'officier général.

Plus les hommes sont égaux en force, en intelligence, en mérite militaire, plus il est indifférent de les employer les uns ou les autres, plus celui qui commande ces hommes a de ressources en eux, d'appui et de force.

De même, plus les bataillons sont égaux en droits, en prétentions, en nombre, en force, en courage, plus on peut, sans choix et sans crainte, les placer en tout poste, les destiner à toute entreprise ; plus celui qui commande l'armée composée de ces bataillons dispose d'instrumens commodes, forts, utiles, et dont le mérite le plus précieux est de n'avoir aucun mouvement qui leur soit propre et de ne se refuser

jamais à l'emploi qu'en veut faire la main de l'ouvrier.

Il y a une juste réflexion à faire, sur ces remarques mêmes, c'est qu'avec toutes ces épines les anciens généraux avoient un bien grand mérite à conduire passablement les armées. Le peu qui a été fait pour remédier aux abus, à chaque grande époque, est une gloire immense pour les réformateurs; tant, dans le métier de la guerre, la moindre amélioration est difficile, la moindre innovation entourée d'obstacles! Pendant la paix, on en sent foiblement la nécessité; dans les embarras ou les périls de la guerre, la possibilité échappe sans cesse. Ainsi, tantôt on veut et on ne peut pas, tantôt on peut et on ne veut pas; c'est le cercle vicieux où l'art tourne depuis des siècles.

De tout ce que nous avons eu à observer dans ce chapitre, on recueille cette curieuse observation que, dans le cours de cette période, qui embrasse environ un demi-siècle, c'est à dire depuis la grande gloire de Turenne jusqu'à la mort de Puységur (1743), la marche des événemens a étouffé le germe de trois révolutions dans la tactique, qui, si elles avoient pu obtenir tout leur développement, auroient peut-être achevé l'œuvre de la restauration et de la perfection de l'art si avancé par Turenne.

La première, qui, en quelque sorte, les contient toutes, auroit résulté, pour la perfection de l'art, de la perfection de ses instrumens, c'est celle qui avoit si heureusement attaqué les priviléges, les préséances des corps, donné aux masses une valeur uniforme et à chaque individu toute l'importance que la nature lui avoit départie. Cette révolution, dont l'armée formée par Turenne attestoit les admirables progrès, fut subitement arrêtée par le coup qui foudroya ce grand chef de guerre.

La seconde révolution, qui auroit pu changer dès-lors la face de l'art, sous le rapport de la tactique, n'eut qu'un éclair. Ce fut la journée de Spire, où se manifesta la puissance de la baionnette et sa parfaite analogie avec le caractère français.

La troisième, analogue à la précédente, n'apparut également qu'un jour à Denain, elle consistoit dans l'essai des colonnes capables de frapper, comme des marteaux, sur les longues lignes en usage chez toutes les troupes de l'Europe, et de triompher par l'ordre oblique et l'attaque partielle, quand le choc du front étoit devenu, par son étendue, une chimère impossible à réaliser. Pendant la paix qu'amena ce glorieux essai, la régence donna aux esprits une direction qui les éloigna des objets militaires. L'art retomba

dans le chaos et sous l'empire des routines; aucun des systèmes ne prévalut, aucune théorie fixe n'éclaira la pratique.

On loua Puységur et on négligea ses leçons. Avant d'analyser son ouvrage avec l'attention qu'il mérite, nous examinerons ceux de Feuquières et de Folard; le premier bien moins recommandable que le maréchal par le caractère, mais d'un génie transcendant et qui d'ailleurs a écrit assez long-temps avant Puységur, quoique son livre ait paru plus tard; le second plus savant peut-être, plus laborieux investigateur, mais ne présentant pas l'expérience du commandement à côté de celle de l'obéissance, et cet ensemble de titres a la confiance du lecteur que personne n'a réuni au même degré que Puységur. C'est ce qui est cause que nous avons choisi celui-ci comme notre guide principal dans cet âge de la science, stérile en faits, et dont les discussions ont été peu décisives.

CHAPITRE III.

Des Écrivains militaires de cette époque.

§ I[er].

Feuquières.

Les contradictions ne coûtent rien à un homme passionné (1). Quand Feuquières rend compte de la bataille de Ramillies, il loue l'ennemi d'avoir attaqué en colonne et blâme, cette fois-ci avec raison, le maréchal de Villeroi d'être resté immobile en bataille, et, textuellement, de *ne pas s'être mis en colonne*. Ailleurs, il blâme formellement aussi M. de Lorges de n'avoir pas (en 1692) attaqué le Landgrave de Hesse en colonne et d'avoir remonté un ruisseau pour se former en bataille : ainsi quand il s'agit de critiquer, il semble admettre la colonne, mais en rendant compte de la bataille de Spire, après avoir reconnu que Tallard *a marché au-devant de l'ennemi* (même, selon lui, trop vite), il classe cette affaire dans le chapitre des *surprises :* le mot seroit exact s'il vouloit dire que le prince de Hesse a été surpris au passage du Spirebach; mais la prétention de Feuquières est que ce fut Tallard qui fut surpris, parce qu'il étoit en colonne, ce qui est

---

(1) Voyez le paragraphe II du chapitre précédent.

tout à fait insoutenable et ne peut procéder que de cette haine aveugle et furieuse qui transporte toujours Feuquières au seul nom de Tallard.

En discutant la bataille de Malplaquet, comme entraîné, malgré lui, par l'évidence, Feuquières conseille l'ordre oblique; il oublie que l'ordonnance oblique est l'opposé de cet ordre d'attaque par tout le front auquel ses préjugés lui font presque partout attacher un si grand prix et souvent si mal à propos.

Partout ailleurs on est fatigué de l'obstination avec laquelle il s'acharne à refuser le nom de bataille aux engagemens où, selon ses expressions favorites, on n'a pas pu *se déployer et se choquer de tout son front.* L'importance donnée à cette condition d'une affaire de guerre n'a rien qui satisfasse la raison.

Il est remarquable que les batailles les plus célèbres dans l'histoire donnent un démenti solennel à la maxime favorite de Feuquières et n'ont point présenté deux armées se choquant de tout leur front.

A Arbelles, Alexandre refuse son aile gauche, et avec la droite attaque la gauche des Perses.

A Tunis, Xantippe fait attaquer les deux ailes de Régulus, et n'oppose au centre que ses éléphans.

A Cannes, Annibal n'a affaire qu'au centre de l'armée romaine.

A Elinge, Scipion attaque les deux ailes d'Asdrubal, et contient seulement le centre.

Les principales batailles de Turenne et de ses maîtres sont toutes dans le même cas.

A Nervinde, Luxembourg attaque d'abord deux villages, Nervinde et Loo, sur la droite de l'ennemi; deux autres sur sa gauche, Neulanden et Romdorff. Il n'attaqua le centre que beaucoup après, et quand les quatre villages furent emportés.

A Raucoux, le maréchal de Saxe ne fit attaquer que les villages d'Ans et de Raucoux, à la gauche de l'ennemi, et contint de son centre et de sa gauche le centre et la droite de l'ennemi.

A Lauffelt, le même général ne fit attaquer que la gauche.

Le roi de Prusse n'a presque jamais attaqué que des points. Guibert, dans le livre qu'il a écrit pour interpréter la doctrine de Frédéric, dit positivement que l'ordre parallèle, et surtout l'ordre parallèle régulier et contigu, ne pouvant jamais être d'aucun usage à la guerre, il n'est bon de le faire former dans un camp d'instruction que les premiers jours seulement.

Feuquières connoissoit comme nous les premiers exemples que nous avons cités; personne plus que lui ne pouvoit sentir la vérité de la

proposition développée depuis par Guibert; mais les choses changent de couleur, et se dénaturent en passant devant le prisme des passions et des systèmes. La préoccupation fait le même effet que l'ignorance ou la mauvaise foi, et c'est comme à regret qu'on aperçoit la vérité.

En parlant de la bataille de Castiglione, gagnée par le maréchal de Médavid, en 1706. « Cette » journée, dit Feuquières, est de la *première es-* » *pèce des grandes actions, puisque les deux* » *armées se sont chargées par tout leur front.* » Mais, comme ayant fait, malgré lui, une si grande concession, il ajoute : « *Quoiqu'elles n'aient pas* » *entré en action en même temps et par tout le* » *front.* »

Si Feuquières vivoit, un adepte de son école, renchérissant sur le scrupule du maître, pourroit lui demander combien d'heures, de minutes, peuvent s'écouler impunément entre les attaques successives des diverses parties du front, pour que l'engagement soit réputé *bataille;* il pourroit l'interroger aussi sur le nombre d'hommes qu'il faut en ligne de chaque côté pour obtenir ce nom; car, si cela étoit indéterminé, le choc de deux escadrons ou de deux bataillons qui se frapperoient homme contre homme, cheval contre cheval, pourroit être réputé *bataille*, tandis que deux armées, de cent

mille hommes chacune, qui n'en auroient engagé, de chaque côté, que trente ou quarante mille, prétendroient vainement à autre chose qu'à l'honneur subalterne d'un *combat*.

On voit qu'il suffit de presser ici une semblable logique, pour en faire découler l'absurdité.

Il est facile de prévoir dans quelles aberrations un génie, même comme celui de Feuquières, peut tomber, quand à de telles préventions sur les choses se joint la haine contre les personnes, comme on le voit dans son récit de la bataille de Spire.

L'humeur, l'injustice même, à laquelle Feuquières est trop souvent sujet, obscurcissent son jugement, et nuisent à la clarté ordinaire de son style; au contraire, quand il est calme et impartial, il est clair dans sa pensée, précis et même éloquent dans son expression. On peut le voir dans tout ce qu'il dit de Turenne, de Condé, de Créqui, de Luxembourg, à qui il rend, ainsi que généralement aux morts, une pleine justice; on a pu le juger par ce que nous avons cité du récit de l'affaire d'Altenheim, en ce qui concerne la conduite des soldats et des officiers particuliers, qu'il loue franchement et sans restriction.

Un sujet d'une nature toute différente achève

de faire connoître sa manière; c'est la description topographique du Piémont : telle que nous la donne Feuquières, elle est complete malgré sa brièveté; c'est une leçon de l'art militaire dans une de ses parties les plus essentielles, donnée par un général qui a fait la guerre avec succès sur le terrain dont il parle. On ne sauroit trop la prendre pour modèle dans les reconnoissances en grand, qui ne seront jamais bonnes, si l'on n'établit d'abord, en général, la constitution du pays, et si l'on ne l'a saisie avec lumière et embrassée avec exactitude, comme elle l'est ici : c'est véritablement et littéralement un coup d'œil d'aigle.

Toutefois, Feuquières remonte rarement aux grands, aux vrais principes; il s'arrête, le plus souvent, à ses propres opinions, il incidente longuement sur des faits et des détails particuliers.

Sa manière est celle des écrivains dogmatistes, qui partent d'une proposition comme prouvée ou comme n'ayant pas besoin de l'être, et, d'après cette règle, jugent tous les faits, tandis que la philosophie, digne de ce nom, partant, au contraire, des faits, remonte, par l'observation et la discussion des conséquences, à la connoissance des principes et aux nœuds secrets qui lient les effets aux causes.

Ces défauts de Feuquières étoient ceux de

l'époque où il est entré dans le monde. Le cardinal de Richelieu avoit contribué à les répandre; c'étoit le caractère de son esprit. L'autorité, soit qu'elle règne par la terreur, soit qu'elle domine et éblouisse par l'éclat et la gloire, ou qu'elle gouverne et s'insinue par la confiance, a toujours eu, en France, une grande influence sur la société, sur sa tendance générale et sur les affections particulières. Cependant Feuquières n'auroit pas adopté si pleinement ces défauts de son siècle, s'il n'en eût reçu le principe de la nature, et s'il n'eût été fortifié par les impressions premières de son éducation. L'argumentation théologique, en vogue de son temps et en honneur dans sa famille (1), pénétra et domina sans peine dans ses ouvrages; elle en fait quelquefois le mérite, plus souvent le danger.

Tout ce qui n'appartient pas directement à la critique des faits militaires contemporains, trouve souvent Feuquières d'une sécheresse et d'une aridité d'autant plus affligeantes, qu'il a mieux fait sentir ailleurs la portée de sa capacité comme général et comme écrivain; capacité que la passion lui fait appliquer presque exclusivement,

---

(1) Il étoit proche parent des Arnauld, si fameux dans l'École de Port-Royal.

comme juge, ou plutôt comme accusateur, à un usage étroit, insuffisant, et trop fréquemment indigne de lui.

On pourroit rencontrer plus souvent dans son livre des maximes telles que celle qu'on trouve, dès ses premières pages, sur l'avancement et les récompenses. *Il faut*, dit-il, *élever selon les talens*, *récompenser selon les services.* Les développemens de cette maxime si vraie et si précise seroient une partie importante des bases d'une bonne constitution militaire : les règles de promotions établies de son temps ne pouvoient pas lui donner l'idée d'une distinction si raisonnable.

« Autrefois, dit-il ailleurs, les aides de camp » avoient des fonctions et même des comman- » demens : c'étoient des officiers d'expérience et » des porteurs d'ordres, en qui les officiers gé- » néraux, sous lesquels ils servoient, pouvoient » avoir confiance. A présent, et cela n'en est pas » mieux, ce ne sont que des jeunes gens, sans » aucune expérience, souvent incapables de » rendre compte à leur général de ce qu'il les » aura chargés de voir. »

Feuquières se plaint aussi amèrement de l'indiscipline et de la désobéissance des officiers généraux et supérieurs de son temps.

Sur ces divers articles, les choses ne se sont point améliorées depuis Feuquières.

Il s'élève contre l'insuffisance des régimens à un bataillon. Il a raison de trouver que ces régimens, qui ne dépassoient pas cinq cents hommes, ruinoient le prince en états-majors. Mais a-t-il raison de ne vouloir des compagnies que de cinquante hommes dans l'infanterie, *pour multiplier les officiers ?* Il ne parle pas des sous-officiers, qui sont l'âme du service, surtout dans l'infanterie.

Il s'indigne de ce qu'on a tellement multiplié les corps insignifians, que ce n'est plus qu'un tableau et une nomenclature presque sans réalité et sans effectif; il approuve que le service se fasse par bataillon. Mais tout cela ne le mène point à une organisation fixe, à des principes pris dans la nature des choses, à l'examen de ce que c'est qu'un bataillon et de ce qu'il doit être.

De son temps, les uniformes étoient pour les troupes une institution récente; et déjà les abus d'une tenue, calculée sur d'autres bases que sur celles du besoin, se faisoient vivement sentir.

« L'habillement du fantassin, dit Feuquières,
» doit être bon, mais simple et sans ornemens,
» et qui ne l'embarrasse dans aucune de ses fonc-
» tions. A quoi bon le charger d'un poids inutile

» et du soin de porter continuellement des choses
» qui ne servent qu'à le parer un jour de revue?
» L'homme a-t-il tant de force de reste qu'il ne
» faille pas le ménager? Et quand on diroit
» que ces ornemens ne pèsent pas beaucoup, je
» répondrai qu'au moins tiennent-ils une place
» qui seroit occupée plus utilement par le
» soldat. Ne sauroit-on se défaire, en France,
» de ce qu'on appelle *le bon air* dans un habit
» de soldat? Lui faut-il autre chose qu'une bonne
» étoffe et un habit commode, qui ménage ses
» forces en ne le surchargeant pas d'un poids
» inutile?»

Il approuve les cuirasses, mais il croit que ce soin important est peu dans l'humeur des Français. Depuis Feuquières, la cavalerie les à souvent reprises et quittées; enfin, on a paru en sentir tout l'avantage dans nos dernières guerres.

Feuquières pense, comme Montécuculli, que la guerre défensive exige plus de conduite que la guerre offensive, et (ce qui est remarquable), selon lui, elle demande plus de cavalerie, « par
» ce, dit-il, qu'elle est de trois sortes, ou tout-
» à-fait imprévue, ou mal préparée, ou rendue
» défensive par les revers. » Il établit là-dessus des raisonnemens assez curieux.

Dans la guerre offensive et l'occupation du

pays ennemi, il faut, dit Feuquières après Turenne, garder et bien garnir un très-petit nombre de places importantes, détruire les autres; il avance avec raison, à ce sujet, qu'il faut gouverner les peuples avec leurs mœurs et leurs intérêts, et, pour appliquer ce principe, il ajoute qu'en 1702, il auroit fallu donner à la Hollande quelques places des Pays-Bas espagnols et lui donner également des intérêts commerciaux qui pussent la détacher de l'Angleterre; ces vues sont, sans contredit, d'un esprit supérieur.

Il paroît qu'après la paix de Riswick, les troupes étoient si mal composées que, sur la frontière, on licencia beaucoup de régimens, dont presque tous les hommes passèrent à l'étranger.

Feuquières dit qu'en 1667, on ne connoissoit pas bien la Belgique; c'est pourquoi on n'attaqua pas Bruxelles. En 1808, au contraire, c'étoit mal connoître l'Espagne que d'attacher une si grande importance à Madrid et de pointer imprudemment dans le cœur de l'Espagne pour ce vain objet.

Vendôme, selon l'opinion de Feuquières, connoissant mal la Flandre, vint envelopper l'ennemi qui assiégeoit Lille, et s'exposa à être percé partout.

Du temps de Feuquières, s'établit généralement l'usage de bombarder les places; les bombes

avoient été inventées pendant les grands troubles de la Flandre.

Il raconte, avec éloge, que Vauban inventa les ricochets (1);

L'évêque de Liége, Van Galen, les carcasses incendiaires;

L'électeur de Brandebourg, les boulets rouges, au siége de Stralsund, en 1675.

Feuquières n'abonde pas en détails administratifs; à cette époque, les écrivains militaires traitoient peu les matières d'administration; l'administration en grand étoit une espèce de mystère qu'on laissoit à ses propres agens; celle de détail étoit livrée aux capitaines, propriétaires de leurs compagnies. Cependant Feuquières nous donne, en passant, quelques faits notables relatifs à cette partie; l'un de ces faits est bien douloureux; il convient que le soldat étoit quelquefois si mal nourri que plusieurs jeunes gens mouroient de pure inanition, non à l'armée, mais même en garnison.

Feuquières raconte plusieurs essais faits par Louvois pour substituer au pain, dans certaines circonstances, une nourriture moins incommode à préparer. Ce seroit, sans doute, un grand point que d'apprendre aux troupes à se passer quelquefois de pain; mais la privation d'une nourri-

(1) Voyez le dernier paragraphe de notre Ire partie.

ture tellement universelle ne doit être demandée que comme effort momentané et par exception; tant qu'on le peut, il faut leur en donner et le meilleur possible, afin qu'ils en supportent la privation patiemment, comme une nécessité indispensable et non comme une négligence. C'est en ces choses que le moral du soldat doit être consulté et ménagé avec art pour opérer, au besoin, des prodiges, mais ces prodiges ne peuvent durer que des instans, telle est leur nature, et c'est ce qu'il faut bien savoir.

Feuquières recommande, pour la cavalerie, l'usage de la paille hachée qui, effectivement, mêlée de quelque grenaille et particulièrement de maïs, peut faire vivre très-long-temps dans les mêmes cantons la cavalerie qu'on y a, une fois, accoutumée. La nôtre, en Espagne, dans la dernière guerre, n'avoit point d'autre nourriture, et avoit fini par être aussi bien portante que dans les pays qui passent pour être les plus favorables à la cavalerie.

Ce qui est le plus important dans les quatre volumes de Feuquières, n'est point susceptible d'être analysé; car c'est proprement une analyse; c'est cette argumentation subtile et spécieuse qui prend et épluche une action après l'autre et dont un extrait satisfaisant seroit presque aussi long que le texte.

§ II.

Folard.

« Folard, dit M. de Ménil-Durand, ne supposa
» point bon le système actuel parcequ'il étoit
» établi; il le discuta; il découvrit ou rappela des
» principes auxquels il le trouva fort opposé; en
» conséquence, il prétendit qu'on ne pouvoit
» faire un bon usage de nos bataillons qu'en leur
» rendant l'épaisseur qu'on leur avoit ôtée, et
» même qu'il ne falloit pas s'en tenir là, mais, le
» plus souvent, faire combattre en colonne une
» partie de ces bataillons; en même temps, il
» prouva la nécessité de remettre en œuvre le
» mélange des armes............ Si cet auteur, très-
» justement célèbre, n'acheva ni n'établit rien, il
» prépara tout (1).......... Et quand Folard auroit
» encore moins avancé cet ouvrage, quand il
» nous auroit moins fourni de bons matériaux,
» nous lui devrions toujours assez, et il auroit

(1) Il ne prépara pas ce qui triompha immédiatement; car la tactique prussienne étoit justement le contre-pied de son systême, et ne pouvoit obtenir les grands avantages qu'elle présenta, que par une pratique dont Folard ne fut pas l'inventeur, ou, si l'on veut, le restaurateur; je veux dire le *pas cadencé*, qui du reste n'auroit pas moins servi à la colonne de Folard qu'aux bataillons de Frédéric. Ce fut le maréchal de Saxe qui rétablit cette pratique.

» fait le plus difficile, en déchirant le bandeau de la
» routine, en faisant voir que la tactique n'existoit
» pas, qu'elle devoit exister et que des usages
» n'étoient pas des principes. Qu'importe que
» la colonne ne fût pas sans inconvénient, ni
» défaut? Qu'importe qu'il en fit quelquefois
» mauvais usage? Quoique les tourbillons soient
» une chimère, Descartes apprenant aux hommes
» que la scholastique n'étoit que du jargon, que
» les mots ne sont rien sans les idées, qu'il faut
» soi-même raisonner, penser et n'admettre pour
» principe que ce qui est évident ou démontré,
» n'est-il pas le restaurateur de la philoso-
» phie? »

J'ai cité ce passage du disciple le plus considérable de Folard, 1° parce qu'il marque à merveille quelle étoit la situation des esprits pendant l'époque qui est le sujet de ce livre, et dans quelle stagnation étoient effectivement tombées toutes les doctrines, quand Folard a cherché à donner une impulsion dans un sens et que le roi de Prusse l'a, bientôt après, donnée dans un autre; 2° parce qu'il fait ressortir avec beaucoup de sagacité le talent et le mérite spécial de l'auteur du système de *la colonne*, qui fut reproduit depuis sous le nom d'ordre profond et d'ordre français, et dont M. de Ménil-Durand fut un des plus ardens promoteurs.

Pendant un assez long temps, une espèce de vénération superstitieuse a été attachée au nom de Folard; il sembloit que ce fût celui de l'art lui-même; il n'a pas tenu à Guibert que ce respect ne se changeât en mépris, c'est-à-dire qu'on ne passât d'un excès à un autre.

Guibert reproche à Folard un engouement extrême pour tout ce qui venoit des anciens; Guibert a peut-être mérité le reproche contraire, celui d'avoir trop peu étudié les anciens; Guibert attribue à Folard comme à Feuquières une humeur frondeuse et dénigrante; il s'en faut de beaucoup que Folard ait mérité ce blâme autant que Feuquières; il avoit cependant bien plus de raisons que celui-ci de se plaindre du gouvernement, et il a été bien plus juste pour les particuliers, il loue souvent et semble s'y plaire; il a défendu la gloire de Tallard; il a prédit celle du maréchal de Saxe (1).

Un mérite spécial de Folard, dans son grand ouvrage, dans son Polybe commenté, c'est qu'on

(1) Les termes de cette prédiction sont positifs et explicites. Il recommande d'exercer les troupes selon la méthode que le comte de Saxe avoit introduite dans son régiment d'infanterie, « méthode, dit Folard, dont je fais très-grand cas, ainsi que » de son auteur, qui est un des plus beaux génies pour la guerre » que j'aie connu; et l'on verra, à la première guerre, que je ne » me trompe pas dans ce que je pense. »

y trouve dans le texte la tactique comparée des Grecs et des Romains, et, dans le commentaire, la tactique comparée des Anciens et des Modernes. Il faudroit qu'une compilation fût bien dépourvue de tout mérite, et la sienne en présente de plus d'un genre, pour être avec de tels élémens, dénuée d'intérêt.

Personne n'est plus familier que lui avec les anciens; il est vrai qu'il en abuse quelquefois et qu'il tombe dans un léger ridicule que ses imitateurs ont exagéré avec beaucoup moins de compensations que lui. On conviendra sans peine qu'après deux mille ans, il est permis de sourire, en voyant des chapitres intitulés : *Ce qu'auroit dû faire Régulus à la bataille de Tunis. Pourquoi Varron a perdu la bataille de Cannes, et ce qu'il auroit fallu faire pour la gagner infailliblement.* etc., etc.

On conçoit qu'il se fait peu de scrupule de régenter de temps en temps les modernes, et l'on n'est pas étonné de lui entendre annoncer *ce que Walstein auroit dû faire à Lutzen*, etc.

Ces formules peuvent échapper à tous les écrivains; elles frappent dans Folard, parce qu'elles reviennent trop fréquemment et avec des tournures trop naïves. Il a, en effet, des recettes immanquables pour faire gagner toutes les batailles perdues depuis le commencement du monde.

Pourquoi faut-il que Folard ait usé son génie dans cette stérile controverse militaire où l'on trouve trop souvent ce qui n'est bon à rien, des cas qui n'arriveront jamais, des raisonnemens dont on n'aura jamais besoin, des critiques dont il sera éternellement impossible de juger l'équité, quelquefois des louanges dont il n'est pas moins difficile de constater la justice, au lieu de s'occuper des choses de tous les temps; de la formation, de l'organisation en grand, de la composition, des rapports de l'armée avec la société, de la guerre avec l'administration, du principal enfin et du fond des choses, et non de l'accessoire et des exceptions? c'est d'autant plus déplorable que Folard connoissoit parfaitement l'homme et surtout les hommes de guerre, témoin le passage suivant :

« Il faut aller à la conviction et faire connoî-
» tre aux soldats et aux officiers que leurs avan-
» tages sont si grands qu'il n'est pas possible
» qu'ils puissent être forcés dans leur poste sans
» une lâcheté manifeste et sans une honte éter-
» nelle; tout dépend de leur faire connoître la
» force des retranchemens en eux-mêmes et la dif-
» ficulté de les franchir; on fera descendre un
» nombre de soldats dans les fossés en présence
» de tous les autres; on leur ordonnera de pas-
» ser les fossés et de tâcher de monter sur les

» parapets; il leur sera alors aisé de remarquer » la difficulté de cette besogne, ce qui vaut plus » que tous les raisonnemens et les harangues du » monde pour leur faire connoître leurs avan- » tages pour la défense; ils connoîtront alors » par expérience combien l'ennemi trouvera » d'obstacles à surmonter, lorsqu'on lui résis- » tera; car, s'il est difficile d'attaquer un retran- » chement avec tous ses avantages quand on ne » le défendoit pas, il est, à plus forte raison, diffi- » cile quand on le défend les armes à la main, » au lieu que les armes de ceux qui veulent » monter ne leur servent de rien. »

Folard a quelquefois observé la nature avec autant de bonheur que les hommes. Il explique à merveille comment la connoissance exacte d'une certaine étendue de pays nous facilite celle des autres, pour peu qu'on les voye. « Il ne se » peut, dit-il, qu'ils n'ayent quelque conformité » entr'eux, quoiqu'ils soient tous différens; et la » parfaite connoissance de l'un nous conduit à » celle de l'autre (1); au contraire, ceux qui ne se » sont point formés à cette habitude ont beaucoup » de peine à y parvenir, au lieu que les autres,

(1) A ce sujet, Folard cite Machiavel avec éloge; il vante ses *Discours sur Tite-Live*, mais il ne mentionne point son *Art de la Guerre*.

» d'un coup d'œil, aperçoivent l'étendue d'une
» plaine, l'élévation d'une montagne, l'aboutis-
» sement d'une vallée, etc. »

Folard a raison, et je suis convaincu qu'il n'est pas impossible de se faire une méthode pour juger, par le terrain que l'on voit, la conformation des parties qu'on ne voit pas; par exemple, on peut toujours supposer avec vraisemblance, quand on observe une chaîne de montagnes, que les angles rentrans de l'amphithéâtre qu'on envisage donnent, de l'autre côté, des angles saillans; que les cours d'eau qui sont dans les enfoncemens du côté qu'on regarde, produisent, de l'autre côté, des croupes et des coteaux arides, etc... Dans aucun cas, la vue physique ne peut suffire; on ne peut jamais tout voir, mais on peut se figurer ce qu'on ne vôit pas avec une plus ou moins grande sagacité de conjecture; il s'agit de découvrir les objets avec les yeux de l'entendement, de procéder avec habileté du connu à l'inconnu.

A la bataille de la Mosckowa, le maréchal prince d'Eckmülh avoit fait la reconnoissance de l'espace qui étoit entre les deux armées; Napoléon l'avoit faite aussi, mais il avoit moins bien jugé le terrain; il fit peu de cas d'un ravin que le maréchal regarda comme impraticable; celui-ci vouloit qu'on tournât l'obstacle et qu'on prît

par un plus grand circuit le flanc de l'ennemi; Napoléon s'opiniâtra à mépriser l'obstacle qu'il avoit méconnu, et ce ne fut qu'à force d'hommes qu'on gagna une bataille qu'une manœuvre facile auroit pu décider, si l'on s'en étoit tenu à un jugement sain du terrain, je dis jugement, car d'ailleurs, sous le rapport physique, les yeux de Napoléon étoient beaucoup meilleurs que ceux du maréchal; mais celui-ci avoit mieux jugé. Cette anecdote m'a paru un assez utile commentaire des réflexions de Folard.

On a rassemblé plusieurs morceaux choisis de Folard, et l'on a réduit ses nombreux et épais volumes à un seul in-8°, sous le nom d'*Esprit de Folard.* Tout ce qu'il a écrit sur le coup d'œil militaire est rapporté en tête de ce recueil, dont toutes les parties sont intéressantes. L'auteur a fait, c'est son expression, *main basse* sur le système des colonnes (1); nous avons cru devoir, au contraire, donner une attention particulière à cette portion des travaux de Folard.

Quelques traits plus rapprochés que dans l'original, mais tous tirés du texte même de Folard, indiqueront la marche de ses idées dans la

---

(1) Le roi de Prusse, Frédéric II, passe pour être l'auteur de ce recueil; ce qui explique pourquoi il en a rejeté la *colonne*, dont le système étoit le contraire du sien.

conception et le développement de ses systèmes militaires.

Folard, pour établir la supériorité des armes de main sur les armes de jet, remonte à la cyropédie et à une expérience où l'on combat avec des mottes de terre d'un côté et des cannes de l'autre; ceux qui sont armés de mottes de terre ont, un moment, l'avantage, de loin, mais, de près, ils reçoivent des coups bien plus dangereux. Cet exemple est peu applicable à notre fusil à baïonnette, arme également de jet et de main; et, d'ailleurs, le feu dangereux de loin ne l'est pas moins de près.

Folard critique le carré comme sujet à se rompre; le passage de Xénophon qu'il cite, à ce sujet, ne prouve pas que le carré paroisse mauvais à l'auteur grec. Nous avons vu comment, pour le rendre plus propre à la retraite et répondre aux difficultés du terrain (1), il lui donna des flanqueurs et l'usage qu'il en faisoit.

« Les Illyriens, à Midionie, attaquèrent, dit Folard, la phalange étolienne et la vainquirent,
» en employant des petites colonnes qui avoient
» beaucoup plus de hauteur que de front.

---

(1) Voyez chapitre IV, livre Ier, première partie de cet ouvrage.

» Épaminondas avoit gagné la bataille de » Mantinée par l'ordre oblique, qui n'est qu'une » modification de *la colonne.*

» Les Grecs connoissoient *la colonne;* parmi » les Romains, Régulus et Varron en ont abusé; » Scipion en a usé sagement (1). »

Comme Folard ne perd jamais de vue l'amalgame des armes, qui est une partie essentielle de son système, il étend ses études sur la cavalerie non moins que sur l'infanterie : quant à l'artillerie, il la croit inférieure aux machines des anciens : en conséquence, il s'en occupe peu.

« Les Grecs et les Romains, dit-il, faisoient » leurs escadrons petits, parce que le propre de » la cavalerie est dans l'action et la célérité de » ses manœuvres. Les mouvemens graves ne con» viennent pas à cette sorte d'arme; les flancs sont » si foibles, qu'il n'y a rien de plus aisé à une » petite troupe que d'en battre une grosse, si la » petite s'avise de laisser le front, et de se jeter » sur les flancs (2).

---

(1) Voyez l'ouvrage de Louis de Nassau sur l'*Ordre de Scipion à la bataille de Zama ;* il n'est pas d'accord avec Polybe.

(2) Mais de quelle troupe attaquante parle ici Folard? Si c'est de la cavalerie, on est à deux de jeu : si c'est de l'infanterie, les mouvemens de la cavalerie sont si prompts qu'elle a changé le flanc en front avant que l'infanterie ait seulement achevé de démontrer son mouvement.

» La cavalerie d'Annibal avoit toute sa force » dans son agilité.

» La force des Sarmates étoit, pour ainsi dire, » hors d'eux-mêmes, et toute dans l'agilité de » leurs chevaux. » (Nous en avons cité un exemple, rapporté par Tacite, en parlant des cataphractes des anciens).

« Gustave et, avant lui, Maurice de Nassau, » avoient adopté la méthode des Romains : deux » lignes, une réserve ; les bataillons en quinconce. » Ces deux grands capitaines combattoient tou- » jours sur dix et douze de hauteur (1).

» Ils avoient cependant deux tiers de mous- » quetaires dans chaque corps ; mais, comme ont » fait depuis les Condé, les Turenne, les Luxem- » bourg, ils vouloient qu'on en vînt prompte- » ment aux mains et à l'arme blanche.

» Dès qu'on eut formé des corps d'infanterie » réglée, la cavalerie fut moins considérée ; les » cavaliers éprouvèrent les premiers ce que c'est » que d'avoir affaire à de la bonne infanterie (2).

---

(1) Pourquoi Gustave et Nassau avoient-ils de vrais soldats, des soldats propres à se battre à l'arme blanche? C'est qu'ils n'avoient pas de quoi payer des mercenaires, comme faisoient la plupart des princes de leur temps.

(2) Cette cavalerie n'alloit guère qu'au pas ou au trot ; et cela a duré jusqu'à ce que les compagnies n'ont plus été au

» La bataille de Coutras contribua beaucoup
» à décréditer la gendarmerie. Henri IV se ser-
» vit d'une pratique qu'il tenoit de l'amiral Coli-
» gny; c'étoit d'insérer des pelotons d'infanterie
» de vingt hommes sur cinq de front et quatre
» de profondeur, avec des mousquets, parmi les
» espaces des escadrons. Cette méthode lui réus-
» sit; elle avoit été pratiquée à la bataille de Pavie
» par les Espagnols dressés par Antoine de Lève;
» Coligny s'en souvint (1). Henri IV le pratiqua
» toujours, ainsi que Gustave-Adolphe, le mar-
» quis de Montross en Écosse, sous Charles Ier,
» Turenne à Einsheim, le duc de Weimar partout.

» On combattoit par escadrons avant la dis-
» parition des lances et le discrédit de la gendar-
» merie; mais ces escadrons étoient si gros, si
» lourds, qu'ils égaloient presque ceux des Perses
» qui combattoient sur douze rangs, ou même
» davantage (2).

---

compte des capitaines. Cela explique comment cette cavalerie pouvoit se combiner facilement et en petites troupes avec l'infanterie, et aussi comment l'infanterie, dès qu'elle eut les armes à feu, la mit sans peine en désordre, en lui faisant prendre forcément des allures auxquelles cette cavalerie n'étoit point habituée.

(1) Voyez ce que nous en avons dit en parlant de la bataille de Moncontour.

(1) On voit que Folard réserve religieusement la profondeur

» Ces gros escadrons étoient encore en usage » du temps de Walstein et de Gustave-Adolphe, » celui-ci les diminua, et y mêla des pelotons de » cinquante mousquetaires. »

(Quand les modernes eurent cessé de faire combattre la gendarmerie sur une seule ligne, et, pour ainsi dire, homme contre homme, ce fut alors que, se jetant d'un excès dans un autre, ils formèrent des escadrons de trois ou quatre cents sur dix de hauteur).

« Henri IV, le prince Maurice, le duc de Parme, » le duc d'Albe, les réduisirent à huit, puis à six, » dit Folard; Walstein à Lutzen, Tilli à Leipzick, » se trouvèrent mal de plus gros escadrons.

» Gustave-Adolphe en eut toujours de beau- » coup plus petits, toujours entrelardés d'infan- » terie. »

(Le succès de la bataille de Saint-Gothard fit toucher au doigt combien on avoit raison d'entremêler les escadrons et les bataillons, de couvrir les mousquetaires de piquiers et les piquiers de mousquetaires).

» Turenne, ajoute Folard, rangea ses escadrons » sur quatre et sur cinq de hauteur; on les forma

---

pour l'infanterie et pour sa colonne; il a, au surplus, raison de proscrire cette profondeur pour la cavalerie.

» de deux cent cinquante maîtres ; l'expérience
» prouva qu'ils étoient encore trop gros ; on les
» réduisit à cent cinquante sur trois de hauteur. »

(Turenne, à Sintzeim, fit retarder la charge de sa cavalerie, jusqu'à ce qu'elle eût essuyé le feu de l'ennemi ; ce n'étoit point encore une manœuvre vulgaire, et elle sera toujours aussi difficile que décisive).

« A Leuse, où la Maison du Roi fit des mer-
» veilles, les gros escadrons, dit encore Folard,
» se divisèrent, au moment même de la charge,
» pour la porter partout ; et chaque escadron en
» forma trois, manœuvre hasardeuse autant qu'au-
» dacieuse.

» La cavalerie moderne des Espagnols avoit une
» manœuvre très-hardie, mais pas trop sûre : avant
» de choquer en troupe, ils détachoient vingt ou
» ou trente maîtres qui fondoient, sans tirer un
» seul coup et l'épée à la main, sur les gros es-
» cadrons ennemis : ils cherchoient à percer ; et
» l'escadron, profitant de ce premier désordre,
» achevoit la déroute : les Turcs imitent cette ma-
» nœuvre ; elle leur réussit souvent. »

Le lecteur a pu remarquer combien, en général, ces aperçus détachés sur la cavalerie sont justes et bons à mettre en pratique : en même temps cependant Folard, qui n'étoit point officier de cavalerie, et qui ne rêvoit que sa *colonne*,

témoigne peu d'estime et d'affection pour cette arme; c'est peut-être précisément parce qu'il n'est point passionné, que tout ce qu'il en dit est sage, utile et judicieux.

Telles sont les observations et les études principales qui paroissent avoir servi de base aux systèmes de Folard.

§ III.

Puységur.

Il y a pour la pensée et la volonté de l'homme deux manières d'être subjuguées ou entraînées, et, si l'on peut ainsi s'exprimer, deux espèces de vérités.

L'une procède des subtilités de la dialectique, des tours de force de l'art oratoire; elle frappe notre esprit plus ou moins vivement; elle nous réduit quelquefois au silence, mais elle ne produit pas toujours l'assentiment; au contraire, elle excite souvent notre répugnance, et, au milieu d'un acquiescement de réflexion, une irritation involontaire.

L'autre naît de la sympathie que nous fait éprouver la conviction profonde et la moralité manifeste de celui qui nous parle, l'évidence des faits, la simplicité de l'argumentation, la candeur

et la rectitude des vues, la chaleur vraie des récits et la sincérité palpable des applications.

Dans le premier cas, nous sommes peinés, quand notre interlocuteur a l'air d'avoir raison.

Dans l'autre, nous sommes tristes, quand il semble avoir tort ou se tromper.

Ce sont bien là les deux sensations si opposées dont nous laissent le souvenir et l'impression, d'un côté, par exemple, les ouvrages de Feuquières, et, de l'autre, les écrits du maréchal de Puységur; de ceux de ce dernier, il s'exhale comme un parfum d'honnête homme et d'homme de sens à la fois, qui rassure, réjouit, repose l'âme; et c'est avec le sentiment d'une sécurité profonde qu'on recueille, non-seulement tous les faits, mais même tous les raisonnemens que l'auteur présente, lorsque les préjugés de son temps, la raison factice de son siècle, n'ont pas été décidément plus forts que sa raison naturelle.

C'est avec une circonspection extrême que cet homme excellent combat *les préjugés vulgaires et les abus* qui se sont introduits dans la pratique de la guerre, pour mettre en leur place de nouveaux usages *plus simples et plus utiles*, et pour substituer à des *pratiques fausses*, et souvent *nuisibles*, des *règles fondées sur le bon sens et l'expérience.* Il craint qu'une pareille

nouveauté *ne révolte d'anciens et respectables officiers, accoutumés à une certaine routine par leurs prédécesseurs.*

« J'aurois pu dès long-temps, dit le maréchal, » développer mes principes; mais, quand on est » dans les emplois inférieurs et qu'on veut mettre » au jour les connoissances qu'on a acquises » avec bien du travail, on trouve, parmi ses su- » périeurs, nombre de gens qui s'en offensent. » La modestie alors et les égards qu'on doit aux » personnes de mérite, d'ailleurs élevées en di- » gnité, imposent silence, ceux qui voudroient » le rompre ne s'en trouvant pas bien : c'est ce » que plusieurs ont éprouvé, et ce qui dégoûte » les autres de communiquer des lumières qui » pourroient être utiles. Il en résulte que les an- » ciens usages subsistent toujours. »

Il est impossible de donner une idée plus complète tout à la fois et de sa propre candeur et de l'absurde injustice de son siècle. Il faut que l'art militaire ait été formellement destiné par la Providence à rester en arrière de tous les autres arts, pour que ces préjugés tyranniques s'y soient maintenus si long-temps.

Aussi Folard avoit-il reçu la défense formelle d'écrire sur la guerre, et il n'acheva point son Commentaire sur Polybe.

« J'ai reconnu, dit encore Puységur, par

» toutes les observations que j'ai faites, comme » capitaine, major, major de brigade, maréchal » général des logis des armées et officier géné- » ral, que, soit dans l'action, soit dans le mou- » vement de préparation pour en venir à l'ac- » tion, la plus grande partie de ce qu'on enseigne » dans les exercices est impraticable.........

« Toute l'école, soit de théorie, soit de pra- » tique, de ce grand art de la guerre ne consiste, en- » core aujourd'hui, qu'en ce qu'on appelle l'exer- » cice, tel que tout le monde le voit faire à toutes » les revues. Le peu de choses qu'on y enseigne se » fait sans principes, les unes étant impraticables » pour tous les mouvemens qui se font en pré- » sence de l'ennemi et dans les combats, et les » autres même absolument nuisibles, ainsi que » l'expérience ne nous l'a fait que trop con- » noître.......... On en convient; mais, comme on » ne sait que mettre à la place, on se contente de » dire : *Cela dénoue le soldat*..... »

Ajoutons qu'il n'y a point de soldat au monde qui démêle mieux que le soldat français l'utilité constante ou éventuelle de ce qu'on lui enseigne; par la même raison, le faux et le superflu lui répugnent plus vivement qu'à aucun autre soldat : c'est donc celui auquel il importe le plus d'apprendre ce qui est bon, et de n'apprendre que ce qui est bon.

« L'officier, ajoute Puységur, n'est pas plus » instruit; on ne lui enseigne à lui-même rien » autre chose; il ne trouve pas même de livre » qui puisse seulement lui donner les premiers » élémens de l'art. »

Puységur, qui avoit tant d'expérience et de pratique, reconnoît que la pratique et l'expérience ne suffisent pas.

« Si, dit-il, le grand nombre des campagnes » qu'on a faites, des combats où l'on s'est trouvé, » étoient des moyens par eux-mêmes suffisans » pour rendre un homme capable des premiers » emplois de la guerre, il s'ensuivroit que les » caporaux dans l'infanterie, les brigadiers dans » la cavalerie, qui par leur ancienneté sont parvenus à la tête des compagnies, seroient capables de les remplir, ce qui n'est pas (1).

» Avec la seule pratique, sans théorie qui soit » fondée sur des principes, on aura beau monter

(1) Le roi de Prusse écrivoit à un de ses généraux qu'un officier qui n'a que de l'expérience, est un homme qui a marché toutes les fois que l'armée a marché, qui a dîné toutes les fois qu'on a dîné, qui s'est arrêté toutes les fois qu'on s'est arrêté; qu'à ce compte, un mulet qui auroit fait les campagnes du prince Eugène, à l'époque où lui, Frédéric, écrivoit, seroit un animal fort recommandable et digne d'avancement, etc.

» des tranchées, on ne saura pas pour cela con-
» duire une attaque devant une place.. ... »

D'où il faut conclure avec lui que la théorie et les connoissances préalables sont absolument nécessaires; car alors la moindre pratique développe une grande instruction. A son tour, cette instruction jette une lumière féconde sur le petit nombre de faits dont on peut être personnellement témoin.

Après avoir cherché à faire connoître le caractère spécial qui distingue Puységur comme écrivain militaire, nous passons de ces citations et réflexions préliminaires à l'analyse de son ouvrage, dans lequel on trouve une suite de discussions solides, ingénieuses, mais non ce qu'on appelle un *système*. Cette conception est trop hardie pour le modeste Puységur.

Son ouvrage est divisé en deux parties.

La première commence par diverses observations fort justes sur les milices grecque et romaine, et sur les écrivains qui en ont traité ou d'une manière expresse ou par occasion. Des anciens il passe aux modernes, et, apres avoir exposé l'état de la milice française sous les règnes précédens, et l'avoir comparé avec ce qui se passe de sous ses yeux, il donne les formations que nous avons fait connoître.

Il traite ensuite de ce qu'il appelle *les motions*

militaires, c'est-à-dire la manière de faire mouvoir un ou plusieurs bataillons ou escadrons en entier ou en partie, de front ou par colonnes, et des différentes formes ou figures qu'on peut leur faire prendre, suivant les cas et les situations où ils se rencontrent, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. Après avoir parlé des ordres de bataille, cherché à démontrer en quoi consiste leur force et l'avantage qu'on peut tirer des terrains où l'on se trouve, il donne des règles générales pour la marche d'une armée, soit en avant, soit en arrière, soit sur les côtés, dans les plaines unies et sans obstacles ou dans les pays coupés de bois, montagnes, marais et autres empêchemens.

La première difficulté qui se présente à lui, et qu'il discute, c'est celle qui résulte de la variété infinie des théâtres de la guerre, ce qui l'amène à reconnoître que, malgré la différence des armes et des moyens, beaucoup d'observations nous sont communes avec les anciens, et qu'au fond, l'art de la guerre a pour base les mêmes principes avant et depuis les armes à feu.

Il motive, en plus d'un lieu, avec beaucoup de talent, la préférence qu'il donne aux petites armées.

Le mérite de l'ordre oblique une fois reconnu

décide en faveur des petites armées contre les grandes, puisque ce mérite consiste à frapper des points seulement, en n'employant jamais toute sa force.

Puységur, ami de l'ordre, trouve que ce n'est pas un petit inconvénient d'une grande armée que de ne pouvoir pas réunir facilement tous les officiers généraux.

Du temps de Puységur, l'officier étoit armé de l'esponton. A cette arme on a, depuis, substitué l'épée; mais cette épée est souvent trop foible. Nous en avons vu un exemple dans la dernière guerre d'Espagne. Cinq officiers, armés d'épée, escaladèrent valeureusement la brèche du rempart d'une petite ville du royaume de Valence; ils en seroient demeurés les maîtres, si leurs épées avoient pu soutenir un instant le choc des baïonnettes croisées sur eux (1). Dans cette rencontre, une arme comme l'esponton, le fusil à baïonnette ou le sabre, auroit été d'un bien meilleur usage.

Le maréchal de Puységur propose le fusil; son autorité est balancée par celle du maréchal de Saxe, qui le proscrit. Cette question est une de celles qu'il est impossible de décider légèrement, tant il y a d'objections plausibles de part

(1) Le général Rogniat raconte ce fait avec toutes ses circonstances.

et d'autre. L'usage actuel est contre le fusil, comme arme de l'officier d'infanterie; et il est raisonnable de croire qu'on s'arrêtera à une arme plus forte que l'épée actuelle, et se rapprochant du sabre de la cavalerie.

Il reconnoît que les camps des anciens étoient plus faciles à emplacer que les nôtres, parce que leurs armées étoient moins nombreuses, parce que leurs machines de guerre portoient moins loin, etc., etc.

Les ordres de bataille des anciens lui paroissent surtout recommandables, parce que chaque officier combattoit avec sa troupe, pouvoit être reconnu de ses soldats et les reconnoître. En attendant un ordre aussi sage, pour obéir à la nécessité de répartir les forces physiques et morales sur tout le bataillon, il veut qu'à la droite et à la gauche, il y ait à peu près un égal nombre d'anciens capitaines.

Il a trouvé, avec raison, que, de son temps, il n'y avoit de méthode et de théorie établie pour le militaire que dans cette partie de l'art qui traite de l'attaque et de la défense des places; mais il a tort de penser qu'on peut profiter beaucoup de cette théorie pour les ordres de bataille. Cette assimilation est plus ingénieuse que solide, même pour la disposition des carrés et des feux croisés dans l'ordre oblique.

Pour passer des plus grandes choses aux plus petites, croiroit-on que Puységur est obligé de faire un plaidoyer contre les bottes fortes (1)? Cela rappelle ce que Folard rapporte, que le comte d'Evreux, colonel-général de la cavalerie, avoit eu beaucoup de peine à les faire réformer, et qu'on lui avoit opposé qu'elles duroient fort long-temps, et que des bottes molles coûteroient plus cher.

Puységur indique le mouvement *par quatre* pour la cavalerie, mais on ne le pratiquoit guère de son temps.

Quant au commandement, connu depuis sous le nom de *par cavalier demi-tour à droite*, le maréchal l'attribue aux Allemands.

Ce mouvement consistoit, selon le maréchal, *à s'avancer un peu*, à se mettre dans l'intervalle, *à tourner, comme on pourroit, à droite ou à gauche.* Il ajoute que cela produisoit une grande confusion, et l'on n'a pas de peine à le croire, mais on en aura aujourd'hui à concevoir qu'alors, après tant de grands capitaines, et apparemment de bons officiers, la tactique de détail ait pu être encore dans une telle enfance, et pour des détails si

(1) Telles que celles que portent encore quelques postillons.

essentiels. Combien cependant il paroissoit facile de trouver cet ordre si naturel, qui faisoit reculer les numéros pairs d'un rang, avancer les numéros pairs de l'autre! La première condition pour ce mouvement, est de n'être que sur deux rangs. La supériorité du mouvement *par quatre* (1) est incontestable; il est faisable, sur quelque nombre de rangs que l'on soit, et il est très-peu de circonstances où le terrain le rende impraticable. Dans les derniers temps du Conseil de la guerre, à l'époque qui a précédé immédiatement la révolution, on substitua à ce *demi-tour à droite par quatre* le même mouvement *par trois*.

En théorie rigoureuse, en calcul précis, en expérience exacte, nul doute que la préférence ne pût être donnée à la manœuvre *par trois* sur la manœuvre *par quatre*. Elle économise du mouvement et du terrain; elle peut incontestablement se faire dans l'espace qui lui est assigné, attendu que la longueur du cheval étant égale à l'épaisseur de trois, trois chevaux, à côté l'un de l'autre, font un carré parfait; la largeur du quatrième cheval est une aisance au-delà de l'espace

(1) C'est M. de Conflans qui a introduit ce mouvement dans nos troupes de cavalerie. C'étoit un officier du plus grand mérite.

rigoureusement exigible; mais cette aisance est nécessaire à la plupart des cavaliers, et cela est si vrai que le mouvement par trois n'a jamais réussi; la troupe l'a toujours trouvé difficile et rebutant; on y a toujours cassé des jambes ou du moins donné force coups de pieds, et foulé des genoux; enfin, il a fallu y renoncer et revenir au mouvement *par quatre*, toujours exécuté avec aisance, régularité, facilité, sans accidens, et, en un mot, allant tout seul.

De même le pas oblique qui, en démonstration mathématique, doit abréger telle marche, telle manœuvre, l'allonge réellement par la peine qu'il donne, l'application qu'il demande, etc., etc.; il est plus court de changer de direction, et de marcher toujours franchement et carrément devant soi. Quiconque a vu la grande manœuvre et la guerre sera de cet avis. D'où l'on conclura avec Pascal que *telle vérité positive, telle théorie certaine, au fait et au prendre, ne se trouve plus la vérité pratique; qu'elle trompe et met en défaut celui qui s'y est trop confié.*

Parlant lui-même de sa machine arithmétique: « *Il est peut-être facile*, dit Pascal, *de trouver une plus grande simplicité de mécanique, mais ne sera-ce point aux dépens de la simplicité de l'opération?* »

C'est surtout dans les choses qui se compliquent du moral et du physique de l'homme, de l'influence combinée des lieux, des temps, enfin d'une foule de variétés et d'incidens tels qu'il en survient continuellement à la guerre, c'est, dis-je, dans ces sortes de cas que cette double existence de la vérité théorique et de la vérité pratique se fait principalement sentir, et qu'il faut savoir préférer ce qui est plus facile et plus utile à ce qui est plus exact et plus brillant (1).

« Les ordres de bataille les plus simples, dit » Puységur, et les plus tôt formés, sont les seuls » dont on doive faire usage. Il en est de même » de tous les mouvemens particuliers d'un esca- » dron, d'un bataillon, ou de plusieurs ensemble, » de sorte que, lorsqu'on est contraint d'en faire » à l'approche de l'ennemi ou même dans l'ac- » tion, soit pour le prévenir, soit pour empêcher » qu'il ne nous prévienne, en voulant prendre » avantage sur nous, on soit sûr qu'il ne pourra » nous attaquer dans le moment que nous ferons » le mouvement soit pour l'attaquer, soit pour » lui résister.

---

(1) L'annotateur de Lloyd appelle la science de la guerre *une science moyenne entre la morale et la géométrie*; définition très-digne d'être méditée.

» L'explication de ces règles rendra sensibles » tous les défauts qu'il y a dans nos exercices et » dans les ordres de bataille que nous formons » dans les revues ou dans les actions, et de quel » préjudice nous ont été ces défauts, entre autres » malheurs dans la guerre de la Succession, où » ils ont été cause de la perte d'une grande ba- » taille (celle de Ramilhes) (1). »

La maxime qui suit et qui paroît si simple contient le germe de toutes les vérités militaires.

« Le bataillon qui conserve le mieux son or- » dre, et qui, quand il ne peut s'empêcher de » se rompre, sait se reformer le plus prompte- » ment, a un grand avantage sur ceux qu'il a à » combattre. »

Dans la seconde partie de son ouvrage, se supposant en action et en guerre, Puységur se montre plus à son aise que dans l'arène du raisonnement. On voit qu'il se sent soulagé de n'être plus aux prises qu'avec l'ennemi ou avec les difficultés du terrain; tout lui coule de source; son grand sens, sa longue expérience, lui font voir

(1) A l'article des exercices, il est curieux de voir, dans Puységur, le salut si compliqué de l'esponton pour les officiers d'infanterie; celui du sabre, pour la cavalerie, étoit simple: il est resté.

distinctement tout ce qui est devant lui, et, dans ce qu'il a à faire, discerner tout ce qui est bien, et choisir ce qui est mieux. Tout ce qu'il dit, il l'a vu, il l'a compris parfaitement, et il l'explique de même.

Rappelant sommairement les maximes qu'il a énoncées dans la première partie, il en fait l'application à une guerre qu'il établit aux environs de Paris; il fait passer au travers de cette grande ville, l'armée venant de Saint-Denis; il indique les précautions de marche qu'il croit requises; il lui fait continuer sa route par *Châtres* (1), pour aller au-devant de l'ennemi jusqu'à Orléans, et même par-delà, s'il est nécessaire. Les dispositions de cette campagne sont faites également pour pouvoir servir à l'offensive et à la défensive.

A la suite de cette guerre simulée, il cherche à prouver, par quantité d'exemples tirés des guerres de César, de celles de Condé et de Turenne, que les règles qu'il suit dans sa campagne hypothétique ne sont que celles-là mêmes qui ont été réellement pratiquées par les capitaines les plus expérimentés, et dont il avoit extrait les maximes établies dans sa première partie.

---

(1) Aujourd'hui *Arpajon*.

Voici un exemple frappant de l'influence que conservoient encore sur lui les préjugés contre lesquels il s'étoit le plus élevé :

« Il faut observer, dit-il, que notre camp fait » tête au nord et tourne le dos à Paris. Quand » l'armée aura traversé la ville, et qu'elle mar- » chera sur Lonjumeau, pour lors, elle tournera » encore le dos à la ville, mais elle fera tête au » sud. De la manière qu'elle est campée, il paroît » que l'aile droite, qui est près de Bondy, aura » son chemin bien plus court d'entrer dans Paris, » pour aller de là passer la Seine sur le *Pont-* » *Marie,* pour se rendre près de *Bicêtre,* et l'aile » gauche, qui est près de Saint-Denis, pour pas- » ser la Seine sur le *Pont-Royal;* les autres co- » lonnes de même. Mais, *si nous faisons notre* » *marche de cette manière, en arrivant près Bi-* » *cêtre, tous les corps de la droite se trouveront à* » *la gauche, et ceux de la gauche se trouveront* » *à la droite ;* et si, pour lors, il les falloit re- » mettre dans leur ordre *naturel* (1), cela ne » pourroit se faire qu'avec beaucoup de temps, » que peut-être l'ennemi ne nous donneroit pas.

» Si, pour n'en pas perdre, j'avois pu partir de » jour, j'aurois pris ce parti, et j'aurois fait de

(1) Voilà le mot qui exprime le préjugé.

» ma gauche ma droite dans l'ordre de bataille, » pour marcher et combattre, afin d'arriver plus » tôt sur l'ennemi, ce qui est la première chose » qu'il faut regarder (1); mais comme je puis, » durant la nuit, faire passer les troupes de la » droite à la gauche, et faire venir celles de la » gauche à la droite, et qu'elles pourront être » encore rendues, avant le jour, aux portes et » aux barrières de la ville; c'est ce qui m'a en- » gagé, ainsi que je vous l'ai déjà dit (il adresse » une sorte d'allocution aux officiers généraux » de son armée), d'envoyer ordre aux troupes » de se mettre en marche. »

« Voici, ajoute-t-il, Messieurs, des copies de » l'ordre de bataille, où tous les régimens sont » nommés et placés selon leur ancienneté. »

Dans cette opération, une des plus importantes de celles qu'il raconte, quel motif étranger à toute combinaison de l'art, quel préjugé fait ainsi éreinter les troupes par une double marche, au moment peut-être du combat? Le préjugé contre l'inversion qui avoit succédé au code des

---

(1) Voilà la vérité et la raison qui reprennent leurs droits, ou plutôt qui montrent leurs lumières; mais, *video meliora proboque, deteriora sequor;* tel est cet empire de la routine contre lequel Montaigne s'est révolté.

préséances privilégiées, et qui n'est pas moins que lui destructif de toute mobilité.

Toute cette seconde partie, qui abonde, d'ailleurs, en détails et en digressions du plus grand intérêt sur les belles actions, sur les fautes des grands capitaines, veut être lue d'un bout à l'autre et même sans interruption. Nous nous arrêterons, toutefois, à un passage, comme exemple de ces discussions, pour y relever une erreur dans laquelle nous avons peine à comprendre que Puységur ait pu tomber : c'est au sujet d'une opération rapportée dans les *Commentaires de César.*

Guischardt, dans ses observations critiques sur la guerre de César en Espagne, s'arrête aussi très-longuement sur ce récit et sur la manière dont Puységur l'a interprété. Voici le texte tel que Guischardt le traduit; l'opération a lieu aux environs de Lérida :

« César, afin que sa cavalerie n'eût pas tou-
» jours un grand détour à faire par le pont,
» ayant trouvé un endroit convenable pour son
» dessein, entreprit de faire plusieurs canaux
» de trente pieds de large, pour détourner, par
» leur moyen, une partie de la Sègre, et pouvoir
» faire un gué dans la rivière (1). »

---

(1) *Cæsar ne magno circuitu per pontem equitatus esset*

Toute la difficulté qu'ont trouvée Puységur et Guischardt est venue du mot *fossas*, où ils ont voulu voir autre chose que des tranchées dessinées en arcs de cercle, dont la Sègre est la corde. Guischardt suppose des fossés perpendiculaires sur la Sègre, et leur cherche un débouché lointain, difficile et chimérique pour qui a vu les lieux. Puységur, ce qui est le plus inconcevable, suppose des fossés sans issue, de véritables puisards, qui seroient de suite pleins.

Sur cette base, si peu raisonnable, il n'a pas de peine à élever mille difficultés insolubles.

« J'observerai, dit-il, à l'égard des fossés de » trente pieds de large que César fait faire pour » décharger le canal de la rivière et par là former » un gué, que cela est possible (1), mais que, » pour qu'un pareil ouvrage eût pu lui être utile, » il avoit trop peu de temps ; que la Sègre ayant » plus de quarante lieues de cours, et que plu- » sieurs autres rivières venant s'y jeter, quand » César veut former un gué près de son camp, » il faudroit que les lits de toutes les rivières au- » dessus de lui baissassent aussi à proportion, à

---

mittendus, nactus idoneum locum, fossas pedum XXX in latitudinem complures facere instituit, quibus partem aliquam Sicoris averteret vadumque in eo flumine efficeret.

(1) Cette possibilité est très-douteuse.

» moins qu'elles n'eussent quelques cataractes.
» Aussi ce gué, que César croit s'être procuré
» par ses travaux, n'est peut-être que l'effet de
» l'écoulement des eaux, qui s'étoient grossies au-
» paravant par la fonte des neiges, de sorte qu'en
» plusieurs endroits la rivière, d'elle-même, a
» pu se rendre guéable. »

Ceci est très-vrai, comme objection; mais où sera la solution?

Elle est cependant facile. Il est inconcevable que Santa-Cruz, Végèce et Hérodote, cités ou indiqués par Guischardt lui-même, ne l'aient pas mis sur la voie d'une opération si simple.

« Lorsque, dit Santa-Cruz, la principale dif-
» ficulté pour le passage d'une rivière vient de sa
» grande profondeur ou de son courant trop ra-
» pide (1), si vous manquez des préparatifs né-
» cessaires pour construire un pont, ou si la ra-
» pidité excessive des eaux ne le permet pas,
» cherchez quelque endroit où le rivage suive sa

(1) Cette dernière circonstance n'est point mise ici pour rien ; c'est lorsque les rivières ont beaucoup de pente, que les opérations telles que celle de César, sont faciles, et c'est pourquoi une partie de l'Espagne est fertilisée par des canaux d'arrosage, dont les eaux rentrent promptement dans les rivières d'où elles ont été tirées; ce qui ne se feroit pas aussi aisément dans de vastes plaines basses. Santa-Cruz avoit eu beaucoup de ces exemples sous les yeux.

» pente naturelle; coupez là son bord; et, après
» avoir ôté tous les obstacles du terrain qui pour-
» roient s'opposer à son nouveau cours, vous
» détournerez l'eau pour rendre le lit de la rivière
» plus bas, afin de la pouvoir passer : si ce n'est
» assez de couper le bord dans un endroit seul,
» vous le ferez dans plusieurs. Ce fut ainsi que
» César passa au gué la Ségre, quoiqu'il fût en
» présence de l'armée commandée par Afra-
» nius. »

Le premier qui s'avisa de cet expédient fut Cyrus. Selon Hérodote, un des chevaux blancs qui étoient sacrés étant entré dans l'eau pour passer le fleuve, fut emporté et submergé par les flots. Cyrus, piqué de cette aventure, menaça le fleuve de l'affoiblir si bien, que les femmes pourroient le passer sans se mouiller les genoux. Pour cet effet, il fit creuser cent quatre-vingts canaux, qui aboutissoient à cette rivière de chaque côté, ce qui la partagea en petites rigoles.

Cet exemple est devenu classique; et Végèce dit, comme une chose usuelle, dans son chapitre du passage des rivières, que, quand un fleuve est trop profond pour qu'on puisse le passer à gué, si les bords sont sans aspérités, il faut le diviser en plusieurs branches par des

tranchées qui conduisent les eaux, qu'on passe facilement ainsi partagées (1).

On peut s'assurer, par la visite des lieux, de la simplicité d'une opération qui a mille exemples en Espagne. Depuis les *Casas Alender*, sous Lérida, jusqu'à l'embouchure du ruisseau des Capucins dans la Sègre, il y a environ une lieue de France : c'est dans cet espace que Guischardt désigne, avec raison, l'endroit où César passa au gué. Or, dans cet espace du cours de la Sègre, tout le terrain de la rive droite est fort uni, et n'a d'autre inflexion que la pente même de la rivière. C'est justement ce qu'il faut pour favoriser l'opération très-simple qu'indique César sans détail, que Végèce conseille avec aussi peu d'explication, Santa-Cruz d'une manière plus expresse, à la place de laquelle Guischardt, accoutumé aux rivières des pays de plaine (2), subs-

(1) *Cùm altior fluctus nec equitem nec peditem patiatur, si per plana discurrat, ductis multifariàm spargitur fossis divisusque facilè transitur.* Guischardt attribue à l'Euphrate ce qu'Hérodote dit du Gyndes ; de plus, il cite Crésus qui, par la même opération de détourner et de changer le cours d'un fleuve, se trouva campé sur le fleuve Halis, du côté opposé où il étoit la veille. Guischardt rapporte ces traits et n'en tire aucune conséquence pour expliquer l'opération de César, qui est, mot pour mot, dans le passage de Végèce.

(2) Guischardt a toujours vécu et fait la guerre dans le nord

titue des procédés aussi longs et aussi difficiles que chanceux, et enfin que Puységur refuse de comprendre, parce qu'il est prévenu contre César. Il vient de discuter plusieurs passages des Commentaires de César et des *Mémoires de Turenne;* il a comparé leurs opérations et leur manière de les raconter, qui n'est pas en l'honneur de la modestie et de la véracité de César.

§ IV.

Réflexions militaires de Santa-Cruz.

J.-J. Rousseau remarque que peu d'Espagnols voyagent, mais que tous ceux qu'il a vus portoient dans les pays qu'ils parcouroient un esprit d'observation et de sagesse, qui leur faisoit retirer de leurs courses plus de fruit et de profit que n'en retiroient les voyageurs d'aucune autre nation européenne.

De même, les Espagnols ont peu écrit en comparaison des autres nations lettrées; mais, dans presque tous les genres, ils ont quelque

de l'Europe, où les rivières ont peu de pente, en comparaison de celles qui tombent des Alpes ou des Pyrénées. Elles sont habituellement bien plus fortes et bien plus profondes dans les pays bas et plats du nord de l'Europe.

composition qui se place au premier rang parmi les ouvrages analogues des autres peuples.

Quand l'ouvrage de Santa-Cruz a été traduit (1), il n'y avoit rien dans notre langue et il n'y a peut-être rien encore d'aussi complet pour toutes les parties sublimes de l'art, surtout pour la partie morale et la haute stratégie. Sans doute, cet ouvrage n'est pas sans défaut; il pèche peut-être par l'abondance; mais cette abondance est rangée dans un si bel ordre qu'elle ne fatigue jamais; elle est, en général, d'un choix si sain qu'elle pourra toujours profiter à qui voudra y puiser.

On a fait, en espagnol, un abrégé de ce livre du marquis de Santa-Cruz (2); il est réduit à peu près des quatre cinquièmes; on y a laissé avec soin presque tout ce qui appartient en

(1) Par M. de Vergy; il a ajouté au titre de *Réflexions militaires* l'épithète de *politiques;* et il justifie, d'une manière assez plausible, cette variante; on trouve, dans cette traduction, des distractions étranges. Santa-Cruz, en parlant de la bataille d'*Issus*, du général de la ligue achéenne, *Aratus*, dit, selon le génie de sa langue, *Arato, Isso;* le traducteur français répète *Isso, Arato;* et, ce qui est plus extraordinaire, l'encyclopédie méthodique, qui copie des demi-volumes entiers de Santa-Cruz, ne corrige point cette étourderie.

(2) Sous ce titre : *Compendio de los veinte libros de reflexiones militares, de Santa-Cruz, Madrid, en la imprenta real*, 1787.

propre à l'auteur. On a élagué principalement cette foule de traits historiques qu'il rassemble de toutes parts et qu'il appelle au secours de toutes ses opinions, de toutes ses maximes, de toutes ses assertions, de tous ses conseils; sous cette forme, l'ouvrage, plus commode et plus portatif, est d'un usage plus facile et plus général; je crois cependant que l'on doit préférer l'original.

On aime à voir toutes les nations et tous les siècles devenir tributaires de la science militaire. Néanmoins, le marquis de Santa-Cruz a compris qu'on pourroit lui faire quelque reproche de prolixité et de compilation; et il a été au-devant d'assez bonne grâce, cherchant à expliquer plutôt qu'à justifier son procédé.

Le plan de l'ouvrage est simple, clair, facile à saisir.

Si Santa-Cruz avoit pris un soldat à l'âge où il embrasse le parti des armes, qu'il l'eût conduit de grade en grade, de mérite en mérite, d'action en action, jusqu'au rang de général en chef, et que là il l'eût fait agir dans ce rôle, en toute hypothèse et en tout sens, il auroit paru embrasser un plan d'une étendue effrayante pour l'imagination la plus hardie et pour l'attention la plus robuste. Toutefois, de ce plan immense il n'a écarté que la moindre partie, celle des grades

au-dessous du général, où la multiplicité des détails fait seule le travail et la difficulté; et encore ces détails rentrent presque tous, l'un après l'autre et pièce à pièce, dans le plan adopté. L'ouvrage offre, en quelque sorte, une encyclopédie militaire sous une forme vivante, agissante, pleine d'intérêt et d'instruction bonne pour tous les grades, utile pour tous les emplois, dans le développement apparent d'un seul, mais de celui qui les embrasse, qui les domine et les anime tous.

L'auteur place donc successivement son acteur principal, ou même, si l'on veut, unique, dans toutes les situations, aux prises avec toutes les difficultés d'où qu'elles puissent survenir, avec tous les obstacles de quelque nature qu'ils soient et de quelque manière qu'ils puissent se former, avec tous les pièges de la fortune, ses revers et ses caresses presque également redoutables; et, quand il l'a conduit au point de bonheur et de considération que la sagesse peut desirer et que la raison peut espérer, il lui conseille de s'y tenir et de ne pas compromettre ce qu'il a acquis de gloire par de nouvelles entreprises que l'âge refuseroit de seconder.

Il cite les paroles d'Annibal à Scipion, et les applique au guerrier de son invention qu'il vient de rendre illustre : « Quel est l'homme sage qui

» peut vouloir courir un aussi grand risque?
» Songez que vous n'augmenterez pas votre
» gloire et celle de votre patrie, si la victoire
» vous favorise, et que vous ruinez l'une et
» l'autre, si elle vous abandonne. »

Un petit nombre de sages héros, et le seul Frédéric dans les temps modernes, ont écouté ces conseils de la sagesse et craint de pousser à bout la fortune.

§ V.

Histoire de la Milice française du P. Daniel.

Cet ouvrage est évidemment composé du résidu des matériaux que l'auteur avoit ramassés et qui n'avoient pu entrer dans son *Histoire de France*, où la partie militaire est incomparablement la mieux traitée.

Il ne faut point espérer de trouver dans cette histoire de la milice française beaucoup de discussions critiques sur l'essence de l'art; s'il s'en présente quelques-unes, l'auteur ne les a point cherchées; son intention, en écrivant, et toutes ses recherches se bornent à rassembler des faits plus ou moins curieux, entre lesquels il n'établit presque jamais de rapports ni de comparaisons.

Il expose à la curiosité du prince (Louis XV),

à qui l'ouvrage est dédié, *les fonctions*, *les devoirs*, *les prérogatives tant des officiers que des corps qui composent ses armées; l'interêt des gens de guerre, ce qui a rapport à leurs emplois, à leurs charges, aux corps dont ils sont, ce que plusieurs ne savent pas et ce qu'il leur sied bien à tous de ne pas entièrement ignorer*, etc., etc.... Ainsi on promet une histoire des diplômes militaires, sous ce rapport on tiendra parole.

Sur toutes les antiquités, sur les anciennes armes et sur le passage des anciennes aux modernes, il y a beaucoup de détails intéressans, et l'ouvrage mérite, à tous égards, d'être consulté.

Les machines de guerre de l'antiquité et du moyen-âge y sont bien décrites et aussi intelligibles au moins que dans Folard et Maizeroy, ce qui ne veut pas dire qu'aucun des trois, ni personne, soit bien sûr de son fait, ni qu'il soit facile d'entendre clairement, sur ce point, les anciens, et de concilier des passages qui semblent contradictoires.

Plus obscures encore sont la plupart des batailles du moyen-âge, bien que quelques-unes soient assez habilement débrouillées; les tristes batailles de Poitiers, de Créci et d'Azincourt, y sont fort bien détaillées.

Les remarques politiques et morales n'abon-

dent pas chez le P. Daniel, aux endroits mêmes qui semblent le plus devoir les provoquer.

Par exemple, il raconte que François Ier avoit rendu un édit pour que tous gendarmes et autres Français *courussent sus sans miséricorde* à des *bandes* qui infestoient le royaume, et dont ce même édit fait une peinture absolument semblable à celle que fait Machiavel des *Condottieri d'Italie*. Il remarque que ce furent, non les légions de François Ier, recrutées aux termes des ordonnances de ce Roi parmi *les vagabonds et gens sans aveu*, mais les bourgeois d'Autun qui, les premiers, osèrent exécuter l'édit; ils levèrent des milices pour marcher contre ces aventuriers attroupés; ils les battirent, les dissippèrent, en prirent plusieurs, les firent pendre, et quantité d'autres villes, à leur exemple, s'enhardirent et délivrèrent leur territoire de ces brigands.

Le texte étoit fécond en considérations, sur le choix des hommes de guerre, sur ces *francs archers des communes* mis en oubli depuis l'établissement des troupes permanentes; Daniel dit le fait sans aucune réflexion.

Fidèle à ce qu'il a annoncé, qu'il seroit l'historien des *préséances*, il rapporte les pièces du procès de M. de Rodes et de M. de Pallezzeau, parce que celui-ci, en vertu de quelque charge qu'il avoit, soit dans la gendarmerie, soit dans

la cavalerie, prétendoit se faire obéir par la cornette blanche dont M. de Rodes étoit pourvu.

On conçoit que ces graves différends ne sont point entrés dans notre plan.

Daniel met également Bussy-Rabutin aux prises avec deux maréchaux de France, pour savoir s'ils doivent obéir à Turenne, ainsi que le Roi l'a ordonné.

Si l'on veut avoir une idée de la licence des gens de guerre à une certaine époque, et la comparer à la discipline d'aujourd'hui, on peut voir, au commencement de son règne, Louis XIV, ce prince si ami de l'ordre, obligé de dire en propres termes dans une ordonnance : *Qu'aucun de mes gardes, lorsqu'ils seront dans un poste, ne maltraite personne sans sujet*, etc.

On y voit qu'à peine le régiment des gardes françaises institué, son colonel refusa obéissance au colonel-général de l'infanterie française. Cependant on n'osoit pas d'abord soutenir tout haut ces prétentions; depuis on se perfectionna.

L'histoire des légions instituées par François Ier, et de toute l'infanterie, est très-bien déduite dans l'ouvrage du P. Daniel

Les longs détails qui suivent sur l'histoire des régimens d'infanterie et ceux qu'il donne sur tous les corps en général, seront toujours intéressans.

Sur les *anspezzados*, ou *lances pezzades* (1), on trouvera des détails curieux, etc., etc.

§ VI.

Du marquis de Quinci et de son Histoire militaire de Louis XIV.

« Le marquis de Quinci, auteur de l'*Histoire militaire de Louis XIV*, entre dans de grands détails utiles pour ceux qui veulent suivre, dans leur lecture, les opérations d'une campagne. »

Ainsi s'exprime Voltaire, qui ajoute quelques réflexions, à la louange de M. de Quinci. dans l'article qu'il lui consacre à la fin de son *Siècle de Louis XIV*.

Voltaire ne considère pas le marquis de Quinci comme écrivain ; il auroit été choqué de ses niaiseries.

Au milieu d'une marche et d'une opération militaire importante, il ne manque pas de consigner que le duc de Bourgogne alla à la chasse et de désigner les pièces de gibier qu'il tua.

Dans les narrations les plus sérieuses, comme celle des derniers momens de Louis XIV, Quinci insiste sur des circonstances si puériles que son

(1) Soldats appointés ; dans l'origine, selon Daniel, lances rompues, cavaliers démontés mis en subsistance dans un corps d'infanterie.

récit auroit l'air d'un persifflage indécent, si sa bonne foi étoit moins évidente.

Ces taches légères n'ôteroient rien à la valeur réelle de l'ouvrage et à son utilité, s'il n'offroit que ce genre de défauts, si le marquis de Quinci, gazettier honnête et impartial, qui, à un peu de flatterie près, paroît juste, avoit au moins toujours le mérite d'être clair et de n'omettre rien de ce qui a été décisif; mais il ne sait pas toujours le discerner, et il est souvent difficile de comprendre, à la lecture de son récit, ce qui a fait perdre ou gagner une bataille; il en néglige quelquefois les circonstances les plus importantes.

A la bataille de Friedlingue, on ne comprend rien à la belle manœuvre de M. de Magnac si parfaitement bien expliquée par Feuquières.

A Luzzara, il n'est pas question de l'embuscade du prince Eugène, qui paroît au maréchal de Saxe si remarquable et qui donne un caractère si particulier à cette journée (1).

A Fleurus, il n'est rien dit du mouvement si habile, si prompt, si décisif que Luxembourg fit exécuter à la cavalerie de M. de Gournay.

Mais, en revanche, dans le récit de la journée de Valcourt, sa narration est très-longue et aussi

(1) Voyez I[re] partie, dernier chapitre du II[e] livre.

incompréhensible que l'intention et la conduite du maréchal d'Humières.

Malgré tout ce qui manque au marquis de Quinci, et on voit qu'il lui manque des parties essentielles, son *Histoire militaire de Louis XIV* entrera toujours dans la bibliothèque d'un homme qui étudie la guerre; on ne trouve guère que là rassemblés et rapprochés les faits en si grand nombre et si importans qui se sont passés pendant un aussi long règne et sur un si vaste théâtre.

Le marquis de Quinci a donné aussi des maximes de guerre, une espèce d'art militaire beaucoup au-dessous de son Histoire; cet homme, qui a vu la guerre quarante ans et dans des fonctions intéressantes (1), ne s'élève jamais au-dessus de la sphère d'un quartier-maître ou d'un sergent de bataille. Nous avons cité à peu près ce qu'il y a de plus saillant et de plus utile à connoître relativement au changement que les ordres de bataille éprouvèrent après la mort de Turenne. Excepté ce que le marquis de Quinci

(1) Il a été *lieutenant-général d'artillerie ;* ce qui ne veut pas dire *lieutenant-général des armées du Roi*, mais bien le commandant de l'artillerie d'un corps d'armée. Il paroît n'avoir été que *brigadier*, et ce n'étoit qu'un grade honoraire, puisqu'il ne commandoit point de *brigade ;* mais ses fonctions dans l'artillerie n'étoient point sans importance.

emprunte à Vauban, on ne peut guère plus lire son prétendu *art de la guerre*(1), que par la curiosité de quelques détails d'administration ou de formation qui du moins ont le mérite d'en exposer naïvement tous les inconvéniens, mais sans que l'auteur témoigne la moindre envie de les corriger, ou qu'il ait seulement l'air de les sentir.

Après avoir donné, à sa manière, le détail des fonctions de tous les grades, voici ce qu'on lit à l'article *du soldat* qui pouvoit offrir un texte si fécond, nous rapportons l'article entier.

« Les soldats doivent connoître tous les offi-
» ciers pour leur porter le respect qu'ils leur
» doivent, et ne jamais tirer l'épée contre eux sous
» peine de la vie; ils ne doivent point coucher
» hors du quartier ou du camp sans congé; leur
» exercice est de bien manier leurs armes, de
» les tenir propres et nettes, de faire bien leurs
» factions, et d'être toujours diligens à se ren-
» dre aux drapeaux; leur paye est de cinq sols
» par jour dont on leur en retient un pour leur
» entretien; ils n'ont qu'un sol en campagne,
» une ration de pain et de la viande. »

Cet article donne une idée assez juste du livre entier et de tous les livres de M. de Quinci. On

(1) Il l'a intitulé ainsi, mais sans prétention et sans malice.

y trouve les faits qu'il avoit sous les yeux et qui, vulgaires de son temps et sans valeur, deviennent chaque jour plus intéressans comme *historiques*.

On conçoit quel doit être, de la même main, l'article *du général en chef*; on y apprendra que le roi lui paie quatre aides de camp à cent écus par mois de quarante-cinq jours, etc., etc. Ces bizarreries et ces différences de paye et de mois viennent, sans doute, du temps où l'on ne payoit les bandes qu'en campagne; elles sont mentionnées à chaque grade; mais l'article le plus curieux est celui du *major d'infanterie* qui a la *paye de capitaine sans compter les revenans bons*.

§ VII.

Des Ouvrages de M. de Turpin.

L'écrivain militaire qui a réuni, à lui seul, le plus grand nombre des défauts et des inconvéniens de Feuquières, à la malignité près, de Folard et de leurs infatigables imitateurs, et dans lequel on peut les juger tous, c'est sans contredit M. de Turpin. Ses compositions sont beaucoup plus volumineuses que celles de Folard; il a écrit un *Art de la Guerre*, des *Commentaires sur Végèce*, des *Commentaires sur Montécuculli*, des *Commentaires sur les Commentaires de Cé-*

sar ; tout cela forme plus de douze gros volumes dans lesquels il parle de tout, à propos de tout, sans vues, sans plan, sans système qui coordonne les parties. Ce qu'il dit à propos de Végèce, il le diroit également à propos de César ou de Montécuculli : les transpositions seroient sans inconvéniens, on ne les devineroit pas.

C'est peu que l'absence totale de tout mérite d'ordre et d'ensemble, les détails sont choisis au hasard, et quelquefois les faits allégués et placés avec une distraction et une inexactitude étranges.

Ainsi, M. de Turpin, après avoir dit avec raison que l'empereur Adrien fut le créateur de la cohorte milliaire, fait mention, quelques pages après, de la cohorte milliaire comme agissant à la bataille de Pharsale.

On pourroit citer une grande quantité d'exemples de ce genre.

Il y a, sans doute, de bonnes choses dans les ouvrages de M. de Turpin, mais elles sont partout. D'ailleurs, il paroît que M. de Turpin avoit fort bien fait la guerre dans les troupes légères, il étoit parvenu au grade de lieutenant-général.

LIVRE III.

État de l'Art vers le milieu du XVIIIe *siècle.*

CHAPITRE PREMIER.

Du Maréchal de Saxe.

§ Ier.

De la France et de l'Europe, sous les rapports militaires, vers le milieu du XVIIIe *siècle.*

Nous avons signalé le commencement du XVIIe siècle, comme une ère nouvelle pour les sociétés européennes. En possession, à cette époque, d'une foule de moyens récens de perfectionnement, elles ont marché à grands pas dans la carrière qui venoit de leur être ouverte. A peine un siècle et demi s'est écoulé, grâce à cette influence, l'aspect de l'Europe, et surtout de la France, est entièrement méconnoissable.

Quand on voit encore, dans les premières années de ce XVII siècle, ces conspirations qui pouvoient se tramer à loisir, ces déplacemens, ces longs voyages qu'on exécutoit en troupe et

en armes, sans être découvert (1); ces rendez-vous qu'on s'assignoit impunément; ces places dont, au milieu de l'État, des particuliers trouvoient moyen de s'assurer; tous ces mouvemens qu'on déroboit à la vigilance ou à l'action de l'autorité; ces forces partielles ou combinées qu'on pouvoit faire agir sans cesse et sur tous les points; enfin, quand on examine avec quelque réflexion les ressorts et les moyens des affaires à cette époque, on reconnoît aisément que la plupart de ces souvenirs et de ces détails ne ressemblent, que par bien peu d'endroits, à des temps plus modernes, aux mœurs que nous avons vues dans notre enfance, surtout à nos mœurs actuelles.

Ces observations s'appliquent aux objets militaires comme à ceux du gouvernement, aux opérations de la guerre comme à celles de la politique, et de l'administration.

Avez-vous le même besoin de faire des camps et de vous retrancher partout, quand, à chaque pas, sur chaque rivière, dans chaque position, vous trouvez des villes, des enceintes qui sont pour vous des camps retranchés, préparés d'avance et faciles à approprier à vos vues?

---

(1) Comme le voyage du duc d'Epernon, de Metz à Blois, pour tirer la reine-mère de prison, etc., etc.

Avez-vous besoin sur le Rhin, sur la Meuse, sur l'Escaut, d'autant de cavalerie, que lorsque ces provinces étoient ce qu'est encore aujourd'hui l'Estramadure espagnole, ce qu'est une partie du Hanovre?

Au lieu de ces vastes bruyères sur lesquelles votre cavalerie pouvoit se répandre, et faire en masse ou en ligne des manœuvres, des campemens ou de longs trajets, vous trouvez, à chaque pas, des haies, des fossés, des clôtures et des cultures de toute espèce.

Mettrez-vous la même importance à tenir des défilés, des cols, des passages naturels, quand l'art a créé partout de nouveaux chemins et de nombreux passages?

Prétendrez-vous encore garder un pays en occupant quelques positions réputées par tradition très-importantes, quand vous pouvez être débordé de tous côtés par des armées supérieures, à cause de la récente multiplicité des moyens de communication?

Ouvrirez-vous avec peine et travail des chemins incommodes au milieu de la campagne et à travers tous les obstacles naturels, quand votre ennemi peut rouler sur de larges chaussées une énorme artillerie, et marcher rapidement sur votre capitale ou sur telle autre ville importante de l'État que vous défendez?

Avec ces nouvelles données, une nouvelle révolution étoit donc nécessaire dans l'art de la guerre.

Mais cette révolution, qui s'effectuera principalement hors de la France et souvent contre elle, produira d'abord, parmi nous, plutôt des discussions curieuses et embarrassantes que des réformes utiles, plutôt des textes et des argumens contestés, que des résultats clairs et positifs.

Telle est la matière, tels sont les principaux détails de la scène historique et militaire qui va s'ouvrir devant nous.

Le maréchal de Saxe contribue à la remplir moins par ses faits d'armes que par ses ouvrages; car, s'il a conseillé une méthode nouvelle, il a combattu selon l'ancienne.

Frédéric II y paroît avec ses actions plus remarquable que ses ouvrages (1); mais un écrivain d'un talent éminent, Guibert, se charge de développer à l'Europe, et surtout à la France, les secrets du héros de la Prusse et du XVIIIe siècle.

Guibert trouva d'ardens contradicteurs qui, avec un talent moindre, mais une instruction et des vues qui méritoient quelque attention, reprirent des erremens essayés trois fois sous le

---

(1) Ses ouvrages sont écrits dans des vues politiques, qui ne lui permettent pas de dire la vérité.

règne précédent, et proposèrent à leur tour des améliorations qu'ils prétendoient marquer d'un sceau patriotique.

Un étranger, jugeant de sang-froid des disputes si animées, sans intérêt personnel, cherchant la vérité dans le choc des opinions, ayant vu beaucoup de peuples et d'armées, dépouillé de toutes préventions, hors celles que lui inspiroit l'orgueil national, forma un faisceau lumineux de cette multitude d'étincelles, et porta une simplicité féconde au milieu de cette stérile abondance.

L'autorité de Lloyd fut principalement celle à laquelle les hommes éclairés se rallièrent et se tinrent jusques aux grandes expériences de la révolution, qui confirmèrent la plupart des jugemens du général anglais.

A mesure que les opinions, les faits et les temps dont nous rendons compte, se rapprochent de l'époque où nous écrivons, nous avons dû donner un autre caractère, une autre couleur à nos récits et à nos discussions : cette couleur doit prendre encore une nouvelle nuance.

Les faits sont récens, nombreux, connus; les narrations multipliées, les traditions présentes à tous les esprits; le théâtre de la guerre est le même, à peu de chose près, que celui où nous avons nous-mêmes combattu; les données semblables, pres-

que en tout, à ce que nous ont offert les guerres que nous avons faites.

Nous devons donc, de plus en plus, nous montrer sobres de détails, les choisir avec soin, et craindre de fatiguer le lecteur, en lui remettant trop souvent sous les yeux ce qu'il a pu observer mieux que nous : les traits caractéristiques doivent seuls nous occuper.

§ II.

Le Maréchal de Saxe ; son Caractère ; Influence de son siècle sur ses Opinions et ses Systèmes militaires.

On rapporte que, dans sa première jeunesse, le comte de Saxe s'étoit passionné pour l'ouvrage du platonicien Onosandre sur les conditions d'un chef d'armée (1), au point qu'il le portoit presque toujours dans sa poche.

Le caractère particulier de cet écrivain, qui, d'ailleurs, n'offre rien de bien transcendant, c'est l'observation philosophique du cœur humain appliquée à l'art de la guerre ; et c'est par là seulement qu'on peut expliquer cette sympathie

---

(1) Cet ouvrage est traduit dans la *Bibliothèque militaire du baron de Zurlauben*. Nous avons déjà indiqué la traduction de Guischardt.

qui se déclara entre l'écrivain et son jeune lecteur. Celui-ci devoit un jour fonder sur ce qu'il appelle le *cœur humain* une partie des principes dont il a fait des maximes de guerre, des préceptes de stratégie morale.

Rien n'expliquera plus clairement notre pensée et celle du maréchal de Saxe, que les passages suivans. Il s'agit d'abord d'une attaque de retranchement.

« Supposé, dit-il, qu'une colonne attaque un » retranchement, et que sa tête soit sur le bord » du fossé; s'il paroît, à cent pas de là, hors du » retranchement, une poignée de gens, il est » certain que la tête de cette colonne s'arrêtera, » ou ne sera pas suivie. Pourquoi? *C'est le cœur* » *humain.....* »

Il applique les mêmes observations à la défense.

« Lorsque l'on est obligé de défendre des re» tranchemens, il faut bien se garder de mettre » les bataillons tout contre le parapet, parce que, » si l'ennemi a une fois le pied dessus, ce qui est » derrière se sauvera. Cela vient de ce que la » tête tourne toujours aux hommes, lorsqu'il leur » arrive des choses auxquelles ils ne s'attendent » pas. Cette règle est générale à la guerre; elle » décide de toutes les batailles et de toutes les » affaires. *C'est ce que j'appelle le cœur humain,*

» *et c'est ce qui m'a fait composer cet ouvrage* (1);
» *je ne pense pas que personne se soit avisé d'y*
» *chercher la raison de la plupart des mauvais*
» *succès*......... Un rien change tout à la guerre,
» et les foibles mortels ne se mènent que par
» l'opinion. »

Voici ce qu'il dit, au sujet des passages de rivières :

« Il n'est pas si aisé que l'on s'imagine d'em-
» pêcher l'ennemi de passer une rivière, et *il le*
» *peut plus aisément en venant vous attaquer*
» *qu'en se retirant devant vous.* Dans l'un de ces
» cas, il vous montre sa tête, et la soutient d'un
» grand feu d'artillerie; et dans l'autre il vous
» montre la queue, qui est de très-difficile re-
» traite, d'autant plus que l'on se presse, et que
» l'on ne fait jamais cette disposition avec tant
» de soin que lorsqu'on attaque, et que tout le
» monde dans une retraite contracte une espèce
» de timidité, qui fait que vous êtes à moitié
» battu. Il seroit encore difficile de donner une
» bonne raison de cela, et l'on doit toujours la
» chercher dans le *cœur humain.* »

Avec cette donnée, comme avec un fil conducteur, lisez, examinez tout ce qu'a écrit le maréchal de Saxe, tout ce qu'il a conseillé pour la stratégie, pour la tactique, pour la composition,

(1) L'ouvrage intitulé *Mes Rêveries.*

pour la formation, pour la manœuvre de ses bataillons, pour la combinaison des différentes armes, pour le choix des fronts étendus ou des colonnes, etc., etc.; vous aurez la pensée régulatrice et savante de toutes ses propositions, soit qu'il crée ou qu'il modifie, qu'il amende ou qu'il proscrive.

On n'a pas assez remarqué jusqu'ici combien le maréchal de Saxe, dans ses écrits, dans ses actions, dans ses opinions, avoit porté l'empreinte du siècle où il a vécu. On sait qu'il méprisoit les courtisans, la futilité de leur vie et de leurs intrigues, le vide de leur tête; il vivoit à Paris dans une société qui n'étoit point la leur, mais celle des savans, des artistes, des hommes de lettres. On sait qu'il appeloit la vie humaine du nom philosophique de rêve; il l'appliqua à la sienne, et mourut en disant à son médecin Sénac, qui étoit son ami, et à qui il vouloit parler de sa gloire comme de sa fortune : *Sénac, j'ai fait un beau rêve* (1).

Qu'on lise encore le passage suivant, et qu'on dise s'il est possible d'y méconnoître le cachet du XVIIIe siècle. On y trouve même le vice du temps, qui étoit un peu d'emphase et de déclamation.

« Quel spectacle, dit le comte de Saxe, nous

---

(1) Par la même raison il intitula ses mémoires *Rêveries*.

» présentent aujourd'hui les nations! On voit » quelques hommes riches, oisifs et voluptueux, » qui font leur bonheur aux dépens d'une mul- » titude qui flatte leurs passions, et qui ne peut » subsister qu'en leur préparant sans cesse de » nouvelles voluptés. Cet assemblage d'hommes » oppresseurs et opprimés forme ce qu'on ap- » pelle la société; et cette société rassemble ce » qu'elle a de plus vil et de plus méprisable, et » en fait des soldats. Ce n'est pas avec de pareilles » mœurs, ni avec de pareils bras, que les Ro- » mains ont vaincu l'univers. »

Certainement, sous le rapport de la guerre, il est impossible de prendre les choses de plus haut et à des sources plus philosophiques.

C'est le caractère qui nous paroît spécial au maréchal de Saxe, et qui n'appartient à nul autre écrivain militaire depuis Machiavel jusqu'à lui; et encore Machiavel a-t-il une autre teinte : s'il y a autant de philosophie chez le secrétaire de Florence, il y a plus de philantropie chez le vainqueur de Fontenoy.

§ III.

Formation existante sous le maréchal de Saxe; Formation qu'il préfère.

Après la mort du prince, à qui un retour imprévu de la fortune militaire avoit enfin permis,

deux ans auparavant, de signer à Utrecht une paix long-temps sollicitée en vain, la France, dont la gloire au dehors n'étoit plus qu'un souvenir presque effacé et l'accablement au dedans une réalité trop sensible, détourna ses regards de ces trophées guerriers, qu'elle accusoit de sa ruine et de son oppression, et les porta vers d'autres jeux de la fortune (1). Deux ministres, amis de la paix, l'un par corruption (2), l'autre par timidité (3), l'entretinrent dans ce dégoût. Le dernier ne fit la guerre qu'à regret, et en trouva tous les instrumens dans un état de confusion et de foiblesse. C'est ce qui se voit, entre autres monumens, avec le plus grand détail dans un ouvrage publié en 1744. Cet écrit, portant la date du camp sous Tournay et le titre de *Traité des Légions*, fut attribué au comte de Saxe. Il n'est pas de lui; il ne méritoit pas toute la vogue qu'il eut; mais, parmi des idées foibles et fausses, à côté de propositions insuffisantes, il y a dans ce court mémoire un tableau curieux de l'entière désorganisation morale et matérielle qui affligeoit l'armée : mauvaise formation, incapacité des officiers généraux, inexpérience des

(1) Le système de Law, etc.

(2) Dubois, pensionnaire de l'Angleterre.

(3) Fleury.

chefs de corps, indiscipline des officiers particuliers, et par suite, ignorance et indiscipline du soldat. Ce tableau porte tous les caractères de la vérité.

Ce fut dans cet état de l'art et du métier de la guerre, parmi nous, que le comte de Saxe vint nous consacrer son génie et son bras.

Ce que Polybe a écrit sur la milice romaine nous a donné lieu d'observer combien un étranger voit plus curieusement, rend plus soigneusement les usages, les institutions d'une nation, que ceux qui sont nés dans son sein. Nous avons souvent répété cette observation; il nous est impossible de n'y pas revenir dans cette occasion. Nous ferons remarquer, de plus, que Polybe n'eut jamais dans Rome aucune autorité; ce n'étoit qu'un témoin digne d'être juge, mais un simple témoin. Le maréchal de Saxe eut de plus que lui l'expérience personnelle du commandement, l'habitude de l'autorité sur ceux dont il étudioit les mœurs.

Les bataillons en usage du temps du maréchal étoient, au commencement des campagnes, sur quatre de hauteur, de cent cinquante à deux cents files; pour conserver le même nombre de files, ils n'étoient que sur trois, à la fin de la campagne.

Une compagnie de grenadiers étoit à une aile,

un piquet d'élite à l'autre; le bataillon étoit divisé en seize parties ou sections (1).

Il blâme cette méthode comme une ordonnance trop étendue, et regarde la marche de ce long et mince bataillon en front de bandière comme impossible avec ordre et succès.

Ce qu'il propose à la place est réellement dans le système du chevalier Folard, et, en remontant plus haut, de Montécuculli; il le combine avec la méthode romaine des manipules, mais non placés en quinconce. Il admet des armés à la légère, auxquels il donne les fonctions des vélites. Il forme ses centuries, d'abord sur quatre de hauteur, les deux premiers rangs armés de fusils, les deux autres de piques; pour ses pelotons d'attaque, il admet une profondeur de huit files, pas davantage, ou plutôt ce sont deux lignes pressées l'une derrière l'autre. D'ailleurs,

---

(1) Ces grenadiers à droite, ce piquet d'élite à gauche, remplacé depuis par les chasseurs, sont un signe de foiblesse et d'altération dans la composition. On veut assurer les flancs du bataillon par des hommes de choix; ainsi on faisoit deux cohortes milliaires pour flanquer la foible légion décrite par Végèce. Il ne faut jamais laisser passer, sans les remarquer, ces preuves de décadence qui se manifestent partout de la même manière; ces rapports servent à établir des systèmes, et ces systèmes constituent la science ou du moins l'éclairent toujours utilement.

il prescrit des boucliers, des piques de son invention; et enfin il regrette *la baïonnette à manche de bois*, parce que, s'enfonçant dans le canon, elle empêchoit de tirer. Or, il ne laisse échapper aucune occasion de s'élever contre ce qu'il appelle la *Tirerie.* Au moyen des intervalles qu'il admet entre ses troupes élémentaires, son bataillon, rangé sur huit de hauteur, peut encore déborder le bataillon qui lui est opposé, rangé sur quatre hommes de profondeur sans intervalles sur le front. C'est ainsi qu'il prétend réunir les avantages de la colonne et du front étendu, de l'ordre profond et de l'ordre mince, de la phalange et de la légion. Telle est l'idée sommaire de sa formation; elle n'a jamais été mise en pratique, jamais essayée ni par les partisans de l'ordre profond ni par les partisans de l'ordre mince. Toutefois, on peut beaucoup profiter à l'étude des motifs et des considérations qui avoient engagé le maréchal à la proposer. Ce qu'on en peut conclure de plus certain, c'est que tous les accessoires et les motifs de ses propositions le rangent parmi les soutiens de l'ordre profond, tel qu'on l'a long-temps entendu.

Quant à la cavalerie, elle étoit encore plus exactement que l'infanterie semblable à ce qu'elle avoit été du temps de Puységur; on verra les idées du maréchal de Saxe sur cet objet, après

avoir vu les améliorations qu'on lui doit, et parmi celles qu'on peut lui devoir encore.

§ IV.

Améliorations exécutées par le maréchal de Saxe. Innovations proposées par lui et exécutées après lui.

Le comte de Saxe n'étoit pas un souverain commandant ses propres armées; il ne put pas faire, pendant la guerre et par l'exercice d'un pouvoir absolu, les innovations qu'il méditoit. Il survécut trop peu à ses succès pour pouvoir les faire toutes pendant la paix par le poids de l'autorité de son nom et de sa gloire. Mais il effectua du moins la révolution à laquelle il attachoit le plus d'importance; il fit adopter aux troupes le pas cadencé; il en jugeoit d'avance tous les effets.

« L'on ne sauroit, dit-il, faire charger un ba-
» taillon à quatre de hauteur seulement, que
» l'on ne tombe dans le cas que je viens de dire
» (flottement, rupture); à moins que l'on ne
» marche comme des fourmis, on arrivera tou-
» jours sur l'ennemi à rangs ouverts : quel dé-
» faut énorme! c'est là la source de la *tirerie*,
» parce que, pour charger autrement, il faut
» marcher vîte et ensemble, et qu'on ne le peut,
» parce qu'on ne sauroit marcher sur dix-huit

» pouces (d'espace pour chaque soldat) *sans le*
» *tact.*

» Il est impossible aussi que les Romains et les
» Macédoniens aient pu marcher *sans le tact* (1)
» ou la cadence, parce qu'ils étoient sur un or-
» dre serré et profond. Tout le monde a parlé
» de cet ordre, personne n'en a, ce me semble,
» pénétré le secret. »

C'est donc à tort que quelques partisans exclusifs de l'ordre mince ont cité le suffrage du maréchal de Saxe parmi les autorités favorables à leur système. Il a dit quelque part que la colonne de Folard lui sembloit lourde et difficile à mouvoir, mais il est aisé de sentir à quelle pensée il répondoit, en s'exprimant ainsi; il avoit en vue l'innovation du *pas cadencé* à laquelle il tenoit si fort et qui seule pouvoit, selon lui, rendre praticable un ordre qu'il n'avoit garde de condamner sans restriction.

« Le tact ou la cadence, dit-il expressément,
» peut seul remédier à ces défauts (la lenteur, etc.);
» je me suis étendu sur cette matière pour faire
» voir l'ignorance de nos militaires et les consé-
» quences du tact. » Il l'indique comme l'unique

---

(1) Voyez paragraphe IX, chapitre III, livre Ier, première partie.

moyen d'imprimer *à la colonne* une action rapide et régulière.

L'usage de la musique, pour faire marcher les troupes, a dû se perdre dans les armées du moyen âge, quand la seule cavalerie en faisoit l'honneur et la force.

L'infanterie ne régloit plus la marche de l'armée; elle couroit, comme elle pouvoit, après la cavalerie; la musique étoit inutile à la marche de la cavalerie comme elle l'est toujours, bien que, comme rappel, signal et bruit de guerre, elle puisse animer les chevaux, mais sans régler leur allure; elle a donc cessé d'être regardée comme régulatrice de la marche des bataillons et des colonnes, à une époque où l'on méprisoit trop l'infanterie des communes pour se donner la peine de chercher à la soulager en rien ; celle-ci se soucioit peu de se battre et arrivoit toujours assez tôt pour dépouiller les morts et achever d'assommer les gendarmes renversés de cheval et devenus la proie des goujats, sous l'armure pesante qui les empêchoit de se relever.

Folard raconte bien que les Suisses se sont servis du cor de chasse pour indiquer les évolutions; il recommande cet usage; mais c'est toute autre chose encore que la marche réglée et le tact du maréchal de Saxe.

On sait par quelle expérience le maréchal

prouva aux plus incrédules l'excellence de son système, en montrant seize hommes ou femmes d'une égale force, ayant dansé une partie de la nuit, huit sans instrument et harassés, huit avec des instrumens et encore frais.

Avant cette expérience, et dans ses premiers écrits, il réclame la musique pour le travail des pionniers.

Il rappelle que Lysandre, avec trois mille Lacédémoniens, fit détruire le port du Pirée, en six heures, au son de la flûte.

Il rapporte qu'on a fait faire avec succès et rapidité d'immenses remuemens de terre, à Marseille, par les forçats, au son du tambour.

Ces faits curieux en eux-mêmes, et qui contribuent à montrer le maréchal sous un aspect philosophique comme écrivain et comme observateur, ne contribuent pas moins à établir une vérité intéressante partout et non moins à la guerre qu'ailleurs, savoir que l'homme inculte et grossier n'est pas pour cela plus susceptible d'un travail même matériel, et qu'on ne sépare jamais impunément l'homme physique de l'homme moral et intellectuel.

On a pu sentir et apprécier en tout temps cette amélioration dans la tactique; on a pu en faire l'épreuve dans les manœuvres de paix comme dans celles de guerre. Le Maréchal de

Saxe avoit proposé une autre innovation importante, féconde en résultats; mais celle-ci tenoit à la grande stratégie, et l'on ne pouvoit en sentir toute la valeur qu'après l'expérience de plusieurs campagnes consécutives.

Le maréchal s'est élevé, en effet, le premier, contre l'usage irréfléchi, mais immémorial, d'entrer méthodiquement en campagne au printemps : « A la bonne heure, dit-il, lorsqu'il est » question de saisir un poste important; sans » cela, il ne faut pas tant se presser; un mois » bien employé vaut mieux qu'une longue cam» pagne languissante. »

Dans les premiers temps de leur existence militaire, les Grecs et les Romains, pauvres, faisoient naturellement leurs courtes guerres de préférence dans les premiers jours du printemps, saison où les citoyens et surtout les cultivateurs pouvoient, sans se gêner beaucoup, se rendre sous les drapeaux.

Dans des guerres d'une autre nature, les Grecs, pénétrant en Asie, les Romains, envahis par Annibal, firent en de telles occasions la guerre toute l'année; plus tard, et sous des climats plus rudes, les camps des Romains furent des villes qui les abritoient contre l'hiver et d'où ils ressortoient au printemps pour tenir la campagne.

Mais ni ces règles, ni ces exceptions ne nous servoient de guide; ce n'étoit point de ces exemples qu'étoit venue la routine de commencer toujours la guerre au printemps, quels qu'en fussent les circonstances, la nature, le théâtre. Cet usage avoit eu son principe dans les armées des temps féodaux, qui se composoient, du moins pour toute l'infanterie, d'hommes arrachés sans indemnité à leurs travaux des champs. Chaque vassal devoit service à son seigneur; et ce service consistoit surtout dans l'obligation de marcher à la guerre un certain nombre de jours. Cette condition étoit également onéreuse et pour le seigneur direct et pour le serf, si la guerre se faisoit du temps des récoltes. Ainsi, l'on avoit dû, par toutes sortes de combinaisons, par toutes les conventions tacites dont l'intérêt de chacun avoit pu s'aviser, rendre le service militaire le moins ruineux possible pour celui que le travail du paysan nourrissoit. Delà l'usage, comme par un cartel général, d'ouvrir la campagne de très-bonne heure, et lorsqu'une armée peut encore parcourir les champs sans les ravager. Les quarante jours de service militaire ainsi accomplis, chaque parti retournoit à ses travaux nourriciers.

Mais, lorsqu'on a des armées soldées, entretenues toute l'année, la raison conseille d'atten-

dre que, partout, les denrées qui doivent servir à leur subsistance, aient été recueillies, amassées, enmagasinées. Alors, les peuples moins foulés n'appellent pas à leur secours le courage du désespoir si souvent fatal au vainqueur; ils peuvent encore espérer de vivre, en partageant leurs provisions avec l'armée qui envahit leur territoire, et souffrent moins impatiemment sa présence.

Toutes ces choses étoient vraies depuis longtemps; mais il falloit les voir, il falloit les conseiller, et surtout les faire; elles ont été prescrites, leurs avantages ont été démontrés par le maréchal de Saxe; elles ont été mises en usage aux campagnes d'Austerlitz, d'Iéna, etc., etc.

Les détails de la tenue militaire ont aussi de véritables obligations au maréchal de Saxe, qui, le premier, a conseillé l'usage également propre, sain et commode, de couper les cheveux.

Pour l'habillement, nous ne faisons également que répéter aujourd'hui le maréchal de Saxe, quand nous reconnoissons enfin que le soin d'en régler tous les détails appartient à l'expérience des hommes de guerre, aux lumières des médecins et des chirurgiens, et ne doit pas être laissé aux caprices de la mode, à l'art des peintres et des décorateurs, comme il est trop souvent arrivé.

§ V.

De quelques autres Propositions; Vues et Opinions du Maréchal de Saxe.

Peut-être notre cavalerie, pour être vraiment disponible, attend-elle l'application d'une idée proposée par le maréchal, l'usage du caveçon à la place de la bride.

Il est impossible de ne pas reconnoître les nombreux avantages que cette méthode présente; le cheval peut pâturer à toute heure, on n'a pas besoin de le débrider pour lui faire manger l'avoine que le cavalier porte dans son sac. Aux avant-postes, la crainte de l'ennemi ne feroit pas rester des journées entières muselés et affamés des animaux qui ont besoin de manger souvent, et qu'on perd si promptement, soit d'inanition, soit d'excès après l'abstinence.

Contre cette innovation, on objecte, entre autres inconvéniens, que le caveçon abîmeroit et couvriroit de plaies le chanfrein des chevaux.

Nous pouvons rapporter, à l'appui de l'opinion du maréchal, que nous avons vu, à Lisbonne, sur un pavé sec et glissant, dans des rues dont la pente est extrêmement rapide, des chevaux, gouvernés par le simple caveçon, les

descendre au galop, non-seulement avec facilité et sans accident, mais sans aucun autre inconvénient ni meurtrissure.

Cependant, il est juste de faire observer qu'à côté de cette expérience, la cavalerie portugaise n'avoit pas adopté cette méthode. Est-ce par raison ou par préjugé?

A l'exemple de la plupart des écrivains militaires, le maréchal de Saxe présente l'idée et le plan d'une guerre; c'est la Pologne qui est le théâtre de ses opérations. Il s'en propose, non-seulement la facile invasion, mais la solide conquête; il ne se contente pas d'éviter le sort de Charles-Gustave, de garder, comme Gustave-Adolphe, quelques places de sûreté, il prétend conserver aisément tout le royaume, si de trop puissantes interventions extérieures ne s'y opposent pas.

Ceux qui ont écrit ces campagnes hypothétiques ont presque uniquement développé des connoissances topographiques, des vues stratégiques; le maréchal de Saxe n'en néglige aucune de ce genre; mais, selon le caractère particulier que nous avons observé en lui, il y joint, sur les habitudes, le gouvernement, le génie et les mœurs des habitans, des considérations profondes et variées qui, toutes, doivent concourir efficacement au succès de son entreprise.

Ses spéculations sur le matériel du pays, ne perdent rien de leur vérité à ce mélange de spéculations morales; et il est remarquable qu'entre les points que le maréchal conseille de fortifier, il désigne Graudenz que, depuis, Frédéric fortifia, en effet, avec soin, dès qu'il posséda cette portion de la Pologne; Graudenz est une des forteresses que nous n'avons point prises dans la guerre de 1806.

Les fortifications que conseille le maréchal de Saxe ne ressemblent point à nos grandes places fortes, mais, selon lui, ne leur cèdent en rien; ce sont des ouvrages en terre et en bois; il remarque que la terre est généralement en Pologne un sable léger, et que le bois y est très-abondant; il place ses forts auprès et surtout aux confluens des rivières.

Quant aux hommes, après avoir parlé des Polonais, comme de vagabonds peu redoutables, il ajoute qu'avec de l'ordre et de la discipline, on peut en faire des soldats excellens; et en cela, il a prédit avec justesse ce que nous avons vu de ces braves troupes, tant d'infanterie que de cavalerie, qui rivalisoient avec les meilleures et les plus fermes de l'Europe.

Le maréchal pense que l'officier ne doit être autre chose que le soldat perfectionné; il juge peu raisonnable, peu utile, qu'on prenne cet état

par mode, par air ou même par indication de naissance; il croit qu'un petit nombre de grades suffit, et qu'alors chacun se rend d'autant plus propre à ses fonctions que ses fonctions sont mieux définies; il veut enfin que l'état d'officier soit un état fixe et stable, un objet d'ambition et d'émulation. « L'espérance fait tout en-» durer et tout entreprendre aux hommes, dit le » maréchal; si vous la leur ôtez, ou qu'elle soit » trop éloignée, vous leur ôtez l'âme, etc., etc. »

Sans doute l'on peut et l'on doit combiner ce premier besoin d'une armée avec cette ardeur facile à concevoir, qui demande à servir en temps de guerre, et qui se dégoûte en temps de paix : une sage législation peut tout concilier. Mais ce qui ne présente que des inconvéniens, c'est cet abus d'officiers sans vocation, et commandant d'autres hommes, avant d'en être devenus dignes. La mode seule ne l'a point introduit; son origine est dans un ordre de choses qui a long-temps dominé l'Europe, mais qui n'existe plus.

Lorsque les vassaux et les arrière-vassaux venoient grossir une armée, il étoit tout simple que le seigneur les conduisit; quelquefois c'étoit un très-jeune homme; lorsqu'au contraire il étoit avancé en âge, il étoit naturellement remplacé par son fils; les enfans alloient à la guerre préférablement à leurs pères; on reconnoissoit le

commandement de ces jeunes gens par analogie de l'obéissance militaire à la sujétion politique, et on le souffroit sans répugnance; on étoit accoutumé à obéir au nom. Cet usage a continué, comme un effet subsiste souvent quand la cause a disparu.

C'est en remontant, dans l'occasion, comme nous venons de le faire ici, aux origines des choses, que le maréchal se rend compte de l'usage, qui subsistoit encore de son temps, de grouper plusieurs drapeaux au milieu d'un bataillon. « Les drapeaux, dit-il, ont été institués pour le » ralliement; je vois cependant tout le monde les » mettre tous au centre du bataillon, comme s'il » en falloit plusieurs pour être vus. Il se pourroit » bien que cette manière d'entasser tous les dra- » peaux ensemble, fût encore une preuve de notre » ignorance; car, vraisemblablement, les dra- » peaux étoient jadis destinés à conduire chacun » une troupe; ces troupes, par les événemens de » la guerre, s'étant trouvées réduites à un petit » nombre de soldats, on en a formé de toutes une » seule, et l'on a mis tous les drapeaux au centre » de cette troupe; avec le temps, on a recomplété » les compagnies, mais on s'est toujours formé » de la même manière, c'est-à-dire avec tous les » drapeaux au centre, comme lorsqu'on n'étoit » pas complet : personne n'y a fait attention : de

» là on a adopté cet usage, sans savoir pourquoi.
» Ce pourroit être aussi la raison qui a été cause
» de ces lourds et gros bataillons, etc., etc. »

Il est clair que le maréchal comprend ici, sous le nom de *drapeaux*, les *enseignes des anciennes compagnies ou bandes.*

« Je ne suis point, dit-il cruement, pour les
» grenadiers ; c'est ordinairement l'élite de nos
» troupes ; et si la guerre est vive, cela les *énerve*
» de telle manière, que l'on ne sait plus où prendre
» des sous-officiers, qui sont cependant *l'âme* de
» l'infanterie. »

Je ne me charge point de concilier avec la législation religieuse, les idées du maréchal de Saxe sur la propagation de l'espèce humaine, émises dans la vue d'avoir des soldats en plus grand nombre et meilleurs, au moyen de mariages temporaires. L'intention du maréchal est excellente ; mais les moyens qu'il propose ne valent rien, même en administration ; ce qui fait la population, ce ne sont point les enfans qui naissent, mais ceux qui se conservent : il faut commencer par la production des subsistances ; il naîtra assez d'hommes pour les consommer, si de mauvaises lois ne s'y opposent.

On trouve, dans une lettre au roi de Pologne, d'excellentes idées sur la cavalerie légère et sur la cavalerie en général.

La lettre qu'il écrivoit à M. d'Argenson, en 1750, l'année même de sa mort, est comme son testament militaire. Toujours plein de sa pensée favorite, que *toute la tactique est dans les jambes*, convaincu également que notre ordre étoit trop mince à une époque où les carrés et les colonnes d'attaque n'avoient point été organisés, il déclare que notre infanterie, quoique la plus brave de l'Europe, n'est en état, ni de faire, ni surtout de soutenir une charge en plaine; que nos succès ne sont dus qu'à l'habileté de nos généraux, de réduire, tant qu'ils le peuvent, tout en affaires de postes. Il juge, en peu de mots, plusieurs affaires alors récentes, et celles mêmes qu'il a conduites avec un succès dont on ne lui demandoit pas compte.

« A la bataille d'*Hochstedt* (1), dit-il, vingt-deux » bataillons qui étoient au centre, tirèrent en l'air, » et furent dissipés par trois escadrons ennemis » qui avoient passé le marais devant eux; les en» nemis furent repoussés au village de *Bleinheim*, » et les bataillons français qui y étoient, ne se » rendirent que quand les armées furent retirées.

» *Luzzara*, affaire de poste (2).

(1) Perdue par l'électeur de Bavière, qui avoit sous ses ordres les maréchaux Marsin et Tallard.

(2) Gagnée par M. de Vendôme, qui faillit à être surpris.

» *Ramillies*, affaire de plaine (1).

» A *Malplaquet*, ce qu'il y avoit en plaine plia; » ce qui étoit posté se maintint long-temps, et » coûta beaucoup de chevaux aux alliés (2).

» *Parme*, affaire de poste (3).

» *Dettingen*, affaire de plaine (4)..

» *Fontenoy*, ce qui étoit en plaine plia; ce qui » étoit posté se maintint (5).

» *Raucoux*, affaire de poste uniquement, » quoiqu'il y eût beaucoup de plaines; mais on » n'attaqua que les postes.

» *Lauffelt*, affaire de plaine, réduite à des af- » faires de postes.

» C'est donc un grand défaut, dans une infan- » terie, de ne pouvoir l'employer qu'à de certaines » parties de la guerre; on se révolte, sans doute,

---

(1) Perdue par le maréchal de Villeroi.

(2) Indécise; l'action conduite par le maréchal de Villars, et, après sa blessure, la retraite par M. de Boufflers.

(3) Gagnée par M. de Coigny, depuis maréchal.

(4) Perdue par le maréchal de Noailles, le même qui avoit commandé avec succès en Catalogne, où tout se réduit en affaires de postes.

(5) On sait que c'étoit lui-même qui commandoit à Fontenoy, à Raucoux et à Lauffelt; ainsi il donne le secret des deux dernières affaires; car il ne gouverna pas la première aussi absolument. Elle fut disputée long-temps, et on la crut, un moment, perdue pour les Français.

» contre ces sentimens; mais je ne sais s'il y a » beaucoup de nos généraux qui osassent entre- » prendre de passer une plaine avec un corps » d'infanterie, devant un corps de cavalerie nom- » breuse, et se flatter de pouvoir se soutenir plu- » sieurs heures avec quinze ou vingt bataillons, » au milieu d'une armée, comme ont fait les An- » glais à Fontenoy, sans qu'aucune charge de ca- » valerie les ait ébranlés ou fait dégarnir de leur » feu. Ce sont des choses que nous avons vues; » mais l'amour-propre fait qu'on ne veut point » en parler, parce qu'on sent bien qu'on n'est pas » en état de les imiter. »

Deux choses donc nous manquoient essentiellement à cette époque, et deux choses qui paroissent impliquer contradiction : nous manquions à la fois de mobilité et d'immobilité; de mobilité, comme nous avons vu que le maréchal en a fait souvent l'observation et le reproche à nos longs et lourds bataillons qui ne pouvoient se mouvoir sans se rompre; nous manquions d'immobilité, de tenue en place, et de patience à retenir notre feu et à garder nos rangs.

La tactique, l'étude de l'art pouvoit nous donner la mobilité. La discipline pouvoit nous donner la tenue et l'immobilité; car les élémens en existent toujours dans des troupes valeureuses;

mais, pour les développer, il falloit des officiers vraiment habiles et sages.

Le maréchal donne beaucoup de motifs fondés sur la raison et sur l'expérience, pour placer les officiers particuliers dans les rangs, de manière qu'ils soient à portée d'animer, de contenir les soldats, de modérer et de diriger leur feu.

Ce dernier article lui paroît si important qu'il voudroit qu'on fît porter aux soldats le fusil sur l'épaule droite, à la manière des chasseurs, pour qu'ils fussent moins tentés de tirer.

Par la même raison, il approuve que l'officier porte un esponton, parce que, ne tirant pas, il empêche le soldat de tirer; il en donne une autre raison, c'est que les officiers-majors (1) distingueront par cette différence d'arme, les sections mêlées par le mouvement de la marche et l'inégalité du terrain (2).

Ce dernier argument semble réduit à peu de chose, depuis que la marche cadencée, introduite par le maréchal lui-même, empêche les sections de se mêler. Toutefois, ces différentes propositions donnent lieu à des observations

(1) Cela répond aux majors et adjudans-majors d'avant 1792.

(2) Puységur avoit déjà fait la même observation et cherché un remède semblable au même mal.

d'une nature très-délicate; car, s'il est bon que l'officier soit distingué du soldat, il ne faut pas que cette distinction soit trop forte et visible de trop loin.

A Vimiero, nous avions passé la nuit sur une bruyère sans feu (1); nous attaquâmes, avant que le soleil fût très-haut; les soldats avoient encore leurs capottes grises; les officiers, couverts de leurs capottes bleues, devinrent des points de mire sur cette ligne blanchâtre, et tombèrent en nombre très disproportionné aux soldats, dès les premières charges de la ligne anglaise, qui, retranchée jusqu'aux dents, tiroit et visoit à son aise.

Cette anecdote peut jeter quelque lumière sur un point où la réforme est encore à effectuer, elle peut aider à poser la question qui est celle-ci: adopter des marques distinctives pour les officiers, telles que les troupes qui doivent les reconnoître puissent les apercevoir sans qu'elles puissent être aperçues par la ligne ennemie, à moins de mêlée.

Nous terminerons l'article du maréchal de

---

(1) On voudra bien faire attention que plus on approche de la *ligne*, plus les nuits sont égales aux jours; et par conséquent, en Portugal, les nuits du mois d'août sont beaucoup plus longues et beaucoup plus fraîches qu'en Russie.

Saxe par le portrait qu'il fait *du général en chef, un jour d'affaire*. Le lecteur y reconnoîtra le même esprit qui a dicté les systèmes militaires du général et de l'écrivain.

« Il faut qu'un jour d'affaire le général d'armée ne fasse rien; il en verra mieux, se conservera le jugement plus libre, et sera plus en » état de profiter des situations où se trouvera » l'ennemi pendant la durée du combat; et, » quand il verra sa belle, il devra baisser la main » pour se porter à toutes jambes dans l'endroit » défectueux, prendre les premières troupes » qu'il trouve à portée, les faire avancer rapidement et payer de sa personne; c'est ce qui » gagne les batailles et les décide.

» Je ne dis point où ni comment cela doit se » faire, parce que la variété des lieux et celle des » positions que le combat produit, doivent le démontrer; le tout est de le voir et de savoir en » profiter.

» M. le prince Eugène possédoit dans la grande » perfection cette partie, qui est la plus sublime » du métier et qui prouve de plus, un grand génie; » je me suis fait une application d'étudier ce » grand homme; et, sur ce point, j'ose croire que » je l'ai pénétré. »

Cette esquisse lumineuse de ce qu'on doit faire

est suivie de la peinture trop vraie de ce que le plus souvent on faisoit.

« Bien des généraux en chef ne sont occupés, » un jour d'affaire, que de faire marcher les » troupes bien droites, de voir si elles conser- » vent bien leurs distances, de répondre aux » questions que leurs aides de camp leur vien- » nent faire, d'en envoyer partout et de courir » eux-mêmes sans cesse, enfin de vouloir tout » faire, moyennant quoi ils ne font rien. Je les » regarde comme des gens à qui la tête tourne et » qui ne voient plus rien, qui ne savent faire que » ce qu'ils ont fait toute leur vie, je veux dire » mener des troupes méthodiquement; d'où » vient cela ? c'est que fort peu de gens s'occu- » pent des grandes parties de la guerre, que les » officiers passent leur vie à faire exercer des » troupes et croient que l'art militaire consiste » dans cette seule partie; lorsqu'ils parviennent » au commandement des armées, ils y sont tout » neufs, et, *faute de savoir faire ce qu'il faut, ils* » *font ce qu'ils savent.* »

Ce n'étoit point ainsi que s'étoit conduit, à Fontenoy, bien qu'accablé par la maladie, le noble étranger à qui la France avoit confié son armée et son Roi.

Aussi, Frédéric, digne d'être son disciple et son juge, lui écrivoit quelque temps après :

« Agitant, il y a quelques jours, la question de » savoir quelle étoit la bataille du siècle qui fai- » soit le plus d'honneur au général, les uns » avoient proposé celle d'Almanza (gagnée par » le duc de Berwick), les autres celle de Turin » (gagnée par le prince Eugène); mais enfin » tout le monde tomba d'accord que c'étoit celle » où le général étoit mourant quand elle se don- » na. » Effectivement, on ne peut pas dire que le courage et la vivacité de pensée du maréchal de Saxe aient rien emprunté, dans cette occasion, de cette force et de cette vigueur physique, de cette chaleur de sang dont la nature l'avoit doué; le mal dont il étoit atteint ne lui causoit pas de ces douleurs vives qui peuvent éveiller l'imagination; c'étoit une maladie qui produit la langueur et l'abattement, une hydropisie qui lui faisoit dire, en plaisantant, qu'il seroit assez curieux *qu'un boulet vînt lui faire la ponction.*

Il y avoit environ quarante ans qu'à Pultawa Charles XII avoit donné l'exemple d'un général porté sur un brancard; mais Charles XII perdit la bataille. D'ailleurs, son mal étoit une blessure récente, qui, dans ces premiers momens, occasionne plus de souffrance que de langueur.

Un exemple antérieur à ces deux exemples peut se soutenir avec avantage à côté de celui du ma-

réchal; c'est celui du roi maure Muley-Moluc qui gagna la bataille d'Alcazar contre l'aventureux don Sébastien, roi de Portugal. Une maladie lente achevoit de le consumer; il se fit porter partout; il voulut même monter à cheval. Cet effort l'accabla; et se sentant défaillir, au moment où la victoire étoit décidée, il mit son doigt sur ses lèvres pour recommander le silence, de peur que la nouvelle de sa mort ne troublât le succès, et il expira.

Le maréchal survécut trop peu d'années à son triomphe.

CHAPITRE II.

Frédéric II.

§ Ier.

Premier Aperçu de ce qui établit la Supériorité militaire du roi de Prusse, dès ses premières Guerres.

Le nouvel état de l'Europe, dont nous avons tracé l'esquisse au commencement de ce livre, réclamoit pour l'art de la guerre de nouveaux procédés; il rendoit nécessaire pour la défensive, il facilitoit pour l'offensive une plus grande mobilité des masses, une plus grande rapidité des marches.

Les récens perfectionnemens de quelques détails d'administration, la nature et l'uniformité de l'armement, et surtout la marche cadencée, fournissoient les moyens d'atteindre ce but indiqué à l'art par toutes les autres circonstances du moment.

Frédéric II, qui devoit présider à cette révolution, sut également mesurer et mettre à profit ces données et ces moyens.

Toutefois, ce seroit une exagération et une injustice que d'avancer que son armée, la première, a obtenu ces grands et hardis résultats de la mobilité des masses, comme Guibert l'a textuellement articulé dans son *Essai sur la Tactique.*

Sans doute on a vu Frédéric voler, avec ses colonnes, de l'embouchure aux sources de l'Elbe; on l'a vu, à la tête de son armée surprise et battue, s'arrêter à deux lieues du champ de bataille et présenter un nouveau combat; on l'a vu, à Torgau, perdre la bataille, s'apercevoir, en se retirant, d'un faux mouvement fait par les Autrichiens, aviser une hauteur mal à propos dégarnie, y faire remarcher des troupes, s'en emparer, reporter toute son armée à l'appui de ce détachement, et forcer les Autrichiens à se retirer derrière l'Elbe, etc.

Ces choses sont belles et grandes, mais elles ne sont point tellement inouies, qu'elles n'aient des modèles dans l'histoire de la tactique française.

Et pour ne parler, ici, que de Turenne, nous avons vu ce grand homme, et dans l'affaire du Quesnoi, et dans les marches combinées par lesquelles il chassa les Allemands de l'Alsace, et enfin dans les calculs et les manœuvres qui trompèrent Montécuculli, offrir successivement des

modèles frappans de tout ce que le roi de Prusse peut avoir fait de plus glorieux en ce genre.

Il est vrai que ces exemples n'avoient point été renouvelés depuis long-temps; que nos succès, entre les temps de Turenne (ceux de la gloire française) et l'époque du roi de Prusse, n'avoient point été dus à des causes aussi savantes et aussi honorables; mais c'est, ici, le cas d'examiner la marche de l'art et les raisons qui l'avoient jeté trop évidemment, depuis Turenne jusqu'au roi de Prusse, dans un état stationnaire ou même rétrograde, malgré les victoires de Villars et du maréchal de Saxe.

Les armées peu nombreuses et les bataillons profonds de Turenne occupoient peu de front, manœuvroient aisément partout, et partout pouvoient subsister : de là leur légèreté, leur disponibilité; joignez-y leur excellente composition, provenant de ce qu'on n'épuisoit pas la nation, et qu'on ne lui arrachoit point encore les hommes impropres à la guerre, et vous connoîtrez les principes qui assurèrent nos succès jusqu'à la révolution qui suivit la mort de Turenne. A dater de cette époque, tous les historiens s'aperçoivent et s'affligent de la pesanteur de nos armées, de leur inhabileté à la marche; ils les comparent douloureusement aux batail-

lons infatigables de Turenne, partout présens d'un instant à l'autre.

La raison de ce changement est dans un état de choses contraire à celui que nous venons d'indiquer. Les armées étoient beaucoup plus nombreuses, et par conséquent moins vigoureusement composées; elles s'étoient étendues sur des lignes, en tout sens beaucoup plus prolongées; enfin, elles dépendoient entièrement de la direction du cabinet et de l'organisation des magasins.

L'augmentation numérique des troupes et le nombre disproportionné même avec cette augmentation, des officiers particuliers et généraux rendoient les troupes moins affectionnées à leurs chefs; elles les connoissoient moins, parce qu'ils étoient en plus grand nombre, parce qu'ils étoient moins souvent avec elles, qu'ils y étoient depuis moins long-temps. Ainsi leur influence étoit beaucoup trop foible.

L'étendue des fronts, plus que doublés par l'amincissement seul, et augmentés encore par l'augmentation des armées, sans qu'on eût adopté de nouveaux moyens de rompre les lignes et de faire manœuvrer les fractions, rendoit les armées comme immobiles; et c'est, en grande partie, faute d'avoir pu changer avec facilité des positions mal choisies ou devenues dangereuses,

qu'avoient eu lieu les désastres d'Hochstedt, de Ramillies, de Turin, etc., etc.

Villars avoit vaincu, à Denain, par une manœuvre toute nouvelle, par l'essai de la colonne, par l'effet de l'ordre oblique et du marteau frappant sur une ligne prolongée.

Le maréchal de Saxe vient de nous déclarer qu'il avoit obtenu ses succès par son application à tout convertir en affaires de poste. Il avoit recouvré le grand moyen de la mobilité; mais il n'avoit pas eu encore l'occasion de le mettre en pratique, et il mourut dans la force de l'âge.

C'est dans cet état que le roi de Prusse trouva la tactique européenne; en même temps, il reconnut à son armée une perfection dans les détails, ouvrage de son père, qui lui permit de s'occuper tout de suite des grandes parties de l'art. Il n'en a négligé aucune, et, s'il a abusé de quelques-unes, on ne manquera point de considérations pour le justifier, d'après les circonstances dont il fut entouré.

Ainsi, s'il parut faire trop de cas du feu, il faut observer que ses troupes étoient les seules de l'Europe exercées à une charge prompte du fusil (1).

---

(1) La supériorité des Prussiens sur les Autrichiens pour la *justesse du tir*, produisoit l'effet de diminuer réellement la

Jusqu'à ce que ses ennemis eussent été instruits par lui-même, cet avantage suffisoit aux premiers succès du roi de Prusse. Il auroit donc eu tort de les acheter plus chèrement, pour le seul plaisir de les obtenir d'une autre manière.

Dans les dernières guerres de ce prince, tout le monde a remarqué et blâmé une profusion d'artillerie qui surchargeoit ses armées si manœuvrières et les dénaturoit jusqu'à un certain point, en les allourdissant; mais il faut remarquer qu'alors ces armées étoient épuisées de nationaux, que les vices de leur composition étoient aggravés, et que, d'un autre côté, les ennemis de Frédéric, formés par leurs défaites, avoient imité une partie de ce qui avoit fait la première supériorité de ce prince; il falloit donc, pour se maintenir dans les mêmes proportions de suprématie, dans les mêmes relations de succès, qu'il leur opposât quelque chose de nouveau, qu'il renchérît sur ce qui lui avoit valu ses premiers avantages.

---

distance, puisque les Autrichiens étoient atteints comme s'ils avoient été plus près; et leur *promptitude dans la charge* augmentoit, au contraire, pour leur ennemi et en leur faveur, cette même distance, puisque, dans le temps nécessaire pour la franchir, cette ligne ennemie avoit à redouter le même nombre de coups de fusil, que si l'espace avoit été plus considérable devant des troupes moins exercées à tirer.

Si ces observations n'appartiennent pas toutes à un enthousiasme exclusif, tel que celui qu'ont professé quelques admirateurs du roi de Prusse, elles n'ôtent rien sans doute à la juste estime qui lui est due, à l'idée qui doit rester de ses talens, de ses travaux et des traces profondes que son génie a laissées dans la carrière militaire.

§ II.

Formation et Composition de l'Armée prussienne, sous Frédéric II.

L'armée prussienne, sous Frédéric II, étoit composée d'environ deux cents mille combattans répartis en cinquante-cinq régimens d'infanterie de ligne, douze régimens de garnison de la même arme, quatre régimens d'infanterie légère, treize régimens de cuirassiers, douze de dragons, dix de hussards, quatre régimens d'artillerie, des parcs d'artillerie de garnison, un corps du génie.

Excepté deux régimens d'infanterie de ligne et celui des gardes de la même arme, qui n'étoient que d'un bataillon, tous les autres régimens avoient deux bataillons.

Chaque bataillon étoit d'environ mille hommes, plus ou moins selon les temps; il étoit

plus souvent au-dessous qu'au-dessus de ce nombre.

Chaque bataillon avoit six compagnies, dont une de grenadiers; celle-ci n'étoit point dans les rangs du bataillon, dès qu'il étoit rassemblé, soit à la guerre, soit dans les camps de paix; elle se joignoit aux grenadiers des autres bataillons pour former des bataillons de grenadiers.

Frédéric regardoit cette méthode comme vicieuse (1), mais il croyoit cette coutume chère à l'armée; il craignoit que la suppression de cette routine ne fit un plus mauvais effet que la réforme ne feroit de bien.

En général, Frédéric répugnoit aux changemens. D'ailleurs, il connoissoit le foible de la composition de son armée. Ses grenadiers étoient des hommes d'élite; pour un coup de main, il croyoit pouvoir compter sur eux plus que sur les bataillons pris au hasard; il toléroit dans cette vue d'exception un usage habituel qu'il auroit peut-être réformé, s'il avoit eu des troupes d'une composition également sûre dans toutes ses parties.

---

(1) *Monarchie Prussienne*, par Mirabeau. On sait que la partie militaire est du major Mauvillon, officier d'une grande capacité.

Il y avoit quatre officiers par compagnie, capitaine, lieutenant, sous-lieutenant et enseigne, et environ vingt-six sous-officiers pour environ cent soixante-dix fusiliers ou grenadiers.

Le régiment d'infanterie présentoit donc environ cinquante officiers; il y avoit à peu près cent soixante sous-officiers, quatorze charpentiers qui répondoient à nos sapeurs, etc., etc.

Un régiment de cuirassiers étoit composé de cinq escadrons (1); il y avoit trente-sept officiers, soixante-dix sous-officiers, douze trompettes ou timbales, sept cent vingt cavaliers.

Pour les régimens de dragons, même composition, même nombre de cinq escadrons; si ce n'est qu'un de ces régimens n'avoit que trois escadrons et que deux autres en avoient dix chacun. La composition des hussards étoit la même, à très-peu de chose près, pour l'escadron, qui étoit moindre de quelques hommes; les régimens de hussards avoient tous dix escadrons.

Les Prussiens avoient beaucoup plus d'officiers et de sous-officiers, proportionnellement aux soldats, que les Autrichiens; ceux-ci n'avoient généralement pour deux cents hommes que

(1) Le treizième, qui étoit garde du corps, n'en avoit que trois.

quatre officiers au plus, et souvent pas plus de six sous-officiers, ce qui fait un seul commandant pour vingt subordonnés. Il faut une armée d'une composition excellente, sous le rapport de la docilité et de la fidélité, comme l'armée autrichienne, pour subsister avec ce dénuement d'officiers et surtout de sous-officiers; je dis subsister seulement, car il est impossible de faire des choses hardies et promptes avec cette organisation. Aussi l'armée autrichienne a toujours essentiellement manqué de mobilité, d'agilité et d'audace.

On a dit de la Prusse qu'elle ne devoit jamais faire de guerre défensive, que, quand même la guerre seroit, par sa nature générale, défensive pour elle, chaque campagne, prise à part, ne devroit pas l'être; que la Prusse a toujours tout à gagner à l'attaque; que l'Autriche, au contraire, est merveilleuse pour la défensive; ses troupes reculent sans se désorganiser; elle use ses ennemis et conserve ses vrais avantages; elle n'a point, si l'on peut ainsi parler, de frontière décidée; elle a plusieurs États distincts, plusieurs capitales; elle offre partout la résistance des corps mous, la moins dangereuse et la plus durable de toutes. La Prusse, au contraire, toujours prête à être brisée, a besoin d'attaquer pour se défendre; elle devoit donc être organisée d'une

manière toute différente; les moindres détails devoient indiquer une formation dirigée dans les vues de l'offensive.

L'opinion de Frédéric étoit qu'un bataillon, sous les armes, ne devoit pas dépasser deux cents files; le bataillon sur trois rangs donnoit donc six cents hommes, sans compter les officiers et les sous-officiers, dont la majeure partie formoit en serre-files un quatrième rang moins nombreux, et, vu la composition de l'armée, très-important.

Dans les circonstances où, comme nous l'avons marqué plus haut, le bataillon avoit sa compagnie de grenadiers détachée, il étoit coupé par les drapeaux en deux parties égales qui se nommoient les *ailes* du bataillon; chaque aile étoit sous-divisée en deux autres parties égales qui se nommoient *divisions*, et les divisions l'étoient encore chacune en deux parties qui se nommoient *pelotons*.

Mais, lorsque le bataillon avoit avec lui sa compagnie de grenadiers, chaque compagnie formoit une division, ce qui en faisoit six, et par conséquent douze pelotons, chacun moins considérable que ceux de la formation ci-dessus.

Il y avoit dans le rang un officier à la droite de chaque peloton avec un sous-officier derrière lui; les officiers et sous-officiers dans la cava-

lerie comme dans l'infanterie, étoient à peu près placés comme nous les voyons dans notre ordonnance calquée en ce point sur celle de 1788, qui l'étoit elle-même sur l'ordonnance prussienne.

L'escadron étoit composé de cent quarante maîtres qui, à la rigueur, auroient pu former un escadron de soixante-quatre files, deux divisions de trente-deux files chacune, quatre pelotons de seize files chacun et huit escouades ou sections de huit files; cette formation suppose la cavalerie sur deux rangs, méthode qui avoit prévalu.

Telles étoient, résumées d'une manière sommaire mais suffisante pour les militaires et plus encore pour ceux qui ne le sont pas, l'organisation et la formation de l'armée la plus mobile de l'Europe; elle l'étoit incontestablement devenue par les moyens récemment mis en usage, dont le principal étoit celui de la marche cadencée et du pas emboîté.

Ce que le maréchal de Saxe avoit établi en principe que *toute la tactique est dans les jambes,* Frédéric l'avoit mis en action au moyen de ce *tact* renouvelé des Grecs que le maréchal n'avoit cessé de recommander; en ce point, Frédéric, qui avoit été l'admirateur sincère du maréchal

pendant sa vie, fut, après sa mort, son véritable exécuteur testamentaire.

Les corps de l'artillerie et du génie, dans l'armée prussienne, sous Frédéric II, exigent quelques remarques particulières.

Quand on trouve dans un grand homme des bizarreries qui, au premier coup d'œil et en les considérant isolément, semblent inexplicables, il faut chercher par où elles peuvent tenir aux idées qui faisoient le fond de son système.

Le caractère des peuples allemands est de prendre tout au sérieux : ils possèdent peu et n'estiment point cette qualité brillante et frivole qu'on appelle dans la société esprit, agrément; l'instruction positive est d'un grand poids chez chez cette nation grave et de bonne foi. Cette instruction, apanage exclusif des corps appelés savans, si elle avoit été accompagnée des faveurs du pouvoir, auroit donné à ces corps, sur ce qui fait la masse d'une armée, sur l'infanterie et sur la cavalerie, un avantage immense dans l'opinion publique : est-ce cet avantage que Frédéric II auroit voulu contrebalancer, parce qu'il en auroit redouté l'influence trop prépondérante?

Les réglemens de l'armée prussienne n'exigeoient des preuves de noblesse que pour l'infanterie et pour la cavalerie ; cette institution d'une noblesse ayant des priviléges dans l'État en

portoit le relief dans les corps de l'armée où ses membres servoient à peu près exclusivement; dans l'artillerie et dans le génie, on étoit obligé d'appeler de toutes parts les connoissances positives qui manquoient le plus souvent à une noblesse généralement peu riche.

L'effet, à son tour, devenant cause, on refusoit tout lustre, toute décoration, tout avancement aux officiers qui étoient privés de cette primitive recommandation.

Des raisons de ce genre, les unes philosophiques, les autres de pur préjugé, peuvent seules, je ne dis pas justifier, mais expliquer d'une manière un peu plausible, l'état de dépression dans lequel tout sembloit s'accorder à tenir les corps de l'artillerie et du génie de l'armée prussienne. Tandis que, dans les armées des peuples du midi, ces corps jouissoient d'une espèce de suprématie tacitement reconnue par les autres, le contraire existoit en Prusse par l'inspiration même du gouvernement.

Ce rigoureux traitement a duré sans relâche pendant le long règne de Frédéric, et, sans doute, il n'en faut rien attribuer à cette idée que ces deux armes sont des armes accessoires, l'infanterie et la cavalerie les armes principales; car, même

dans cette infériorité respective des corps, il resteroit toujours l'égalité entre les individus.

Voyons quels étoient le recrutement et la composition de cette armée dont nous venons d'observer la formation et l'ordonnance habituelle.

Quand Frédéric disoit ces paroles si souvent répétées et auxquelles l'Europe a été attentive : « Si j'étois Roi de france, je voudrois qu'il ne se » tirât pas un coup de canon en Europe sans ma » permission, » ce langage répondoit, sans doute, chez lui à plus d'une idée.

Parmi celles qui se présentoient à son esprit, entroit vraisemblablement la facilité d'avoir dans cette hypothèse une armée toute nationale avec laquelle il imaginoit que tout lui auroit été possible.

En effet, si l'on avoit appliqué alors à la France le système de recrutement qui s'exerçoit, en Prusse, sur les nationaux, il auroit pu s'adoucir infiniment et produire encore de puissantes armées.

En Prusse, moins de six millions d'habitans fournissoient plus de cent trente mille hommes pour une armée qui, avec les étrangers, étoit, comme nous l'avons dit, d'environ deux cents mille soldats.

En France, sur trente millions de population, la même proportion, les mêmes procédés de recrutement produiroient plus de six cents mille soldats.

Si Frédéric avoit eu dans sa main une telle armée, il lui auroit donné sans doute d'autres formations, d'autres lois, d'autres manœuvres, il lui auroit inspiré un autre genre d'esprit militaire, un mérite plus décisif que celui d'un feu supérieur de mousqueterie, il auroit organisé pour elle des moyens d'une attaque plus vive, plus prompte, plus directe.

Lloyd fait de l'armée prussienne un portrait affreux; il la présente comme un ramas d'étrangers, tous de pays, mœurs, religions, coutumes et caractères différens, n'ayant d'ensemble que par les liens *d'une discipline atroce*. Il y a de l'exagération et de l'amertume dans ce langage.

Dans l'infanterie seulement il pouvoit y avoir un tiers d'étrangers; on en admettoit très-peu dans les troupes à cheval et dans l'artillerie.

Les cuirassiers et les dragons devoient être fils de cultivateurs propriétaires; on leur confioit leur cheval quand ils alloient en congé, on les forçoit même, par économie, à le prendre, et on ne ne craignoit pas qu'ils l'emmenassent ni

dans ce cas, ni en campagne : les biens de leurs parens en répondoient (1).

On ne sauroit se dissimuler que l'infanterie réclame, en thèse générale, une composition plus saine au moral et plus robuste au physique, d'une volonté plus constante et plus fidèle que les autres armes, puisque c'est à elle qu'appartiennent les grandes fatigues et les énergiques efforts : ce qui donc manquoit de ces conditions, de ces qualités premières, à cette infanterie ne pouvoit être suppléé que par une exacte discipline; mais cette infanterie prussienne, dont la discipline étoit plus dure à cause de ces considérations et de la présence des étrangers, étoit fort loin d'être avilie; les nationaux simples soldats étoient ménagés et traités avec bienveillance; les sous-officiers l'étoient avec des égards marqués; la considération attachée à l'état d'officier, en Prusse, étoit au plus haut degré; elle pesoit même sur les autres classes de la nation, qu'on obligeoit, en toute circonstance, à une déférence excessive pour le militaire; les soldats nationaux en contractoient une certaine éléva-

(1) Les biens qui devoient appartenir à un déserteur, étoient confisqués ; seulement, si sa famille étoit exempte de tout soupçon de complicité, on lui laissoit la jouissance de ce qui devoit revenir un jour au déserteur.

tion d'âme qui se communiquoit plus ou moins à tout ce qui portoit l'uniforme ; ce sentiment compensoit, en quelque sorte, l'état de misère où l'on voyoit quelquefois tomber les vieux soldats et les services non moins abjects que les soldats en garnison rendoient aux bourgeois (1).

La surveillance continuelle des officiers, le grand respect qu'on avoit pour eux, la considération dont jouissoient les sous-officiers, les bons sentimens dont les soldats nationaux étoient animés, contenoient très-efficacement le mélange impur des étrangers et des déserteurs ; un rang de sous-officiers maintenoit dans le devoir et dans les postes les plus périlleux les soldats les plus douteux ; on a vu ces serre-files se joindre par leurs hallebardes à crochets (2), et former ainsi une

(1) Il faut remarquer que le soldat prussien n'étoit point en uniforme quand il se livroit à ce genre de travaux ; ce qui doit beaucoup diminuer la répugnance qu'on pourroit supposer à d'autres soldats, au soldat français, par exemple ; en pareil cas, une circonstance légère de plus ou de moins, change bien souvent le point de vue sous lequel les mêmes choses peuvent être envisagées.

(2) Ce procédé n'est pas nouveau ; Plutarque raconte à peu près la même chose des Teutons : « La plupart des ennemis, » dit-il, et surtout les plus braves d'entre eux, furent taillés » en pièces ; car, pour empêcher que ceux des premiers rangs » ne rompissent leur ordonnance, ils s'étoient liés ensemble » par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. »

ligne continue, foible barrière, sans doute, mais que personne ne franchissoit.

On a pensé que la prédilection qu'on a supposée à Frédéric pour l'ordre mince ou qu'on a du moins beaucoup exagérée, que sa grande application au feu lui avoient été inspirées par la composition de son armée à laquelle il se fioit peu pour un acte de vigueur et qu'il croyoit plus propre à charger promptement un fusil sous la verge du sous-officier, qui ne lui permettoit pas un moment de repos et de réflexion et au milieu d'une fumée qui lui déroboit une partie du danger. Cela peut être vrai à un certain point; mais il n'est pas vrai que l'usage de la baïonnette et l'attaque au pas de charge ayent été, comme on voudroit le faire croire, totalement étrangers aux Prussiens; à la bataille de Lowosits, entre autres, il y eut une très-belle charge de ce genre par les régimens de Bevern et de Biller-Beck. Il s'agissoit, comme à Spire, d'empêcher l'ennemi de se former.

La tactique du roi de Prusse a eu surtout pour base la mobilité, parce qu'il avoit surtout pour adversaires des soldats lourds, des bataillons difficiles à remuer, et que cette mobilité, ce feu établi partout, étoient plus capables de les ébranler et de leur faire perdre la tête qu'une trouée qui ne les auroit pas déconcertés. Si Frédéric avoit

eu souvent à faire à des soldats à imagination mobile, aisés à ébranler et, une fois ébranlés, faciles à mettre en déroute, il auroit fait plus souvent usage de la baïonnette.

Toujours conséquent dans la volonté de donner à ses troupes une grande considération, spécialement dans la personne de leurs officiers, il ne nommoit et n'avançoit pas ceux-ci et surtout ne les multiplioit pas légèrement. Il n'y avoit point de grades sans fonctions, point de survivances, point de doubles emplois. Non-seulement Frédéric signoit le brevet du moindre officier, mais il réfléchissoit à ce qu'il faisoit en le signant; le chef du régiment lui proposoit les sujets pour les places, l'inspecteur lui donnoit les détails relatifs au candidat et le roi ne se décidoit alors qu'en véritable connoissance de cause; l'homme, qui, par la nature de ses relations ou sa vie antérieure, ne lui paroissoit pas susceptible de considération personnelle, n'étoit point admis dans un état qu'on vouloit honorer entre tous les autres.

Tout étoit combiné dans les mêmes vues.

Le roi de Prusse conservoit le plus longtemps possible officiers et soldats; les soldats vieillissoient sous les drapeaux, en vertu de la loi qui les engageoit pour la vie; on préféroit pour les emplois civils les soldats hors de ser-

vice à tous autres concurrens. Les officiers, qui abandonnoient le service quand ils pouvoient encore en remplir les fonctions, n'obtenoient rien et étoient mal vus.

Tout ce système, quelques inconvéniens qu'il eût d'ailleurs, concilioit, on n'en sauroit disconvenir, les vues d'économie pour l'État, d'instruction pour les individus et de considération pour l'armée; c'étoit d'ailleurs le moyen que les corps militaires ressemblassent à une famille.

Dans ce système, au moment d'une guerre, ou du moins après la première campagne, ceux qui ne peuvent plus soutenir les fatigues de la guerre se retirent; alors on a un avancement sur lequel on n'est pas blasé, qu'on ne peut pas avoir en temps de paix, et les jours de la guerre sont, comme à Sparte, des jours de fête.

En Prusse, la patience et l'espérance des subalternes étoient puissamment soutenues et nourries par les avantages attachés à l'état de capitaine; cet état, très-considéré, très-lucratif, étoit un suffisant objet d'ambition pour les hommes les plus estimables et les plus précieux à conserver. Et, comme le droit d'ancienneté présidoit à l'avancement dans l'armée prussienne, tous les officiers avoient l'espoir d'y arriver; et cette position dans l'armée et dans la société, qu'on pouvoit acquérir par une patience de quelques

années, offroit une perspective qui contenoit sur une ligne raisonnable et bornée des ambitions qui se seroient égarées dans un champ plus vaste et plus vague, ou qui se seroient découragées sans une semblable assurance.

Les avantages attachés au grade de capitaine qui présentoit, au milieu de l'échelle d'avancement une station desirable pour la plupart des hommes, supportable pour tout le monde, étoient le secret de la constitution de l'armée prussienne, de l'attachement de la masse des officiers à leurs drapeaux (1). Quand cette masse est généralement contente et ne laisse point échapper des mots d'ennui et de dégoût, quand la masse plus nombreuse encore et non moins influente des sous-officiers est, comme elle l'étoit dans l'armée prussienne, satisfaite de son sort et de la considération dont elle jouit, l'armée n'est travaillée d'aucun mauvais esprit et il ne reste d'inconvénient que celui qui subsistoit dans l'armée prussienne et qui étoit le malheur des circonstances, savoir la nécessité de la completter avec des étrangers et des déserteurs.

---

(1) Un capitaine avoit de cinq à six mille francs d'appointemens et une considération en proportion de celle qui étoit attachée, en Prusse, aux moindres grades de l'armée, et qui étoit déjà très-grande.

L'exaltation du soldat prussien qui s'est manifestée par tant de belles actions, s'est souvent exprimée par des mots pleins d'âme et qu'envieroient les classes les plus polies chez les nations les plus spirituelles; nous en citerons un entre mille.

Frédéric, qui savoit les moindres détails des casernes, avoit appris qu'un grenadier, qui aimoit à se tenir avec élégance, portoit un cordon, mais n'avoit point de montre : le roi, passant un jour à côté de ce soldat, lui demanda à plusieurs reprises quelle heure il étoit, ajoutant qu'il devoit bien le savoir, lui qui avoit une montre. Le grenadier tira alors son cordon, au bout duquel étoit une balle de fusil à la place de la montre : « La voilà, » Sire, lui dit-il; elle m'apprend seulement que » je dois être prêt à mourir, à toute heure, pour » Votre Majesté. »

Quelquefois la liberté étoit aussi vive et hardie que l'admiration étoit respectueuse et tendre. «Dans quel cabaret as-tu reçu cette balafre, dit » imprudemment Frédéric à un officier? » « A » Kollin, où Votre Majesté paya l'écot. »

Les soldats appeloient communément Frédéric du nom de *Fritz;* c'étoit un mot d'amitié, selon le génie de leur langue, et exprimant le même

sentiment d'affection que le nom de *petit caporal*, que nous avons si souvent entendu donner à un général qui avoit également excité l'enthousiasme et l'amour de ses soldats à un haut degré.

On auroit donc tort de croire que, sous le rapport moral, l'armée prussienne, telle qu'elle étoit avec Frédéric, et surtout un jour de bataille, méritât peu de considération ; elle se montra fortement électrisée de la gloire et des succès de son chef; elle ne fut pas abattue plus que lui-même par ses revers; elle entendit toujours sa voix avec soumission et enthousiasme.

Ainsi, lorsque la veille de la bataille de Rosback, Frédéric mit à l'ordre du jour cette belle allocution, qu'on a plus d'une fois citée et avec tant de raison, ce n'étoit point une vaine harangue écrite pour l'Europe : plus de la moitié de ceux à qui ce langage s'adressoit étoit capable et digne de l'entendre. Certainement il faut mettre dans ce nombre tous les officiers, tous les sous-officiers, l'immense majorité des soldats nationaux, et parmi les étrangers plus d'un brave, d'ailleurs assez mauvais sujet peut-être, mais capable d'être touché de tout ce qu'ont de grand le péril, le malheur et la gloire. On va voir dans ce document remarquable la part du mercenaire

et de l'étranger; et l'on peut dire que l'histoire de l'armée prussienne s'y trouve tout entière, ainsi que celle du génie de son général :

« Mes chers amis, voici le moment où la des-
» tinée de tout ce que nous avons et devons avoir
» de cher au monde, est remise à cette épée que
» nous tirons pour le combat; je n'ai ni le temps,
» ni le besoin, je crois, de vous parler fort lon-
» guement. Vous savez qu'il n'y a ni veilles, ni
» fatigues, ni peines, ni dangers que je n'aie cons-
» tamment partagés avec vous jusqu'à présent;
» et vous me voyez prêt aujourd'hui à périr avec
» vous et pour vous. *Tout ce que je vous demande,*
» *mes amis, c'est de me rendre zèle pour zèle, et*
» *amour pour amour.* Je n'ajouterai plus qu'un
» mot, et ce n'est pas comme encouragement,
» mais comme une preuve que je veux vous don-
» ner d'avance de la reconnoissance que je vais
» vous devoir. A compter de ce moment jusqu'à
» celui où nous prendrons les quartiers d'hiver,
» l'armée touchera la paie double. Allons, con-
» duisez-vous en hommes, *et n'espérez qu'en*
» DIEU. »

§ III.

Influence de la gloire du Roi de Prusse sur l'Opinion de l'Europe, et particulièrement de la France.

Quand Gustave et les Nassau firent refleurir l'art après tant de siècles de dégradation, non-seulement plusieurs de leurs élèves, tels que Bannier, Weymar, etc., etc., combattirent comme nos auxiliaires; plusieurs autres (sans parler de Turenne, et moins encore de Gassion, de Gadaigne, etc., nés Français), vinrent chercher une patrie sous nos drapeaux, et y trouvèrent les honneurs dus à leur mérite et aux avantages de la nouvelle science qu'ils nous apportoient : ainsi Rozen (1), Rantzau, Schulemberg, etc., etc., parvinrent promptement à la première dignité militaire : ils furent nos maîtres en tactique ; nous les révérâmes

(1) Ce Rozen, qui nous connoissoit bien, disoit de son fils, né en France, qu'il ne feroit jamais rien, qu'il parloit trop bien français ; en effet, combien de gens, dont les paroles nous paroissent piquantes, assaisonnées d'accent étranger, qui nous paroîtroient ce qu'elles sont, fades et communes, prononcées en bon français ! Qui n'a, en me lisant, quelque souvenir qui réponde à cette réflexion? C'est une de nos maladies : nous n'avons jamais pu la communiquer à aucun autre peuple ; ils éprouvent tous la sensation contraire. Est-ce bon naturel, est-ce foiblesse de notre part?

comme tels; jusque-là, rien de plus juste; que cette prévention se soit prolongée assez long-temps après la mort de ces maîtres, rien encore de plus naturel. Mais il est impardonnable que, plus d'un siècle après, quand les connoissances militaires eurent été répandues dans une foule d'écrits, et que les pratiques de l'art étoient à peu près les mêmes partout, cette admiration maniaque pour des instructeurs militaires, sans autre mérite que leur qualité d'étrangers, ait été portée au plus haut point au milieu de la paix.

Le moyen le plus ordinaire de ces charlatans étoit d'inventer de petites et bizarres observances prônées un moment par leurs compères comme des moyens sublimes, et qu'ils abandonnoient pour en préconiser d'autres, sitôt qu'elles avoient été adoptées dans les troupes françaises.

Plus ces pratiques étoient absurdes, minutieuses, à la fois inutiles pour le service et vexatoires pour le soldat, plus elles étoient adoptées avec fureur par les faiseurs français qui pensoient, à la faveur de la sévérité avec laquelle ils les feroient observer, mériter un avancement dont la paix n'offroit aucun motif légitime : dans cette lâche ambition, ils renchérissoient sur les étrangers mêmes (1).

(1) Luckner, au camp de Vaussieux, voyant cette grande

Le maréchal de Broglie disoit un jour avec indignation et fort haut, devant un cercle nombreux : « Ces messieurs traitent leurs régimens » comme des chevaux de poste, qu'on s'embar» rasse peu de crever, pourvu qu'on arrive. ».

Lloyd s'exprime avec beaucoup d'humeur sur ces *habits étroits*, ces *petits chapeaux*, ces *culottes bien blanches*, ces *souliers haut montés*, cette multitude de mouvemens inutiles dans l'exercice, ces nombreuses et puériles manœuvres dont on fatiguoit alors toutes les armées de l'Europe : « On ne croiroit pas possible, dit-il, » que des hommes fussent assez aveugles pour ne » pas sentir que les choses auxquelles ils met» tent tant d'importance, bien loin d'influer sur » les événemens, n'ont aucun rapport avec la » guerre. C'est à de telles niaiseries qu'ils attri» buent les glorieuses victoires du roi de Prusse.

---

affectation de tenue, d'immobilité, etc., enfin, le prix qu'on attachoit à toutes ces pratiques fatigantes qui contrarioient notre caractère national, disoit des chefs de corps qui se faisoient remarquer par cette manie : « Ils ont beau tourmenter » leurs hommes, ils auront le bonheur de ne jamais parvenir à » en faire des Allemands. » Mot piquant dans la bouche d'un général qui étoit Allemand lui-même, mais qui avoit assez d'esprit pour juger comment il falloit mener les Français, au service desquels il étoit entré depuis la paix, et pour savoir quel est le mérite et le caractère respectif des deux peuples.

» On n'a point assez considéré qu'un souverain » doué de si rares talens, qui commande lui- » même ses armées, a des avantages, que rien ne » peut égaler, pour produire cet ensemble et » cette vigueur d'action d'où dépend la plus » grande partie des événemens heureux de la » guerre. L'attention continuelle du roi de Prusse » à maintenir la discipline dans ses troupes lui » donne une facilité de manœuvre supérieure à » tous ses ennemis, et c'est une des causes prin- » cipales de ses victoires. Sa tête et son cœur » ont fait le reste. Cette tenue et mille autres » choses inutiles dont il fatigue son armée n'y » font rien. »

Telle étoit la manière de voir des bons esprits, impuissante à rectifier l'enthousiasme déplacé du plus grand nombre.

Mais, comme nous l'avons dit, ce qui étoit particulier aux Français, et véritablement déplorable dans cette manie d'admiration et d'imitation de l'étranger, c'étoit cette étonnante fureur de se déprécier, de se ravaler et de s'abandonner eux-mêmes, pour relever les objets de ce nouvel enthousiasme.

Duclos, bon Français, observateur piquant et sage (1) des mœurs et des travers de ses com-

(1) C'est de Duclos que Louis XV disoit ce mot si spirituel

patriotes, remarque que les brillantes qualités du roi de Prusse, ses malheurs, sa constance, avoient fait une telle impression sur l'imagination française, que la plupart de nos officiers, en marchant contre lui, tenoient, sans en sentir la portée, tous les propos qui pouvoient refroidir le courage de leurs soldats. Le même effet avoit lieu dans la nation.

Au rapport du même écrivain et de plusieurs autres, lorsque ce prince eut repris l'ascendant, on rencontroit dans la société, les cercles, les promenades, les spectacles de Paris, plus de Prussiens que de Français. Ceux qui s'intéressoient à la France étoient presque réduits à garder le silence (1).

---

et si juste : « C'est un homme *droit* et *adroit.* » Il n'y a point de définition plus vraie et plus exacte de l'esprit et du caractère de Duclos, écrivain très-ingénieux et très-estimable citoyen.

(1) Pour être entièrement juste, il faut observer que la guerre qu'on faisoit au roi de Prusse étoit très-impolitique ; que notre alliance avec la Maison d'Autriche étoit une dérogation ruineuse à l'ancien système diplomatique de la France, qui nous avoit été transmis par Henri IV, Richelieu, etc. ; c'est ce qui peut excuser jusqu'à un certain point, les frondeurs de cette époque. Quelques années auparavant, Voltaire avoit écrit à Marie-Thérèse, en lui peignant les sentimens des Français :

Ce peuple généreux, autant qu'il est aimable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,

« Dans les disgrâces de Louis XIV, ajoutent
» ces témoins, contemporains des deux époques,
» nous ressentions nos malheurs; mais les vœux
» des Français étoient toujours pour la nation.
» On n'entendoit point retentir dans Paris les
» éloges d'Eugène et de Marlborough.... »

Cet excès, qu'on ne sauroit trop blâmer, n'a rien de commun avec la justice qu'on rendoit alors et qu'on devra dans tous les temps à Frédéric et aux services qu'il a rendus à l'art de la guerre. Nous allons jeter un coup d'œil sur ce qu'il a fait pour l'avancement de cet art.

§ IV.

Des Innovations et des Améliorations dues à Frédéric; de ses Systèmes stratégiques.

Nous avons expliqué comment, avec des

Et qui marche en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te poursuit.

Nous avons déjà remarqué, d'après le même Voltaire, qu'aucun peuple ne rend plus de justice à ses ennemis, que le Français; quelquefois il porte cette vertu jusqu'à l'excès.

troupes exercées de longue main à charger et à tirer avec une rapidité inconnue aux autres soldats de l'Europe, Frédéric eut un grand avantage à s'étendre et à adopter un ordre mince qu'on a regardé comme la suite d'un système, mais qui naissoit beaucoup plutôt de l'ensemble des circonstances de sa position, telles que l'instruction préalable de ses soldats, la composition peu sûre d'une partie de son infanterie, le caractère des ennemis à qui il avoit à faire.

A la guerre, les hommes d'un vrai génie ne manquent jamais de consulter toutes les circonstances particulières qui les entourent; ils en tirent un parti que les hommes ordinaires n'imagineroient pas. C'est ainsi que ce que Frédéric avoit fait contre les Autrichiens inspira à Laudhon ce que celui-ci fit contre les Turcs, quoique ce soient deux manœuvres absolument contraires.

On sait que Laudhon fut du petit nombre des généraux autrichiens qui eurent l'honneur de battre Frédéric. Laudhon succéda à Lascy sur la frontière de la Turquie. Lascy s'étoit constamment fait battre par les Turcs, parce qu'il leur opposoit de longues lignes foibles, qui, malgré leur tenue, leur discipline et leur courage, étoient sans cesse rompues par l'impétuosité irrégulière et les attaques partielles des Turcs.

Le désordre même de ces attaques les met en ordre oblique, les range en colonne et en marteau, comme nous l'avons remarqué.

C'est en conséquence de la même observation, que Laudhon serra, de distance en distance, ses troupes en masses toujours prêtes à résister aux charges impétueuses des Turcs, et à se porter en force dans tous les endroits où ils se seroient affoiblis. Par ce moyen, il obtint autant d'avantages que Lascy avoit éprouvé de revers.

Laudhon opposoit des masses et des colonnes à l'attaque vive, mais désordonnée des Turcs; et Frédéric cherchoit à opposer de longues lignes de feu aux masses disciplinées, mais lourdes et peu mobiles, des Autrichiens; tous deux avoient raison. Chacun des deux se seroit vraisemblablement conduit comme l'autre dans les mêmes circonstances, et tous deux agissoient réellement par les mêmes principes, ou du moins par des réflexions semblables, en vertu desquelles ils faisoient des choses différentes.

Au nombre des préjugés que Frédéric détruisit, il faut compter, entre autres, celui qui attachoit une grande importance à la perte d'un canon, et qui regardoit une pièce d'artillerie prise par les ennemis comme un trophée entre leurs mains. Il n'est pas douteux que cette idée doit nuire à l'effet que peut produire l'artillerie,

en empêchant de l'avancer, de peur de la hasarder.

Parmi les institutions ou les perfectionnemens qu'on doit à Frédéric, il faut ranger en première ligne :

La division des armées, opérée de manière à accélérer leur marche avec moins de fatigue, et à pouvoir, devant l'ennemi, changer ou rectifier avec promptitude les ordres de bataille;

L'usage des marches de flanc;

Les ordres obliques, dont Frédéric se servit de préférence;

Par une suite naturelle, les développemens devenus plus prompts et plus faciles;

La légèreté imprimée à la grosse cavalerie, sans nuire à son ensemble, qualité qui n'avoit appartenu jusque-là qu'à la cavalerie espagnole, car on ne peut pas compter la cavalerie irrégulière de la Maison d'Autriche;

La mobilité de l'artillerie, l'établissement de l'artillerie à cheval, si justement vantée, si heureusement imitée.

Tels sont les grands procédés tactiques, qui, se liant intimement les uns aux autres, forment l'ensemble du système de haute stratégie de Frédéric.

Parmi les découvertes dans les détails de l'art qui sont dues à ce prince, il faut surtout apprécier l'usage des obusiers en campagne.

Cet usage a beaucoup diminué l'importance de certains postes et surtout de la fortification de campagne. Un village fermé, une bicoque, une redoute, fortifiés suffisamment contre les attaques réitérées de l'infanterie, sont forcés en un moment par le moyen des obus.

Si Charles XII avoit eu des obus à Pultawa, les redoutes de l'armée russe ne l'auroient vraisemblablement pas sauvée, loin de lui procurer une victoire décisive.

Ces bastions, auxquels les bataillons servoient de courtine, auroient été bientôt remplis d'une confusion qui se seroit promptement communiquée au reste de l'armée, soit que les soldats, chassés de la redoute par les explosions réitérées, fussent rentrés en désordre dans les bataillons, soit que les bataillons se fussent dégarnis pour remplir de nouveau les redoutes. Dans tous les cas, les redoutes n'auroient pas été l'écueil des Suédois, et une base solide de confiance pour les Russes.

Ceux-ci, se sentant aussi braves mais moins manœuvriers que leurs adversaires, et ayant toujours été battus par l'agilité et la tactique supérieure des Suédois, avoient très-judicieuse-

ment cherché dans ces remparts, élevés à la hâte, un secours qui leur rendît la manœuvre moins nécessaire, et qui laissât tout son emploi à leur courage passif et à ce sang-froid intrépide avec lequel ils attendent l'ennemi. Mais ces moyens de défense n'auroient vraisemblablement pas triomphé, si les assaillans avoient eu un moyen d'attaque tel que les obusiers de campagne introduits par Frédéric. Ils ne sont pas moins utiles contre la cavalerie, quand elle est en position, derrière un rideau, dans un pli de terrain. On ne tue pas grand monde, mais on trouble les rangs, on met un désordre momentané dans une troupe; et c'est un grand avantage pour l'attaquer immédiatement par des charges d'infanterie ou de cavalerie.

L'institution de l'artillerie à cheval, dont les besoins de tous les temps auroient pu donner l'idée depuis l'invention de l'artillerie, puisque, dans tous les temps, il a été utile de la porter, le plus vite possible, d'un point à un autre, devenoit plus nécessaire à mesure que les positions pouvoient changer plus facilement.

L'artillerie à cheval étoit donc pour un homme comme Frédéric une conséquence naturelle de la célérité imprimée à ses troupes et surtout aux mouvemens de sa cavalerie.

Quels que soient les frais de cette arme, et ils

sont considérables, sans doute, elle doit économiser au moins le nombre des pièces en les multipliant par la vitesse des mouvemens; un moindre nombre doit rester la proie de l'ennemi, quoiqu'elles s'approchent de lui à une très-petite distance.

On demandera peut-être, comment, quand cette artillerie existe, on en a d'autre en campagne. Mais la mobilité même de l'artillerie à cheval a cet inconvénient que la troupe à pied peut craindre d'en être abandonnée, crainte qui suffit pour produire un mauvais effet. Cette considération et celle de quelques localités d'un accès difficile, même en plaine, a dû faire maintenir l'artillerie ordinaire en concurrence avec l'artillerie à cheval.

L'usage de la baguette de fer (et surtout de la baguette de fer cylindrique qui n'a pas également prévalu) est une amélioration précieuse dans les détails de l'exercice; la facilité avec laquelle se rompt une baguette de bois étoit certainement le plus grave de tous les inconvéniens; il a été senti et il a disparu; celui de tourner la baguette n'est pas médiocre à la guerre; la baguette cylindrique y pourvoit, mais elle a l'inconvénient d'allourdir le fusil.

Telles sont, avec quelques autres détails, qui ne peuvent point trouver place ici, les améliora-

tions et les tentatives d'améliorations qui ont eu lieu pendant le cours de la grande influence militaire de Frédéric. Il n'a pas adopté toutes celles qui lui furent proposées; souvent l'économie (devenue extrême chez lui dans les derniers temps) fut cause de cette négligence; mais il fit attention à toutes; il accueillit les plus importantes; aucun détail ne lui paraissoit petit; et c'est par cette vigilance continuelle, et que le pouvoir rend si efficace, qu'il a marqué fortement son passage à la tête d'une armée européenne et produit une impression profonde sur ses ennemis, sur ses amis, et sur les indifférens, si en telle matière il pouvoit réellement y en avoir.

Frédéric ne se laissa point éblouir par des succès qu'il ne dut qu'à lui-même; il conçut, de bonne heure, du mépris pour ces écarts brillans qui ont séduit jusqu'au bout d'autres grands hommes de guerre.

Après six campagnes glorieuses, je veux parler des six premières, après des batailles savantes, après avoir incorporé à ses États la Silésie, après avoir pris Prague et Dresde, il écrivoit au maréchal de Saxe que, « dans les pre» miers bouillons de la jeunesse, quand l'ima» gination n'est pas encore réglée par l'expé» rience, on sacrifioit tout aux actions brillantes » et aux choses singulières qui ont de l'éclat.

» Dans les premières années, ajoutoit-il, que
» j'ai pris le commandement de mes troupes,
» j'étois pour les *pointes*; mais tant d'événemens
» que j'ai vû arriver et auxquels j'ai pris part,
» m'en ont désabusé; ce sont ces pointes qui
» m'ont fait manquer la campagne de 1744......
» Le grand art de la guerre est de prévenir tous
» les événemens, et le grand art du général est
» d'avoir préparé d'avance toutes ses ressources,
» pour qu'il ne soit point embarrassé de son
» parti lorsque le moment d'en prendre un est
» venu. »

Quand Frédéric tenoit ce langage, il n'avoit encore que trente-quatre ans; la réflexion avoit déjà formé en lui l'homme qui devoit soutenir avec une admirable constance la terrible position qui précéda pour lui la bataille de Rosback. Par cette victoire, dont la pensée seule étoit d'une audace étonnante et dont le moment fut saisi avec une rare habileté, il passa subitement d'une situation presque désespérée à une attitude formidable dont il ne fut point enïvré.

C'étoit déjà à trente-quatre ans, ce Frédéric qu'on devoit voir dans des jours encore plus difficiles, s'il est possible, deux ans après Rosbach, obligé de manœuvrer seul contre trois armées autrichiennes qu'il avoit en tête et sur ses flancs, tandis que sur ses derrières une ar-

mée russe menaçoit de lui couper ses plus indispensables communications. Il sortit encore de ce cercle funeste où ses ennemis croyoient l'avoir enfermé; et rendu, par des miracles de la fortune et du génie, au rôle brillant et à la prépondérance qui avoit failli à lui échapper, il couronna la gloire de tant d'actions par celle d'un repos qu'il ne permit plus à l'ambition de troubler. Si celui qui sut ainsi donner l'essor à son génie et le retenir avec une égale puissance, ne mérite pas le nom de grand, nul ne l'a mérité depuis que l'histoire pèse les actions des hommes.

Nous avons vu, pendant un moment, ces exemples dépréciés, ces sages leçons effacées; nous avons entendu préconiser sous le nom de grande stratégie les pointes les plus folles, les expéditions les plus gigantesques, et admirer comme un art nouveau ce qui n'est que l'absence de tout art et de toute sagesse: revenons, s'il est possible, à la sagesse et à cet art dont les rois et les peuples, les soldats et les généraux qui se sont illustrés et agrandis par la guerre, ont, de siècle en siècle signalé la puissance et reconnu la nécessité.

§ V.

De Guibert et de ses Ouvrages considérés principalement comme explication des systèmes militaires du roi de Prusse.

Frédéric II est plus connu parmi nous que plusieurs de nos rois; les faits de ce prince, dont la cendre est à peine refroidie, sont si présens à la mémoire de tous les hommes de guerre et de la plupart des autres, qu'on peut en rappeler la mémoire, sans avoir besoin d'en retracer tous les détails: parmi les écrits de discussion militaire auxquels ces faits ont donné lieu, les plus connus et les plus dignes de l'être sont ceux de Guibert. Presque partout il établit les théories qu'il recommande, sur les pratiques de Frédéric. Guibert ne dissimule point qu'il n'a pris la plume que pour révéler les secrets du roi de Prusse, développer ses systèmes, expliquer ses procédés; si cette tâche honorable n'a pas été pleinement remplie, elle l'a du moins été d'une manière toujours brillante.

Il écrivit, fort jeune encore, son premier ouvrage militaire, celui qui a fondé sa réputation et qu'on cite encore le plus, l'*Essai sur la Tactique;* cet ouvrage a été de beaucoup surpassé en

mérite véritable de science et de discussion par un autre écrit (*Défense du Système de guerre moderne*) qu'il publia dix ans après, mais il n'en a point été effacé ; et ce dernier écrit, qui est le fruit de la méditation d'un homme plus mûr, est resté dans la mémoire de l'immense majorité des lecteurs fort au-dessous du livre qui l'avoit précédé : destinée injuste, mais aisée à expliquer ! ce qui a d'abord fortement frappé l'imagination des hommes conserve long-temps le premier rang dans leur souvenir. Or, il est certain que le mérite d'écrivain ne s'étoit jamais trouvé en France chez aucun auteur militaire au même degré où il parut dans l'*Essai sur la Tactique*, ouvrage pour lequel la jeunesse de Guibert augmentoit encore l'admiration publique.

Tout le monde a rendu justice à l'éloquente et philosophique introduction de l'*Essai sur la Tactique*, aux vues générales de Guibert, quand, jetant un coup d'œil sur l'Europe militaire, il y voit *toutes les constitutions servilement calquées les unes sur les autres*, *les peuples du midi ayant la même discipline que ceux du nord*, *le génie des nations en contradiction avec les lois de leur milice*, *la profession de soldat abandonnée à la classe la plus vile et la plus méprisable des citoyens*, *le soldat sous les drapeaux conti-*

nuant d'être malheureux et méprisé, les armées partout plus nombreuses à proportion que les nations qui les entretiennent, onéreuses à ces nations pendant la paix, ne suffisant pas pour les rassurer à la guerre, parce que le reste du peuple n'est qu'une multitude timide et amollie, etc., etc.

Ces abus étoient flagrants alors; ils étoient universels, et le tableau est vrai.

Comme animé d'un esprit prophétique à la vue de ces ruines militaires, *il promet l'empire de l'Europe à un peuple vigoureux de génie, de moyens et de gouvernement, ayant des vertus, une milice nationale, faisant la guerre à peu de frais, subsistant par les victoires*, etc., etc. nous avons failli à être ce peuple.

On peut relever quelques torts de Guibert, comme trop peu de justice rendue aux restaurateurs de l'art, à Puységur, une injustice positive envers Folard, etc., etc.

Mais on ne peut qu'applaudir à Guibert quand il dit que, sans uniformité, sans fixité des élémens, il n'y a point de calcul possible, qu'il n'y a point d'uniformité, point de fixité sans une théorie philosophique démontrée jusqu'à l'évidence.

Quand il en vient aux procédés qui découlent de cette théorie, aux moyens et aux instrumens

de l'art, il veut avec raison qu'on forme ces instrumens et qu'on en laisse à l'intelligence de l'officier toute l'application, qu'on lui montre un but dans les manœuvres de paix comme dans celles de guerre et qu'on juge ainsi de sa capacité.

Il faut donc, selon lui, que l'on tienne à l'officier et, à plus forte raison, au général à peu près ce langage, « voilà une armée flexible, dis-
» ponible, propre à tout; voilà les campagnes de
» l'Europe, voilà leurs terrains si divers avec
» tous leurs accidens et tous les accessoires que
» l'ennemi peut y ajouter; celui-ci est avec son
» armée sur le même champ, sur le même théâ-
» tre que vous; appliquez votre armée à ce ter-
» rain, à ces accidens, à ces attaques, à ces ré-
» sistances, d'après des règles et des méthodes
» générales, d'après la réflexion et l'expérience;
» quant à vos inspirations, personne ne peut vous
» les dicter. »

Guibert pense que dans un métier où il y a tant de choses nécessaires à apprendre, ce n'est qu'aux dépens de ces choses qu'on s'occupe des évolutions et surtout des *évolutions synonimes* et des épreuves qui y sont relatives et dont la multiplicité est funeste en ce qu'elle fatigue les troupes, surcharge leur entendement et les détourne des objets plus importans.

Il veut en conséquence que les évolutions

soient courtes, faciles, simples; il croit que toutes celles qui n'ont pas ce caractère sont vicieuses, superflues, dangereuses.

Il estime qu'on ne raisonne pas assez avec le soldat et surtout avec le soldat français qui est, par son esprit, à portée de comprendre tant de choses; il croit que la fermeté d'une troupe augmenteroit en proportion de ce que chaque individu seroit par le raisonnement plus persuadé de la bonté de l'ordre tactique dans lequel il est rangé.

Cette disposition morale est certainement l'élément le plus efficace de la célérité. Or, Guibert regarde la célérité des mouvemens à la guerre comme le mérite suprême; en cela, il commente un système de Frédéric dont le germe étoit dans l'axiome favori du maréchal de Saxe, il est l'écho de la raison même.

Il montre l'affaire de Minden perdue, parce qu'on ne put pas rectifier à temps, faute de mobilité, un ordre de bataille qui ne convenoit plus aux nouvelles positions où l'ennemi s'étoit placé pendant la nuit.

C'est à Frédéric, selon Guibert, qu'étoit réservé l'art de simplifier les mouvemens, de diviser les masses, de déployer les colonnes, de manier les soldats, d'assurer les succès réels, de fouler aux pieds le préjugé attaché à la perte d'un canon, etc.

Partout où il a fallu manœuvrer, partout où le résultat a dépendu de l'intelligence et de la rapidité des mouvemens, ce résultat lui a été favorable. Sans doute, Frédéric n'auroit pas tant osé, il ne l'auroit pas pu, s'il avoit eu des troupes moins manœuvrières, des officiers généraux moins en état de le seconder; car, quelle action tirer d'une machine dont les ressorts ne seroient susceptibles ni de jeu, ni de combinaisons? Mais il avoit profité de la paix pour instruire ses troupes; elles étoient les plus mobiles et les mieux ordonnées de l'Europe; elles avoient une tactique particulière de marches et de déploiemens.

Dans son armée seule étoient des officiers généraux sachant conduire une colonne et concourir à l'exécution d'un ordre de bataille.

Toutes les fois que ce prince étoit en marche offensive, à portée de l'ennemi, son avant-garde tenoit à ses colonnes, ou du moins elle n'en étoit jamais éloignée de plus d'une demi-lieue; cette avant-garde étoit composée de hussards, de dragons, de bataillons de grenadiers, avec quelques pièces de canon. Il y étoit en personne avec les officiers généraux commandans de ses colonnes. C'est de là qu'il reconnoissoit l'ennemi et qu'il déterminoit l'ordre de bataille qu'il vouloit prendre, tenant toutes ses colonnes en mou-

vement derrière lui, indiquant ensuite à chaque commandant de colonne les points où il devoit se porter, les objets qu'il devoit remplir, masquant, s'il se pouvoit, avec son avant-garde ce qui se passoit derrière elle, puis au moment de la formation de l'ordre de bataille, portant cette avant-garde en renfort au point d'attaque, ou engageant lui-même le combat avec elle, tandis que ses colonnes se développoient à son appui. Tout ce mécanisme s'opéroit d'ailleurs avec tant d'accord et de vitesse que l'ennemi étonné démêloit difficilement la position qu'on alloit prendre.

C'est ainsi qu'à Lissa, Frédéric manœuvra deux heures devant les Autrichiens; il menaça d'abord leur droite, qui étoit leur partie foible par la nature du terrain; ils s'y renforcèrent par un grand nombre de troupes qui étoient l'élite de leur armée; ils craignoient peu pour leur gauche assise sur des hauteurs et appuyée à des bas-fonds qu'on croyoit marécageux; ils n'y laissèrent que les Bavarois et quelques troupes de l'Empire. Frédéric saisit cette faute; sa disposition, longtemps incertaine et suspendue, fut rapidement déterminée vers sa droite. Un léger rideau de hauteurs cachoit le jeu et le mouvement de ses colonnes; l'aile gauche du prince Charles fut prise en flanc et culbutée après une demi-heure

de combat. Les Autrichiens arrivèrent, mais il étoit trop tard; les deux lignes étoient déjà formées sur le flanc; tout ce qui se présenta fut renversé; et la victoire du roi de Prusse, qui avoit à peine trente-cinq mille hommes contre soixante mille, fut une des plus complètes et des plus décisives de la guerre; bel exemple, entre tant d'autres donnés par le même héros, de l'ordre oblique habilement employé dans l'offensive.

Par la même raison que Frédéric, dans ses marches de manœuvres offensives, avoit son avant-garde presque immédiatement à la tête de ses colonnes, dans ses marches de retraite, à portée de l'ennemi, son arrière-garde tenoit à son armée; aussi n'a-t-il jamais eu d'affaire d'arrière-garde; car quel moyen que des armées peu manœuvrières se fussent engagées à attaquer une arrière-garde d'élite soutenue par une armée habile à s'arrêter, à former une disposition ou à faire, au besoin, un nouveau mouvement offensif en avant? quant à des troupes légères ou à de simples avant-gardes, elles ne s'y seroient sûrement pas compromises.

Tels sont à peu près les exemples et les raisonnemens sur lesquels Guibert motive son admiration pour Frédéric et justifie le dessein qu'il

a formé de le présenter pour modèle à ses compatriotes, à tous ses contemporains et à la postérité.

« J'ose cependant, dit-il, avancer que le roi de » Prusse n'a pas épuisé toutes les combinaisons » de l'art, et que, sur la grande tactique, sur la » partie des marches principalement, il reste » beaucoup de progrès à faire..... »

Soit pour faire adopter les manœuvres de Frédéric, soit pour les rectifier, Guibert part généralement de principes vrais, incontestables, tels que ceux-ci :

Qu'il faut bien connoître le but des mouvemens, bien se rendre raison des moyens, non-seulement réformer tout ce qui est faux, mais élaguer tout ce qui est inutile, enfin changer tout ce qui est susceptible d'*amélioration*, c'est-à-dire de *simplification;* car il admet ces deux mots comme synonymes.

Pour arriver à cette simplification, à la mobilité qui en est la conséquence et dont il sent si bien les avantages, le principal obstacle qu'il rencontre, c'est le préjugé établi contre les inversions; il sent tous les inconvéniens de ce préjugé, mais il ne les combat pas franchement et de front. Après avoir expliqué une des manœuvres qu'il recommande le plus, « cette manière, dit-il, d'exécuter une marche de flanc, » a cela d'avantageux qu'elle tient l'armée plus

» ensemble, et que, par conséquent, si telles
» étoient les circonstances qu'on pût avoir à
» craindre que l'ennemi, dérobant un mouve-
» ment, se présentât sur la tête de la mar-
» che, l'armée se trouveroit bien plus en dé-
» fense vis-à-vis de lui; *mais il faudroit alors,*
» *à moins qu'on n'eût tout le temps nécessaire,*
» *ne pas s'assujétir à porter les troupes de la*
» *droite à la droite de la nouvelle disposition, et*
» *les troupes de la gauche à la gauche; il s'agi-*
» *roit, par des mouvemens plus prompts, de mul-*
» *tiplier les colonnes, de les diriger, en les éloi-*
» *gnant l'une de l'autre sur les points où elles*
» *devroient se déployer, et d'arriver à un ordre*
» *de bataille, combiné sur la position que le*
» *général de l'armée auroit choisie pour faire face*
» *à cette circonstance inattendue.* »

Certainement il y a dans cet aperçu le germe de toutes les améliorations principales que la tactique réclamoit alors. Mais qui ne voit que, s'il est une fois démontré bon, utile et praticable de bannir la répugnance pour l'inversion, de rompre l'ancien asservissement à l'ordre primitif, et la prétendue nécessité du retour à cet ordre, la loi de cet ordre tombe d'elle-même? elle n'est tolérable que si elle est prouvée nécessaire, indispensable au moins par quelque endroit, puisqu'il est encore plus prouvé qu'elle

est pleine de gêne et d'entraves. Si donc on peut s'en passer une fois, il faut s'en passer toujours ; la plus grande mobilité possible n'est qu'à ce prix.

Celle que Frédéric avoit obtenue, étoit une amélioration immense, et beaucoup d'écrivains (1), différens de nations, de systèmes, mais tous recommandables à quelque titre, reprochent à Guibert d'avoir mal apprécié ce perfectionnement ; ils ne nient pas que l'art ne puisse faire encore des progrès ; il n'y a point de science où cette assertion ne fût téméraire ; mais ils soutiennent que, loin de rectifier Frédéric, Guibert ne l'a point compris, et que les moyens qu'il propose sont loin d'être aussi simples, et par conséquent aussi bons que ceux qu'il a la prétention de perfectionner.

Ils lui reprochent d'avoir employé un grand nombre de chapitres et de planches pour donner différens ordres de marches de front qui, au fond, sont absolument les mêmes, puisqu'ils ne diffèrent que dans le numéro du bataillon de déploiement, ou dans la direction de droite et de gauche ; puisqu'ils ne sont que l'application de l'école de bataillon aux déploiemens de colonnes

(1) Mauvillon, Mirabeau, Jomini, etc., etc.

plus considérables que les colonnes produites par les fractions d'un seul bataillon, ce qui ne change rien à l'essence des mouvemens.

Ils citent le texte même des ordres donnés par Frédéric, en diverses occasions; ils disent que, quand ce prince vouloit faire exécuter un mouvement à son armée, il ordonnoit la marche par lignes simples ou doubles, par la gauche ou par la droite, et par fractions de lignes plus ou moins considérables parallèlement, perpendiculairement ou diagonalement, selon le résultat dont il avoit besoin; que ce système de tenir son armée toujours réunie, de présenter toujours une masse à des parties isolées, une ligne entière à une seule extrémité de ligne; ce système, qui a fait l'admiration des gens de l'art, ne pouvoit avoir son exécution, qu'au moyen d'un ordre pareil, d'un mode de formation qui réunît promptitude, ensemble et simplicité.

Ils disent que les méthodes, ou plutôt la méthode unique de Guibert, appliquée à toutes les masses, à toutes les positions, à toutes les intentions, réunit, au contraire, longueur, complication et danger.

Ils maintiennent que les développemens de Guibert, qui passent par un mouvement préalable avant d'arriver au mouvement définitif, tombent dans l'inconvénient des développemens

processionnels, qu'il a blâmés à Minden, à Willinghausen, etc., etc. (1).

Ils soutiennent que, pour obtenir une précision et une économie de mouvemens, qui n'est pas toujours une économie de temps, les moyens de Guibert ne sont pas les meilleurs, et que ployer sur le centre, et par conséquent faire tourner le dos à la moitié des colonnes, lorsqu'elles seroient à portée de l'ennemi, seroit, au contraire, les jeter de gaieté de cœnr dans un danger réel et imminent;

Que des colonnes considérables ne peuvent conserver les distances entre elles avec la précision nécessaire pour se bien déployer; que ce mouvement seroit long et ne présenteroit point d'ensemble, puisque l'arrivée des divisions seroit toujours incertaine, pour peu qu'elles eussent à parcourir un espace de terrain un peu étendu;

Que l'ennemi, découvrant facilement ces marches simultanées, à moins qu'elles ne soient très-loin de lui et par conséquent inutiles, pourra renforcer un point de sa ligne, vous attendre avec avantage, ou même vous attaquant, pendant la marche, pénétrer dans vos intervalles, vous couper, vous envelopper, etc., etc.

(1) Voyez Jomini sur Tempelhoff et Lloyd.

Pour éviter tous ces inconvéniens, plusieurs moyens se présentent; les premiers, les plus éprouvés sont ceux que le roi de Prusse a pris : les marches de flanc sur toutes les lignes ou sur une partie de leur longueur, s'il s'agit d'opérer, en effet, sur les flancs; les colonnes sur le centre, s'il s'agit d'opérer perpendiculairement, et toutes les autres modifications que le bon sens et l'analogie peuvent inspirer sur le terrain.

Surtout, pour obtenir cette mobilité précieuse, il importe que les parties d'une armée soient homogènes, que la même puissance de résistance ou d'attaque se trouve partout, de quelque côté qu'on envisage la troupe, que partout avec le moindre mouvement possible, elle présente les mêmes conditions; à cet effet, que tout préjugé d'inversion et de préséance soit effacé dans toutes les acceptions de droite, de gauche, de front, de flanc, de tête, de queue.

Ces mêmes questions vont se reproduire dans le chapitre suivant, où nous allons voir Guibert en présence de ses adversaires, qui seront, en même temps, ceux du roi de Prusse, adversaires de bonne foi et persuadés qu'il est peu convenable aux Français d'imiter ce que le roi de Prusse a fait et ce que Guibert a loué.

CHAPITRE III.

Discussions qui se sont élevées, vers 1770, sur le mérite respectif de l'ordre profond et de l'ordre mince, en tactique.

§ Ier.

Quels furent les partisans respectifs des deux ordres, et quelles autorités donnèrent de l'importance à cette querelle.

La gloire militaire du roi de Prusse occupoit toutes les bouches de la renommée. On offroit son exemple pour modèle à toutes les armées, à tous les peuples. Guibert s'étoit donné comme ayant développé la doctrine stratégique et tactique de ce prince; il prétendoit avoir établi la supériorité de ses systèmes sur toutes les pratiques modernes, et traitoit hautement celles-ci de routines ignorantes, de misérables préjugés.

L'expression trop peu mesurée de ce mépris fit fermenter les anciennes opinions, et réveilla de leur assoupissement les anciens systèmes. Les disciples de Folard, qui prétendoient l'être aussi du maréchal de Saxe, de Turenne, de Monté-

cuculli, des premiers restaurateurs de l'art et, par une chaîne non-interrompue, des peuples classiques de l'antiquité, s'indignèrent de voir ainsi ravaler la gloire, ou du moins la science de leurs maîtres; et, comme les louanges d'un étranger illustre se mêloient incessamment, et non sans affectation, à l'exposé de ce qu'on appeloit ses doctrines, les partisans des doctrines anciennes cherchèrent à contrebalancer cet effet, en intéressant le patriotisme des Français; ils réussirent plus qu'ils n'avoient lieu de l'espérer dans un moment où ce patriotisme ne paroissoit pas fort vif et fort animé.

Ce fut avec assez d'art qu'ils attachèrent le nom d'ordre français à des ordonnances de marche et de combat, dont ils cherchoient à faire ressortir l'analogie avec le caractère national : cet ordre français, opposé à l'ordre prussien, fut aussi l'ordre profond opposé à l'ordre mince, l'ordre de colonne et d'attaque avec l'arme blanche, opposé aux fronts habituellement déployés, qui sont l'ordre de bataille le plus favorable au feu.

Dès que l'*Essai sur la Tactique* avoit paru, l'éclat du style, la teinte philosophique et même un peu déclamatoire, la hardiesse, la nouveauté, tout avoit concouru à donner une grande vogue à cet ouvrage. Cette vogue, à son tour, avoit contribué à piquer et à réveiller l'attachement natu-

rel que la plupart des hommes portent aux traditions qu'ils ont reçues dans leur jeunesse, quand un autre intérêt d'amour-propre ne détruit pas celui-ci. Ce fut alors que les partis commencèrent à se former.

Du côté de Guibert se rangèrent peu d'écrivains militaires; il fut regardé comme un suffisant interprète de ceux qui avoient adopté les mêmes doctrines que lui; ses adeptes se composoient de presque tous les jeunes officiers généraux et colonels, connus sous le nom de *faiseurs*. La plupart avoient fait le voyage de Postdam; ils avoient vu Frédéric, regardé ses manœuvres, et affectoient une admiration qui auroit été fort juste, si elle n'avoit été trop exclusive.

Du côté de l'ordre profond ou français, étoient les anciens officiers, presque tous les écrivains militaires de l'époque ; à la tête de ceux-ci on remarquoit M. de Ménil-Durand, qui, pour le talent de rendre ses idées, ne pouvoit en rien se comparer à Guibert; mais que son âge et ses nombreux travaux avoient fini par rendre imposant comme autorité théorique. Les officiers généraux de ce parti reconnoissoient pour chef le maréchal de Broglie ; celui-ci n'offroit point une auréole de gloire militaire comparable à celle de Frédéric : c'étoit toutefois, en fait de

guerre, un mérite très-réel, et incontestablement la première réputation de France.

§ II.

Système de M. de Ménil-Durand, appelé Système français

Voici la principale leçon du thème tactique de M. de Ménil-Durand ; on pourra se faire, en la lisant, une idée générale des variantes qu'éprouva son ordonnance, soit par ses propres modifications, soit par celles que le maréchal de Broglie lui fit subir. Cette idée suffira aujourd'hui, que cette question et ces expériences sont déjà surannées, quoique leur date ne soit pas fort ancienne, mais à cause des événemens qui se sont interposés entre ce temps et le nôtre.

M. de Ménil-Durand appelle *plésion*, la troupe élémentaire de sa colonne ou de ses colonnes, comme la pentacosiarchie étoit un des élémens de la phalange ou des phalanges, corps dont M. de Ménil-Durand avouoit l'imitation, en même temps qu'il prétendoit mêler de l'imitation de la légion par les fractions éventuelles de sa colonne.

La plésion étoit de sept cent soixante-huit hommes, rangés sur vingt-quatre de front et trente-deux de hauteur.

Partagée perpendiculairement de la tête à la queue, ses deux moitiés s'appeloient *manches*.

Ces deux manches se coupoient ensuite parallèlement au front en quatre sections qui avoient, par conséquent, chacune vingt-quatre hommes de front et huit de hauteur.

Enfin, elles se divisoient en deux *plésionnettes*, formées chacune de deux sections jointes ensemble.

A ces trois divisions, il faut en ajouter deux autres; chaque manche, coupée en deux, donne les *manchettes* à six de front, et trente-deux de hauteur, et la plésion coupée en croix donne quatre manipules, chacun desquels a douze de de front et seize de hauteur.

Tel étoit l'instrument de tactique inventé par M. de Ménil-Durand; et, selon l'usage des inventeurs, il le regardoit comme merveilleusement propre à toute sorte d'emploi et de succès.

C'étoit une machine beaucoup plus compliquée que la colonne de Folard; il sembloit que cette complication la rendît plus savante; elle contribuoit seulement à en rendre l'usage plus difficile. .

La plésion devoit avoir, selon M. de Ménil-Durand, trois manières de se former:

1° *En bataille;* cette formation consistoit à faire serrer les rangs dans chaque section, en

laissant deux ou trois pas d'intervalle entre la première et la seconde, la troisième et la quatrième, et un double intervalle entre la seconde et la troisième;

2° *En phalange;* dans cette formation, toutes les sections étoient serrées l'une contre l'autre pour faire masse;

3° Enfin, *la plésion pouvoit avoir tous ses rangs ouverts*, *c'est-à-dire à deux ou trois pas l'un de l'autre.*

M. de Ménil-Durand abandonnoit les piques et les pertuisannes de Folard; ce qui étoit une inconséquence, puisqu'il conservoit et outroit même son système; mais c'eût été un avantage s'il eût consenti à modifier le système de Folard, au lieu de l'exagérer.

» *La plésion*, prescrivoit M. de Ménil-Durand, » *sera en bataille* toutes les fois qu'elle arrivera » sur le pré (c'est-à-dire sur un terrain de ma- » nœuvre en paix ou en guerre, hors de la pré- » sence de l'ennemi); après l'avoir fait manœu- » vrer, on l'y remettra avant de la renvoyer; ce » sera l'état habituel; ce sera encore dans cet état, » et non autrement, qu'elle marchera le pas re- » doublé.

» *Elle se mettra en phalange* au moment de » la charge, et seulement à quelques pas de l'en- » nemi.

» *Elle n'aura les rangs ouverts* qu'en marchant » loin de l'ennemi et au pas de course. »

En traitant de la phalange et de la légion, nous avons remarqué plus d'une fois combien ces variations, ces nuances d'ordre dont elles étoient susceptibles, produiroient avec nos armes une imitation malheureuse, et dont l'effet infaillible seroit de jeter la confusion dans une ordonnance si minutieuse, de rendre impossible le rétablissement de l'ordre et des rangs une fois brouillés : tous ces raisonnemens ne peuvent jamais trouver une application plus frappante qu'avec la plésion.

Il n'y a pas moins de complication dans l'action de la plésion que dans son ordonnance. Selon M. de Ménil-Durand, elle enfonce d'abord infailliblement la ligne ennemie; puis la manche droite fait à droite, la manche gauche à gauche; toutes deux marchent, s'éloignant l'une de l'autre. « On voit, continue M. de Ménil-Du- » rand, avec quelle promptitude ces deux man- » ches seront sur les deux bataillons, ou les deux » parties de bataillon du point de la ligne que » la colonne aura enfoncé, et combien il est » impossible à chacun d'eux de résister, chargé » en cette partie par un petit bataillon de trente- » deux de front sur seize de hauteur.

» Chaque manche renversera donc le sien à

» si peu de frais, qu'elle n'en sera pas moins en
» état de battre le suivant, et iroit jusqu'au bout
» de la ligne, si l'ennemi ne trouve pas moyen
» de l'arrêter. Mais quel sera ce moyen? Ces
» manches remuent avec tant de vivacité, etc. »

Il est inutile de suivre plus loin les succès de la plésion, comme instrument de tactique.

§ III.

Expériences faites au camp de Vaussieux; Ouvrage de Guibert, qui en rend compte.

Malgré tous les défauts de l'ordre que proposoit M. de Ménil-Durand, malgré l'exagération des propriétés qu'il lui attribuoit et des succès qu'il lui promettoit, il y avoit dans son intention, dans le fond de ses vues, dans l'honorable pensée d'instituer un ordre français, quelque chose qui se recommandoit à tous les militaires expérimentés, et dont on sentoit que la méditation, l'étude et le sang-froid pourroient parvenir à tirer parti.

Ses adversaires, d'ailleurs, n'étoient pas plus modérés dans leur admiration, n'étoient pas moins absolus dans leurs prétentions.

Après avoir beaucoup écrit de part et d'autre, on résolut de soumettre à une expérience ce que tous les raisonnemens laissoient indécis; on

s'étoit étendu, échauffé, aigri même, sur la question contestée; on croyoit, de part et d'autre, l'avoir suffisamment débattue, approfondie; on n'avoit oublié qu'une chose, que, trop souvent, l'on néglige en pareil cas : c'étoit de la poser.

Les élémens de cette question étoient, du côté de l'ordre profond, une colonne de dimension considérable, comme corps compact, minutieusement compliquée, qui étoit non un ordre d'exception, ainsi que Folard l'avoit proposé, mais un ordre habituel, frangible par exception. Ajoutez-y des maximes, comme le mépris du feu, l'éloge de la baïonnette, l'entremêlement des armes tel qu'il auroit pu être admissible avec les piquiers de Montécuculli et de Turenne, tout cela présenté d'une manière exclusive.

Du côté des partisans de l'ordre mince, la supériorité du feu sur l'action des armes de main, de l'étendue sur la profondeur, des mouvemens de front ou de flanc sur les marches en colonne et en masse, présentée avec une complaisance non moins exclusive.

Tel étoit l'état dans lequel se trouvoit une discussion qui ne pouvoit, avec tant de préventions de part et d'autre, être ni résolue ni utilement débattue. Pour l'établir d'une manière raisonnable, il auroit fallu d'abord convenir mu-

tuellement que l'ordre en colonne ne peut pas toujours suppléer à l'ordre étendu; que l'ordre étendu ne peut pas constamment dispenser du recours à l'ordre en colonne; que l'imitation des anciens ne pouvoit être, ni servilement adoptée, à cause de la différence des armes, ni entièrement rejetée, à cause de l'homogénéité des combattans; qu'il devoit y avoir un point de départ, un ordre de repos et un ordre d'action, et que ces deux ordres avoient intérêt à s'aider et non à s'exclure. Ces concessions réciproques auroient pu éclairer la question, épargner les débats, diriger les expériences et les rendre fructueuses. C'est ce qui n'avoit point eu lieu avant le jour de ces expériences.

C'étoit donc entre des préventions également exagérées, entre des propositions également tranchantes, que le maréchal de Broglie avoit à tenir la balance et à prononcer un jugement. Il ne devoit donner raison entière à aucun des partis, à aucun des deux procédés; et il étoit de sa justice et de sa gloire, comme de l'intérêt de l'art, qu'ils fussent tous deux examinés, et qu'on empruntât à chaque opinion ce qu'elle avoit de plausible, sans s'embarrasser de concilier les hommes qui, de chaque côté, les soutenoient à outrance. Or, ce fut à peu près ce qui arriva.

Le maréchal de Broglie avoit d'abord fait faire à Metz, en 1775, par les *régimens de Limousin et de la Couronne*, un premier essai des manœuvres proposées par M. de Ménil-Durand.

Deux ans après, un camp fut rassemblé sous ses ordres à *Vaussieux*, près Bayeux, en Normandie, où se trouvoient vingt et un régimens, formant onze brigades et quarante-quatre bataillons (parce que le régiment du roi, fort de quatre bataillons, formoit à lui seul une brigade); et six régimens de dragons, formant trois brigades et vingt-quatre escadrons. Un parc d'artillerie compléta ce corps d'armée.

En rapportant quelques inconvéniens qu'on éprouva dans l'essai de la colonne centrale de M. de Ménil-Durand sur un trop grand front, Guibert est obligé de convenir que, par brigade ou dans telle autre dimension bornée, cette formation peut avoir des avantages.

Une étrange tentative de M. de Ménil-Durand, et qui n'eut lieu qu'une fois au camp de Vaussieux, ce fut de mettre les grenadiers en tirailleurs, singulière distraction pour un élève des anciens, chez qui les soldats d'élite et les vétérans étoient toujours la partie ferme et solide de la *bataille*, et où les légers étoient constamment formés de combattans de moindre considération.

Un autre vice, remarqué généralement dans le système de M. de Menil-Durand, tenoit à sa minutieuse complication, aussi-bien qu'au tort primitif de faire de la colonne, non un ordre accidentel, mais un ordre habituel : c'étoit d'avoir mis les officiers à toutes les files extérieures, et, comme disoit le formateur, *en paremens de sa muraille*, sans s'embarrasser qu'ils fussent ou ne fussent pas avec leur troupe. En ressuscitant les gros bataillons de l'ancienne tactique, il ne falloit pas renouveler des abus qui, dans cette vieille tactique elle-même, avoient frappé tout le monde.

L'incomplet remarqué par Guibert dans nos bataillons, au bout de quelques jours de rassemblement, et qui fut un grave inconvénient pour les manœuvres de M. de Ménil-Durand, est un vice d'organisation, qui ne feroit rien au système de celui-ci, s'il étoit bon d'ailleurs. Tous les autres reproches de ce genre n'ont pas plus de valeur.

De même on opposa à M. de Ménil-Durand beaucoup de difficultés, résultantes, pour sa double colonne (1), des préséances de bataillons,

---

(1) Ou ses deux colonnes jumelles, comme il les appela à Vaussieux.

de régimens, des observances de droite, de gauche. C'est encore la faute des préjugés du temps, et non de son projet.

Le besoin de relever tous les inconvéniens, tous les défauts des colonnes de M. de Ménil-Durand, amène Guibert à l'énonciation d'une vérité qu'il n'avoit pas reconnue aussi clairement dans son *Essai de tactique;* savoir : que les changemens de front ou de position d'une armée ou d'un corps d'armée ne s'exécutent jamais par des évolutions, et qu'ils rentrent nécessairement dans la classe des marches.

Ce qui paroît le plus certain, c'est que le maréchal de Broglie, plus habile et moins passionné que les autres, c'est que M. de Rochambeau, le plus savant manœuvrier de ce camp, avoient mêlé leurs principaux mouvemens, comme l'éternelle raison le conseille, d'intentions vers l'ordre mince au milieu de l'ordre profond, de tendances vers l'ordre profond au milieu de l'ordre mince. On conçoit en même temps comment cette particularité, que la raison seule devoit prévoir et dont elle seule pouvoit s'accommoder, contribuoit à maintenir la passion et l'entêtement chez tous ceux qui faisoient de cette discussion une affaire d'engouement et de parti, qui ne la considéroient que sous un certain aspect et vouloient un succès exclusif.

Il faut convenir que la précipitation, la fatigue avec lesquelles les troupes firent un essai fugitif de choses nouvelles et auxquelles leurs officiers témoignoient souvent une répugnance ouverte, donnèrent lieu, jusqu'à un certain point, aux partisans de l'ordre prussien de triompher et de proclamer impraticables les systèmes et les ordonnances de leurs adversaires.

Il est vrai, d'un autre côté, que les essais qu'on fit ne furent point, dès l'abord, ceux qui avoient été théoriquement proposés par M. de Ménil-Durand et ses associés d'opinion; que, chaque jour, on changea et qu'eux-mêmes modifièrent quelque chose à l'ordonnance de la veille, et qu'on ne pouvoit, à la rigueur, juger un système sur des expériences faites avec si peu de suite et si mutilées.

On vit au camp de Vaussieux le maréchal de Broglie, dans une attaque qu'il conduisit lui-même, le jour du passage de la petite rivière de Seule (1), contre l'infanterie de M. de Rochambeau postée sur les hauteurs de Villiers-le-Sec, arrêter ses colonnes, engager le combat par la mousqueterie, et ne marcher à l'ennemi

(2) Ce fut l'unique manœuvre de grande guerre exécutée dans ce rassemblement.

qu'après l'avoir battu une demi-heure par un feu très-vif. Guibert s'écrie, en rapportant cette manœuvre : « Ce n'étoit plus là le système de » M. de Ménil-Durand, c'étoit le vainqueur de » Bergen et de Sundershausen, pliant ce sys- » tème à son talent, et menant les troupes avec » les principes qui ont fait sa gloire. » Il pouvoit dire simplement que le maréchal tiroit de tous les systèmes le parti que le génie et le bon sens en tirent toujours, et qui consiste à leur emprunter ce qu'ils ont de bon et à l'employer suivant les circonstances; que tous les systèmes sont à peu près indifférens à prendre pour base, que tous sont mauvais quand ils sont absolus, que tous offrent des moyens d'arriver au bien et même à une sorte de perfection, pourvu qu'on use de ces moyens et de ces instrumens sans aucun préjugé d'antipathie ou d'affection. Ces observations menoient encore directement Guibert à la solution, ou du moins à la vraie position de la question; mais il semble qu'il s'arrête volontairement chaque fois qu'il est près d'y arriver.

C'est au même résultat que devoit non moins sûrement le conduire ce qu'il raconte de la manière supérieure dont M. de Rochambeau fit manœuvrer la brigade de Médoc et de Bassigny : « Il y fit voir, dit Guibert, par l'exposition la

» plus intelligente de toutes les manœuvres de » l'ordonnance, que la *tactique* (*prussienne*) *est* » *susceptible de tout, se plie à tout*, emploie, » au besoin, les colonnes, les combine, les en- » tremêle avec des bataillons déployés, en sou- » tient une ligne, etc., etc.; enfin, qu'elle est un » instrument docile qui n'attend, pour de plus » grands succès, que d'être employé par le génie. »

Dans la plus grande partie de son écrit sur le camp de Vaussieux, qui porte le titre de *Défense du Système de guerre moderne*, Guibert applique avec bonheur les observations faites sur le système de M. de Ménil-Durand aux parties sublimes de l'art, ou plutôt il s'en sert comme de texte pour les traiter de nouveau avec le secours puissant de six années de réflexions qui s'étoient écoulées depuis son premier ouvrage, l'*Essai sur la Tactique,* à notre avis, fort inférieur à celui dont il est ici question.

§ IV.

Du Général Lloyd, comme ayant résolu la question de l'ordre profond et de l'ordre mince.

Les éloquens plaidoyers de Guibert n'avoient rien résolu; il n'avoit fait adopter définitivement aucune opinion; il n'avoit, ni suffisamment prouvé qu'on avoit triomphé par son système, ni

même persuadé au public que son système fût un moyen assuré de triomphe.

Ses adversaires avoient éprouvé une défaite plus complète encore, un malheur plus grand : ils étoient oubliés; Guibert restoit, sinon comme chef d'école universellement avoué, du moins comme écrivain distingué dans la science ; et dans la haute administration de l'armée, il se distinguoit encore comme un des agens les plus capables, un des plus infatigables et des plus confians travailleurs, ou *faiseurs*, selon l'expression du temps.

Aucun principe n'ayant été éclairci, le public en général, justement fatigué d'une dispute vaine, avoit délaissé ces questions; d'autres objets occupoient l'opinion; et, sans sortir de la sphère des choses militaires, la guerre de l'indépendance américaine offroit à toutes les spéculations stratégiques un champ plus vaste et où s'agitoient de plus puissans intérêts.

Toutefois, quelques esprits tenaces et méditatifs continuoient à s'occuper en silence de ces questions déjà surannées pour la multitude; de ce nombre étoit l'Anglais Lloyd, entré tard dans la carrière militaire, bon juge des disciplines allemandes, au milieu desquelles il avoit été formé, et très-capable, par l'étendue de son génie, de saisir les rapports les plus savans entre les pro-

cédés de l'art établis dans tous les temps, et, de nos jours, chez toutes les nations, soit européennes, soit asiatiques, avec ou contre lesquelles il avoit combattu.

Lloyd et Guibert furent contemporains; ils virent les mêmes choses et les mêmes hommes.

Si un seul écrivain militaire avoit réuni, en sa personne, les conditions que la nature et la fortune avoient partagées entre Guibert et Lloyd, l'art de la guerre auroit pu espérer un monument écrit, aussi voisin de la perfection qu'il est donné aux hommes d'en approcher.

Guibert naquit fils d'un officier général estimé; il eut, de bonne heure, tous les secours qui pouvoient lui faciliter l'étude d'un art héréditaire; tout ce qui pouvoit lui épargner le temps et les efforts vint au-devant de lui.

Lloyd, fils d'un pauvre pasteur de campagne, ne dut, en grande partie, qu'à lui-même toute son éducation, et son éducation militaire qu'aux plus énergiques efforts.

Guibert débuta par une légère expérience de la guerre dans un âge peu propre à l'observation, et où souvent l'impatience de faire et de voir, empêche de penser et de regarder.

Lloyd prit le parti des armes dans la maturité de l'âge (vers trente ans), et la pratique avoit été devancée chez lui par la méditation.

Après avoir reçu les instructions du malheur et recueilli les leçons de l'expérience, Lloyd, au sein de la retraite où il écrivoit et où la mort le surprit, s'étoit placé dans une région élevée, d'où il voyoit en pitié les passions de la vie humaine, les vicissitudes du corps social, les succès et les tribulations de l'amour-propre.

Guibert, caressé et bercé par le doux mouvement de la société, enivré des triomphes de salon et d'académie, exerçant à son aise, dans les affaires de la paix, l'influence de la haute administration militaire, ne put supporter sa première disgrâce; une contrariété l'étonna, une rigueur de la destinée l'abattit; il périt sur le seuil de la révolution au premier souffle du malheur.

Au milieu de tant de différences et de circonstances si inégales, ces deux hommes ont eu une ressemblance funeste pour nous qui leur survivons; ils ont péri tous deux dans la force de l'âge et la maturité du talent, laissant indécis lequel étoit le plus regrettable pour les amis de la science militaire.

Le caractère de Lloyd se peint dans ses écrits; il semble s'embarrasser peu de son lecteur; il écrit pour lui-même; il lui suffit d'avoir aperçu une vérité, il néglige les développemens qui pourroient l'inculquer dans l'esprit d'autrui.

Guibert indique le secret de sa propre foiblesse et la déguise sous cette adroite déclaration qu'*il n'a pas le secret d'être clair pour qui ne sait pas être attentif*. L'éloquence abondante et complaisante de Guibert a beaucoup contribué à ses succès, à populariser les sujets qu'il a traités et les écrits où il les a traités.

Guibert avoit répandu beaucoup de lumière, moins sur la question frivole en elle-même de l'ordre profond et de l'ordre mince, qu'à propos de cette question, sur celles qui y touchent de toutes parts.

Lloyd porta la hache de Phocion sur les discours de l'orateur militaire; il posa la question ou plutôt il la trancha et coupa le nœud gordien, dédaignant de le délier. Les écrits de Lloyd, d'un autre côté, gagnèrent beaucoup à avoir été précédés par ceux de Guibert; sans cette circonstance, il n'auroit peut-être paru que sec et abstrait; il auroit été moins entendu.

Les vrais principes de toute stratégie et de toute tactique peuvent s'extraire avec succès des ouvrages de Lloyd.

Le court résumé, qu'on va lire, des opinions de Lloyd, n'a rien de commun avec la série *de maximes* que cet écrivain donne lui-même sous ce titre, à la manière de plusieurs des écrivains militaires qui l'ont précédé.

Quelquefois en séparant ce qui se touche dans le texte, plus souvent en rapprochant ce qui est séparé, nous avons rangé et classé une substance éparse dans plusieurs volume en un petit corps de doctrine sous sept chefs dont chacun est composé d'un certain nombre d'aphorismes qui ont entre eux une liaison visible; celle qui existe entre chaque cadre n'est pas moins réelle quoiqu'elle soit moins apparente; et ces séries de propositions enchaînées par un fil qui ne se rompt jamais conduisent, à travers une instruction générale sur tout ce qui regarde la guerre, à la solution particulière la plus solide du problême qui est l'objet de ce chapitre, et qui forma le nœud de la question agitée sous les noms d'ordre mince et d'ordre profond. Voici ces axiomes que nous rendons en masse à Lloyd, après les lui avoir empruntés en détail.

Le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de la nouvelle forme que nous donnons à cet extrait, qui n'en sera que plus fidèle, plus analogue au génie de l'écrivain.

§ V.

Résumé de la Doctrine de Lloyd; Réflexions.

I.

« Les grands génies ont une conception vaste « et rapide; il voient à la fois les causes, les ef-

» fets et les combinaisons qui s'y joignent, ils » ne procèdent point par les règles ordinaires » qui déduisent lentement une idée d'une autre » idée. Tout l'ensemble se peint à leur imagina- » tion comme dans un grand tableau qui pré- » sente toutes les circonstances actuelles et les » conséquences futures; il n'y a point de géo- » métrie pour eux. Le génie devine et devance tous » les calculs; mais des calculs sans base fixe sont » certainement difficiles au génie même. »

II.

« Comme il n'y a pas deux terrains qui se » ressemblent, manœuvrer habituellement sur » un terrain donné gâte l'officier plus qu'il ne lui » sert; il faut manœuvrer sur vingt terrains dans » un été; quand on aura manœuvré sur toutes les » combinaisons possibles, on se sera réellement » formé.

» Les ingénieurs habiles regardent le terrain » et non les règles et les routines de la fortifi- » cation, qui ne supposent point d'obstacles, » tandis que tout est obstacle.

» L'artillerie s'adapte de même au terrain; la » guerre de siége, ou la guerre défensive près » des forteresses, comporte d'autre artillerie que » la guerre offensive au loin et en campagne.

» La perfection de l'art militaire seroit donc

» de trouver un genre d'ouvrage ou un ordre de » bataille qui pût également s'adapter à toutes » sortes de terrains ; mais, comme cela est im- » possible, il reste à trouver une construction » ou une formation qu'on puisse, avec la plus » grande simplicité, et conséquemment avec la » plus grande vitesse, appliquer à la multitude » des occurrences ; tel doit être le constant ob- » objet de nos études, et la géométrie seule en » fournira les moyens aux esprits ordinaires. »

III.

» L'armée est la machine destinée à opérer » les mouvemens militaires ; comme les autres » machines elle est composée de différentes par- » ties; sa perfection dépend de la bonne cons- » titution de chacune de ses parties prises sépa- » rément et de leur bon arrangement entre elles. » Leur objet commun doit être de réunir ces » trois propriétés essentielles, la force, l'agilité » et une mobilité universelle.

» Faute de principes sûrs et arrêtés sur la » constitution d'une armée, le caprice et l'esprit » d'imitation semblent avoir été nos seuls guides ; » delà cette multitude de changemens et de nou- » veautés continuellement introduites dans les » armées modernes, dans leur organisation, dans » leur formation et dans leurs manœuvres. »

IV.

« Une armée a deux forces distinctes qui ne
» peuvent pas se séparer impunément, la force
» morale et la force physique.

» L'homme moral ne vaut tout son prix que
» par la volonté.

» Le châtiment peut forcer les hommes à faire
» strictement le devoir, mais le cœur peut faire
» le possible et au-delà. Si votre soldat est une
» machine, la mécanique a déterminé la puis-
» sance et le déchet des frottemens ; si c'est un
» homme, on ne peut mesurer la dilatation de
» son âme et l'effervescence de sa pensée.

» Mais comme on a réduit tout le caractère
» moral du soldat à cette obéissance aveugle qui
» est une vertu monastique, on a calqué la dis-
» cipline des casernes sur celle des cloîtres ;
» trompé par un effet ou plutôt par un mot
» pareil, celui de discipline, on a confondu des
» causes et des idées bien opposées. »

V.

« Quant au matériel de l'art, le premier objet
» est de former le soldat relativement à l'usage
» qu'on en veut faire, de le pourvoir des armes
» de sa profession, qui sont d'un usage jour-
» nalier, parce qu'il ne peut pas les porter toutes,

» et de l'instruire de ce qu'il a à faire, et pas » d'autre chose.

» La vitesse, pour l'individu élémentaire de » l'armée comme pour l'armée, est le premier » point; il faut que la constitution soit combinée » en faveur de cette vitesse.

» Une armée d'une activité supérieure pré- » vient tous les mouvemens de l'ennemi; quoi- » que moins nombreuse, elle peut par sa vitesse » porter plus de monde sur le même point, ce » qui est, à la guerre, un avantage presque tou- » jours décisif.

» Le problême donc duquel dépend le succès » de toutes les opérations principales est celui-ci:

» *Quelle est la disposition à donner à un tel* » *nombre d'hommes, pour qu'ils puissent se mou-* » *voir et agir avec la plus grande vitesse pos-* » *sible ?* »

VI.

« Tout grand système de guerre doit être ra- » mené aux frontières naturelles dont la viola- » tion ne doit être qu'une exception sous peine » d'être la source des plus grands malheurs.

» Dans tous les cas, si une rivière est paral- » lèle à la ligne d'opérations, occupez les deux » bords.

» Quand la rivière coule de chez vous chez

» l'ennemi, placez votre forteresse le plus bas » possible.

» N'approchez jamais des bois et des montagnes » sans les occuper entièrement, ou du moins au» tant qu'il vous sera possible; mais que les mon» tagnes occupées par vous soient devant vous » pour que l'ennemi ne vous voye pas.

» Dans l'état de l'Europe moderne, les vil» lages par lesquels passent les grands chemins, » forment des défilés faciles à garder et où il » faut que l'ennemi passe, surtout ayant tou» jours à traîner de l'artillerie sans laquelle nous » ne faisons plus la guerre.

» Beaucoup de gens connoissent les préceptes, » mais, quand il s'agit de les appliquer, ils ne » savent plus où ils en sont, ils recourent à leurs » rudimens, tout étonnés de ne pas trouver les » bois, les montagnes, les ravins, les rivières, » assujettis à leurs règles imaginaires, mais eux, » au contraire, obligés de s'y assujettir, parce » qu'au fond ce sont là les seuls guides et les » seules règles qu'on doive suivre; toute ma» nœuvre qui n'est pas formée sur les conve» nances du terrain est absurde et ridicule. »

VII.

« Quant à la tactique, il n'y a guère de figures » de géométrie que les Tacticiens n'aient intro-

» duites dans les ordres de bataille; mais, de tout » temps, les troupes ont été formées préférable- » ment en quarrés ou en parallélogrammes; ce » sont les seules figures propres à un assemblage » d'hommes réunis pour le mouvement et l'ac- » tion.

» Cela souffre beaucoup de modifications; les » deux modes extrêmes sont la colonne profonde » jusqu'au point où une plus grande profondeur » lui seroit évidemment inutile, et le front al- » longé jusqu'au point où une plus grande lon- » gueur lui rendroit la marche impossible.

» Au reste, tous les cas qui arrivent à la guerre » et toutes les manières de combattre se rédui- » sent toujours à la colonne et à la ligne de ba- » taille; la meilleure figure est donc celle qui, » pour l'attaque et pour la défense, et, dans quel- » que terrain que ce soit, est la plus propre à se » former promptement de ligne en colonne et » de colonne en ligne, selon le besoin. »

A cette dernière solution de Lloyd dont la justesse nous paroît incontestable, nous joindrons quelques réflexions et quelques développemens à peu près sous la même forme que nous avons donnée à ses propres maximes, extraites et rapprochées dans les cadres que nous venons de présenter.

Dans toutes ces discussions sur l'ordre mince et

l'ordre profond, sur les ordres obliques et parallèles, sur la question du mélange des armes, il nous semble que le grand inconvénient, le vice fondamental, est de prendre sans cesse les mots pour les choses, l'accident pour l'obstacle, la forme pour le fond, la partie pour le tout, ou plus précisément encore, l'accessoire pour le principal.

La guerre n'a que deux modes fondamentaux, *l'attaque* et *la résistance.*

L'attaque se varie (avec un préalable commun de marche ou même de course), *en attaque de pied ferme avec des projectiles*, *et en attaque en mouvement avec l'arme de main;* ces deux attaques peuvent être combinées un moment par exception, ce qui ne détruit pas leur distinction essentielle.

La résistance se distingue à son tour en *résistance vive et de pied ferme et en retraite réelle ou simulée.*

L'existence des uns ou des autres de ces états est donc la règle des formes qu'on doit prendre.

A l'attaque et à la résistance de loin, c'est l'ordre mince qui convient, comme plus favorable au jeu des projectiles et moins susceptible d'être incommodé par ceux de l'ennemi.

Ainsi, *de loin, la ligne la plus mince possible*

pour le front d'attaque et pour le front de résistance.

De près, au contraire, le *quarré généralement pour la résistance, la colonne pour l'attaque; l'un et l'autre pour la retraite,* selon les localités.

Le choix des quarrés et des colonnes dépend de mille circonstances de lieux, de temps, de choses, d'hommes; il n'y a point de règle à prescrire d'avance.

Quant au mélange des armes et au secours mutuel qu'elles peuvent se porter, la cavalerie, ayant des moyens plus prompts que l'infanterie de se mouvoir, d'avancer et de reculer, présentant d'ailleurs plus de surface à l'action des projectiles, doit se tenir habituellement plus loin de l'ennemi, et peut dans l'occasion, s'en approcher davantage; par conséquent, il faut la placer à portée de passer hors des lignes et sur les ailes ou dans les intervalles que donnent les colonnes et les quarrés, quand, sous l'une de ces deux formes, l'ordre profond succède à l'ordre mince. Voilà ce que le bon sens commande; tout ce qui veut être plus général, plus absolu par là même est vain, tout ce qui veut entrer dans plus de détail est inutile.

Après avoir rapidement et, sans doute, imparfaitement analysé les systèmes militaires de Lloyd,

nous devons recommander à l'attentiou du lecteur un morceau de cet écrivain, qui n'est pas susceptible d'analyse et qui nous paroît supérieur à tous les morceaux du même genre; c'est le tableau que fait Lloyd de l'Europe à la fin du XVIII[e] siècle, morceau qui soutient le parallèle avec celui du même genre qui est à la tête du *Siècle de Louis XIV*.

§ VI.

Autres Ecrivains qui ont traité la Question en faveur de l'Ordre profond.

Guibert avoit tant de chaleur et de séduction dans le style qu'il persuadoit à la foule de ses lecteurs, qu'elle entendoit suffisamment une question quand lui-même l'avoit à peine effleurée.

M. de Ménil-Durand, sous la main de qui les gros volumes se succédoient avec une effrayante rapidité, écrivain d'ailleurs peu élégant, peu capable de *jetter* de l'intérêt sur des matières arides, étoit plus convaincu que persuasif; il entendoit mieux, il sentoit mieux ce qu'il y avoit de vérité dans son opinion qu'il ne savoit la développer et surtout la faire goûter au lecteur.

On est excusable de ne pas lire les écrits de M. de Ménil-Durand; mais il n'en est pas moins juste quand on les a lus, de regarder cet écrivain

comme un observateur dont les vues ont souvent de la sagacité et de la profondeur; on conçoit qu'il ait pu inspirer une grande confiance à ceux qui le voyoient de près et à qui il pouvoit faire goûter ses doctrines par sa conversation qui sans doute valoit mieux que sa manière d'écrire.

Sous ce dernier rapport même, il n'est pas toujours méprisable. Par exemple, après avoir observé les différentes phases de la phalange et de la légion, et remarqué les mêmes révolutions que nous avons développées avec plus d'étendue, commençant à entrer dans les idées et à envisager les bases de son propre système, il s'exprime ainsi (1):

« Une chose très-remarquable, et qui n'est
» point assez remarquée, c'est que ces variations
» du système moderne se réduisent, comme
» celles du romain, à trois époques principales,
» et même sont parfaitement analogues et exac-
» tement correspondantes à ces variations ro-
» maines.

» Vers le milieu du xvie siècle, sous Albe,
» Parme, Brissac, Montluc, l'infanterie étoit di-
» visée en *bandes* ou *enseignes*, chacune de deux

(1) *Fragmens de tactique*, discours préliminaire.

» cents hommes ou environ, et se formoit sur » huit rangs, avec des intervalles en ligne entre » les enseignes, et des enfans perdus qui repré» sentoient les vélites des anciens. Tel fut l'ordre » manipulaire des modernes, correspondant à » celui des Romains du temps de Scipion.

» A ce premier ordre succéda le second; les » enseignes firent place aux bataillons trois fois » plus gros, mais toujours comme elles sur huit » rangs, et en lignes tant pleines que vides. Dans » cet ordre, très-analogue à celui des cohortes » de César, combattirent Turenne et ses con» temporains.

» A la fin du même siècle, les bataillons com» mencèrent à s'affoiblir et à s'allonger, comme » avoient fait les cohortes sous les empereurs. » Les intervalles se resserrèrent de même jus» qu'à ce qu'enfin l'infanterie est parvenue à » combattre sur trois rangs et en ligne pleine. » C'est l'ordre actuel, le troisième des modernes » et le pendant de l'ordre romain du temps de » Végèce.

» Le système ainsi changé, les généraux con» tinuèrent de l'employer tel qu'il étoit; et, tous, » à cet égard, étant au pair, les succès entre eux » furent décidés par toutes les causes étrangères » au fond de la tactique. Les militaires supposè» rent que l'ordre actuel étoit bon, puisqu'il étoit

» établi, ne soupçonnèrent pas même qu'on pût » songer à en prendre un autre, ni que l'art de » la guerre renfermât rien autre chose que l'art » d'employer les outils qu'on avoit, et qui étoient » apparemment les meilleurs possibles. »

Cette manière de découvrir et d'établir des rapports n'est pas d'un observateur vulgaire; le résumé de M. de Ménil-Durand est celui d'une partie considérable de l'histoire de l'art; quant à ses propositions pour mettre en pratique les vérités qu'il prétendoit soutenir, nous en avons vu le sort dans une expérience faite en temps de paix. Nous verrons ces principes dans une guerre sérieuse, dépouillés des mauvaises formes dont il les avoit embarrassés, réclamer leur part et prendre leur place dans la tactique des nouvelles armées produites par une grande révolution, d'abord en France, puis en Europe.

M. Joly de Maizeroy, fut après M. de Ménil-Durand, l'autorité la plus accréditée parmi les partisans de l'ordre profond. M. de Maizeroy avoit beaucoup écrit; il avoit traduit et commenté *les Institutions militaires de l'empereur Léon;* il avoit composé, conjointement avec M. d'Hérouville, un traité assez curieux sur *la Balistique des anciens;* il avoit donné successivement des *Principes de tactique*, *un Cours de tactique;* dans ces deux derniers écrits et dans

d'autres, c'étoit à peu près toujours le même ouvrage qu'il reproduisoit avec quelques variantes et un titre différent; c'étoit toujours une histoire sommaire de l'ancienne tactique grecque et romaine, d'anciennes batailles décrites et commentées, et à la suite quelques vues et quelques rapports établis pour fonder sa tactique *française* sur les bases des anciens. L'auteur prenoit pour guide Folard et se contentoit de le modifier et de critiquer chez lui quelques détails, mais avec le respect que l'on doit à un maître. Les ouvrages de Maizeroy ne sont pas dénués du mérite de la science et de la raison, mais ils n'ont rien de cette force et de cette lumière pénétrante qui produisent un effet véritable et font trace dans la mémoire des hommes.

M. de Maizeroy étoit à la fois un savant et un militaire pratique; tantôt il se livre à la préoccupation et à l'assurance qui caractérisoient les savans de profession des siècles précédens; tantôt il obéit à l'esprit de son siècle et à celui de son état dominés par la puissance de la raison et de l'expérience.

Ainsi, en traduisant le texte de l'empereur Léon, il convient avec celui-ci que personne ne sait qu'à peu près et d'une manière vague la place et l'armure de telle classe de soldats grecs dont le nom revient fréquemment dans l'histoire.

Mais cela n'empêche pas le même M. de Maizeroy, parlant en son nom dans un autre endroit, de décider positivement de la place et des fonctions de ces mêmes soldats grecs, et d'indiquer au lecteur d'une manière certaine les conditions qui les caractérisoient, comme si, mille ans après un empereur grec, un officier français pouvoit savoir précisément ce dont cet empereur avouoit l'ignorance.

Ainsi, dans son *Traité des Machines des anciens*, M. de Maizeroy traite assez mal ceux qui pourroient hésiter sur la construction spéciale du scorpion, de la baliste, de l'onagre et de la catapulte; il les décrit dans leurs moindres parties et avec toutes les différences qui s'attachoient, selon lui, à chaque dénomination; et, à à peu de distance delà, il offre des réflexions très-sensées sur ce qui arrivera vraisemblablement, un jour, à notre propre artillerie; il prévoit que, dans les siècles qui nous suivront, il y aura beaucoup de confusion dans les notions historiques, surtout des premiers temps de cette arme, plusieurs pièces de même calibre, de même forme et de même construction ayant successivement porté des noms différens, tels que mousquet, fusil, arquebuse, couleuvrine, fauconneau, canon, pistolet pétrinal, mortier, pierrier, etc.

M. de Maizeroy prit parti dans la querelle de

l'ordre profond et de l'ordre mince avec une chaleur et une vivacité à laquelle le ton de ses autres écrits n'avoit point préparé. Mais son enthousiasme n'y porta aucun résultat lumineux; et ce fut sans fruit pour la science qu'il intervint, par un ouvrage *ad hoc*, dans les opinions qui divisoient les militaires.

Le baron de Bohan, dans son *Examen critique du Militaire français*, publié après le camp de Vaussieux, s'est fait le rapporteur de ces opinions et de cette controverse; comme il y met plus de sang-froid, il fait plus d'impression; il relève, entre autres choses, d'une manière fort piquante, le calcul dans lequel s'étoit échauffé un officier d'artillerie, en parlant de l'exécution que feroient ses pièces contre la colonne de M. de Ménil-Durand; et il prouve qu'en effet, d'après ce calcul, il s'en faudroit de deux cents hommes qu'il en existât un seul au bout d'un petit nombre de minutes, dans cette colonne; c'étoit bien le cas du proverbe *qui prouve trop ne prouve rien.*

Tout ce qu'on peut dire de raisonnable et de sage en faveur du système que M. de Ménil-Durand appelloit le système français, surtout sous le rapport de son analogie avec le caractère national, se trouve dans le livre du baron de Bohan. Cet ouvrage est d'ailleurs indispensable à consulter pour la cavalerie, c'est celui qui con-

tient les meilleurs principes d'équitation, ce sont les principes de MM. d'Abzac, de Lubersac, d'Auvergne, très-clairement déduits et développés, et qui ne se trouvent en nul autre endroit aussi complétement exposés.

Dans le même temps, M. de Kéralio, commandant en second de l'École-militaire, publioit, pour la tactique de l'infanterie, un petit nombre de principes qui comprennent tout ce qu'il faut savoir sur cet objet, mais peut-être d'une manière trop sèche et trop didactique. Il a pris part, avec beaucoup de modération, à la dispute des deux ordres, quoiqu'il penche évidemment pour l'ordre profond; son discours préliminaire, pour la partie de l'art militaire dans l'*Encyclopédie par ordre des matières*, est une ébauche remarquable; il n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main; et on ne trouve point, dans les différens articles de l'ouvrage, ce qu'avoit promis l'auteur du discours; c'est une perte et un malheur pour l'art.

LIVRE IV.

Effets qu'ont produits sur l'état de l'Art les événemens militaires amenés par la Révolution de 1789, continués jusqu'à 1815.

CHAPITRE Ier.

Progression ascendante de l'Art; Perfectionnemens dans la constitution militaire de la France, depuis le Ministère de M. de Saint-Germain et le Conseil de la guerre, jusqu'au Traité de Tilsitt.

§ Ier.

État où M. de Saint-Germain a trouvé l'armée française; État où il l'a laissée.

L'OBJET de ce dernier livre est l'influence générale, exercée sur la science de la guerre par les vicissitudes d'une lutte, dont toutes les grandes circonstances sont encore présentes au souvenir de l'Europe, dont les succès et les revers mirent, tant de fois, tous ses cabinets en alarmes, toutes ses nations en mouvement, toutes ses forces sur pied, d'une guerre qui fut, pendant vingt ans, si glorieuse pour la France, pendant cinq ans, si terrible pour elle, toujours si instructive.

L'histoire de l'art ne présente, à aucune époque, dans un cercle plus resserré, un plus grand nombre d'événemens remarquables, de hautes leçons de guerre, une ascendance et une décadence plus fortement prononcées, plus rapprochées l'une de l'autre dans leurs termes extrêmes.

Pendant la période dont notre précédent livre a rendu compte, quoique la prépondérance militaire n'appartînt plus à la France, et que son gouvernement fût, en général, trop apathique, la France avoit éprouvé de grandes améliorations dans son administration militaire. Ces améliorations furent principalement l'ouvrage de M. de Choiseul. Nous avons déjà indiqué comment ce ministre acheva de déraciner les abus de l'administration intérieure des régimens, même ceux qu'on croyoit incurables, tels que celui des *passe-volans* ou soldats supposés; comment il ôta aux capitaines de toutes armes l'administration, ou, selon l'expression du temps, la propriété de leurs compagnies : opération indispensable pour rendre la cavalerie disponible; comment, pour assurer la régularité de l'administration ôtée aux capitaines, on établit les quartiers-maîtres (1).

Par l'ordonnance de 1762, on donna à l'armée

(1) Voyez, au commencement de cette seconde partie, livre Ier, chapitre Ier, paragraphe III.

une organisation qui prévenoit, pour l'avenir, de grands abus et de grandes dépenses. Avant les précautions prises par cette ordonnance, au premier signal de guerre, l'augmentation de l'armée s'effectuoit par une levée de nouveaux corps; cette dépense étoit immense; et, si la guerre n'étoit pas longue, elle étoit en pure perte; car ces nouveaux corps, qu'on licencioit toujours à la paix, étoient quelquefois deux ou trois ans sans pouvoir entrer en campagne. Par la formation de M. de Choiseul, la composition des cadres fut calculée de manière qu'ils pouvoient recevoir, sans inconvénient, une augmentation qui n'étoit considérable pour aucun en particulier, et qui, sur toute l'armée, produisoit un grand accroissement de forces; cet accroissement étoit économique et politique; économique, en ce qu'il consistoit uniquement en simples soldats, c'est-à-dire dans la partie de la dépense personnelle, qui est au *minimum*; politique, en ce qu'on apercevoit à peine dans l'intérieur une augmentation de forces qui ne produisoit aucun nouvel état-major, et que l'étranger pouvoit demeurer assez long-temps sans en être instruit, et par conséquent sans en prendre de l'ombrage (1).

(1) On avoit remarqué qu'en 1701 (guerre de la succes-

Entre le ministère long et glorieux de M. de Choiseul et le ministère court et mémorable de M. de Saint-Germain, eurent lieu ceux de MM. de Monteynard, d'Aiguillon et de Muy; le premier eut trois ans de durée; les deux autres moins d'un an. M. de Monteynard donna une décoration (1) avec une haute-paye aux soldats; il substitua les régimens provinciaux aux bataillons de milices. M. d'Aiguillon augmenta les dépenses de la guerre au milieu de la paix; on lui reproche d'avoir prodigué les commissions de capitaines dans les troupes à cheval, ainsi que le grade de colonel dans toutes les armes, pour se faire des créatures. M. le maréchal de Muy annonçoit une administration grave, éclairée et bienfaisante; il mourut au bout de six mois de ministère. On le loue d'avoir amalgamé les régimens à un bataillon reconnus pour avoir trop peu de consis-

---

sion), cent régimens d'un bataillon sur le pied de six cents hommes, ne purent mettre, pendant toute la durée de la guerre, que deux cent cinquante hommes chacun en campagne.

Des compagnies de cavalerie levées en 1743, n'étoient pas encore en état de servir à la paix de 1748.

A la réforme de 1715, le traitement des officiers inactifs monta à plus de 4 millions, qui en font environ 7 de notre monnoie.

(1) Deux épées en sautoir sur un fond ovale de drap écarlate, placées à gauche sur la poitrine; il falloit, pour l'obtenir, trois congés ou vingt-quatre ans de services.

tance, de telle manière que tous les régimens d'infanterie française furent à deux bataillons, excepté les douze premiers qui en conservèrent quatre. Il établit le premier capitaine de chaque bataillon, chef de bataillon avec le rang de major. Il réduisit, d'après les mêmes principes, de cinquante-trois à quarante-huit le nombre des régimens provinciaux; il améliora la constitution de l'artillerie; il fit d'utiles réglemens pour l'habillement et l'équipement, et mit en régie l'administration de la masse destinée à cette fourniture. M. de Muy réunit en comité les inspecteurs d'infanterie et de cavalerie pour les consulter sur toutes les opérations importantes.

Il fut remplacé par M. de Saint-Germain. Ce ministre entra en scène, lorsqu'un nouveau règne n'avoit encore que quelques mois d'existence et n'avoit pas eu le temps de prendre un caractère.

Le règne de Frédéric, qui avoit long-temps absorbé l'attention de l'Europe, sous les rapports militaires, étoit devenu, par la résolution ferme de ce grand prince, irrévocablement pacifique. Toutefois, les revues et les camps de paix de Frédéric exerçoient encore une grande magie et un grand empire sur l'imagination des militaires français; cette influence gouvernoit l'administration de l'armée française et mit ses élémens dans une dangereuse fermentation.

Voici l'état de cette armée :

L'infanterie se composoit de quatre-vingt-quatorze régimens, dont huit allemands, deux irlandais, un italien, deux corses, onze suisses, les autres français, dont douze à quatre bataillons, les autres à deux.

Le bataillon étoit de neuf compagnies, dont une de grenadiers, celle-ci de cinquante-deux hommes, les autres de cinquante-quatre; ainsi, le bataillon étoit de quatre cent quatre-vingt-quatre combattans, les officiers non compris; deux cent douze bataillons, que présentoient ces quatre-vingt-quatorze régimens, à cause de leur inégalité, formoient donc une infanterie de cent deux mille six cent huit hommes.

Il y avoit, entre l'infanterie et la cavalerie proprement dites, sept légions composées chacune de huit compagnies à cheval et de neuf compagnies à pied, dont une de grenadiers; les compagnies à cheval et celles de grenadiers étoient de vingt-neuf combattans, celles de fusiliers de dix-sept (1); chaque légion avoit donc

(1) Ces corps, tous en infanterie et en cavalerie légère et destinés à faire le service d'éclaireurs et de partisans, étoient fort improprement connus alors sous le nom de légions : elles n'avoient avec l'ancienne légion romaine d'autre ressemblance que de réunir les deux armes. On avoit jugé, et on avoit eu

trois cent quatre-vingt-dix-sept combattans, dont deux cent trente-deux à cheval, les sept légions n'offroient donc qu'une force de deux mille sept cent soixante-dix-neuf hommes à pied ou à cheval.

L'arme de la cavalerie se composoit d'un régiment de carabiniers, fort de cinq brigades, de deux escadrons chacune, chaque escadron de trois compagnies, chaque compagnie de cinquante-deux hommes, dont quarante montés et douze à pied; les trente compagnies, formant dix escadrons, faisoient un total de mille cinq cent soixante hommes, et douze cents chevaux.

Il y avoit *trente régimens de cavalerie* (1), tous à trois escadrons, ce qui faisoit quatre-vingt-dix escadrons, l'escadron de quatre compagnies, la compagnie de trente-deux maîtres, dont quatre à pied, et de six à huit sous-officiers; ainsi chaque régiment de quatre cent trente-deux hommes et de trois cent quatre-vingt-quatre chevaux. Cette

---

raison que, pour les troupes légères, il falloit une plus grande proportion d'officiers, à cause de la fréquence du petit nombre d'hommes, et cependant de l'importance des détachemens, de tout le genre enfin de leur service.

(1) Ces régimens étoient habillés en drap bleu et coiffés de chapeaux; il n'y avoit que le huitième régiment de cette arme qui portât la cuirasse et qui fût, ce que nous appelons aujourd'hui grosse cavalerie; leur sabre étoit le sabre droit.

cavalerie montoit ensemble à douze mille neuf cent soixante hommes et à onze mille cinq cent vingt chevaux.

On comptoit dix-sept régimens de dragons (1); ils étoient chacun de trois escadrons, chaque escadron de quatre compagnies, chaque compagnie de trente-deux dragons dont huit à pied; chaque régiment étoit de trois cent quatre-vingt-quatre hommes et deux cent quatre-vingt-huit chevaux; la totalité des dragons montoit à six mille cinq cent vingt-huit hommes, et quatre mille huit cent quatre-vingt-seize chevaux.

Il y avoit alors, et depuis peu d'années seulement, quatre régimens de hussards, chacun de quatre escadrons, chaque escadron de quatre compagnies, chaque compagnie de quarante hommes tous montés; le régiment de trois cent vingt hommes et autant de chevaux, en tout, douze cent quatre-vingts hussards.

Toutes ces troupes présentoient cent vingt-sept mille sept cent quinze fantassins, et environ ving-trois mille cavaliers; total, cent cinquante mille sept cent quinze combattans (2).

---

(1) Habillés en drap vert et coiffés de casques, avec le sabre droit.

(2) Dans ce nombre n'est point comprise la maréchaussée qui n'est, à proprement parler, qu'une troupe instituée pour

Joignez-y une force d'environ douze mille hommes pour l'artillerie ou le génie.

Il faut ajouter à ce calcul, comme milice toujours prête, onze régimens de grenadiers royaux et quarante-huit régimens provinciaux, formant un ensemble de quarante-quatre mille trois cent dix hommes (1).

Il faut enfin compter, à cette époque, la Maison du Roi et les corps privilégiés sur lesquels s'exercèrent principalement les réformes de M. de Saint-Germain, et dont voici le détail :

Cavalerie des corps privilégiés.

Gardes du corps	1,427
Gendarmes de la garde	224
Chevaux-légers	222
Mousquetaires	454
Grenadiers à cheval	145
Petite Gendarmerie	942
TOTAL	3,414

---

la police et non pour la guerre; en 93 elle a été appelée gendarmerie, et elle a conservé ce nom. Elle étoit, dès ce temps-là, nominativement comme aujourd'hui, dans la dépendance du ministère de la guerre; mais comme les prévôts, ou colonels de maréchaussée, avoient une juridiction, en leur qualité de juges, ils avoient d'autres rapports.

(1) On ne compte pas pour force active les compagnies.

Infanterie des corps privilégiés.

Cent Suisses..	118
Gardes de la Porte.	55
Gardes de la Prévôté.	109
Gardes Françaises.	4,328
Gardes Suisses.	2,646
Total. . . .	7,256

L'organisation de ces corps date du milieu du XVIIIe siècle; ainsi, quand la guerre de Sept Ans commença, nous avions environ deux cent dix-sept mille hommes de troupes.

Dans les détails de cette formation, on est frappé du peu de force des compagnies dans les troupes à cheval de la ligne. La disproportion entre les officiers ou sous-officiers et les cavaliers dans une même compagnie, n'est pas moins frappante; elle étoit telle, que, sur un régiment de quatre cent quatre-vingt-deux individus, les officiers et sous-officiers compris (environ cinquante officiers et près de cent sous-officiers), il n'y avoit pas trois commandés pour un commandant.

d'invalides qui servoient dans les forts, ni même les canonniers gardes-côtes; les premiers ont reçu depuis le nom de vétérans et une organisation plus large et plus complète.

Cette proportion, entre l'obéissance et le commandement, n'étoit pas, à beaucoup près, aussi abusive dans l'infanterie; l'excès auquel elle étoit alors portée dans la cavalerie, avoit des causes dont l'examen peut servir à expliquer par induction et par analogie beaucoup d'antres abus qui ont eu lieu à l'époque que nous rappelons ou à des époques antérieures.

Sous Turenne, c'est-à-dire dans un très-bon temps pour notre milice, dans un temps où la cavalerie étoit particulièrement florissante (Turenne paroissant avoir eu pour cette arme une affection personnelle), il y avoit tout au plus quatre officiers par compagnie, un capitaine, un lieutenant, un enseigne et quelquefois un sous-lieutenant et huit sous-officiers au plus, mais le nombre de cavaliers, qui n'étoit pas fixe, approchoit plus souvent de cent, qu'il ne descendoit à cinquante, nombre au-dessous duquel il n'y avoit pas de compagnies.

Les longues guerres de Louis XIV ayant obéré les finances, et tous les genres d'opérations fiscales ayant été essayés et épuisés, on diminua ou on laissa diminuer le nombre des cavaliers dans les compagnies, et on augmenta le nombre des compagnies; on agit ainsi à part de toute vue militaire et parce qu'on en vendoit le brevet fort cher. Or, comme le capitaine ven-

doit à son tour les places d'officiers et même de sous-officiers, on lui en laissa maintenir ou augmenter le nombre hors de toute bonne proportion; par cette opération, le capitaine s'indemnisoit d'une partie du prix de sa compagnie, et il se présentoit un plus grand nombre de capitaines pour en lever d'autres. Telles sont les misères qu'on trouve à chaque pas dans les époques de décadence militaire, surtout quand la décadence se fait sentir en même temps dans toutes les branches de l'administration.

L'état-major des corps tant à pied qu'à cheval, se composoit généralement d'un colonel, un lieutenant-colonel et un major; il y avoit cinq officiers du grade de colonel dans le corps des carabiniers, et deux colonels par légion, un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie; quelques régimens étrangers à pied et à cheval, ainsi qu'un régiment de cavalerie, deux de dragons, et tous les régimens de hussards avoient des colonels en second.

Le nombre des officiers généraux étoit illimité; mais, excepté ceux qui avoient passé par le grade de lieutenant-colonel, aucun n'étoit payé avant d'avoir été employé dans son nouveau grade; cet usage a duré jusqu'à la nouvelle organisation postérieure à 1789.

Nous venons de voir l'armée que trouva M. de

Saint-Germain, à son avènement au ministère; voici celle qu'il laissa à son départ:

Cent six régimens d'infanterie, tous uniformément constitués à deux bataillons chacun, excepté le régiment du Roi qui en avoit conservé quatre.

Le bataillon à quatre compagnies, plus une compagnie de grenadiers et une de chasseurs par régiment (1); les compagnies d'élite, cent un hommes, celles du centre, cent-seize.

Quelques différences provenant des régimens suisses, qui, à cause de la date de leurs capitulations, n'avoient pas changé de composition en même temps que les autres, étoient causes que ces deux cent quatorze bataillons n'offroient que cent vingt mille cinq cent soixante-seize fantassins.

Vingt-trois régimens de cavalerie, quatre de hussards, vingt-quatre de dragons, ayant la

(1) Dans cette organisation on reconnoît l'esprit vraiment militaire de M. de Saint-Germain ; ce ministre ne veut pas que le défaut de taille prive de récompense et de distinctions un soldat brave et de bonne conduite. Tous les militaires ont remarqué que les petits hommes sont encore plus propres que ceux d'une grande taille aux fatigues qui demandent de l'agilité, telles que le service de certains détachemens, et surtout celui de tirailleurs.

même composition, c'est-à-dire le même nombre d'escadrons, la compagnie faisant escadron, et étant uniformément de cent sous-officiers, cavaliers, dragons ou hussards; cinq escadrons formoient le régiment, un huitième de chaque escadron étoit démonté (les carabiniers tous montés, environ douze cents). Le total de l'armée de ligne étoit de cent quarante-sept mille deux cent trente-six, dont vingt-six mille six cent soixante de cavalerie, sur lesquels dix-huit mille quatre cent dix chevaux.

Il faut ajouter à ces corps permanens soixante-quatorze mille hommes de milices disponibles (1).

Total général, deux cents vingt-un mille deux cent trente-six hommes, sans compter la maison

---

(1) M. de Saint-Germain avoit supprimé les milices telles qu'il les trouva organisées, et on le lui a peut-être justement reproché; mais il avoit préparé une force de recrutement éventuelle, sur laquelle il s'exprime ainsi dans ses Mémoires : « Il y a dans les provinces, inscrit et signalé, un corps de » milice destiné à former des bataillons en temps de guerre » pour garder les places, qui a été porté par deux tirages suc- » cessifs à soixante-quatorze mille hommes. »

Sans doute il se proposoit, s'il étoit resté plus long-temps au ministère, d'organiser cette force; son successeur trouva plus simple de revenir à l'ancien ordre de choses avec de légères modifications.

du Roi dont il restoit encore après les réformes de M. de Saint-Germain.

Infanterie.

Gardes Françaises..........	4,328
Gardes Suisses...........	2,646

Cavalerie.

Gendarmes de Lunéville......	942
Gardes du corps..........	1,427
Total....	9,343

Le reste des corps privilégiés avoit été réformé ou réduit à des cadres qui étoient insignifians pour la guerre.

Ajoutez-y, comme auparavant, douze mille hommes environ pour l'artillerie et le génie, car leur constitution avoit très-peu changé surtout pour le nombre, il y aura environ deux cent quarante-deux mille hommes pour composer la totalité des forces de la France.

Cette armée fut à peu près celle que la révolution trouva sur pied, si l'on y observe quelques modifications de peu d'importance.

Telle fut la création de six régimens de chevau-légers qui se formèrent d'un escadron pris à chaque régiment de cavalerie, telle encore la création postérieure de douze régimens de chas-

seurs à cheval qui ne firent guère que changer le nom des derniers régimens de dragons. Enfin, on créa douze bataillons de chasseurs à pied; on augmenta les hussards de deux régimens, ce qui porta leur nombre à six.

§ II.

Innovation désastreuse introduite dans la Discipline par M. de Saint-Germain.

M. de Saint-Germain, foncièrement humain et ami du soldat, s'étoit, pendant la durée de son service chez l'étranger, infatué des disciplines allemandes et malheureusement dans les détails qui répugnent le plus aux mœurs françaises. Il établit pour le soldat la punition des coups de plat de sabre qui, avec celle du bâton, est usitée chez les puissances du Nord. Ce fut en France le coup le plus funeste porté à la composition de l'armée et à la discipline véritable, à celle qui conserve des racines dans le cœur et dans l'affection des subordonnés, parce qu'elle suppose, malgré sa rigueur, de l'estime et de la considération de la part des supérieurs.

Quand cette punition fut établie dans les troupes, une multitude de jeunes gens appartenant à des familles honnêtes, qui ne s'engageoient point par besoin, mais par cet instinct de guerre et de gloire

inhérent au caractère français, cessa de s'approcher des corps militaires et vit avec horreur une discipline qui tenoit à la fois de l'austérité des cloîtres et de l'avilissement des bagnes. Les hommes précieux appartenant à cette classe qui étoient déjà sous les drapeaux, les quittèrent, dès qu'ils le purent sans déshonneur. Ainsi, ils affoiblirent et déconsidérèrent sans mesure l''armée royale aux yeux du peuple; et, en restant dans le sein de ce même peuple, ils doublèrent une force qui bientôt devoit devenir hostile contre le gouvernement.

Sans doute, il est facile de démontrer que, pour la conservation physique du soldat, les châtimens corporels, de courte durée et sans conséquence pour sa santé, sont préférables à un séjour prolongé dans les prisons militaires.

Mais quand un préjugé, qui tient à de nobles sentimens, a établi une horreur invincible pour ce châtiment, le désespoir où ce châtiment jette les hommes, leur fait un plus grand mal même physique, que la langueur et l'infection des cachots.

Rien n'est plus contraire à l'esprit d'une profession pour laquelle a été inventé le mot de *camarades*, et où l'honneur et le danger commun à tous les grades maintiennent toujours entre eux une sorte d'égalité, qu'un châtiment à

part, exclusivement réservé aux simples soldats; et lorsqu'après avoir, sous le ministère de M. de Saint-Germain, établi pour eux ce traitement odieux, que le préjugé national antérieur à l'éducation militaire tient pour infâme, on imagina (sous un des ministères suivans) de demander aux officiers des *preuves écrites de noblesse,* aucune trace, aucun effet de la contrafernité d'armes ne subsista plus entre l'officier et le soldat, l'armée fut blessée à mort, et l'édifice frappé dans sa base.

§ III.

Réglement pour l'Admission des Officiers; ses Conséquences funestes.

M. de Montbarey, qui remplaça M. de Saint-Germain, et qui étoit son adjoint et son survivancier, n'a marqué son passage au ministère par aucune innovation, par aucune mesure importante, quoiqu'il ait eu à pourvoir aux premiers instans de la guerre d'Amérique; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit qui a passé pour s'être plus occupé de ses intérêts, de son ambition et de ses plaisirs, que de ses devoirs et d'un système quelconque d'administration.

Il fut remplacé par un homme d'un caractère tout différent. M. de Ségur avoit un esprit droit

et éclairé, une grande habitude des détails militaires en paix et en guerre, de la fermeté, une probité délicate, beaucoup de prudence et d'application, mais peut-être trop de modestie; il déféra beaucoup à ce comité d'inspecteurs créé par M. de Muy; il faut convenir qu'il étoit alors composé d'officiers généralement estimés; et cependant les effets de la déférence du ministre pour eux, furent très-funestes sur un point bien important.

Depuis long-temps tout candidat qui se présentoit pour une place de sous-lieutenant devoit appuyer sa demande auprès du ministre, de quatre témoignages de quelque poids parmi les personnes les plus notables de son voisinage; ces témoins attestoient que le demandeur appartenoit à une famille honnête, considérée, vivant dans l'aisance, ce qui se rendoit alors par l'expression de *vivre noblement*. L'intendant de la province attestoit seulement la qualité des témoins et n'avoit garde de contrarier le fait allégué dont il n'étoit pas appelé à examiner personnellement la vérité.

L'effet des intrigues, des clientelles, des recommandations, avoit rendu illusoire cette précaution du gouvernement originairement sage. Beaucoup de protecteurs payoient avec des attestations de cette sorte les complaisances ou

même les fournitures de gens qu'il n'étoit point dans l'intention de la loi d'admettre d'emblée comme officiers dans l'armée, et qui parvenoient à des sous-lieutenances, sans fortune, sans éducation et à l'exclusion de sujets qui avoient l'un et l'autre de ces avantages.

Les officiers généraux, membres du comité, avoient été frappés, dans le cours de leurs inspections, des inconvéniens qu'entraînoit cet abus généralement répandu; ils voulurent y remédier. M. de Ségur proposa le remède facile de supprimer les attestations de voisins qu'on demandoit, et de s'adresser directement aux intendans qui n'auroient eu d'autre intérêt que de faire faire des choix honorables dont ils auroient d'ailleurs moralement répondu, ce qui étoit une véritable garantie. Rien n'étoit plus simple que cette rectification. Le conseil de la guerre en adopta une toute différente, qui étoit compliquée de difficultés et d'inconvéniens; il exigea des *preuves de noblesse faites en formes* devant un généalogiste délégué à cet effet; c'étoit encore une imitation prussienne que d'exiger la noblesse pour les officiers, comme on l'exigeoit en Prusse pour les deux principales armes, la cavalerie et l'infanterie. Mais la vérité est que, ne cherchant au fond qu'à diminuer et à épurer le nombre des solliciteurs, le comité des inspecteurs obéissoit

sans réflexion à une mode, qui s'étoit emparée, en France, de toutes les branches de la haute société.

Cette manie de noblesse *cartulaire*, dont l'origine et les autres effets ne sont pas de notre sujet, étoit le renversement de toutes les idées saines sur la société en général et sur la noblesse en particulier, surtout dans une monarchie; elle fit dans la nation, et spécialement dans l'armée, des ravages infinis.

On fut mécontent de la préférence légale et écrite qui réservoit aux seuls nobles l'entrée dans les troupes comme officiers, tandis que jusqu'alors, cet avantage étoit partagé par toutes les familles du *tiers-état* qui présentoient des sujets dont l'éducation et la fortune étoient les mêmes que celles de la *noblesse proprement dite.*

On fut surtout frappé de l'absurdité d'exiger d'avance la noblesse pour recruter un état qui en tout temps avoit servi lui-même à recruter la noblesse de la manière réputée la plus honorable; car les ordonnances de presque tous nos rois ont reconnu que la profession des armes, exercée pendant un certain temps, conféroit la noblesse aux officiers sans qu'il fût besoin de lettres d'annoblissement (1).

---

(1) Tous les généalogistes s'accordent à admettre dans les anciennes écritures le titre de *miles*, comme synonyme et équivalent de *noble*.

§ IV.

Opérations administratives du Conseil de la Guerre.

En 1787, sous le ministère de M. de Brienne, le comité des *inspecteurs* créé par M. de Muy en 1774, fut remplacé par *un conseil d'administration de la guerre.* Il étoit composé du ministre qui le présidoit et de huit officiers généraux dont quatre au moins du grade de lieutenant-général, et d'un rapporteur, qui devoit, au moins, être officier-supérieur.

Cet établissement, dont M. de Saint-Germain avoit eu la première idée, auroit pu être avantageux sous beaucoup de rapports. Mais la faveur ou la mode avoit trop influé sur le choix des membres de ce conseil pris presque tous parmi ceux qu'on appeloit *les faiseurs ;* ils se livrèrent, faute de lumières véritables, à des innovations irréfléchies qui achevèrent de désoler et de mécontenter l'armée, sous prétexte de perfectionner son instruction.

En voyant pour rapporteur de ce conseil Guibert dont les maximes, consignées dans l'*Essai de tactique*, étoient toutes pleines de l'exaltation de cet honneur français qui avoit repoussé si vivement les coups de plat de sabre, quelques personnes se flattoient de voir détruire ce châtiment.

L'enthousiasme de Guibert pour les Prussiens n'avoit jamais été jusqu'à lui faire approuver aucune des imitations maladroites ou révoltantes de la discipline allemande qui se multiplioient dans l'armée française. Le conseil de la guerre laissa subsister cette odieuse punition; seulement on l'appliqua exclusivement aux fautes graves.

Sous le rapport purement administratif, le conseil de la guerre mérita des éloges.

Il acheva la réforme de quelques corps privilégiés dont l'existence n'étoit guère plus que nominale, comme les gendarmes de la garde et les chevau-légers; c'étoit le complément d'un système. Il l'appliqua aux gendarmes dits de Lunéville, corps dont les inconvéniens surpassoient les avantages.

Il substitua les majors en second aux colonels en second; c'étoit plus raisonnable, si l'on vouloit faire de ce grade une école pour le commandement. Il établit les chefs d'escadron dans la cavalerie. Il organisa l'armée en brigades et en divisions d'une manière très-uniforme et très-favorable au service; il prit des mesures pour éteindre les finances des grades; il supprima beaucoup d'emplois inutiles; il facilita aux lieutenans-colonels le grade d'officier général, aux lieutenans celui de capitaines; il institua une pension pour le plus ancien chevalier de Saint-

Louis en activité de service dans chaque régiment, une pension de vétérance sur l'ordre de Saint-Louis pour le plus ancien bas officier présent aux drapeaux de chaque régiment, six nouvelles hautes payes par compagnies, des secours pour les enfans mâles des soldats; enfin, et pour passer sous silence plusieurs autres détails louables d'administration, ce conseil, quoiqu'il eût fait une réduction assez considérable sur les dépenses militaires sans diminuer la force de l'armée, augmenta de six deniers par jour la solde du fantassin et du cavalier, et donna aux soldats et sous-officiers, ce que la raison réclamoit depuis long-temps, la paye du trente-unième jour du mois.

Sous le rapport de l'instruction de détail et des exercices journaliers, on pouvoit plutôt en reprocher le luxe et l'excès que la négligence ou le défaut.

Mais à quoi bon tous ces soins pour une armée qui n'existoit plus? c'étoit *parer un cadavre*. L'armée au-dehors sembloit vivante et pleine de force; au-dedans, elle étoit morte : son principe de vie avoit cessé par l'effet inévitable de l'imprudente législation que nous venons de signaler. Le soldat ne sortoit plus du sein du *peuple*, dans l'acception honorable de ce mot : la composition des officiers, et par conséquent l'avancement, n'offroit pas un caractère moins anti-militaire.

Plus rien de commun, plus d'affection entre les officiers et les soldats; plus de lien qui unît toutes les parties de grade en grade, d'échelon en échelon; elles ne s'appartenoient plus que par *juxtà-position* et par force : on rassembloit des troupes dans un champ de Mars; elles éblouissoient par leur tenue et l'éclat de leurs armes; elles satisfaisoient l'œil le plus sévère par la régularité de leurs mouvemens; mais tous les élémens, qui concouroient à donner une apparence d'ensemble si séduisante, à des manœuves frivoles, étoient prêts à se dissoudre. L'armée ne tenoit plus à la nation; elle étoit semblable à cette fleur que le poëte peint brillante encore, quoique le tranchant de la charrue ait coupé sa racine, «*pour quelques instans elle conserve cet éclat et ces vives couleurs qui charmoient les yeux; mais la terre ne la nourrit plus, et sa vie est éteinte* (1) ».

Ainsi l'armée n'avoit plus une existence réelle aux jours de la révolution et au moment du besoin, soit quand l'autorité voulut s'en servir pour réprimer l'effervescence populaire, soit quand il s'agit de faire face aux nombreux ennemis extérieurs que cette même révolution nous suscitoit.

---

(1) *Jam non mater alit tellus viresque ministrat.*

VIRG.

Le maréchal de Broglie, grand ennemi des *faiseurs* qui composoient le conseil de la guerre, dans son court ministère (quatre jours), en juillet 1789, abolit avec la législation des coups de plat de sabre, l'existence même du conseil de la guerre.

Mais rien ne pouvoit arrêter le progrès d'un mal qui devoit avoir son cours ; la défection de l'armée éclata sous le ministère et le commandement du maréchal ; il fut lui-même réduit à émigrer.

MM. de la Tour-du-Pin et du Portail, tantôt aidés, tantôt contrariés par les comités de la guerre de l'Assemblée constituante, et quelques autres ministres éphémères, malgré leurs bonnes intentions, et souvent leur talent et leur activité, ne rétablirent ni ordre, ni confiance, ni subordination dans l'armée.

En 1792, à la déclaration de guerre, le soldat français, pour son début, prit la fuite, et massacra ses officiers ; le soldat français fut depuis, et pendant vingt ans, un modèle de discipline comme de valeur. Aussi ce ne fut point la même armée qui se souilla de cette ignominie, et qui se couvrit de cette gloire. Voyons comment s'opéra la métamorphose.

§ V.

Des Armées de la République ; Infanterie, Cavalerie.

Il étoit sorti spontanément (1) du sein de la nation un nombre considérable de bataillons de volontaires, qui déjà campoient et avoient une existence militaire. On procéda à un amalgame des anciens régimens de ligne avec ces bataillons de volontaires.

Ce fut en vertu des lois d'août 1793 qu'eut lieu cette organisation qui porte le caractère de la plus grande simplicité; on prit pour unité de forces l'ancien bataillon d'environ sept cents hommes; mais, au lieu de former les régimens de deux bataillons, comme étoit la formation des anciens corps, on prit *un bataillon d'ancien régiment et deux bataillons de volontaires*, et on les réunit sous le commandement d'un chef qui remplaça les anciens colonels. Ainsi, soit à dessein, soit par la seule force des choses, ce ne fut point la garde nationale qui renforça l'armée, mais l'armée qui fut fondue dans la garde nationale; et ce qui sembloit le confirmer aux yeux,

(1) Ce fut le premier des mouvemens qu'on a appelés levées en masse.

c'est que l'armée de ligne adopta alors le costume de la garde nationale, et quitta l'habit blanc pour l'habit bleu. A chaque bataillon on mit un commandant particulier sous le nom de *chef de bataillon*.

Ce corps s'appeloit *demi-brigade*.

Chaque bataillon étoit composé de *neuf compagnies*, *dont huit de fusiliers et une de grenadiers*.

A chaque demi-brigade étoit attachée une *compagnie de canonniers* forte de soixante-quinze hommes, officiers et sous-officiers compris, au nombre de neuf : cette compagnie faisoit le service de six pièces de bataille. Cet amalgame n'a pas été de longue durée.

Chaque compagnie avoit un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, et à peu près un sous-officier ou caporal pour dix hommes, comme dans l'ancienne organisation (1).

---

(1) La compagnie de grenadiers étoit de soixante hommes, celle de fusiliers de quatre-vingts, tant que le bataillon fut à sept cents. Quelques années après, en l'an VIII, il monta à mille soixante-sept hommes; mais comme on commença dès-lors à éprouver de l'affoiblissement dans l'espèce d'hommes dont les armées se recrutoient, et que le théâtre de la guerre s'éloignoit chaque jour, il y avoit plus de malades, d'éclopés, etc., etc.; c'étoit toujours à peu près le même nombre d'hommes sur le champ de bataille et sous les armes; car les

La compagnie dans la ligne de bataille prenoit le nom de *peloton*.

Le peloton dans la *compagnie de grenadiers* se divisoit en deux *sections*, et la section en deux *escouades*.

Dans la *compagnie de fusiliers*, le peloton se divisoit en deux *sections*, la section en trois *escouades*.

Dans les manœuvres, on considéroit souvent le bataillon comme divisé en demi-bataillons de droite à gauche; on partageoit aussi ce demi-bataillon en divisions également de droite à gauche, chaque division composée de deux pelotons, ce qui donne quatre divisions par bataillon, plus la compagnie de grenadiers.

Plusieurs calculateurs en tactique prétendoient avoir observé qu'un corps organisé par trois bataillons avoit de grands avantages pour les évo-

---

contrôles ne sont pas les vrais garans de la force, c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. La compagnie de grenadiers étoit plus foible sans inconvénient que la compagnie de fusiliers, puisqu'elle étoit regardée comme à part, et prête à être toujours détachée; d'ailleurs cette différence n'étoit que nominale, puisque la compagnie de grenadiers étoit recrutée sur place et à mesure dans les compagnies de fusiliers qui souffroient continuellement par l'effet de toutes sortes de pertes, ce qui les rendoit toujours incomplètes.

lutions, pour la formation des ordres de bataille, qu'il favorisoit surtout les attaques par le centre vives, impétueuses, telles qu'elles conviennent au soldat français. On attribuoit à Guibert une préférence marquée pour cette manœuvre : c'étoit un préjugé en sa faveur.

Les carrés, mis en usage avec tant de succès en Egypte, ont changé les idées sous ce rapport. Le carré est devenu un des points de départ de la tactique française; il ramène à ces nombres si recommandés par les anciens, qui offrent des divisions si exactes, qui sont propres à tout, et qui ne se prêtent pas moins à la colonne centrale que la combinaison trinaire. En faisant marcher deux fractions centrales, on a la colonne double, la meilleure de toutes, la plus capable d'enfoncer et de profiter du succès, parce que c'est un corps qui se sépare avec autant d'avantage qu'il s'est formé. La colonne dont un bataillon forme la tête et celle qui a en tête deux demi-bataillons rapprochés sont les mêmes dès le second échelon. Et quel peut être l'inconvénient que deux fractions d'un même corps se joignent pour former une tête de colonne?

Il y eut d'abord cent quatre-vingt-dix-huit demi-brigades organisées, et la masse de l'infanterie de ligne monta à environ quatre cent mille hommes, y compris les officiers.

La brigade résultoit de la réunion de deux demi-brigades sous le commandement du *général de brigade*, titre substitué à celui de *brigadier*.

La réunion de deux brigades ou douze bataillons, présentant une force d'environ dix mille hommes, forma l'infanterie de ce qu'on appeloit alors *division*.

Telle étoit l'organisation de *l'infanterie de ligne*.

Avant la révolution, il existoit un certain nombre de bataillons de *chasseurs-à-pied* qui composoient l'*infanterie légère*. La Convention fit lever divers corps de cette espèce d'arme, soit en bataillons, soit en compagnies franches; par le même principe qui avoit présidé aux opérations faites sur les corps de *la ligne*, on forma de *ces élémens* des *demi-brigades d'infanterie légère* composées de trois bataillons, comme l'infanterie de ligne.

Chaque bataillon avoit neuf compagnies dont huit de fusiliers et une de carabiniers (1); et la force du bataillon étoit égale à celle du bataillon d'infanterie de ligne. Les trente demi-bri-

(1) Même service, même paye et même composition que celle de *grenadiers*.

gades d'infanterie légère donnoient environ quatre-vingt mille combattans.

La grosse cavalerie, montant à peu près à douze mille, se composoit :

1° De deux régimens de carabiniers de quatre escadrons, chaque régiment de sept cents trois hommes y compris les officiers, six cents quatre-vingt-seize chevaux;

2° De seize régimens de cavalerie, n'ayant que trois escadrons chacun, de même force que les escadrons de carabiniers.

Cette cavalerie quitta le mousqueton et ne combattit plus qu'avec le sabre droit et le pistolet.

Les vingt régimens de dragons, devenus peu à peu une espèce de cavalerie moyenne entre la cavalerie légère et la grosse cavalerie, présentoient une force de dix-huit mille combattans environ, répartis en vingt régimens de quatre escadrons chacun.

Les vingt-cinq régimens de chasseurs à cheval et les douze de hussards composoient la véritable cavalerie légère, armée de la carabine, du pistolet et du sabre courbe; leur organisation étoit semblable à celle des dragons; les chasseurs présentoient environ vingt-deux mille hommes, les hussards onze mille; ceux-ci ne

chargeoient en escadron que dans des cas d'exception très-rares; mais cette manœuvre étoit familière aux chasseurs, l'espèce d'arme la plus généralement et la plus constamment utile de toute la cavalerie.

§ VI.

Proportion de l'Artillerie et du Génie avec les autres Armes.

L'artillerie avoit subi moins de variations que le reste de l'armée; elle avoit marché d'un pas égal vers la perfection; M. de Gribeauval, depuis environ trente ans, lui avoit donné une organisation dégagée de toutes les routines, éclairée de toutes les lumières et, selon l'opinion générale, à peu près la meilleure qu'on pût approprier à cette arme.

La révolution introduisit pour principale innovation l'artillerie à cheval imitée de Frédéric.

Ces deux espèces d'une même arme, étoient dans la situation respective suivante :

Huit régimens d'artillerie à pied présentoient une force d'environ quinze mille hommes, dont treize mille combattans.

Huit régimens d'artillerie à cheval ne montoient qu'à quatre mille six cents hommes en-

viron dont à peu près quatre mille trois cents combattans.

Le régiment d'artillerie à pied avoit vingt compagnies, celui d'artillerie à cheval n'en avoit que six; la compagnie étoit de quatre-vingts hommes dont un certain nombre étoit employé dans les parcs, etc., etc.; il y avoit en campagne six bouches à feu par compagnie et huit hommes par pièce dans l'artillerie à pied, et dix par pièce dans l'artillerie à cheval, à cause des deux hommes qui tenoient les chevaux de ceux qui manœuvroient la pièce.

Avant la révolution, et quand l'artillerie à cheval n'étoit pas encore introduite dans nos armées, les pièces de campagne étoient exclusivement attachées à l'infanterie et sur le pied de deux pièces par bataillon.

Lorsque, dans l'organisation de l'armée en 1793, on forma les demi-brigades de trois bataillons, on attacha à chaque demi-brigade une division ou compagnie d'artillerie servant six pièces. Cette organisation par division ou compagnie étoit originairement l'ouvrage de M. de Gribeauval; pour coordonner cette formation avec celle de la brigade qui étoit alors de quatre bataillons, il avoit composé la division ou la compagnie de huit bouches à feu, ce qui avoit donné deux pièces par bataillon.

On ne tarda pas à faire deux observations; la première, que la manœuvre des pièces avec le bataillon gênoit les mouvemens de l'infanterie; la seconde, que la proportion de deux pièces par bataillon étoit trop forte. On laissa donc subsister la compagnie ou division de six bouches à feu, mais, au lieu de l'attacher à la demi-brigade, on l'attacha à la brigade; ce qui réduisit la proportion de l'artillerie à celle d'une pièce par bataillon; mais ces six pièces se combinèrent avec l'ensemble des mouvemens de la brigade, et chaque pièce ne fut plus habituellement attachée à chaque bataillon pour manœuvrer avec lui (1).

Il y avoit deux régimens de pontonniers ayant chacun huit compagnies à soixante-deux hommes dont deux officiers.

Il y avoit aussi douze compagnies d'ouvriers, qui travailloient au matériel de l'artillerie; elles étoient composées chacune de quatre officiers et de soixante-quinze ouvriers.

Les compagnies de mineurs, de sapeurs, d'ouvriers de plusieurs genres, comptoient dans le corps du génie, composé essentiellement d'environ six cents officiers. On voit dans les Mé-

(1) Floréal an III.

moires de M. de Saint-Germain que, de son temps, ce corps avoit déjà atteint une grande perfection. La composition n'en avoit point été altérée par le mouvement révolutionnaire; l'émigration n'en avoit point écarté les anciens officiers.

L'armée avoit eu besoin de se refaire, l'artillerie et le génie n'avoient eu besoin que de se conserver.

§ VII.

Esprit des Armées de la République.

Bien qu'à certaines époques les armées républicaines aient présenté momentanément, sur quelques points, l'image d'un désordre violent ou d'un triste découragement, il n'en est pas moins vrai que, prises dans leur ensemble, et dans celui de la durée de la république, elles ont mérité les éloges qu'on leur a prodigués.

Une foule de circonstances particulières contribuèrent à l'excellence de leur composition. L'enthousiasme des nouveautés séduisantes qui s'agitoient dans la nation, le zèle de la liberté, l'amour de la patrie, avoient fait marcher aux frontières une jeunesse intrépide, long-temps éloignée des drapeaux par des lois qui lui étoient odieuses et qui furent révoquées dès les premiers jours de l'assemblée constituante; plu-

sieurs années avoient été stériles pour l'armée en recrues vraiment nationales; cette sève, longtemps retenue, se répandit avec abondance. Les événemens de l'intérieur grossirent les bataillons. Les troubles, les séditions, les excès de la populace, poussèrent aux frontières et dans les rangs militaires une foule de généreux courages qui répugnoient non au danger, mais au cruel spectacle des discordes civiles et à l'affreuse alternative de donner la mort à des concitoyens ou de la recevoir souvent d'ou l'on devoit le moins l'attendre et la craindre.

Il est facile de comprendre que jamais le soldat français ne dut valoir davantage par lui-même, n'offrit plus d'intelligence, plus de ressort, plus de ressources individuelles de tout genre.

Arrivés à l'armée par la seule impulsion du patriotisme, ou par une vertueuse indignation contre les excès qu'ils laissoient derrière eux, les hommes les plus recommandables se contentoient et s'honoroient d'être simples soldats; aucune ambition ne les poussoit aux grades; des emplois responsables ne convenoient point aux dispositions d'esprit qu'ils apportoient aux armées; et, par un phénomène nouveau, souvent il se trouva que ceux qui obéissoient valoient encore mieux que les officiers qu'ils avoient investis eux-mêmes du commandement. L'indiscipline et l'insurrec-

tion, qui avoient désorganisé l'armée en 1789, étoient remplacées par la subordination la plus exacte; l'ordre étoit maintenu par ceux-là mêmes que l'ordre étoit destiné à contenir. Les troupes alloient seules par leur propre vertu. Les plus sévères privations, les plus durs travaux trouvoient les officiers comme les soldats inaccessibles au mécontentement et aux murmures. Telle fut cette noble armée, modèle unique dans l'histoire des nations modernes comme dans les annales de l'art militaire depuis sa restauration.

§ VIII.

Stratégie et Tactique des Armées de la République; Détails spéciaux sur l'usage de l'Artillerie.

Le nom de division s'appliquoit, avant la révolution, à la simple réunion de deux brigades de la même arme sous un lieutenant-général.

Dans les premières années de la révolution, la division fut un corps nombreux de grande importance, élément de toute tactique, instrument de toute stratégie; voici quelle étoit sa composition.

Nous avons vu la réunion de quatre demi-brigades former l'infanterie de la division; en outre, de cette infanterie, forte au moins de dix mille hommes, la division avoit toujours à peu près

la force suivante : un régiment de dragons, un régiment de cavalerie légère, une division de six bouches à feu servies par une compagnie d'artillerie à pied, six autres servies par une compagnie d'artillerie à cheval, et quelquefois de la cavalerie de bataille, ce qui portoit la force totale de ce corps à douze mille combattans au moins. Son chef s'appeloit *général de division ;* il avoit sous ses ordres les deux généraux de brigades et les colonels de cavalerie ; son état-major se composoit d'un *adjudant-général et de ses adjoints, ainsi que d'un officier du génie,* quelquefois davantage.

On voit que la force de la division étoit à peu près ce qu'avoit été celle de la petite armée consulaire des Romains, composée de deux légions et de leurs accessoires en auxiliaires et alliés.

Dans ce temps, on cherchoit sérieusement les véritables routes de la victoire ; on remontoit aux principes de la guerre, tels que les avoient professés les restaurateurs de l'art, imitateurs eux-mêmes de l'antiquité classique, en observant les modifications que les circonstances nouvelles avoient amenées. On n'étoit détourné des saines maximes, de celles que l'histoire et l'expérience enseignent et consacrent, ni par de folles et capricieuses imitations, ni par des vues personnelles et intéressées ; la conception de la

guerre étoit aussi raisonnable que son but étoit facile à expliquer et à saisir; on en constituoit l'ensemble, on en organisoit les détails dans le but qu'on avoit annoncé.

La proportion de la cavalerie avec l'infanterie étoit comme d'un à six.

Les réserves d'infanterie avoient également une compagnie d'artillerie à pied par brigade ou réunion de six bataillons, et les réserves de cavalerie au moins une compagnie d'artillerie à cheval, selon la force de la réserve.

Lorsque, dans des cas très-rares, toutes les divisions se rapprochoient pour opérer et combattre ensemble, toutes les compagnies d'artillerie se réunissoient sous l'autorité du général commandant du parc.

L'arme de l'artillerie, calculée, tant pour le matériel que pour le personnel, d'après ces données et à raison d'une pièce en activité par mille hommes, paroissoit dans un juste rapport avec les autres armes dans chaque division.

Le grand parc d'artillerie comprenoit ou étoit censé comprendre toutes les compagnies d'artillerie, soit à pied, soit à cheval, qui faisoient ou devoient faire partie des divisions de l'armée et de ses réserves; et il renfermoit toutes les choses nécessaires pour former et alimenter les parcs particuliers des divisions.

Il étoit composé d'un nombre égal de compagnies d'artillerie prêtes à marcher, soit pour remplacer, soit pour doubler, dans un besoin local, le canon des divisions.

Il devoit renfermer six, douze, et même dix-huit pièces d'artillerie de position; ces pièces étoient du huit et du douze; et elles étoient servies par les hommes laissés au parc après la répartition de huit hommes par pièce de bataille.

L'artillerie à cheval devant avoir pour qualité essentielle la célérité, on observoit de donner à chaque compagnie de cette espèce les pièces les plus légères et les plus faciles à manœuvrer; ainsi, le plus fréquemment, la compagnie d'artillerie à cheval étoit composée de quatre pièces de quatre et de deux obusiers de six pouces.

On donnoit à la compagnie d'artillerie à pied les calibres les plus appropriés au terrain où elle avoit à manœuvrer; tantôt elle avoit du quatre, tantôt du huit, tantôt les deux mêlés, mais toujours deux obusiers de six pouces.

Tous les militaires conviennent que, dans les armées de la république, l'organisation de l'artillerie et sa proportion avec les autres armes étoient dans un degré de perfection qu'elles n'avoient pas encore atteint.

L'arme du génie ne méritoit pas moins d'é-

loges ; ses travaux, qui ont pour objet les rapports de l'armée avec le terrain, remplissoient ce but avec plus de zèle et de succès que jamais, multipliant sans cesse contre l'ennemi les obstacles factices, aplanissant pour l'armée les obstacles naturels.

En même temps, on n'abusoit point de ces ressources comme le font les armées peu manœuvrières, comme le firent les Russes dans les premiers temps où ils combattirent les milices régulières de l'Europe.

On n'abusoit pas non plus de l'artillerie ; et on étoit loin d'imiter la profusion de celle qu'avoient traînée ces mêmes armées russes contre Frédéric, et Frédéric lui-même quand, sentant l'affoiblissement de la composition de ses troupes, il vouloit y suppléer par ce moyen.

L'agilité manœuvrière des armées de la république éloignoit d'elles la pensée de s'enchaîner à des positions par des remuemens de terre. La bonne composition de ces mêmes troupes leur permettoit de ne pas craindre de voir l'ennemi de près et ne leur imposoit pas la nécessité de l'éloigner à tout prix par la multiplicité des bouches à feu.

Tout avoit donc de justes bornes, des mesures raisonnables dans les armées de la république.

Leur caractère particulier n'est point indiffé-

rent à observer sous d'autres rapports plus généraux.

Leurs divisions, formant de petits corps complets par l'amalgame des armes, se lioient entre elles par leur cavalerie, étoient masquées à l'ennemi par un rideau de tirailleurs, manœuvroient derrière ce rideau ou se retranchoient, selon le besoin, se rapprochoient ou s'éloignoient, selon les mêmes lois de la nécessité locale, se flanquoient, le plus possible, de loin comme de près, par le choix de leurs positions, avançoient en ordre, tenoient avec fermeté, se replioient avec lenteur et sans confusion; telle étoit leur tactique.

Leur stratégie étoit analogue à cette tactique. Chacune de ces divisions avoit, pour ainsi dire, sa sphère d'activité particulière dans la sphère générale; chaque commandant de division avoit un certain degré d'indépendance, quoiqu'il obéît sans difficulté au chef suprême de l'armée pour la part qu'il devoit prendre aux combinaisons de l'ensemble. Ce système étoit conforme à la nature des directions que le gouvernement imprimoit seul aux mouvemens militaires qui n'étoient jamais livrés sur le terrain à l'arbitraire des chefs naturels, mais malheusement quelquefois à des chefs passagers et despotiques (1).

(1) Les représentans du peuple près les armées.

§ IX.

Première Expédition d'Italie.

Ces belles armées eurent leurs revers; la direction n'en fut pas toujours également habile; l'obéissance n'en fut pas toujours également confiante. La composition éprouva aussi quelque affoiblissement, parce que les mêmes causes ne poussoient pas autant de citoyens distingués sous les drapeaux. Les chefs firent quelques fautes; les chefs ennemis se corrigèrent, s'instruisirent, rappelèrent la fortune sous leurs enseignes; mais nos armées, à mesure qu'elles se rapprochoient des frontières, se retournoient vers l'ennemi toujours plus redoutables; enfin, le gouvernement français, qui se conduisoit par les saines traditions de l'histoire, qui imitoit les grands exemples sans les outrer, voyant ses armées repliées sur ses frontières, eut recours au puissant remède d'une diversion. Après les premières tentatives, la guerre d'Italie fut confiée à Bonaparte; elle acquit bientôt une importance qu'elle n'avoit pas eue peut-être dans la pensée de ceux qui l'avoient ordonnée, l'accessoire devint le principal; l'armée de diversion fut l'armée qui

fixa tous les yeux de l'Europe, attira presque toute l'attention et les principaux efforts de l'ennemi.

Une nouvelle tactique commença à s'y déployer; cette armée avoit peu de cavalerie; un pays très-coupé auroit nui aux communications des divisions entre elles, pour peu qu'elles eussent été séparées; on avoit à la fois affaire à plusieurs corps nombreux; toutes ces circonstances inspirèrent à un général plein de génie, dans la fleur et l'activité de l'âge, un genre de guerre nouveau, ou plutôt la perfection de celui que le roi de Prusse avoit mis en honneur, d'après les conseils du maréchal de Saxe et les exemples de Turenne, appliqués aux circonstances nouvelles du terrain, du genre et du nombre de l'ennemi. *La tactique*, plus que jamais, *étoit dans les jambes.* Le mérite fut d'être toujours ensemble, d'avoir les divisions dans sa main, de se porter en masse et avec rapidité d'un point à un autre, de savoir être toujours le plus fort sur tous les points où l'on se portoit, de chasser l'ennemi sans cesse de poste en poste, en ne lui donnant le temps de s'établir nulle part, en profitant de toutes les chances qu'offroit continuellement à nos armées l'organisation précaire et momentanée de l'ennemi.

On remarqua que la différence des opérations, des manœuvres, des procédés du commandement, avoit puissamment modifié l'esprit de l'armée d'Italie, et lui avoit, au bout de cette glorieuse année composée de deux étonnantes campagnes, donné un caractère moral différent de celui des autres armées françaises. Celles-ci avoient toujours présentes l'image et l'idée de la république ; elles obéissoient évidemment à des directions qui émanoient du centre du gouvernement de l'État ; la sage lenteur imprimée par cette circonstance à leurs mouvemens toujours combinés, le peu d'indépendance du général en chef, l'espèce d'indépendance des commandans de division, la frugalité des chefs, la dignité modeste de l'officier, l'importance de l'individu jusque dans les moindres rangs, tout les avertissoit sans cesse qu'elles n'étoient point les armées d'un chef, mais celles du pays; en quelques mains que passât le commandement, il étoit toujours reçu avec respect, quelquefois avec une confiance discutée, rarement avec enthousiasme, jamais avec un aveugle dévoûment.

Dans l'armée d'Italie, au contraire, au bout de quelques succès, les esprits furent tout différemment façonnés; la patrie sembloit être restée de l'autre côté des Alpes; sa pensée dominoit

moins les imaginations; on s'en souvenoit pour l'illustrer plus que pour lui obéir; l'utilité étoit moins prisée que les succès; le faste et le luxe n'étoient point des moyens d'influence dédaignés; le patriotisme ne passoit qu'après la gloire; le distributeur de cette gloire, c'étoit le chef suprême; c'étoit à lui qu'on s'attachoit; c'étoit à lui qu'on écrivoit, *nous sommes prêts à exécuter vos ordres quels qu'ils soient;* le changement de celui-ci eût été un événement qui auroit tout bouleversé dans l'armée, tout interverti dans ses destinées, arrêté sa marche, fait pâlir son étoile, déconcerté les chefs et les soldats.

Aussi il y avoit deux armées bien distinctes quand leurs succès combinés dictèrent la paix; l'armée de César et celle de Rome.

L'expédition d'Italie avoit été une grande et belle diversion contre l'Autriche, l'expédition d'Égypte fut une puissante diversion contre l'Angleterre.

§ X.

Expédition d'Égypte.

Quand l'Italie étoit toute couverte non plus de moissons et de cultures nourricières, mais de maisons de luxe, de jardins d'agrément, d'enclos délicieux et infertiles (1); quand la Germanie et la Gaule étoient encore toutes coupées de lacs et hérissées de forêts, la Sicile et l'Égypte étoient chargées du soin de nourrir l'Europe occidentale.

Dans la foiblesse de l'Empire, la dispersion de la flotte qui portoit l'annone africaine, l'incendie ou la prise de ses vaisseaux, causèrent en Italie d'affreuses famines, décidèrent dans le monde une révolution.

Sous les empereurs, et déjà sous la république,

---

(1) On se plaignoit déjà, sous Auguste, de cet abus poussé à l'excès.

Jàm pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquant. . . . .
. . . . Violaria et
Myrtus et omnis copia narĩum
Spargunt olivetis odorem,
Fertilibus domino priori.

Hor.

celui qui administroit l'Égypte étoit censé tenir la clé du grenier; la surveillance s'attachoit à lui; la défiance du sénat avoit interdit à tout consulaire le gouvernement d'Égypte; on n'y vouloit point un homme déjà assez fort pour songer à sa propre grandeur d'une manière menaçante pour l'État: on n'y souffroit qu'un simple chevalier, ayant peu d'existence par lui-même, et ne pouvant pas songer à se faire de cette terre nourricière de l'Italie un marche-pied pour monter à l'empire.

Saint Louis, prince fort au-dessus de son siècle, d'une ambition très-haute au milieu de sa piété et de sa modestie (1), ayant reçu le roi d'Angleterre comme son vassal, ayant placé son frère sur un trône d'Italie, visant manifestement et très-justement, parce qu'il en étoit digne, à la dictature de l'Occident et au rôle de Charlemagne, tourna ses armes vers l'Égypte pour être maître des subsistances de l'Europe mal cultivée, du monde encore mal civilisé. La parole d'un de ses plus proches (2) et de ses plus

(1) Voyez ce que dit Du Haillan dans son *État de la France*, à l'article de ce grand roi, sur la supériorité de ses vues et de son caractère.

(2) Le comte d'Artois, son frère.

chers confidens semble révéler sa pensée : *qui veut occire le serpent lui doit écraser la tête.*

Depuis lors, l'idée de la conquête d'Egypte n'a pas cessé d'être familière aux imaginations françaises.

Le même genre d'importance n'existoit plus depuis long-temps pour cette expédition ; cette contrée n'étoit plus nécessaire à la subsistance de l'Europe, mais d'autres considérations l'indiquoient comme un point d'un grand intérêt, comme un but ou du moins un passage propre à donner une vive jalousie à l'Angleterre. Ce fut donc une diversion très-bien conçue, une très-bonne constitution de guerre que celle qui porta une armée en Égypte.

Sans doute quelques intrigues politiques ont pu s'applaudir de voir *déporter* un chef dont la gloire sembloit affliger un gouvernement ombrageux; les plus petites passions se mêlent en tout temps aux plus grandes choses, mais l'intrigue enfante bien moins qu'on ne le croit les hautes combinaisons : il n'est pas dans sa nature de concevoir et de raisonner en grand, et, quand il s'agit de réaliser de vastes pensées, on laisse faire les hommes de bonne foi, eux seuls y sont propres.

Après avoir justifié la constitution de cette guerre, nous observerons ses résultats dans l'es-

prit de notre sujet, et nous examinerons en peu de mots les modifications qu'elle a dû naturellement apporter parmi nous aux procédés de l'art militaire, le premier chef de cette expédition étant devenu le chef suprême de l'armée et de l'État.

Par suite des expériences faites en Égypte, l'ordre mince perdit beaucoup dans l'opinion des manœuvriers, et l'ordre profond reprit de la considération; les noms de ceux qui les premiers l'avoient vanté ne furent pas rappelés, mais leurs systèmes simplifiés prévalurent décidément, et ce fut l'ordre profond avec la mobilité que ne lui laissoient pas ses premiers auteurs qui rendit notre infanterie si supérieure à toutes les autres.

La phalange étoit devenue précieuse aux Grecs, dans les plaines de l'Asie et devant l'agile cavalerie des Perses. Cette ordonnance modifiée en vertu de la différence des armes, nous fut rendue en Egypte par la même nécessité dans les sables du désert et contre la cavalerie des Mamelucks également légère dans ses mouvemens et forte par ses armes.

C'est là que notre infanterie sentit toute l'importance de ces formations qui sont devenues classiques sous le nom de *quarré d'Égypte*. Tantôt ils présentent la perfection du *quadratum agmen* des Romains, tel qu'il est raisonnable de

l'imaginer, soit qu'on se le représente vide au milieu, comme il a été vraisemblablement dans les armées consulaires, soit qu'on le suppose à peu près plein comme il a dû résulter de la formation d'Adrien et d'Alexandre-Sévère ; tantôt ils réalisent et surpassent tous les avantages de densité, de résistance compacte et d'agilité des colonnes inventées par Folard et Ménil-Durand et les avantages même de la phalange, quand elle faisoit face sur tous les côtés du quarré long de son ordonnance. On peut dire que l'Égypte révéla à notre infanterie tout le secret de sa force.

Cette expédition a donné aussi sur la cavalerie des idées plus saines que les troupes à cheval de l'Europe n'en pouvoient suggérer; on s'y est convaincu de tout ce qu'un cheval, dressé avec soin et sans vains ménagemens, peut parvenir à faire et à porter.

Enfin, la guerre d'Égypte a instruit les troupes à se passer de boissons fermentées, qui paroissent, en Europe, nécessaires pour leur faire supporter les fatigues de la guerre, à préparer leurs subsistances et à s'accoutumer à toutes sortes de nourriture, à porter pour plusieurs jours de vivres, à résister à l'influence des climats brûlans. Il est remarquable que la nostalgie, qui travaille si facilement le soldat français, n'a pas fait de ravages dans une armée à qui tout sembloit de-

voir faire regretter le climat et les habitudes de la patrie dont elle pouvoit se croire séparée pour toujours. L'armée, qui est revenue de cette expédition, auroit pu, dans sa fusion avec les autres, leur laisser plusieurs traditions utiles, si la faulx de la guerre qui décimoit nos soldats, se fût un moment reposée.

§ XI.

Campagnes de Marengo ; Campagnes subséquentes.

La campagne de Marengo fut la suite d'une constitution de guerre calquée sur celle de la première expédition d'Italie. Les deux armées d'Italie et d'Allemagne furent, comme au temps de cette première expédition, deux sections de la même armée, manœuvrant d'après un grand plan et une vaste échelle autour du pivot des Alpes et sur les fleuves qui en descendent. Une guerre si bien constituée ne pouvoit pas être longue, pour peu que la fortune secondât nos dispositions. Les souvenirs et les leçons de l'Egypte ne furent pas inutiles dans les plaines de Marengo, ni sous le rapport de la résistance que peut faire l'infanterie, ni principalement sous celui de l'effet décisif que peut produire sur une masse d'infanterie légèrement entr'ouverte

une cavalerie lancée à propos par un habile chef (1).

Un autre genre d'expédition se prépara, bientôt après, au camp de Boulogne où l'armée française, réunie en un faisceau, se montra si belle, riche des souvenirs d'Allemagne, de Flandre, d'Italie, d'Egypte, propre à toutes les guerres, à tous les climats, à toutes les fatigues, à tous les exploits, admirable sous les rapports de la discipline, robuste, intelligente dans les soldats, zélée, obéissante, instruite dans les officiers particuliers, sobre, grave, probe, savante dans les généraux et les administrateurs, fortement électrisée par son chef dont l'étoile n'avoit encore pâli que loin des regards de l'Europe, devant Saint-Jean-d'Acre, sur les confins de l'Afrique et de l'Asie, tache légère effacée par le bonheur de son retour et par ses derniers triomphes.

Ce rassemblement de l'armée à Boulogne fut le plus beau moment de son existence; il en sera le plus beau souvenir. Cet état de force restera quelque temps stationnaire; il ne peut plus croître; il lui faut des prodiges pour se maintenir; ils vont avoir lieu quand, privés par notre mauvaise fortune maritime des secours que nous at-

(1) Le général Kellerman fils, aujourd'hui duc de Valmy, lieutenant-général et pair de France.

tendions du Midi, et au lieu de frapper l'Angleterre au cœur, nous planterons successivement nos étendards dans toutes les capitales des nouveaux alliés de l'Angleterre.

On a reproché de la témérité aux dernières journées de la longue et brillante marche qui fut terminée par la victoire d'Austerlitz. Toutefois, autant que la rapidité de cette marche l'avoit pu permettre, les derrières avoient été assurés, les magasins et les dépôts successivement rapprochés: enfin, il est des succès qui absolvent de tout, parce que les puissans calculs qui les ont effectués étoient visiblement capables de renverser tous les obstacles qui auroient pu se présenter, ou plutôt parce que la hardiesse de ces mêmes calculs, la promptitude de leur exécution, étoient autant de chances pour empêcher ces obstacles de naître.

Les grandes puissances de l'Europe, sous la direction de leur moteur excentrique, l'Angleterre, se relayoient pour harceler le gouvernement du nouvel empire français.

La guerre de Prusse fut faite avec cette mobilité imprimée désormais à nos colonnes, avec cette vigueur d'ensemble qu'un général, en même temps souverain, peut donner à ces masses combinées.

On avoit, depuis quelque temps, augmenté la

force des bataillons; déjà on avoit formé des corps trop nombreux de cavalerie; tous les grands abus par lesquels nous devions périr, commençoient à se manifester; cependant tous les détails étoient encore aperçus par le chef; le remède y étoit porté ; ce chef se confioit à son génie, à sa soigneuse sagacité, à tout ce qui ménage les forces existantes; il ne se reposoit pas encore trop superbement et trop exclusivement sur ces générations qui devoient, à sa voix, sortir de la terre, trop foibles enfans de cette mère épuisée.

Après la triste victoire d'Eylau, Napoléon pouvoit s'appliquer le mot que l'histoire attribue à Annibal : « *Encore quelques succès comme celui-* » *ci, et je repasserai seul en Afrique.* » Mais la force de sa pensée se roidit contre tant de circonstances qui pouvoient concourir à le décourager.

L'hiver passé à Finkenstein est une des époques mémorables de la vie de Napoléon; c'est le dernier hiver de Bonaparte, tout entier au rôle de général, et n'étant souverain, si l'on peut ainsi parler, qu'avec sobriété et pour le profit commun.

Jamais repos ne fut plus fécond que le repos de Finkenstein.

Il reste dans les archives de la guerre un mo-

nument très-curieux et digne de toute l'attention des chefs d'État et d'armées, c'est la correspondance qui eut lieu alors entre Napoléon et le ministre; tandis que, par Napoléon et son major-général, tout étoit organisé, formé, recruté, remis sur pied, et en état de servir depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, dans l'intérieur des frontières, aucune ressource existante n'étoit négligée; tout étoit appelé, employé; tout recevoit une destination : tel bataillon, tel dépôt, oublié par le ministre de la guerre, lui étoit révélé, indiqué par la correspondance de Finkenstein.

Aussi, quand les Russes attaquèrent Ney sur la Passarge, et menacèrent Napoléon de l'enlever dans son quartier-général (1), ils trouvèrent non plus, comme ils le croyoient, les débris de Pulstuck, de Golymin et d'Eylau; mais une armée nouvelle, complète, renforcée dans tous ses cadres, ravivée dans son esprit, pourvue dans les moindres détails de son administration.

Une campagne de vingt jours, terminée par la victoire décisive de Friedland, fut couronnée par la paix de Tilsitt, époque mémorable. Un

---

(1) *Ah ! ils veulent me prendre en pantoufles*, dit Napoléon à l'aide de camp de Ney qui lui fut envoyé. C'étoit le jeune Mel qui promettoit un officier distingué, et que nous perdîmes peu après.

système de conduite militaire encore sage, fondé sur l'expérience, alloit faire place à un système capricieux, gigantesque, déjouant tous les calculs; et, ce qui est singulier et déplorable, s'appuyant en même temps sur des exemples mal choisis, courant après des imitations maladroites.

Le plus haut période des prospérités de la France, dans le cours des trente dernières années, a été cette époque du traité de Tilsitt; mais ce qui se passa alors entre les puissans rivaux qui venoient de poser les armes, fut-il conforme à leurs nouveaux intérêts, surtout à l'intérêt du vainqueur? celui-ci ne pouvoit-il pas fonder la paix présente et constituer les guerres à venir sur ces règles de la politique et de la guerre dont l'histoire lui présentoit tant de leçons?

C'étoit une bonne fortune inappréciable pour celui qui vouloit, justement ou non, dominer sur l'Occident, que de trouver un jeune czar, plein de qualités brillantes, d'ambition, de desir de gloire, qu'on pouvoit facilement diriger sur l'Orient. Cette direction alarmoit, contenoit, occupoit l'Autriche; elle isoloit la Prusse; elle inquiétoit puissamment l'Angleterre. Et quel sacrifice imposoit-elle à la France? de renoncer à son alliance avec la Porte, inutile comme force, misérable comme intérêt commercial, incapable

d'être mise en balance avec les avantages qui pouvoient résulter d'une nouvelle politique.

La difficulté de vaincre les Russes hors de chez eux, le danger de les y poursuivre ou de les y chercher, déjà éprouvé par Charles XII; le récent souvenir de leurs incursions en Suisse et en Italie, leur présence à Austerlitz, etc., tout montroit assez ce peuple nouveau comme déjà trop dangereusement immiscé dans les combinaisons de la politique européenne (1).

Napoléon sembloit appelé à assurer le repos de l'Europe occidentale, en établissant pour un siècle la guerre en Orient. Il ne s'agissoit que de laisser la force russe pencher et s'écouler de ce côté, de favoriser le mouvement naturel de cette population qui auroit été déboucher avec ses grands fleuves vers la mer Noire et les opulens rivages de la Thrace, de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Au lieu de cette conception simple, qui auroit trouvé de si puissans auxiliaires dans les hommes et dans les choses, qui ne demandoit de lui qu'un sage repos, une tranquille jouissance de sa gloire, il provoqua sa ruine par des entreprises

(1) Voyez la note de la page 391 du I[er] volume.

qui étonnèrent et révoltèrent tous les esprits, parce qu'elles violoient toutes les règles, franchissoient toutes les bornes qu'une intelligence médiocre pouvoit apercevoir, qu'une prudence vulgaire auroit respectées (1).

A dater de cette époque, il convient de rattacher, plus que jamais, l'étude des faits militaires aux principes généraux sur la *manière de constituer la guerre*. Les succès nous trompent aisément dans tout ce qui a rapport à cette question; ils produisent l'ivresse et rendent l'illusion pardonnable. Le malheur nous montre impitoyablement la vérité et doit amener la résipiscence; la mauvaise constitution de la guerre est bien plus frappante dans les revers que dans la prospérité.

---

(1) En indiquant cette politique militaire comme celle qui pouvoit convenir à Napoléon après Tilsitt, nous ne prétendons pas établir que ce soit celle qui convienne le mieux à la France daus les temps ordinaires.

CHAPITRE II.

Opérations stratégiques depuis le Traité de Tilsitt, jusqu'en 1815.

§ Ier.

Quelques Réflexions préliminaires sur la manière de constituer la guerre.

Louis XIV avoit hérité d'une foule d'hommes de guerre consommés, reste des armées de Gustave-Adolphe et de Veymar; il avoit reçu Turenne de l'école hollandaise; Richelieu avoit deviné le génie de Condé; Mazarin, connoisseur en tout genre de mérite, avoit peuplé les armées de talens éminens; le prince leur rendoit justice et n'en étoit point jaloux.

Tant que ces choix justifiés par l'expérience ont donné des chefs à nos troupes, la gloire militaire du siècle de Louis XIV s'est soutenue; elle a commencé à s'effacer, les désastres ont remplacé les succès, quand la nature épuisée a offert moins d'hommes distingués dans tous les rangs; quand le fardeau du commandement des armées est devenu plus lourd et plus compliqué; quand le prince n'a plus été servi que par des hommes

dont le choix étoit circonscrit dans un cercle plus retréci; quand l'opinion publique a été moins suivie, parce que déjà vieux, infirme, retiré dans l'intérieur de son palais, le monarque en entendoit moins les avertissemens, en apercevoit moins les directions (1), et se confioit plus aveuglément au pouvoir ministériel.

Ainsi, tant que Napoléon a usé, abusé même des instrumens et, pour ainsi dire, des matériaux de triomphe accumulés et préparés par ce grand mouvement qui avoit révélé et mis en action tant de talens et de volontés, il a paru constamment heureux.

Il est tombé, il a semblé abandonné par la fortune, quand il n'a plus été secondé ou suppléé que par ses propres choix, par ses propres créations; quand il a été réduit aux moyens

---

(1) M. Lémontey a expliqué, d'une manière sage et naturelle autant qu'ingénieuse, la différence remarquée par tous les écrivains entre les deux moitiés de ce règne. Avant l'opération de la fistule faite à Louis XIV, et quand sa santé lui permettoit de voir par lui-même beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, l'État s'en ressentit de la manière la plus heureuse; car peu de princes ont eu un jugement plus sain et un cœur plus droit; par la même raison, les affaires souffrirent quand il fut obligé de voir et de juger par autrui, car il trouvoit difficilement des observateurs et des juges qui le valussent, en quelque partie que ce fût du gouvernement.

de la seule puissance du chef, sans le véhicule de l'enthousiasme des peuples, et qu'il a voulu réaliser toutes les chimères de son imagination, sans écouter ni l'instinct toujours sûr du bon sens populaire, ni les instructions calmes et raisonnées de l'histoire, ni la voix de l'expérience et du zèle sincère.

Ce que Rome nous présente, dans deux séries de cinq siècles de succès rarement suspendus, de cinq siècles de revers rarement vengés, ce que Louis XIV nous retrace dans les deux moitiés d'un règne de soixante ans, Napoléon nous l'offre, à son tour, dans un cadre de quinze années, non avec l'anéantissement de l'État comme à Rome, mais avec plus d'éclat dans l'élévation et plus de profondeur dans la chute que Louis XIV.

La cause en est simple ; Louis XIV a toujours beaucoup plus sagement constitué l'état de la guerre que ne l'a fait Napoléon, du moment où celui-ci a été pour nous la tête et le bras, où son quartier-général a été à la fois le cabinet et la tente.

Frontin, Montécuculli, Feuquières, Saxe, Lloyd, organes des militaires éclairés dans les temps anciens et modernes, nous ont appris ce que c'est que l'art de constituer la guerre, quelle

est son utilité fondamentale et quelle importance on doit y attacher.

On peut le définir un ensemble, un système de précautions et de prévoyances fondées sur les connoissances géographiques et historiques, physiques et morales, au moyen duquel les revers que pourront amener les chances des combats, produiront pour nous le moins de mal possible, tandis que, sur le même théâtre, les moindres succès que nous permettra la fortune, amèneront les résultats les plus heureux et les plus durables.

Les succès des Romains appartinrent toujours au conseil bien plus qu'à la fortune; la fortune leur manqua souvent dans le cours de leurs expéditions; le résultat définitif en fut constamment en leur faveur. Pourquoi ? c'est qu'ils avoient toujours soin de bien constituer la guerre.

La longue guerre dont nous sortons a généralement été bien constituée dans la première partie de sa durée.

Les campagnes des armées de la république française étoient sagement conçues dans le cabinet; aussi, plus ou moins habilement conduites sur le terrain, n'ont-elles qu'une seule fois, depuis 1792 jusqu'à 1813, laissé craindre un en-

vahissement sérieux du territoire français (1); jamais le sol de la patrie n'a été menacé d'une occupation sérieuse.

L'idée de la première de ces campagnes de la république, où Buonaparte parut à la tête de nos armées, étoit une vieille tradition souvent mise en œuvre avant et depuis François Ier; mais cette fois, la maturité des plans et la vivacité de l'exécution appartinrent au même homme (2)

Aucune des guerres de Napoléon n'a égalé celle-ci en véritable mérite d'ensemble et de détails.

Ce chef n'étoit alors que général. Quelque crédit et quelque ascendant qu'il eût en cette qualité, il ne pouvoit pas disposer de plus de soldats qu'on ne lui en avoit d'abord confié; il ne pouvoit pas appeler, à son gré, des renforts sous ses drapeaux ; il étoit obligé de ménager les moyens de tout genre, les hommes même.

Il falloit sans cesse qu'il mît le génie à la place de la force matérielle, l'influence du talent et l'empire du caractère personnel à la place de ce pouvoir dont le poids immense, remis depuis

(1) Avant la bataille de Zurich.

(2) Voyez les notes supplémentaires de ce volume.

entre ses mains, servit à accabler successivement ses ennemis et lui-même.

En Egypte, même position sous ce rapport; il étoit le maître sans doute, sans responsabilité réelle, sans sujétion proprement dite à un autre cabinet que sa tente, mais il étoit toujours borné dans ses moyens; il étoit toujours dans la nécessité de les ménager avec art et avec un soin continuel; sa pensée ne pouvoit pas se reposer, sa volonté ne pouvoit pas s'égarer impunément; il n'obéissoit à aucun homme, mais il obéissoit à une puissance des choses qui le maintenoit dans un cercle où l'art étoit aussi indispensable à ses mouvemens que la force même.

Dans la campagne de Marengo, il étoit retenu par la nouveauté d'un pouvoir, en quelque sorte partagé (1).

Son essor fut plus libre, et aussi plus impétueux, il fut plus voisin des fautes et des dangers dans la campagne d'Austerlitz; mais, s'il avoit poussé le char avec quelque imprudence, il sut le guider avec génie et l'arrêter à propos.

Après la victoire d'Iéna, et dans cette pre-

---

(1) Il étoit premier consul.

mière guerre de Napoléon, contre la Prusse, au moment où une vapeur sombre et de sinistre présage, sembloit envelopper à Eylau, dans le sein de la victoire même, l'auréole de sa gloire, nous avons vu qu'un puissant retour vers la sagesse, pendant l'hiver de Finkeinstein, lui mérita les succès de Friedland. C'est là que nous sommes restés, en rappelant dans le premier chapitre de ce livre, le cours de notre ascendance militaire; c'est ici que, parvenu au plus haut degré, il va nous sembler que Napoléon *aspire à descendre.*

Désormais, les sages combinaisons ne nous apparoîtront plus que comme des lueurs fugitives; les revers, les affaires douteuses seront pour nous la règle constante; les succès seront des exceptions, et ces exceptions, quelquefois brillantes, n'auront aucune influence durable sur nos destinées.

Aussi, dans ces désastreux souvenirs, ce qui ne présentera que de l'affliction sans lumière, du malheur sans instruction, une dilapidation déplorable de moyens, sans aucune chance probable de succès, nous le laisserons de côté et nous en détournerons nos regards. Nous ne dirons rien de la guerre de Russie, qui ne peut être écrite qu'avec des larmes. Nous avons montré, dans le chapitre précédent, qu'elle avoit été

insensée dans son objet quel qu'il pût être; il suffit de la lecture des bulletins pour se convaincre qu'elle a été conduite, comme elle avoit été conçue, sans art, sans prudence, sans aucun plan judicieux, et même sans suivre les plans quelconques, d'où l'on étoit parti. La discussion en est inutile aux progrès de l'art (1) : sa démence est avouée par tous.

Il n'en est pas de même de la guerre d'Espagne; la folie de cette expédition égale dans le fond celle de l'expédition de Russie; mais l'absence de jugement et de raison, a été moins apparente; beaucoup de bons esprits n'en ont pas été aussi frappés; beaucoup ont encore besoin d'être désabusés ou du moins d'être confirmés dans le blâme qu'un instinct droit a généralement produit; la discussion en peut avoir une grande utilité; *il faut donc*, comme le poëte toscan (2), *pleurer et parler*.

---

(1) Voyez ce qu'a écrit le roi de Prusse sur la fatale campagne de Charles XII; toute la guerre de Russie de Napoléon y est d'avance discutée, jugée; l'issue en est prédite. Comment un tel document a-t-il été ignoré de Napoléon, ou comment Napoléon l'a-t-il méprisé et négligé. Il a paru dans ces derniers temps une fort bonne relation de cette campagne.

(2) Le Dante.

§ II.

De la guerre portée en Espagne par Napoléon.

Depuis 1789, toutes nos guerres avoient été, ou des agressions déjà effectuées de la part de l'étranger que les Français repoussoient, ou des menaces patentes d'agression dont ils prévenoient l'effet, ou enfin des diversions de la part des Français, qui entroient comme accessoires et moyens partiels de défense dans un état de guerre préalablement établi; aucune de nos campagnes n'avoit pu être considérée comme ouvrant une guerre proprement offensive.

Il faut distinguer en effet le système offensif comme moyen ou comme but, comme un accident ou comme le fond et l'essence de la guerre.

Quelquefois une campagne est offensive au milieu d'une guerre défensive et ne change point le caractère général de cette guerre.

De même, il y a des momens, il y a des périodes purement de défense dans une guerre dont la nature ne cesse point pour cela d'être offensive.

On peut définir la guerre offensive, celle qui ne sauroit paroître avantageusement terminée que lorsqu'on garde tout ou partie du pays occupé

29*

à la suite de l'agression et de l'invasion qui en est alors la compagne naturelle et immédiate.

Tel fut le caractère de la guerre d'Espagne, entreprise par Napoléon en 1807 (1); elle étoit incontestablement offensive; car elle ne pouvoit avoir un but, je ne dis pas juste, mais raisonné, qu'en présentant en perspective et comme prix du succès des objets de conquête ou des résultats équivalens à la conquête, décidément avantageux à la France victorieuse.

Or, cette guerre offensive étoit vicieuse, parce que la conquête ou la victoire n'offroit, dans les avantages qu'elle pouvoit procurer à la France, aucune véritable compensation, aucune indemnité suffisante des frais, des dangers auxquels les

(1) L'entrée de l'armée dite d'*observation de la Gironde*, en Espagne, pour marcher en Portugal, sous les ordres de Junot, fut évidemment le premier acte de la guerre méditée contre l'Espagne qu'on trompoit encore. On dira peut-être que le prince de la Paix, par d'imprudentes proclamations, avoit provoqué la méfiance, la colère même du Gouvernement français · mais à cette audace intempestive avoit succédé une frayeur servile; des places nous avoient été remises qui assuroient notre influence sur la Péninsule contre de nouvelles variations du cabinet de Madrid; c'étoit bien le cas de rester dans une position si favorable, qui avoit à la fois tous les avantages de la paix et tous ceux de la guerre la plus heureuse.

hostilités l'exposoient, des efforts de tout genre que l'état de guerre rendoit nécessaires.

En effet, l'Espagne telle qu'elle étoit avant cette guerre et seulement surveillée et maintenue du haut des Pyrénées, nous donnoit des hommes, de l'argent, des vaisseaux, nous offroit un marché lucratif.

L'Espagne envahie nous présentoit un marché nul, une dépense considérable, un territoire dévasté, une population ennemie, tous les genres de sacrifices et de pertes sans dédommagement.

Mais cette guerre, déraisonnable dans son principe et dans son ensemble, pouvoit encore être sage, dans ses moyens, dans sa marche et dans ses détails; on pouvoit faire, avec les meilleures formes possibles, un mal incontestable au fond : est-ce là du moins ce qui est arrivé?

Les Romains, lorsque la sagesse présidoit à leurs conseils, ne se sont jamais engagés dans une guerre offensive, sans avoir des points d'appui dans le pays où ils pénétroient, des intelligences puissantes et bien nouées, selon la nature du gouvernement auquel ils avoient affaire; ils choisissoient pour auxiliaire quelque membre de la dynastie, si c'étoit une monarchie absolue; quelque faction, si l'État étoit mixte; un parti avoué, si c'étoit une république; leur intérêt étoit

leur règle; « ainsi dit Montesquieu (1) : Ils se ser-
» virent d'Eumène et de Massinisse pour subju-
» guer Philippe et Antiochus... Quand des prin-
» ces du même sang se disputoient la cou-
» ronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux
» rois; si l'un d'eux étoit en bas âge, ils déci-
» doient en sa faveur, et ils en prenoient la tu-
» telle.... » Montesquieu fait remarquer également qu'ils ne faisoient jamais de guerres éloignées, sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient; et, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher; ainsi ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, tandis que l'ennemi mettoit au hasard toutes les siennes.

Sans doute, quand on a pris le rôle de conquérant, et pour pouvoir le faire durer longtemps, il n'y a rien de plus sage que de pareilles maximes; toute l'histoire de Rome prouve qu'elles formèrent constamment la tradition, et, pour ainsi dire, la jurisprudence politique du sénat;

(1) Grandeur et décadence.

FRANCE
C. Ortegal
Corogne
C. Finistère
Bayonne
Fontarabie
Perpignan
Roses
Pampelune
Miranda
Tudela
Sarragosse
Mequinenza
Barcelonne
Zamora
Valladolid
Aranda
Oporto
Lamego
Almeida
Tortose
Madrid
Cuença
Teruel
I. Mayorque
I. Minorque
Aranjuez
Talavera de la Reine
Tolède
Odemar
Alcantara
Valence
I. d'Ivice
Ciudad-real
Esparragos
Villepalacios
Lisbonne
C. Spichel
Setuval
Badajos
Barza
Cordoue
Carthagène
C. Palos
S.t Lucar
Séville
Ayamonte
C. S.t Vincent
Port S.te Marie
Cadix
C. de Gate
OCÉAN
MER MEDITERRANÉE
Détroit de Gibraltar
Lieues communes de France
25
50

elle fut mise en œuvre avec autant d'habileté que de suite.

C'étoit encore un des principes fondamentaux de la politique militaire des Romains, de n'avoir, autant qu'il étoit possible, qu'une guerre à la fois, de dissimuler avec tous les autres peuples, quand ils en avoient un sur les bras; et, pour assurer le succès de leurs opérations, ils cherchoient à mettre la division entre deux nations dont ils pouvoient craindre les armes, afin d'en attaquer une troisième avec un avantage certain.

Dans une situation semblable à celle où se trouvoit la France, lors du traité de Tilsitt, pour contenir efficacement l'Allemagne, pour régner paisiblement sur l'occident de l'Europe, sur-tout pour attaquer l'Espagne (s'il y avoit eu quelque intérêt, quelque raison à le faire), une politique militaire, semblable à celle des Romains, auroit donc vraisemblablement jugé nécessaire de mettre d'abord aux prises la Russie, par exemple, et l'Angleterre, d'organiser, de susciter entre elles cette guerre, dont nous avons indiqué les élémens et la direction, et que leurs intérêts respectifs devoient rendre longue et acharnée.

Ces leçons de la politique du peuple conquérant par excellence, furent mises en oubli; la guerre d'Espagne fut entreprise, sans qu'on

pût se flatter d'aucune espérance raisonnable, d'aucune garantie qu'on n'auroit point d'autre guerre à soutenir en même temps.

D'un autre côté, si Napoléon avoit voulu se créer un véritable parti en Espagne, il avoit à choisir entre le père et le fils, entre une portion de la société foible en nombre, mais assez forte en lumières et en richesses, qui secondoit et appuyoit le favori (1), et les vœux populaires qui portoient au pouvoir le jeune Ferdinand.

Napoléon pouvoit embrasser le parti du père et se faire livrer le fils, ou favoriser sous main les entreprises du fils, en donnant ouvertement

---

(1) Godoï ; il ne faut pas croire que cet homme fût aussi méprisable qu'on s'est plû à le peindre. Il avoit manqué de la première éducation, mais il avoit de l'esprit naturel et une sorte d'élévation dans le caractère. Un moment il sembla perdu, et prêt à être remplacé par *Urquijo;* il étoit au conseil ; ses antichambres et ses salons étoient pleins ; mais le conseil dura très-long-temps ; et à mesure que le bruit de sa disgrâce se répandoit, ses appartemens devenoient déserts. Enfin, quand il sortit de cette séance, où il avoit été d'abord accablé et où il avoit fini par triompher, en rentrant chez lui il ne trouva que cinq personnes, et les abordant avec beaucoup de sérénité et de grâce : *Je suis un homme bien heureux,* dit-il, *au moment où l'on me croit perdu je conserve cinq amis.* Si j'ai eu l'air de parler de Godoï comme d'un homme mort, ce n'est pas que j'ignore qu'il vit encore ; mais je parle du ministre et non de l'homme.

asile au père, manœuvres familières à la politique des Romains.

Au lieu de l'un ou l'autre de ces deux partis, qui étoient également odieux en morale et en vraie politique, mais qui pouvoient avoir quelque chose de plausible, comme préalable de guerre et de conquête, il rallia contre lui le gros de la nation, il paralysa les particuliers qui, de part ou d'autre, auroient pu être tentés de devenir ses partisans; et ce fut, sans autre moyen que des baïonnettes, qu'il présenta au peuple espagnol son frère, qu'aucun vœu n'appeloit, qu'aucun titre ne recommandoit; car, quelle valeur peut-on attribuer à l'abdication de Bayonne et aux actes qui l'accompagnèrent?

Ce n'étoit point ainsi que Louis XIV étoit entré en Espagne; quand ce prince fit marcher son petit-fils et ses armées droit sur Madrid, Philippe s'avançoit, le testament du feu roi à la main; il étoit appelé par presque tous les grands du royaume, appuyé des vœux d'une partie considérable des provinces, des Castilles surtout accoutumées à donner l'impulsion et le branle à cette monarchie; c'étoit la politique des Romains, sanctifiée par une juste cause. Louis XIV auroit pu avoir des généraux foibles ou malheureux dans cette guerre; il auroit pu y succomber, qu'il lui seroit toujours resté le mérite, aux yeux de

la morale et de la politique, d'avoir pris les armes pour soutenir des prétentions légitimes, et aux yeux de l'art, d'avoir bien constitué la guerre.

Au contraire, l'occupation française de la Péninsule, sous Napoléon, ne devant trouver que de la résistance au-dedans et du blâme au-dehors, il n'en étoit que plus important qu'elle fût prudente, concertée; qu'elle ne fît qu'un pas après l'autre, qu'elle marchât avec précaution : ce fut tout le contraire qui eut lieu.

Pour juger en connoissance de cause et avec équité toutes les fautes qu'on peut reprocher au plan et à l'exécution, à l'ensemble et aux détails de cette invasion, il faut d'abord consulter la géographie et l'histoire ; elles sont chargées d'éclairer la guerre sur les hommes et sur les choses, sur le théâtre et sur les acteurs; les principaux aspects topographiques de la Péninsule considérée comme champ de bataille, sont surtout essentiels à observer.

Il est facile de se figurer l'Espagne sous des images qui la gravent dans la mémoire d'une manière assez vive et en même temps assez fidèle, pour qu'on puisse toujours en consulter utilement le souvenir et le tableau (1).

Ainsi, quoique les flancs de la Péninsule espa-

---

(1) Voyez la carte ci-jointe et son explication.

gnole s'élargissent considérablement, à mesure qu'on avance, après avoir passé les Pyrénées, quoique la ligne, qui s'étend du cap Finistère à Carthagène, soit presque double en longueur de celle de Fontarabie à Roses, toutefois on peut, sans trop de déception, considérer l'Espagne comme un vaste promontoire très-élevé, dont l'arête principale, plus ou moins interrompue ou déviée, mais courant en somme du nord au sud, offre, en quelque sorte, l'idée d'un grand contrefort des Pyrénées.

Pour franchir cette chaîne des Pyrénées, qu'on peut regarder comme la gorge de l'immense bastion dont cette arête redressée seroit la ligne *capitale*, on monte beaucoup sur le revers qui regarde la France, on descend bien moins du côté de l'Espagne. L'Ebre coule de l'Ouest à l'Est; son lit est comme un fossé du côté de l'Espagne, pour le rempart des Pyrénées, et son cours forme une interruption à cette arête que nous venons de présenter comme partant des Pyrénées : c'est la principale exception au système géologique de la Péninsule. Par une autre anomalie, les montagnes cantabriques, qui se lient aux Pyrénées, et où l'Ebre prend sa source, écartent la direction de ce fleuve de l'Océan, dont cette source est voisine, et le poussent vers la Méditerranée par une ligne presque aussi

longue que la crête des Pyrénées auxquelles cette ligne est à peu près parallèle.

Au-delà de l'Ebre, la configuration de l'Espagne présente un aspect généralement uniforme et pour ainsi dire systématique.

Les autres rivières les plus considérables de l'Espagne coulent vers l'Océan ; presque toutes, grandes et petites, prennent leur source au plateau dominant des Castilles, dont le talus est beaucoup plus prolongé vers l'Océan que vers la Méditerranée.

Cette configuration générale du pays mérita en tout temps d'être consultée avec soin.

Si l'on fait attention que les ruines de l'ancienne Numance (1), sont situées vers le plus haut point de cette région des sources qui com-

(1) Numance étoit située à un endroit marqué aujourd'hui sur les cartes, *Puente Garay*, à une lieue de Soria ; on y trouve encore des ruines. Soria est à l'entrée de la Vieille-Castille, sur la ligne qui va des Pyrénées au cœur de l'Espagne. Ce fut vers l'an 620 de Rome, que Numance fût prise et rasée par Scipion Emilien. Il aimoit mieux occuper cette position et les positions environnantes comme camps, que de laisser de l'autre côté de l'Ebre, une ville fortifiée que les Romains pouvoient perdre par de nouveaux événemens, n'étant point encore affermis en Espagne. Polybe accompagna Scipion au siége de Numance ; il étoit revenu de Grèce pour suivre à cette importante expédition le général qui étoit son élève.

mence lorsqu'on a traversé l'Ebre du nord au sud, et qu'on s'avance vers le milieu de l'Espagne, on comprendra facilement l'importance que les Romains attachèrent à la conquête et à la possession de cette ville et de son territoire.

Le Duero naît presque au pied des anciennes murailles de Numance; un peu plus loin, à sa gauche, sont les sources du Tage, du Guadalaviar et du Xucar; en avançant vers le midi, toujours sur le plateau qui domine l'Espagne, on trouve les sources de la Guadiana; un peu plus loin, celles du Guadalquivir et de la Ségura; de ces fleuves, ceux qui ont le cours le plus long et le nom le plus célèbre, coulent vers l'Océan. Quoique l'Ebre prenne sa source dans une autre région, il complette la situation militaire et dominante de Numance, sous le rapport de la pente des eaux, puisqu'il passe assez près de cette place au nord, avant d'avoir fourni le quart de son cours.

Les Romains, dans leur traité avec les Carthaginois, après la première guerre punique, avoient stipulé pour leur limite la ligne de l'Ebre dont Numance étoit la principale tête de pont, l'importance de cette situation étant toujours présente à leur pensée et l'objet de leur ambition (1).

(1) Lorsque la guerre d'Italie devint défensive et menaça de

De ce point on gardoit les pays forts et vraiment militaires de l'Espagne septentrionale, adossés aux Pyrénées. On pouvoit, de tous les autres côtés, descendre avec les fleuves vers les régions maritimes, fertiles et riches, mais qui sont plus foibles et plus difficiles à défendre, à mesure qu'elles s'applanissent vers la mer. Maîtres de la position de Numance, les Romains marchoient donc librement dans toutes les directions, toujours couverts par des rivières, et pouvoient s'assurer, avec leurs précautions ordinaires, une solide domination militaire sur la Péninsule.

Si, après avoir observé ces grands aspects de l'Espagne, on en examine les localités particulières, on trouvera que presque partout les villes et les lieux habités y sont placés dans des vallées profondes, arrosées par les rivières que nous avons nommées, ou par des ruisseaux qui, coulant sur un plan très-incliné, surtout du côté de la Méditerranée, ont permis de faire des ca-

---

traîner en longueur, Annibal occupa le Brutium qui étoit la région des sources dans la Basse-Italie: il agissoit par les mêmes motifs qui faisoient attacher aux Romains tant de prix à l'occupation de Numance et de la région qui l'avoisine.

naux d'irrigation, non moins favorables à la défense qu'à la culture.

Ces vallons sont ce qu'on appelle *las huertas* (les jardins); entre leurs bassins respectifs, s'élèvent des montagnes presque sans habitations, mais dont les vastes croupes sont couvertes de riches troupeaux ; c'est ce qu'on appelle le *despueblado* (le désert) (1).

Ainsi, l'Espagne offre à une guerre d'invasion, tous les genres de difficultés et de chicanes; car, partout où les armées pourroient vivre, la population peut se défendre, et partout où l'on peut marcher sans obstacles, on a mille peines à subsister.

(1) L'Espagne manque surtout de bois. Une cause de cette pénurie est dans les réglemens trop rigoureux pour l'administration de cette sorte de propriété, et qui en a dégoûté; d'un autre côté, la loi des majorats, dont les grevés ne trouvent point à hypothéquer leurs propriétés, les a fait recourir à la ressource ruineuse de demander au souverain la permission de couper des bois qu'ils rasoient sans ménagemens. L'abus des majorats et le droit de *mesta*, ou de parcours de quelques grands troupeaux privilégiés sur des surfaces de terrain immenses, sont les fléaux de l'Espagne. On reconnoît facilement les terres régies par la loi des majorats, à la ruine de leurs bâtimens et à l'inculture des champs; et grâces à la *mesta*, l'Estramadure, une des plus belles et des plus fertiles provinces d'Espagne, est un véritable désert. Toutes ces circonstances concourent à rendre la guerre pénible.

Les détails fournis par l'histoire, s'accordent avec ces données ; tous viennent à l'appui de nos observations, et des conséquences qu'en tire déjà le lecteur.

« L'Espagne, dit Tite-Live (1), tant par le génie » de ses habitans, que par la nature et la situa- » tion des lieux, étoit beaucoup plus propre à » renouveler la guerre, non-seulement que l'I- » talie, mais que toutes les autres parties de l'u- » nivers ; » et il entre dans une partie des détails qui peuvent le prouver.

« Aussi, ajoute-t-il, quoique ce soit la pre- » mière des provinces de terre ferme, où les » Romains sont entrés, c'est cependant la der- » nière qui ait été tout-à-fait soumise, ce qui » n'arriva que sous Auguste. »

Florus insiste sur le caractère belliqueux du peuple des provinces citérieures, qu'il regarde comme la force et le nerf de l'Espagne, sur les difficultés particulières de ce pays, le premier que les Romains ont occupé ; or, rien n'y est changé depuis lors, pas plus la nature des hommes que celle des lieux.

---

(1) Voyez sous l'an de Rome 546, consulat de L. Veturius et Q. Cœcilius.

La peine qu'eurent les Romains à soumettre l'Espagne, s'explique aussi par cette considération, qu'ils y entrèrent d'abord, non avec un plan fait et un dessein formé de la conquérir, d'après une étude réfléchie de sa topographie et du caractère de sa population, mais seulement comme allant au-devant des Carthaginois, et uniquement attentifs à la position et à la marche de ceux-ci pour les combattre et pour les arrêter. Les Carthaginois eux-mêmes étoient entrés en Espagne, comme amis et alliés, bien plus que comme vainqueurs et conquérans, plutôt pour y passer avec sécurité que pour y fonder une domination durable.

Habiles et sages comme l'étoient les Romains, s'ils avoient combiné d'avance une conquête méthodique de l'Espagne, ainsi qu'ils l'ont fait vis-à-vis de tant d'autres États, ils auroient agi d'après d'autres règles, ils auroient adopté une autre marche, et obtenu des succès plus promptement décisifs.

Dans la position, en quelque sorte provisoire, où les Romains restèrent long-temps en Espagne, la ligne de l'Èbre leur étoit encore plus essentielle, s'il est possible, qu'à nous-mêmes.

Ils n'entroient guère dans la Péninsule que par les Pyrénées-Orientales; le passage de Bayonne et cette route qui a rendu géographiquement vrai

le mot de Louis XIV, *il n'y a plus de Pyrénées*, sont presque de nos jours.

L'Océan étoit à peu près étranger à la navigation des anciens, et, par là les côtes de la Biscaye et des provinces de l'Espagne sur l'Atlantique, étoient peu intéressantes pour eux. Ils n'avoient, de ce côté, à se garder que de quelques irruptions des montagnards Cantabres; c'est ce qui explique comment ces montagnards furent les derniers Espagnols subjugués par les Romains (1), et comment on négligea long-temps de les soumettre, sans qu'il en résultât de grands inconvéniens.

Il suffisoit aux Romains, pour n'être pas inquiétés dans la possession de l'Espagne citérieure, de tenir l'Èbre dans la partie de son cours qui formoit un véritable obstacle militaire.

La ligne d'opération des Carthaginois, qui, ainsi que nous l'avons observé, agissoient bien moins en conquérans qu'en alliés, partoit de Carthagène, et se dirigeoit vers Tortose et Méquinenza; c'est la même ligne que nous avons vu suivre en sens inverse à Scipion, le premier Africain, pour aller surprendre Carthagène (2).

Les Romains devoient surtout se mettre en mesure de pouvoir toujours couper cette ligne

---

(1) *Cantabrum indoctum juga ferre nostra*, disoit-on encore sous Auguste.

(2) Voyez page 133 de ce volume.

aux Carthaginois, soit du côté de la Méditerranée, soit du côté de la terre; pour cet effet, il leur importoit sans doute, mais il leur suffisoit de garder l'Èbre depuis Tudela jusqu'à son embouchure; c'est ce qu'ils firent constamment.

La première occupation connue de l'Espagne, celle des Romains, résultat des circonstances, effectuée successivement, faite sans système, et pour ainsi dire au hasard, si on la compare aux autres conquêtes de ce peuple; cette occupation, dis-je, ne sauroit donc servir entièrement de modèle, et de leçon, ni sous le rapport politique, ni sous le rapport militaire.

Les Goths succédèrent aux Romains dans la possession de ce pays, mais tant de causes, tant de passions concoururent à la dislocation universelle de la puissance romaine! plusieurs de ces causes ont été développées depuis, avec sagacité et profondeur; elles étoient alors seulement senties par l'instinct de ces barbares qui n'osoient s'appeler les fils de leurs œuvres, mais se nommoient eux-mêmes les fléaux de Dieu. Le mérite stratégique entra pour peu de chose dans ces subversions de l'empire romain, et dans cette révolution de l'Espagne.

Ce fut, avec beaucoup de mobiles du même genre, mais avec plus de vues et de combinaisons politiques et militaires, que les Maures conqui-

rent l'Espagne sur les Goths; leurs opérations administratives ont fixé l'attention de l'histoire; leurs faits militaires ne sont pas indignes d'être étudiés, mais l'application de ces études ne sauroit convenir à des conquérans français; ceux-ci doivent soumettre l'Espagne, en s'avan- du nord au midi, en descendant des Pyrénées aux deux mers, les Maures devoient la conquérir en marchant du midi au nord, en remontant de la mer d'Afrique à la chaîne des Pyrénées.

Aussi ne peut-on regarder la domination des Maures, comme réellement établie, que du détroit de Gibraltar, à l'Èbre et au pied des montagnes Cantabriques; en deçà, resta toujours le noyau de la monarchie des Goths, qui reprit un si grand développement sous Ferdinand et Isabelle.

Les provinces du nord de l'Espagne furent harcelées, désolées, mais non soumises. Combien de temps ne se maintinrent pas, dans les gorges des Pyrénées, des royaumes chrétiens? Toutes ces montagnes se hérissèrent de châteaux et de forts, dont une partie subsiste encore: là, se réfugia l'Espagne chrétienne; là, se vérifia de nouveau la remarque de Florus sur cette partie de la Péninsule qui en est la force.

Le contre-coup des croisades ayant arrêté les

progrès de l'islamisme en Espagne, les choses se trouvèrent disposées pour un changement de domination, dès que cette nouvelle révolution prendroit un caractère décisif.

Dans les dominations chrétiennes, une suite d'événemens, naturels ou violens, avoit eu le résultat de ne laisser, de tant de patrimoines royaux, que deux grands héritages, l'un sur la tête de Ferdinand d'Aragon, qui réunissoit à ce royaume la Catalogne, Valence, etc.; l'autre sur la tête d'Isabelle de Castille, qui joignoit à cette vaste province, véritable cœur des Espagnes, Léon, la Galice, les Asturies, la Biscaye, etc.

Ce fut de cette position que partirent ces souverains habiles pour reconquérir toute la péninsule; c'étoit donc sur cet exemple qu'il convenoit à un esprit de conquête, je ne dis pas juste, mais avisé, de prendre modèle; c'étoit dans la position d'Isabelle et de Ferdinand qu'il convenoit de se placer; c'étoit comme eux qu'il falloit agir, en observant toutefois la différence des temps et des moyens.

On raconte qu'un duc de Savoie, convoitant du haut des Alpes les belles plaines de la Lombardie, mais prudent et sage dans son ambition, avoit coutume de dire que *le Milanais étoit un artichaut qu'il falloit manger feuille à feuille.*

Avec bien plus de raison, du haut des Pyrénées, contemplant à nos pieds la vaste péninsule espagnole (si quelque nécessité politique, si quelque raison véritable nous avoit prescrit de l'envahir militairement), nous aurions dû reconnoître au moins que *c'étoit un gâteau qu'il falloit couper par tranches.*

Incontestablement, d'après ce que nous venons d'observer dans l'histoire et dans la géographie, la première partie de la conquête devoit se borner à l'Èbre.

Cette partie de l'Espagne, une fois solidement occupée, assuroit à son tour, d'une manière à peu près infaillible, la possession de toutes les autres.

La seconde période de l'expédition devoit nous mener sur la ligne du Duero, et s'y arrêter;

La troisième devoit s'arrêter sur le Tage;

La quatrième enfin, embrasser tout le reste du grand cap que forme la Péninsule, depuis Tolède et la ligne du Tage, jusqu'à Cadix et au détroit de Gibraltar.

A cet effet, il étoit nécessaire que deux armées manœuvrassent simultanément et parallèlement, toujours en communication sur leurs flancs et par leurs derrières, agissant toujours avec ordre, et s'avançant avec circonspection :

Une au centre, un peu vers l'occident, approvisionnée par terre (1);

Une le long de la Méditerranée, alimentée par une flotille qui auroit longé la côte.

Sans doute, de cette manière, il auroit fallu quatre ans et trois cents mille hommes pour achever la conquête de l'Espagne; mais elle auroit pu être solide comme tout résultat d'une guerre bien constituée. On s'est effrayé de la longueur de cette perspective; on y a consumé sans fruit plus de six ans et plus de six cents mille hommes; et nos armées, dans leurs plus brillans succès, n'ont produit sur le sol de l'Espagne que l'effet et la trace d'un vaisseau sur la mer, quand le flot s'ouvre devant lui et se referme derrière;

---

(1) Il ne seroit pas facile d'approvisionner une armée par une flottille qui agiroit le long de l'Océan, comme on peut le faire sur le rivage de la Méditerranée; sur celle-ci, les petites embarcations peuvent raser la terre et naviguer toujours sous la protection des forts ou des batteries de la côte; sur l'Océan, le mouvement de flux et de reflux empêche que les navires soient toujours à portée des habitations et des forts, principalement sur l'Océan Atlantique où les marées sont extrêmement fortes et alternativement couvrent et laissent à découvert une grève immense; cette circonstance livre les flotilles le plus souvent en proie à la puissance qui est maîtresse de la mer, et dont les grands navires n'ont pas besoin, pour détruire les petites embarcations, de s'exposer au canon de terre.

nous avons passé, traversé en tout sens l'Espagne, ne laissant que des trophées et des morts; et tel sera toujours le résultat définitif de toute guerre mal constituée dans le cabinet, quelque valeureusement qu'elle soit faite sur le terrain.

Il est à propos de relever une autre ignorance très-funeste, ou une autre négligence impardonnable des vérités locales.

Nous étions accoutumés à voir le sort des capitales exercer une influence toute-puissante sur le sort des États. On avoit vu les peuples de l'Europe civilisée attacher, presque tous, un grand intérêt à l'occupation et à la délivrance de leur capitale. Cette vérité, universelle dans le reste de l'Europe, n'en étoit pas une en Espagne; l'effet de l'occupation de Madrid n'est pas tel qu'il ait jamais valu la peine de risquer un régiment pour l'occuper quelques jours plus tôt. Madrid est une ville nouvelle; l'Espagne a dix villes, autant et plus considérables en richesses, en population, que Madrid; Sarragosse pour les Aragonais, Valence pour les Valenciens, Séville pour les Andalous, Barcelonne pour les Catalans, sont au moins aussi considérables, au moins aussi capitales que Madrid. Enfin, c'est un fait, et un fait d'après la connoissance duquel il est utile d'agir, que la possession matérielle de Madrid influe

très-peu sur le moral de la population espagnole. Quand cette occupation vous met dans une position militairement mauvaise, elle devient une faute et un danger, sans aucune espèce de compensation : cette faute et ce danger ont duré pour nous pendant tout le cours de cette malheureuse guerre : tantôt Madrid nous empêchoit, mal à propos, d'avancer, pour le retenir ; tantôt il nous faisoit avancer, non moins mal à propos, pour ressaisir son insignifiante possession (1).

Sans doute il peut y avoir de la témérité à établir une discussion trop spéciale, une critique trop régulière et trop circonstanciée sur les faits des anciens, sur des opérations de guerre dont les motifs appartiennent à une politique qui nous est imparfaitement connue, dont les instrumens ne sont plus les mêmes, dont le théâtre est entièrement changé. Mais il n'en est pas de même des opérations récentes dont la politique est sous les yeux et à la portée de tous, dont les moyens nous sont familièrement connus, dont le théâtre n'a souffert aucun changement ; le raisonnement, appliqué à des faits si présens et si posi-

(1) Il en étoit tout autrement quand Philippe V étoit appelé à grands cris à Madrid, soit la première fois qu'il entra en Espagne, soit quand il fut connu des Espagnols, et par suite de la sympathie qui s'étoit établie entre son peuple et lui.

tifs, ne sauroit nous tromper, quand il est sans passion.

Il sembloit, à voir le genre ou plutôt l'absence de nos préparatifs, que toutes les circonstances que nous venons d'observer, et sur lesquelles devoit se fonder la constitution de cette guerre, fussent parfaitement inconnues au gouvernement français. Cependant, pour ne parler que des plus récens documens, les Mémoires des maréchaux de Noailles et de Berwick, sont pleins de détails et de réflexions instructives sur l'Espagne.

La correspondance de M. le duc d'Orléans, depuis régent, avec le ministre de la guerre, est d'une vérité frappante, et semble écrite d'hier.

Il y a beaucoup à recueillir dans celles de Vendôme et de Berwick.

On pouvoit consulter utilement celle de M. de Beauvau, qui commandoit notre contingent dans l'expédition combinée contre le Portugal en 1762 (1).

Dumourier a fourni sur le Portugal, et par

---

(2) Le comte d'Aranda commandoit l'armée espagnole, le comte de la Lippe Schaumbourg l'armée portugaise. J'ai en mon pouvoir la relation de ce dernier, que je donnerai quelque jour au public avec d'autres documens précieux sur le Portugal, dont on commence à s'occuper en Europe.

conséquent sur l'Espagne, plusieurs Mémoires excellens, dont l'un est un grand ouvrage.

Tous ces secours ont été comme non avenus. Une orgueilleuse légèreté dans le commandement suprême, la servilité d'un enthousiasme vrai ou simulé, niais ou perfide dans les principaux agens, dédaignoient également les livres et les conseils. Aussi auroit-on de la peine à imaginer à quel degré étoient portées l'ignorance et l'irréflexion, et combien les instructions tracées sur les bords de la Seine paroissoient absurdes sur les bords du Tage et du Guadalquivir (1).

Pour justifier, pour excuser du moins la guerre d'Espagne, quelques-uns ont prétendu que c'étoit une vue sage et profonde en politique, que d'atti-

---

(1) Junot, motivant les propositions de mouvement pour nos troupes, avoit mis en avant, entre autres raisons, que les Anglais débarquant vers Péniche (où ils débarquèrent en effet), pouvoient couper l'aqueduc qui amène des eaux douces à Lisbonne ; il fut vigoureusement tancé pour avoir montré la crainte de manquer d'eau douce sur les bords du Tage. Ainsi, dans un cabinet qui prétendoit diriger la guerre de Portugal, l'on ignoroit ou l'on oublioit que le Tage à Lisbonne et dix lieues plus haut, est aussi salé et aussi impotable que la mer ; de plus, les puits dont on faisoit usage autrefois, ont été comblés en partie par le fameux tremblement de terre ou mêlés d'eau de mer par le même événement, ou négligés et sans usage depuis l'existence de l'aqueduc.

rer et d'occuper dans la Péninsule les armées anglaises qui s'étoient déjà si souvent montrées sur d'autres points du continent, où leur présence avoit pu être plus décisive qu'en Espagne. D'abord, on auroit d'avance répondu à ces argumens foiblement spécieux, si, comme prélude essentiel, nécessaire même de l'occupation de la Péninsule, on avoit établi et organisé la grande diversion de l'Orient entre l'Angleterre et la Russie.

Mais même, avec la pensée peu raisonnable de ménager l'alliance inutile du Turc, avec l'arrière-pensée, plus folle encore, de porter soi-même ses armes en Grèce, en admettant la convenance d'attirer les Anglais dans la Péninsule, n'y avoit-il pas d'autres moyens d'y organiser la guerre à notre profit?

Soit qu'on eût favorisé le fils contre le père ou le père contre le fils, il y avoit une donnée qui se présentoit d'elle-même et qui pouvoit convenir, momentanément du moins, et comme politique de circonstance destinée à justifier et à favoriser des mouvemens militaires.

C'étoit d'entrer dans les passions et dans les éternelles prétentions de la nation espagnole, en lui offrant la réunion du Portugal.

On auroit pu même se faire quelques partisans parmi les Portugais, en laissant propager l'idée

que Lisbonne pouvoit devenir la capitale du royaume-uni de la Péninsule (1).

Alors s'allumoit une guerre vive, sérieuse, mais qui avoit une apparence raisonnable et naturelle, entre l'Angleterre et l'Espagne, celle-ci s'efforçant de placer le Portugal sous sa loi, l'autre de le retenir dans sa dépendance.

Sans doute, si jamais le Portugal est réuni d'une manière stable à l'Espagne, celle-ci tendra à devenir l'alliée de l'Angleterre et à nous échapper; le lien véritable qui, même pendant la durée du pacte de famille, tenait l'Espagne attachée à la France, c'étoit l'indépendance du Portugal et l'alliance de celui-ci avec l'Angleterre dont il assouvissoit les besoins commerciaux; en cas de réunion de la Péninsule, l'alliance de l'Angleterre se présentera naturellement à la puissance qui y dominera seule. Aussi, dans une semblable hypothèse, la France

---

(1) Lisbonne communique, par le Tage, jusqu'au cœur de l'Espagne. Quand Philippe II occupa le Portugal, il promettoit aux Portugais de faire de Lisbonne sa capitale, ce qui l'y rendit assez populaire; d'un autre côté, il disoit aux Espagnols qu'il rendroit le Tage navigable de Lisbonne à Tolède, et que cette dernière ville seroit la capitale. Le plan de rendre le Tage navigable de Lisbonne à Tolède est dressé, et son exécution n'offre pas de très-grandes difficultés; ses avantages n'ont pas besoin d'être développés.

devoit-elle se faire céder, en apparence d'une manière temporaire, au fond d'une manière définitive, le revers méridional des Pyrénées et tout ce qui est en deça de l'Èbre, ou sur ce fleuve, Barcelone, Tarragone, Lérida, Tortose, Sarragosse, Pampelune, etc., etc., pour dominer, delà, toute l Espagne.

Ce thème sembloit tout fait, quand, en 1807, Napoléon occupa le Portugal par une armée française combinée avec deux armées espagnoles; mais dans ce plan nos troupes n'auroient dû rester en Portugal que comme auxiliaires et même bientôt se replier sur la terrasse des Pyrénées; delà Napoléon auroit pu entretenir la guerre dans la Péninsule, l'alimenter à son gré, la rendre aussi vive qu'il auroit voulu, en donnant des secours proportionnés à ses vues, sans jamais se compromettre et surtout sans irriter contre lui la population espagnole. Pendant ce temps, il auroit pu encore applanir les Pyrénées par des chemins multipliés; et, s'il avoit pensé à faire de leur revers méridional des départemens français comme du revers oriental des Alpes, il auroit eu, d'avance, l'avantage de lier intimement les deux nations si homogènes qui habitent les deux côtés des Pyrénées jusqu'à l'Ebre d'une part, jusqu'à l'Aude et à la Ga-

ronne de l'autre part, populations qui fournissent la meilleure infanterie de l'Europe (1).

Sans doute, une conduite juste et sage, qui eût maintenu l'amitié, l'alliance avec le monarque et le peuple espagnols, étoit de beaucoup préférable à toutes les hypothèses que nous venons d'examiner. Il n'est pas non plus officiellement prouvé que Napoléon ait eu principalement en vue d'attirer les Anglais dans la Péninsule, quand il y a porté ses armes; mais, en admettant que ce fût son but réel, et que ce plan pût avoir un côté utile, ce but étoit bien mieux rempli par les opérations que nous avons indiquées que par l'occupation générale de la Péninsule, dans l'intention proclamée d'y changer la dynastie.

Il faut en conclure que, par quelque motif et dans quelque dessein que Napoléon ait entrepris

---

(1) Ce sont les nations dites Vascongades; du côté de l'Espagne, elles ont un caractère particulier qui les distingue également des Castillans et des autres Espagnols, et qui les rapproche de tous les Français de *la langue de hoc;* l'infanterie de ces populations est la meilleure de l'Espagne : du côté de la France, ce fut avec l'infanterie gasconne qu'Édouard et le prince Noir eurent leurs grands succès; ce fut l'infanterie des bords de l'Adour et de la Garonne qui gagna les batailles de Créci, de Poitiers et d'Azincourt; ce fut la même infanterie qui gagna la bataille d'Agnadel.

sa guerre d'Espagne, il l'a constituée d'une manière fausse, inconsidérée et radicalement vicieuse.

Telles sont les raisons fondamentales du peu de succès des armes de Napoléon en Espagne; il y a eu sans doute des causes de détail, mais nulle part elles n'ont été plus intimement liées aux causes générales, à la nature du pays, au génie des habitans, et par conséquent à la constitution de la guerre qui doit avoir pour base et le génie des habitans et la nature du pays.

D'après les aspects géographiques que nous avons développés, on a vu combien le pays est favorable à la guerre de partis, à la guerre individuelle: le caractère des habitans n'y est pas moins porté, et rien n'est plus simple : partout les habitudes de la population se sont formées sous l'influence des localités.

En parlant, vers la fin de notre première partie, des anciennes bandes espagnoles si longtemps renommées en Flandre et en Italie, nous avons expliqué comment, sur ces deux théâtres de guerre, séparés de leur pays par les monts et par les mers, les soldats espagnols ne pouvant pas combattre selon leur génie, se disperser et se rallier à volonté, obligés à tenir ferme en troupe, avoient trouvé dans leur intelligence et dans leur courage, de quoi faire avec gloire un genre

de guerre nouveau pour eux. Mais, chez eux, les Espagnols ont, de tout temps, fait de préférence et avec succès, cette guerre de poste, cette guerre de *miquelets* qui arrête sans cesse les armées et les oblige à des détachemens multipliés, cette guerre où les masses s'épuisent à manœuvrer devant des poignées d'hommes, devant des individus, lesquels s'évanouissent ou se cachent, pour se rallier et pour reparoître avec autant de facilité qu'on a de peine à les trouver et à les poursuivre. Le meilleur usage à faire d'une armée, en de telles circonstances, c'est de renoncer aux brillantes manœuvres, de la conserver toujours prête à agir, et de n'agir qu'avec infiniment de précaution et de chances de succès; mais faire la guerre devant ces ombres d'armées avec des prétentions tacticiennes comme devant des armées régulières, est une erreur qu'on paie cher; des noyaux seulement se maintiennent, des bandes se promènent devant vous; elles excitent partout l'insurrection, et vous laissent ensuite aux prises avec les paysans parmi lesquels elles se mêlent et se confondent; ainsi vous êtes placés dans l'alternative, ou de détruire la population entière et de ravager le pays qui doit vous nourrir, ou de laisser toutes vos manœuvres sans résultat, après avoir perdu, par la fatigue des marches vos plus actifs voltigeurs, par les coups de

fusil isolés vos plus intrépides grenadiers, vos fouilleurs les plus adroits; et, si vous persistez, il ne vous reste, au bout de quelques mois, qu'un mauvais fond de cadres qui ne sont plus propres qu'à être répartis dans des garnisons, où la maladie et la misère achèvent de les dévorer.

C'est ainsi que périssent sans grands revers, sans fautes éclatantes, au milieu de succès partiels et continuels, ou même d'inutiles victoires, mais d'une manière prompte et assurée, les plus fortes armées lorsqu'elles sont compromises par une mauvaise constitution de la guerre.

C'est ainsi que se sont fondues et ne pouvoient pas manquer de se fondre, les armées de Napoléon, entrées en Espagne malgré tous les Espagnols.

Mais notre tâche, comme historien militaire de cette époque, n'est point finie. Nous avons montré les fautes de Napoléon dans la guerre offensive, nous devons les montrer dans la guerre défensive, tâche plus douloureuse, et, s'il est possible, encore plus instructive.

§ III.

Napoléon dans la guerre défensive; comment il l'a constituée et exécutée.

Après les désastres de Moscou, il est évident que la position des armées françaises étoit essentiel-

lement défensive. La marche en avant, d'Erfurt à Breslau, au printemps de 1813, ne devoit être considérée que comme une exception, un épisode dans cette défensive fondamentale. Des succès momentanés voilèrent cette vérité aux yeux de Napoléon; il se trompa sur sa situation et sur les moyens d'en sortir avec honneur.

Les deux batailles de Lutzen et Wurtschen furent cause de cette erreur, ou plutôt lui servirent de prétexte pour se faire illusion à lui-même.

La première appelle peu d'attention, sous le rapport de l'art; ce fut une véritable échauffourée, sans mérite de préméditation de part ni d'autre. La bravoure du soldat s'y montra brillante; la stratégie et la tactique y figurèrent foiblement.

Les alliés vouloient nous gagner de vitesse pour disputer le passage de la Saale à cette armée miraculeusement enfantée, que donnoit à l'empereur la dernière faveur de la fortune. Nous voulions, de notre côté, les devancer ou les arrêter au passage de l'Elster; entre l'Elster et la Saale, les armées se trouvèrent à la même hauteur, marchant parallèlement dans des sens contraires, à une distance de quelques portées de fusil l'une de l'autre.

Quand elles s'aperçurent de leur marche

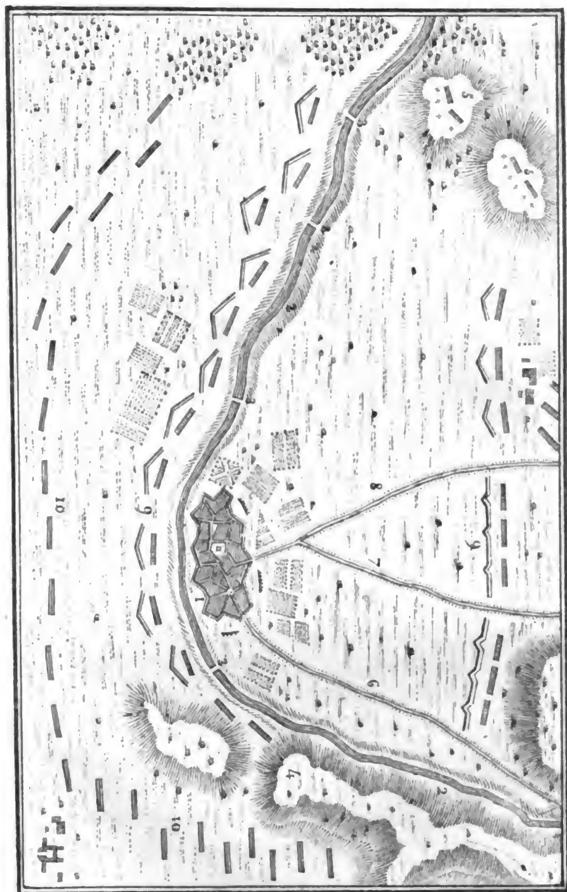
31*

respective, elles firent toutes deux à droite, et se disputèrent tous les points militaires qui se trouvoient entre leurs nouveaux fronts. Tel fut en résumé la bataille de Lutzen, meurtrière, contestée, improvisée de part et d'autre, que la lassitude du carnage termina, qu'enfin la marche rétrograde des alliés nous permit de regarder comme décidée en notre faveur.

Il est à croire que ce fut à l'instant même de leur retraite du champ de bataille de Lutzen, que les alliés conçurent le projet de la bataille de Wurtschen, et en méditèrent tous les préparatifs.

Dans la proclamation qu'ils répandirent, le lendemain de la bataille de Lutzen, ils annoncèrent qu'ils prendroient position et tiendroient à sept ou huit lieues en arrière; ils n'y tinrent point et ne disputèrent point le passage de l'Elbe; ils brûlèrent Bischopverda dans leur retraite au-delà de l'Elbe et s'établirent sur la ligne de la Sprée. Ce fut derrière cette ligne qu'ils choisirent le champ de bataille où ils vouloient nous attirer et comptoient nous détruire.

La bataille de Wurtschen fut, de part et d'autre, une combinaison stratégique méditée; il y eut du côté des alliés un calcul qui, selon nous, reposa principalement sur une erreur, mais qui, d'ailleurs, ne laissoit pas d'avoir plus d'un mé-


10
9
8
7
6
5
4
3
2
1
10
9

rite; du côté de Napoléon, il y eut un éclair de génie militaire qui fut, à peu près, le dernier.

L'influence russe dominoit dans les conseils des alliés; aussi, leur vue principale, dans cette occasion, fut évidemment d'imiter contre nous ce que Pierre le Grand avoit mis en usage à Pultawa contre les Suédois.

Mais il y avoit entre les théâtres respectifs de ces deux batailles des différences dont les imitateurs modernes ne tinrent pas assez de compte.

Pierre le Grand combattoit dans une plaine découverte; aucun accident de terrain ne lui cachoit les mouvemens de l'ennemi; rien ne pouvoit le forcer à abandonner les redoutes qu'il avoit élevées sur le front de son armée, si ce n'est les baïonnettes ennemies qu'il y attendoit de pied ferme.

A Wurtschen, au contraire, les alliés étoient appuyés, des deux côtés, à un pays couvert; ils avoient, à leur droite, la Sprée qui coule dans un ravin profond et boisé; à leur gauche, les montagnes de la Bohême également pleines de bois et de ravins. Ces circonstances, qui leur parurent favorables comme position, les perdirent en effet, servant beaucoup moins à les défendre le jour de l'action, qu'à leur cacher les mouvemens de l'ennemi.

Sur leur gauche, par les gorges des montagnes,

les corps d'Oudinot et de Macdonald les inquiétèrent sans relâche; et, au milieu de la journée, le corps de Ney arriva derrière leur droite, à la faveur des ravins et des bords couverts de la Sprée qui sembloient faire la sûreté de cette droite.

Charles XII, à Pultawa, avoit été obligé de faire partir de nuit un détachement de cavalerie, dont le mouvement n'auroit pas pu, en plein jour, se dérober à l'ennemi sur un terrain découvert; ce détachement se perdit et ne put participer à l'action.

Le détachement de Ney arriva, au contraire, avec une précision qui justifia pleinement les combinaisons de Napoléon; les mouvemens préparatoires du maréchal s'étoient parfaitement coordonnés avec notre passage de la Sprée. L'une et l'autre opération avoient eu lieu sur le flanc droit de l'ennemi; elles étoient toutes deux favorisées par la nature du terrain. Après la jonction de Ney, quand le maréchal Soult se mit en devoir de lui donner la main par l'attaque vigoureuse des deux mamelons sur lesquels s'appuyoit la droite des alliés, ceux-ci furent obligés de quitter leur position; leur nouvelle ligne se trouva en croix sur la ligne primitive de leurs redoutes, lesquelles par-là devinrent inutiles. Placés alors entre Ney et Soult d'un côté, Macdonald et

Oudinot de l'autre, ils furent forcés de se retirer par la route de Hochkirch qui se trouvoit parallèle au nouveau prolongement de leur droite, et que Ney et Macdonald menaçoient également de leur couper.

Telle fut une affaire qui comptera toujours, à bon droit, parmi les plus savantes, puisque la volonté et la science du chef ont tout fait dans cette journée. Ni l'infanterie ni la cavalerie française, n'étoient assez vigoureuses pour charger l'ennemi à coup sûr. La cavalerie resta toujours à distance, l'infanterie en carrés. Pour écarter l'ennemi et pour l'obliger à des mouvemens rétrogrades ou contraires à ses desseins, il ne restoit d'agent efficace qu'une artillerie nombreuse et toujours en action; ce fut cet agent habilement employé qui décida la victoire; et c'est aussi ce qui explique comment l'ennemi, incontestablement battu, ne fut cependant pas poursuivi, non plus qu'à Lutzen.

La bataille de Pultawa eut un succès tout différent; il fut le résultat d'autres moyens, comme d'autres circonstances. Pierre le Grand, dont l'œil dominoit au loin sur une plaine rase, n'eut autre chose à faire qu'à tenir dans ses redoutes, et aucune diversion ne pouvoit les lui faire quitter. Les Suédois, obligés de les enlever de vive force, se rompirent dans cette attaque; et les

Russes alors devenant agresseurs avec avantage, Charles XII fut entraîné jusqu'au Borysthène par la fuite des siens.

La gloire militaire des Russes commença à cette journée de Pultawa; et ce souvenir leur est justement cher; mais il les a trompés à Wurtschen. Ils ont cru y voir la position de Pierre le Grand renforcée, tandis que ce qui sembloit être en leur faveur à Wurtschen de plus qu'à Pultawa, dénaturoit et affoiblissoit, au contraire, ce que la position de Pultawa avoit eu de plus précieux pour l'armée de Pierre le Grand.

Tous les autres calculs des alliés étoient bons; ils nous avoient attirés entre la Sprée, les montagnes et leur armée : si nous avions été battus, nous courions risque d'être entièrement détruits, car leur nombreuse cavalerie nous auroit coupés de Dresde. Ils avoient donc, à la circonstance près que nous venons de relever, très-bien constitué la guerre dans cette marche et ce campement, puisque nous avions l'imprudence de les suivre. La défaite étoit mortelle pour nous, et de peu de conséquence pour eux.

De plus, et sous les rapports généraux de position, celle où ils cherchoient à nous tenir, et où nous restions mal à propos, étoit aussi bien calculée en leur faveur qu'elle nous étoit désavantageuse, puisque nous avions sur nos flancs et

sur nos derrières l'imminente Autriche qui, sans doute, avoit déjà donné des gages aux alliés, et qui n'attendoit, pour jeter le masque, qu'une circonstance favorable ou l'achèvement de ses préparatifs.

En attendant, ceux des alliés qui avoient combattu, bien que réellement vaincus, nous affoiblissoient de jour en jour infiniment plus qu'ils ne s'affoiblissoient eux-mêmes; ils perdoient peu de monde, ils s'étendoient au loin, par leur nombreuse cavalerie, dans un pays ami où ils vivoient beaucoup mieux que les vainqueurs : à ceux-ci il n'arrivoit plus de France que des enfans dont la première ardeur étoit promptement dissipée, la force bientôt épuisée; le chef tout-puissant avoit tenté de suppléer au personnel par le matériel : un ensemble de trois cents mille hommes, qui étoient en mouvement depuis le Rhin jusqu'à l'Oder, traînoit jusqu'à quatorze cents canons de campagne; c'étoit près de cinq pièces par mille combattans. Les officiers expérimentés s'affligeoient et s'effrayoient de cette profusion, de ses causes et de ses effets. Ils jugeoient, en voyant un tel accroissement de l'artillerie, que les autres armes suffiroient à peine pour garder celle-ci; et effectivement, la campagne n'avoit pas été plus tôt ouverte, qu'on nous avoit enlevé de tous côtés du canon sur les routes, sur les champs de bataille,

et partout avec une perte d'hommes considérable.

Toutes ces circonstances, jointes au défaut de cavalerie si douloureusement éprouvé à Lutzen, et qui rendit la belle victoire de Wurtschen à peu près stérile, devoient nous ramener à cette idée que nous faisions réellement une guerre défensive; que nous la faisions péniblement; qu'il ne falloit pas se laisser enivrer par des succès sans résultat, qui ne pouvoient changer la nature de la guerre. Ces succès inattendus nous avoient donné la facilité d'établir cette défensive sur une plus grande échelle. L'armistice de Dresde, qui eut lieu peu après, aidoit encore à l'exécution d'un plan de défensive qui, s'il avoit été mis en œuvre, auroit vraisemblablement amené une paix honorable.

§ IV.

Défensive qui auroit pu avoir lieu avec avantage en 1813.

Le système des grandes armées, des rapides mouvemens ayant désormais décidément prévalu, ces grandes armées pouvant facilement masquer les places fortes, ou les laisser impunément derrière elles, il ne reste de véritables bases de défense que les points et les obstacles géographiques; c'est de ces points qu'il faut partir

pour une résistance, ce sont ces obstacles qui doivent être observés avec attention. L'ont-ils été par Napoléon ? a-t-il vu assez distinctement qu'aujourd'hui la guerre défensive sur une grande échelle (et il n'y en a plus d'autres) ne peut s'organiser avec quelque sécurité et avec quelque avantage que dans les montagnes ou dans les angles que forment les grands fleuves et la mer? Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra qu'il convient en effet d'abandonner l'espace qui s'étend depuis le pied de ces montagnes jusqu'aux endroits où le lit de ces fleuves est très-large, leur cours grossi par une grande quantité d'affluens, ou en communication avec plusieurs canaux. Mais en abandonnant cet espace aux armées d'agression, il faut rendre ce théâtre dangereux pour elles; il faut qu'il leur soit impossible d'avancer sans risquer d'être compromises, à cause de cette facilité pour des attaques partielles que donne, à celui qui se défend, l'occupation de la région des sources et de celle des embouchures.

Dans la région des sources, on est abrité par les positions naturelles des montagnes, et on descend dans la plaine avec les fleuves; dans la région des embouchures, on s'appuie à la mer; on est protégé par les canaux, par les coupures du terrain et les positions artificielles qui se multiplient dans cette nature de pays.

Dans l'hypothèse que nous examinons, la partie de cette défensive qui peut s'établir vers les embouchures des fleuves, a été indiquée par les écrivains français (1) : ils ont dit avec raison que Napoléon auroit dû descendre l'Elbe, aller joindre le prince d'Eckmühl à Hambourg, etc., etc.

L'autre portion de ce grand système de défense, celle qui se tourne vers les montagnes pour en sortir au besoin, a été aperçue par des écrivains allemands (2); ils ont exprimé la crainte où étoient leurs compatriotes, que Napoléon ne prît à temps la résolution de gagner la Suisse, et d'y donner rendez-vous à l'armée d'Italie : par là, il auroit menacé la marche des alliés; ceux-ci n'auroient osé passer le Rhin, dans la crainte d'être coupés ou de se voir attaqués sur leurs derrières; tandis qu'ils auroient eu, en front toute la population encouragée dans sa résistance par le secours même de ces puissantes diversions.

Comment des idées qni ont frappé tant d'esprits n'ont-elles pas saisi celui de Napoléon, à qui elles offroient le seul moyen qui lui restât de salut et de gloire? Comment l'homme qui si souvent avoit embrassé avec tant de génie et une si vaste

---

(1) Rogniat, etc.

(2) Odeleben, etc.

portée de coup d'œil, un si grand espace pour l'offensive, semble-t-il n'avoir jamais rien prévu pour la défensive? Cela se conçoit encore à l'époque où il avoit toujours été heureux : mais, après plus d'un avertissement de la fortune, comment a-t-il été si insensible aux leçons de l'art, que la déroute de Dresde ait été pire que celle de Moscou, et celle de Waterloo pire que celle de Dresde?

Ce n'étoit pas après la défaite de Leipsick, quoiqu'il vaille mieux tard que jamais, c'étoit après la victoire de Wurtschen, et dès la conclusion de l'armistice, qu'il falloit songer à organiser cette grande et judicieuse défensive que lui indiquoient également les vœux de ses amis et les craintes de ses ennemis.

C'étoit alors qu'il falloit ne laisser qu'une apparence de ligne, sur le premier plan; derrière ce rideau, et pendant l'armistice, une moitié de l'armée seroit descendue par la rive gauche de l'Elbe en ramassant tout ce qu'elle auroit pu des garnisons qui étoient sur la ligne de ce fleuve; on auroit ordonné la même opération sur l'Oder et la Vistule; le rendez-vous général de toutes ces troupes auroit été à Hambourg. C'étoit alors qu'une autre colonne auroit marché le long des montagnes pour aller en Suisse donner la main au vice-roi d'Italie. Tout seroit resté ouvert entre

l'Elbe et le Rhin; mais ce grand théâtre vide étoit réellement plus effrayant pour les alliés et plus dangereux, que couvert d'une partie épuisée de nos forces, tandis que le reste de nos moyens étoit enchaîné dans des garnisons ou retenu derrière les Alpes.

Au lieu de ce plan indiqué par l'idée de défensive que Napoléon ne pouvoit sans danger oublier un seul moment, il se laissa séduire par des succès qui cependant avoient eu bien peu d'avantages réels; il sembla oublier jusqu'à la nature de la guerre où il étoit engagé; il perdit de vue que ces marches en avant n'avoient pas dû être autre chose que les moyens de détails d'une guerre essentiellement défensive. Il partit de Dresde comme d'une base solide d'opérations; battu dans la personne de ses lieutenans sur la rive droite de l'Elbe et entre les défilés des montagnes de Bohême, inutilement victorieux à Dresde, il se trouva en résultat enfermé dans un triangle irrégulier entre ces mêmes montagnes de Bohême, le cours de l'Elbe et celui de la Saale; battu deux fois à Leipsick, il ne pouvoit plus que bien difficilement exécuter le plan soit de gagner Hambourg, soit de marcher en Suisse; déjà, depuis les premiers événemens qui avoient suivi la rupture de l'armistice, il n'auroit pu exécuter qu'une des deux parties de ce plan, puis-


Magdebourg
Elbe R.
Autrichiens.
Français
Prussiens et Russes
Wittenberg
Dessau
Cothen
Saale R.
Leipzig
Mulde R.
Elbe R.
Meissen
DRESDE
Pirna
Erfurth
Weimar
Elster R.
Teplitz
Carlsbad.
Egra
Bayreuth

qu'il devenoit impossible de se séparer devant un ennemi qui avoit réuni de si grandes forces et qui étoit, hors un moment devant Dresde, partout victorieux. Il ne pouvoit plus sortir de ce triangle où il étoit refoulé, qu'en passant la Saale qui ne présentoit point d'obstacles et sur laquelle on le poussoit à dessein.

Ainsi, il opéroit sa retraite et établissoit sa défensive (si une déroute ressemble à un établissement quelconque de défensive) au gré de ceux qui le poursuivoient et dans ces terrains intermédiaires entre la région des sources et celle des embouchures, où il étoit imprudent et inutile de s'opposer directement à une marche d'aggression de la part de ces masses victorieuses.

Aussi le tableau de notre marche rétrograde ne sauroit-il se peindre à la pensée. Qui pourroit se figurer, en effet, s'il n'en a été témoin, l'aspect de cette nuit passée dans la plaine avant d'arriver à Hanau, de cette multitude pelotonnée sans aucune trace ni apparence de rangs, sans que quatre hommes du même corps fussent ensemble ? Ce n'étoit cependant ni une mêlée, ni le violent encombrement des premiers instans d'une fuite; c'étoit une confusion tranquille et ce triomphe du chaos, où l'entassement bizarre des élémens suffit pour produire l'horreur:

hommes, chevaux, chefs, soldats, bagages, chariots, canons, rouloient lentement, amoncelés pêle-mêle.

Au plus épais de cette tourbe, qui n'étoit plus une armée, on reconnoissoit avec un frémissement involontaire, Napoléon pressé, porté plutôt que suivi, qui ne sembloit plus le maître de personne, qui n'étoit pas libre de ses propres mouvemens et dont le visage pâle, éclairé de temps en temps, par les torches des vivandiers, s'offroit au milieu de ce sinistre tableau, comme pour laisser à l'imagination dans un seul souvenir, l'idée de tout ce que le génie peut subir d'erreurs, de tout ce que la fortune et la grandeur humaine peuvent avoir de retours et de douloureuses compensations.

La déroute de Russie a présenté des scènes plus cruelles, aucune plus hideuse, plus anti-militaire que cette nuit sans danger réels, sans alarme présente.

Les détails que le jour éclairoit n'étoient pas moins tristes et moins déchirans; la plaine étoit couverte au loin d'hommes isolés, la plupart sans armes, ne voulant ni ne pouvant contribuer à aucune espèce de résistance.

A quel point les temps sont changés! Ce n'est plus ce soldat, ce volontaire que nous avons vu par-

tir en 1792, après un long repos de nos armes (1), cet homme de vingt à trente ans, dans la fleur ou la force de l'âge, quittant avec joie la demeure paternelle, impatient de l'oisiveté et de l'innocence tranquille des occupations domestiques, sachant ce que c'est que patrie, gloire, honneur, marchant d'un pas ferme et assuré, le jarret tendu, la tête levée, l'œil plein d'audace et d'avenir, le geste frappant d'énergie et d'intelligence, toujours alerte, toujours avisé, connoissant tout, répondant à tout, capable de donner dans l'occasion un salutaire conseil, un avis utile à son capitaine, à son général (2), bravant les fatigues

---

(1) Du moins sur le Continent Européen. Nous avons expliqué comment, depuis assez long-temps, une classe nombreuse et honorable s'étoit écartée des drapeaux, à cause des réglemens de la discipline allemande introduite dans nos troupes.

(2) Cette admirable génération de soldats duroit encore à Ulm, à Austerlitz. Le général Sahuc, vivement poursuivi près d'Ulm, sur la lisière d'un bois, par un gros de hussards qui l'avoient séparé de son escorte, trouve sept soldats, coupés de leurs corps et marchant pour leur compte : « Entrez ici, » général, nous allons protéger votre retraite ; » et ils lui montrent un sentier dans un épais taillis ; le général y entre, trois d'entre eux en gardent l'entrée, deux vont défendre celle d'un sentier qui étoit à gauche, deux celle d'un chemin qui étoit à droite ; ils ménagent leur feu, et quand ils jugent que le général est assez loin pour n'avoir rien à craindre, ils s'enfoncent eux-mêmes dans le bois, et se rejoignent sur le chemin

comme les dangers, supportant avec gaîté les privations forcées, et content du nécessaire au milieu de l'abondance ?

Vingt ans de guerre se sont écoulés : le conscrit de 1813, est une créature chétive, à demi formée et moins encore, s'il se peut, au moral qu'au physique, un malheureux enfant tout étourdi de ce passage subit de la paix et de l'abondance grossière de son toit rustique à la vie bruyante et chanceuse, aux fatigues et aux privations des camps, acceptant la guerre et ses travaux avec une résignation sans volonté, miné de nostalgie, découragé depuis qu'il a cessé d'apercevoir le clocher de son hameau, ayant reçu un fusil mais non la manière de s'en servir, jetant au loin cette arme inutile ou la traînant d'un pas chancelant, le visage hâve, l'œil fixe, incapable, si vous l'interrogez, de vous répondre ni quel est son bataillon, ni le nom de son capitaine, ni son propre nom, ni où il va, ni d'où il arrive, ni de quel mal il va mourir sous cet arbre au pied duquel il vient de tomber.

---

que le général avoit pris. Ce trait se retrace à mon souvenir entre mille autres, parce que le général Sahuc étoit mon ami particulier et mon collègue au Tribunat, et me l'a souvent conté.

Ce spectacle, qui déchiroit l'âme, étoit sans cesse alimenté par de nouveaux convois de recrues de dix-huit ans; et quand on voyoit ces êtres débiles, manifestement incapables de la guerre, passer la première et la dernière revue de leur empereur, on croyoit entendre sortir de leurs foibles poitrines ce triste cri des gladiateurs romains : *Ceux qui vont à la mort te saluent* (1). Trop peu d'espace en effet étoit d'avance marqué entre leur naissance et leur mort, la part de l'espérance étoit trop foible. On ôte tout à l'homme, au soldat même, quand l'espoir de survivre n'a plus de chances probables; cette situation est insupportable à la race humaine et ne sauroit être de durée pour aucune société.

§ V.

Défensive de 1814.

Quand on eut manqué la marche sur Hambourg et l'occupation de la Suisse, la France dut être nécessairement envahie; il ne lui restoit pas même, contre ce malheur, la foible res-

(1) *Morituri te salutant*. Ces paroles s'adressoient à l'imbécille Claude, qui répondoit machinalement par la formule ordinaire : *Valete*, portez-vous bien.

source de ses places du Rhin qui n'avoient été ni munies, ni approvisionnées.

Mais ce désastre de l'envahissement devenu inévitable, pouvoit encore se changer en triomphes; on pouvoit assurer, au milieu de la France, la perte définitive de l'étranger.

Il restoit trois grands moyens dont le sage emploi auroit pu arrêter, envelopper et détruire l'ennemi.

Cette même armée de Hambourg, renforcée de tout ce qu'elle auroit ramassé sur son chemin ou appelé à elle, pouvoit donner la main aux corps qui étoient encore vers la Meuse et les Ardennes et à celui du général Maison qui formoit leur extrême gauche.

L'armée du vice-roi d'Italie pouvoit, par la rivière de Gènes et les nouveaux passages des Alpes, venir donner la main à Soult et à Augereau.

Enfin, il falloit familiariser d'avance Paris avec le bruit des armes; c'étoit doubler la force et diminuer le péril de moitié.

On ne peut pas dire que le temps ait manqué pour prendre ces mesures; on a eu les derniers mois de 1813, et les premiers mois de 1814.

Il falloit ne laisser qu'un réseau tendu le long du Rhin, rappeler à soi les troupes de la Belgique comme celles d'Italie et d'Espagne, comme

les garnisons de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule. Paris devenoit le centre de la défensive; il est entouré d'une foule de positions qui ont figuré dans les guerres civiles des trois derniers siècles; toutes n'ont pas conservé leur importance, mais plusieurs en ont une invariable, comme les confluens des rivières, etc., etc.

Pour défendre ces positions, les élémens d'une armée nombreuse existoient; il suffisoit de les choisir, de les assembler et de les ménager.

Cette armée, manœuvrant sur la rive droite de la Seine, auroit eu Paris derrière elle pour l'alimenter; la rive gauche intacte auroit alimenté Paris; il ne falloit pas laisser les armées disséminées sans véritable noyau; il falloit, surtout dans l'intérieur de la France, appeler les peuples à leur propre défense, au lieu de chercher uniquement à retenir les restes d'un despotisme décrédité par la mauvaise fortune.

Ces considérations morales n'entrent pas moins que les objets matériels dans la constitution de la guerre, dans cette partie la plus sublime et la plus importante de l'art; elles entrent surtout dans la constitution de la guerre défensive qui, sans l'appui et la participation de l'esprit public, atteint rarement son but.

Sans doute il y a eu pour les troupes et pour les chefs, dans cette désastreuse campagne de 1814,

de nobles faits d'armes, de brillantes inspirations, des marches, des manœuvres, des attaques, des résistances méritoires et mémorables. Partout où il y aura des soldats, des officiers français, et un général comme Napoléon, il y aura des éclairs glorieux de valeur et de génie. Mais les plus étonnans efforts ne sont que des malheurs de plus dans une guerre faite sur de mauvaises bases. Celle-ci, développoit de plus en plus ce caractère; celui qui la dirigeoit, prenant pour un retour sincère de la fortune une frauduleuse lueur, révoqua des ordres donnés dans un moment de raison, au vice-roi d'Italie, et maintint ainsi des dispositions qui éloignoient de lui sa dernière planche de salut; enfin, tandis que les fautes des alliés dans l'exécution d'un plan bien conçu, les prodiges des armées françaises et de leur chef dans un plan mal conçu, présentoient plus que jamais une guerre malheureusement constituée pour nous dans son ensemble, il falloit encore souvent gémir sur les détails.

L'oubli des précautions les plus vulgaires, les plus classiques à la guerre, avoit remis quelquefois nos succès en question, ou en avoit en partie neutralisé l'effet; plus d'une fois la même imprudence faillit à combler nos désastres avant l'heure que la destinée sembloit avoir marquée.

Après Friedland, un fossé, que trente pion-

niers auroient aplani en quelques minutes, retarda de plusieurs heures la cavalerie de la garde, et sauva peut-être l'ennemi en lui donnant le temps de passer le pont de Tilsitt.

Après les deux journées de Brienne, l'armée, encombrant le pont de Lesmont, couroit le danger d'être accablée et prise tout entière, si l'ennemi avoit su notre désordre; cependant il étoit facile de préparer, sur un très-petit espace, autant de passages qu'on auroit voulu. La rivière d'Aube est encaissée, peu large; ses bords sont couverts de très-gros arbres : une nuit et le travail de quelques sapeurs auroient suffi pour faire des radeaux à toute l'infanterie, pendant que l'artillerie, les bagages et la cavalerie auroient passé sur le pont de pierre; de plus, tous les secours de la population nous auroient été prodigués; ainsi, au milieu de la France, l'armée se trouvoit dans des situations aussi critiques qu'en Espagne ou en Russie.

Enfin, après s'être heurté alternativement avec des succès divers, mais toujours avec une perte relative, incomparablement plus forte que celle de l'ennemi, contre les deux grandes armées des alliés, dès qu'elles tendirent à se rapprocher dans la direction de Paris qui leur étoit commune, Napoléon ne pouvant recueillir aucun résultat de cette continuelle et inégale collision, finit

par glisser entre ces masses, uu moment avant leur jonction; elles se réunirent, et il se trouva, par le fait, hors du véritable théâtre de la défensive qui étoit, ou qui devoit être, son objet principal.

Rien ne prouve, d'une manière satisfaisante, ce que quelques-uns ont mis en avant, savoir : qu'il vouloit faire une forte et hardie diversion sur les derrières de l'ennemi. Lorsqu'il étoit encore en état de l'entreprendre, il n'en eut pas la volonté; s'il y a pensé plus tard, le moment en étoit passé; il n'a pu donner aucune suite à cette idée; il n'étoit plus assez fort, et l'ennemi étoit trop près de Paris.

Au milieu de cette complication et de ces alternatives de défaites sur de vastes fronts, de succès sur des points, de marches, de contremarches, de mouvemens divergens, il est douteux que l'histoire trouve, ni une offensive plausible, ni une défensive raisonnable, ni ces partis long-temps médités et exécutés à l'improviste, ni ces *soudaines illuminations* qui peuvent également ramener la fortune. En vain, objectera-t-on l'urgence des événemens qui se pressoient avec confusion, Napoléon restera toujours impardonnable de ne les avoir ni prévus, ni prévenus à temps; ce sera toujours une double

circonstance inexplicable que d'avoir paralysé le vice-roi d'Italie par un contre-ordre, et le prince d'Eckmülh par défaut d'ordre.

Cette imprévoyance ou cette confiance également déplacées, également funestes, se tournent, après la prise de Paris, en une incertitude et un accablement qui consomment la perte de Napoléon; il emploie un temps précieux en tentatives de négociations, et ne paroît pas avoir seulement pensé à ce qui seul pouvoit le sauver, à changer le théâtre de la guerre, à le transporter loin de la capitale.

Henri IV, en apprenant à Paris, et au milieu des fêtes, la surprise d'Amiens, s'écria : « C'est » assez faire le roi de France, il faut faire encore » le roi de Navarre »; et il courut à ce siége sans suite, sans équipage, montrant de nouveau à son armée le plus actif des capitaines, le plus laborieux des soldats.

Si, à l'époque dont nous retraçons le triste tableau, Napoléon avoit voulu redevenir, pour quelques mois, le Bonaparte de l'armée d'Italie, il pouvoit encore être sauvé. Paris étoit pris; mais cette occupation même, quoique d'un fâcheux effet moral dans le premier moment, ne pouvoit-elle pas devenir bientôt funeste aux alliés, si le théâtre de la guerre avoit été transporté

au centre du royaume, si les alliés avoient été obligés de se répandre partout? Quelles armées peuvent impunément couvrir la France tout entière? Mais les mêmes répugnances, qui l'avoient empêché d'organiser pour la France, encore intacte, une défense populaire, l'empêchèrent de s'arrêter à l'idée d'une guerre intérieure qui ne pouvoit se soutenir que par le dévoûment des peuples : ce dévoûment ne s'achète que par des concessions; et l'intraitable Napoléon sacrifia, sans hésiter, son trône à son système de gouvernement.

§ VI.

Campagne de 1815.

Napoléon avoit fait, d'une manière embarrassante à expliquer, la guerre *offensive* en Espagne; il avoit conduit, d'après un plan difficile à justifier, la guerre *défensive* sur l'Elbe, sur les deux rives du Rhin et dans l'intérieur de la France. Il mena, d'une manière non moins indéfinissable, *cette guerre d'une nature double*, mêlée d'offensive et de défensive, qui pouvoit rétablir ses affaires dans les cent jours.

L'histoire prononcera vraisemblablement, en faveur de ceux qui ont soutenu que, si Napoléon avoit bien jugé sa véritable position, et vu où pouvoit être encore sa force, il n'auroit fait que

traverser Paris, y auroit établi un comité de défense territoriale avec de pleins pouvoirs; et se montrant sur tous les points, auroit attisé en tout sens une conflagration générale, au milieu de laquelle il auroit eu des chances de succès, et qui ne pouvoit, dans aucune hypothèse, rendre sa condition pire; c'étoit le cas d'agir plutôt comme général que comme souverain, et plutôt encore peut-être, comme partisan que comme général, c'étoit le moral des masses qu'il falloit surtout continuer à frapper sans relâche et à dominer à son profit.

S'il étoit entré franchement dans ce chemin qui lui étoit indiqué par le besoin actuel de sa cause; si le 23 mars il avoit paru sur la Meuse, le 30 sur le Rhin, il pouvoit faire sortir de la terre des légions irrégulières, dont l'enthousiasme auroit réagi puissamment sur l'intérieur de la France. La rapidité du mouvement pouvoit absorber toutes les résistances, déconcerter toutes les intrigues, briser les trames à double fil, déjouer les calculs personnels; on n'auroit montré à la France étonnée et troublée que la patrie et l'étranger; on pouvoit même espérer de rejeter, sur les cours coalisées, une partie des dangers qu'elles ont assemblés contre nous, en soulevant les préjugés et l'amour-propre de plus d'un peuple contre les plénipotentiaires de Vienne,

occupés à découper tranquillement, entre eux, la carte de l'Europe (1).

Si la surprise des Prussiens et des Anglo-Hollandais, dans leurs cantonnemens, fut une manœuvre heureuse et produisit les avantages du 16 juin, que n'auroit-il pas pu résulter en avril d'une irruption en Belgique? On y auroit trouvé peu de troupes ensemble; on y seroit entré par conséquent, avec peu de forces sans se compromettre.

Le 18 juin, se trouvèrent de nouveau en présence ces grandes masses, dont le choc pouvoit amener pour nous des triomphes décisifs, mais aussi des revers accablans.

Je ne me suis pas proposé de revenir ici sur les détails d'une affaire qu'on a discutée jusqu'à satiété et sur laquelle les opinions ne sont pas encore assises; je ne saurois toutefois m'empêcher de faire quelques réflexions que l'intérêt de l'art réclame, et qui se rapportent à des faits unanimement convenus.

Par exemple, quelques raisonnemens qu'on

---

(1) Il est évident qu'en tout ceci, on n'entre point dans le mérite intrinsèque de la cause de Napoléon, qu'on interroge uniquement les moyens politiques et militaires, stratégiques et tactiques qui s'accommodoient au besoin de cette cause, quelle qu'elle fût d'ailleurs en morale et en justice.

accumule, quelques détails qu'on veuille scruter, il sera toujours difficile de trouver une raison suffisante de ce grand détachement effectué devant l'ennemt; car, dans la pensée de Napoléon, ou l'ennemi fuyoit, et alors il ne falloit pas les quarante mille hommes du général Grouchy pour le suivre, ou il restoit en position, et alors il ne falloit pas quarante mille hommes pour l'observer (1).

Mais ce qui paroît le plus inconcevable à quiconque a étudié la guerre moderne, et surtout

(1) Il auroit fallu, du moins, donner d'avance à Grouchy l'autorisation de revenir, s'il le jugeoit nécessaire; car pourquoi étoit-ce autrefois une maxime reconnue comme incontestable, qu'il ne falloit jamais faire de détachement devant l'ennemi? c'est que lorsqu'un détachement avoit quitté la portée des signaux alors en usage, il ne pouvoit pas être rappelé dans un moment de besoin ; le canon est aujourd'hui un signal dont la portée permet tel détachement, qui, avant le canon, eût été imprudent ; le bon sens, la bonne volonté, l'obéissance intelligente, marchent au canon sans avoir besoin d'ordre ; c'est ce que fit le général Decaen à Hohenlinden, et ce qui contribua si puissamment au gain de la bataille ; mais l'obéissance trop servile, le commandement trop jaloux et trop absolu, corrompent tout, même à la guerre. Le général Decaen put suivre sans crainte son inspiration hardie et judicieuse ; alors la raison, la modestie, le patriotisme accompagnoient le commandement supérieur des armées, et non l'égoïsme et la méconnoissance calculée des meilleurs services, de plus utile dévoûment.

les campagnes de Napoléon, c'est de voir ce qui lui reste à la fin de cette journée. Une armée, dont on a cru pouvoir détacher quarante mille hommes, n'a plus en réserve qu'un seul régiment d'infanterie (1).

C'est avec les réserves que l'on gagne les batailles; quand on a eu la prudence de garder des troupes fraîches pour la fin d'une journée, quand les deux lignes contendantes se sont épuisées par les mêmes efforts et les mêmes sacrifices, quand elles ont long-temps combattu *æquo marte* (comme le disoient les Romains), alors le moindre poids tombant dans un des bassins d'une balance en équilibre, la fait pencher rapidement. Personne ne connoissoit mieux cet artifice de la stratégie que Napoléon; il l'avoit en quelque sorte rendu classique; par quelle fatalité semble-t-il ici l'oublier? La bataille perdue entraîne, non-seulement la retraite, mais la déroute.

Le roi de Prusse lui avoit donné l'exemple d'un général qui, après une défaite, prend, à quelques portées de canon du champ de bataille, une position menaçante et y sait tenir; qu'étoit donc devenu l'art de la guerre entre les mains de Napoléon?

---

(1) A la gauche de Planchenois. Voyez toutes les relations de cette journée.

Le chef vaincu à Waterloo, mêlé à tous les fuyards et les devançant lui-même, ne s'arrête plus qu'à Paris; il ne connoît de remède aux désastres que ses fautes ont accumulés, que de nouvelles levées; il ne s'embarrasse pas de savoir si elles lui seront accordées, si elles seront possibles. Est-ce donc qu'il n'a jamais existé pour lui une doctrine politique et militaire qui enseigne à faire un usage raisonnable des soldats qu'une nation confie à un général? oubli inconcevable, après de si sévères leçons, rechute fatale et dont la France se ressentira long-temps dans sa prospérité, sans que sa gloire s'en soit accrue!

§ VII.

Détails divers qui appartiennent à ce chapitre et à ce livre.

Dans ce livre, et principalement dans ce second chapitre, nous avons dû profiter des événemens que l'époque nous présentoit, pour traiter plus spécialement qu'ailleurs, ce qui regarde la constitution de la guerre; cette partie sublime de la science ne pouvoit trouver sa place nulle part plus naturellement, que dans une période où le monde a vu, avec étonnement, la même stratégie occuper la surface de l'Europe, depuis Anvers jusqu'à Naples, depuis Gibraltar jusqu'à Moscou.

Ces grands objets permettoient peu de digressions et de retours vers les objets de détail; il en est pourtant qui méritent quelque attention.

De ces faits particuliers et récens, susceptibles encore d'intérêt, les uns ont eu lieu dans le sens de cette marche générale vers l'amélioration et le perfectionnement, qui est l'esprit du siècle dans toutes les sphères, dans tous les arts; d'autres faits sont à noter au contraire dans le sens de ce mouvement marqué de décadence, qui a visiblement affecté l'art militaire pendant une partie de cette dernière période de son histoire.

Dans la première catégorie, nous devons ranger avec orgueil l'institution de l'école Polytechnique dont le nom seul rappelle tant de services, tant de mérites de tous les genres, tant de science et d'émulation chez les professeurs et chez les élèves.

Les officiers de santé ont reçu une inspiration et une impulsion admirables; ils se sont montrés aussi braves que les blessés qu'ils venoient secourir sur le champ de bataille et sous le feu de l'ennemi. Les hôpitaux militaires ont éprouvé de grandes améliorations; elles auroient été plus étendues, si nos guerres n'avoient pas été sur de si vastes échelles de mouvement.

Les troupes ont voyagé en poste dans l'intérieur, et même au-dehors; nous en avons vu

le premier exemple donné par un consul romain ; on a rendu facile une méthode qui est en quelque sorte une des nouvelles nécessités de l'art, et une conséquence des directions stratégiques imprimées à nos nombreuses armées, qui peuvent embrasser dans leurs opérations un immense théâtre.

La loi de la conscription, décrétée sous le gouvernement directorial, quand les armées commencèrent à s'épuiser de ces soldats que l'enthousiasme de la liberté, le desir de la guerre après une longue paix, et la surabondance de la population, avoient précipités en foule sous les drapeaux, donna une base large, régulière, solide, au recrutement qui, depuis l'abolition des engagemens volontaires par argent, n'avoit plus eu pour mobile, ou qu'un concours tumultuaire, ou que ce genre d'arbitraire et de dictature qui est quelquefois indispensable dans un gouvernement populaire. Sur ce nouveau fondement, on peut élever un édifice de force à la fois majestueux et impérissable.

A côté des plus nobles institutions militaires, ce n'est point un détail indigne de remarque, que le réglement qui a établi sur le pied d'un service régulier et enrégimenté le train d'artillerie, autrefois composé d'hommes à gages qu'aucun esprit de corps n'animoit, qui partageoient

tous les dangers du soldat sans pouvoir prétendre à aucune de ses récompenses.

En même temps qu'on a perfectionné l'organisation des brigades et des divisions, on a organisé militairement l'état-major de l'armée, qui n'avoit été long-temps qu'un système d'emplois financiers ; il reste à résoudre le problème d'avoir des officiers qui, dans l'état-major, ne deviennent pas étrangers à la troupe et qui puissent être tirés de la troupe pour servir utilement dans les états-majors. Peut-être ce nouveau perfectionnement tient-il à celui du mode d'admission aux écoles militaires. Quelques bons esprits ont pensé que, si, dans les corps, on établissoit un examen pour les soldats au-dessous de vingt-quatre ans, si ceux qui, à cet examen, auroient offert la preuve d'une bonne conduite, d'un commencement de connoissances et de favorables dispositions, étoient envoyés aux écoles militaires, pour en sortir officiers au bout de deux ans, cette disposition auroit une heureuse influence sur le moral de l'armée ; il semble effectivement qu'elle attireroit sous les drapeaux un grand nombre de jeunes gens qui se font aujourd'hui remplacer ; les écoles militaires auxquelles on joindroit alors l'école actuelle d'état-major, contribueroient tout à la fois à l'éducation et à la bonne conduite, et de ceux qui

y seroient, et de ceux qui en seroient sortis, et de ceux qui voudroient y entrer ; l'armée entière en seroit, pour ainsi dire, régénérée.

Mais ce qui n'est sujet à aucune critique, ce qui est bon sans restriction, ce sont les changemens faits à l'habillement du soldat devenu plus commode, plus capable de le vêtir, à sa coiffure devenue plus saine et plus propre, quant à la toilette des cheveux, plus défensive contre le fer des ennemis et contre les intempéries des saisons, si l'on compare le chapeau dit *à trois cornes* ou *français*, lourd, spongieux et sans défense au schakos, qui repousse la pluie et pare le coup de sabre.

Le sort du soldat a été amélioré sous tous les rapports. Parmi ces améliorations, une des plus dignes de sa reconnoissance sans doute, c'est celle qu'il devra au Ministre actuel : un lit de fer où il couchera *seul*, et à l'abri des insectes que le bois attire. La distribution du pain de soupe mérite d'être mentionnée.

Par la création du corps des inspecteurs aux revues on avoit séparé le contrôle de l'action, idée qui paróissoit heureuse, on a remis la question dans son premier etat, nous n'en faisons mention que pour mémoire. Il est une autre question qui plane sur celle-ci, et que nous avons indiquée : c'est de savoir jusqu'à quel point la

distinction des officiers combattans et administrateurs, est aujourd'hui conforme aux temps, aux lumières, aux besoins (1).

Quant à la formation et à la tactique, à l'armement, etc., les progrès n'ont pas été sans importance; toutes les ordonnances pour les manœuvres actuellement en vigueur en tout ou en partie, appartiennent toutes à l'époque contenue dans ce livre. L'introduction du pas de course dans les conversions, est à elle seule une révolution tactique des plus importante, on peut voir dans l'Essai sur la tactique de Guibert, combien on tâtonna long-temps avant de trouver cet unique et simple moyen de maintenir les distances sans arrêter les colonnes.

On a fait la guerre sans tente, et c'est un bien d'enseigner cette privation et cette légèreté aux troupes, mais il ne faut pas en faire un principe de rigueur, et si les tentes sont quelquefois un moyen de conservation sans avoir l'inconvénient de rallentir les opérations, il faut s'en aider.

On a fait marcher l'officier d'infanterie à pied comme sa troupe (2).

---

(1) Voyez premier volume, page 514.

(2) Il est remarquable que Machiavel permet à l'officier d'être monté, mais il veut que ce soit sur une *mule*, parce qu'on ne peut pas combattre sur cet animal rétif, et qu'il est bien sûr qu'ainsi l'officier d'infanterie mettra pied à terre au moment d'une affaire.

L'établissement des camps de vétérans étoit une idée heureuse. Le changement de l'habit blanc pour l'habit bleu, a été pour l'infanterie d'un grand avantage sous plus d'un rapport. On a donné la cuirasse complète à la grosse cavalerie; on en a fait comme une arme nouvelle qui nous manquoit absolument; car on ne pouvoit pas compter comme *arme* un seul régiment de cuirassiers qui existoit dans l'armée française avant la révolution. On a augmenté la cavalerie légère de l'*arme* des lanciers qui nous convient autant que l'artillerie à cheval, dont nous n'avons pas besoin de parler dans cette récapitulation : nous en avons déjà fait mention à la date de son introduction dans nos armées.

Toutes ces innovations ont eu lieu dans les trente dernières années; elles ont été quelquefois compensées par des essais malheureux, par des aberrations qu'il faut observer pour en éviter de semblables ; nous en indiquerons quelques-unes.

On a créé des compagnies d'élite dans la cavalerie; mais on a pu s'apercevoir que, surtout dans cette arme, cette institution a bien peu d'avantages et beaucoup d'inconvéniens; la cavalerie est déjà une arme d'élite; une compagnie d'hommes et de chevaux d'élite est presque une arme différente des compagnies qui sont à côté d'elle, puisqu'elles ont une impulsion moin-

dre, et que l'impulsion est l'essence et le mérite suprême de la cavalerie; si les compagnies d'élite étoient mises ensemble pour un coup de main, leur perte seroit la destruction de la cavalerie d'une armée, puisqu'il n'y a point de ressort moral qui donne de l'énergie à un cheval foible et sans ardeur physique.

On avoit mis les dragons à pied au camp de Boulogne, ils devoient s'embarquer avec leurs selles et leur brides et trouver des chevaux en Angleterre; on les a fait servir à pied en Allemagne; ils étoient déshabitués de ce service, et il n'avoit jamais dû être tel qu'on le leur fit faire alors; car s'ils avoient dû, en tout temps, savoir combattre en qualité de fantassins, ils s'étoient, toujours, servi de leurs chevaux pour les marches. Mis tout-à-fait à pied, ils ne sont pas devenus aisément de la bonne infanterie, et ils ont eu quelque peine à redevenir de la bonne cavalerie.

Les vélites, les gendarmes d'ordonnance, les gardes d'honneur ont été des institutions manquées; il est remarquable que les deux premières étoient en contre-sens direct avec leur dénomination; les vélites, chez les Romains, étoient pris parmi les citoyens les plus pauvres et les moins considérés; chez nous, on les avoit formés de jeunes-gens pris parmi les familles les plus notables; les gendarmes d'ordonnance étoient autre-

fois la cavalerie la plus pesante; de nos jours, on avoit mis sous ce nom une cavalerie légère; il y avoit dans ces deux créations et dans celle des gardes d'honneur, une arrière-pensée qui avorta. Quant à l'usage et au service des deux derniers corps, c'est toujours une mauvaise cavalerie que celle qui est formée de cavaliers qui ne peuvent ni ne veulent être les palefreniers assidus, forts et affectionnés de leurs chevaux.

Un autre genre de confusion s'étoit, aux dernières campagnes, introduit dans l'armée sous un prétexte et une apparence d'ordre; je veux parler de ces corps *provisoires*, invention bizarre, en vertu de laquelle une compagnie restoit deux ou trois ans sur la Vistule quand son bataillon étoit sur le Tage, un escadron sur l'Oder quand son régiment étoit sur l'Ebre; rien n'étoit plus capable de détruire tout esprit de corps et d'empêcher toute règle, tout ordre dans l'administration.

Telles sont à peu près, en bien et en mal, les remarques de détail qu'on peut appliquer à ce qui s'est écoulé du XIXe siècle, années mémorables qui ont offert toutes les vicissitudes que l'art militaire peut subir par l'effet de tous les genres d'influence des hommes et de la fortune.

Quelques-uns de ces mêmes objets isolés, répartis sur une plus grande échelle, appartiennent par-là au chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Indication de quelques articles qui n'ont point eu de place nécessairement assignée dans le cours de l'ouvrage; Conclusion.

§ Ier.

De l'Hygiène militaire.

Ce sujet est si *divers*, comme disoit Montaigne, il se présente sous un si grand nombre de faces et d'aspects toujours si intéressans, qu'il suffit de l'indiquer au lecteur sous quelques rapports, pour que bientôt il s'en soit rendu raison, sous tous les autres points de vue; au surplus, c'est la méthode que nous avons suivie pendant tout le cours de cet ouvrage, et qui doit bien plus encore présider à ce dernier chapitre. Nous nous sentons pressés de finir, épuisés par une longue course; aussi bien, si le lecteur ne se porte pas de lui-même à tirer des conséquences, à extraire des maximes générales, de tous les faits, de tous les raisonnemens que nous lui avons présentés, ou sur la voie desquels nous l'avons

mis, notre but est manqué et notre ouvrage ne vaut rien.

Dans les premiers temps, l'hygiène militaire ne différoit point de l'hygiène populaire, et apparemment l'une étoit aussi soignée que l'autre. Le soldat qui n'étoit que le citoyen armé et en campagne, se nourrissoit selon ses moyens, et il est dans la nature de la vie des camps que les moyens se partagent et s'égalisent à peu près entre tous; long-temps ce fut une égalité de privations et de sobriété. Quand les soldats furent des maîtres et des spoliateurs, ce fut l'excès contraire. Tels étoient les soldats d'Alexandre, vainqueur de l'Asie; telles ces légions de Syrie et ces cohortes prétoriennes, qui vivoient au milieu des bains et des parfums. Ces abus étoient énormes chez les anciens, où il falloit qu'une gymnastique très-forte et des exercices violens entretinssent sans relâche la vigueur nécessaire pour porter le poids des armes et soutenir l'effort des travaux et des marches; il n'en est pas de même aujourd'hui que l'artillerie, qui tient les corps ennemis à distance, épargne beaucoup de remuemens de terre, aujourd'hui que les armes offensives sont, en comparaison de celles des anciens, commodes et légères; que les armes défensives sont presque nulles, et que, par là, les marches sont de moitié moins pénibles. Nous

avons vu des bataillons levés à Paris au milieu de la mollesse et de la corruption, composés même d'hommes dont la santé ne valoit pas mieux que les mœurs, se distinguer à l'armée par cette agilité qui tient lieu de force, cette intelligence et cette volonté qui tiennent lieu de tout, et supporter les fatigues d'aussi bonne grâce qu'ils bravoient le danger; cependant il seroit téméraire d'assurer que ces hommes ne mouroient que dans la même proportion que des hommes mieux choisis; je veux dire seulement que, chez les anciens, ils n'auroient rendu aucun service, puisque à peine auroient-ils pu suivre l'armée trois jours, et qu'ils ont pu en rendre de réels dans les armées modernes.

Aussi les anciens étoient-ils très-sévères sur les conditions physiques du soldat. Végèce, qui ramasse scrupuleusement et met en ordre toutes les exigences de ce genre qu'il trouve répandues dans les divers règlemens qu'il compulse, dans toutes les encycliques des tribuns, des centurions de recrutement, des médecins attachés aux légions et qui y étoient en grande estime, en compose un portrait curieux du recrue bon à recevoir.

Il veut une taille bien prise, il fait grâce de la haute stature, mais il exige une complexion vigoureuse, une constitution robuste, et la bonne

proportion du tronc et des membres, l'œil vif et animé, les dents en bon état, l'haleine douce, une belle chevelure, la tête élevée, la figure mâle, la poitrine large, les épaules épaisses et bien fournies, les bras longs, les poignets gros, la main forte, les muscles bien prononcés, le port aisé, le ventre peu saillant, la jambe bien faite, le mollet détaché, le pied maigre, etc. Les commentateurs, qui renchérissent toujours sur l'original, sans s'embarrasser de la raison et de la vraisemblance, ajoutent qu'il faut qu'un bon soldat soit à la fleur de l'âge, agile, dispos, hardi, brave, sobre, patient; qu'il ait des inclinations martiales, la passion de la gloire, un courage au-dessus de tous les dangers, etc. On voit que l'ensemble de ces qualités, pour peu qu'au physique on y ajoutât le teint frais et coloré et le nez bien fait, seroit une très-heureuse réunion de tous les traits d'Hercule et d'Adonis, et pourroit donner une armée d'environ dix mille hommes sur trente millions; il ne faut donc pas trop poursuivre ce beau idéal de la force et de la santé, il faut, par une bonne direction et un régime bien approprié, utiliser les défauts mêmes qu'on trouve si fréquemment. Ainsi des hommes, un peu allongés et foibles pour l'infanterie, seront bons pour la cavalerie; l'exercice même du cheval leur donnera des forces et un

peu d'épaisseur, qui leur manquent, etc. Le grand point est que le dégoût, l'ennui, la nostalgie, ne les saisissent pas trop tôt; aujourd'hui surtout on doit un traitement honorable, un régime suffisant et sain à des gens qu'on va chercher dans leurs foyers, et requérir au nom de la loi.

Nous emprunterons les paroles d'un officier de santé estimé (1), et parce qu'il dit et sait mieux que personne ce qu'il faut faire, et parce qu'il raconte des abus à peine croyables, s'il ne les attestoit, exercés sur les malheureuses marionnettes militaires qu'on recrutoit autrefois sur le quai de la Ferraille (2).

---

(1) M. Biron, médecin en chef des armées, adjoint à l'Hôtel royal des Invalides.

(2) Ajoutons que la perte d'un soldat aujourd'hui est bien plus coûteuse qu'autrefois. Quand on recrutoit les vagabonds, gens sans aveu, et autres désignés par l'ordonnance de François I[er], on ne perdoit pas beaucoup de production, car ces gens-là produisoient peu et détruisoient bien plutôt; à présent, on paralyse un producteur en même temps qu'on appelle un soldat; on fait donc deux pertes : la dépense de l'homme qu'on nourrit, et le manque à gagner provenant de la production dont l'Etat est privé. Ces considérations doivent entrer en ligne de compte, quand on veut véritablement se rendre raison de ce que coûte l'établissement militaire, et certainement elles ne paroîtront à personne d'une importance médiocre avec les grandes armées aujourd'hui nécessaires.

« Si l'habillement militaire, dit-il, est différent » pour le soldat de chaque espèce d'arme, il doit » toujours réunir la simplicité à la commodité; il » faut qu'il puisse garantir des intempéries sans » nuire à la facilité, à l'étendue des mouvemens » ni au libre exercice des différentes fonctions; » il faut que son poids n'ajoute pas trop à celui » des armes et que sa forme soit appropriée aux » besoins de la vie, plutôt que soumise au goût » passager d'un chef de corps, ou au caprice de » la mode; malheureusement ces qualités ont été » loin de se trouver toujours réunies dans le » costume des troupes modernes; le plus souvent » l'habit du soldat étoit composé d'un tissu » épais, lourd, spongieux qui absorboit l'humidi- » té, la retenoit long-temps et augmentoit, d'une » manière excessive, en temps de pluie, le poids » déjà considérable que le soldat est obligé de » porter. Soit par sa forme vicieuse, soit par la » négligence qu'on mettoit dans sa confection, il » comprimoit fréquemment certaines parties du » corps, il en étrangloit quelques autres doulou- » reusement; il gênoit les mouvemens, s'oppo- » soit au libre développement des divers or- » ganes et devenoit ainsi la cause de beaucoup » de maladies et d'infirmités. *On se rappelle en- » core la tournure ridicule, la gaucherie, la gêne » extrême, qui résultoient de la pernicieuse cou-*

» *tume où l'on étoit jadis de serrer fortement le* » *cou pour donner plus de couleur au visage du* » *soldat, et de tenir sa poitrine et ses genoux* » *dans un état de resserrement non moins péni-* » *ble que dangereux;* des varices, des hémorra- » gies, des apoplexies, des hernies, des gonfle- » mens œdemateux aux extrémités, des douleurs » variées et bien d'autres affections, étoient le » résultat de ces pratiques funestes et de la forme » vicieuse qu'on donnoit alors aux différentes » parties de l'habillement militaire. »

Depuis vingt-cinq ans, une réforme heureuse s'est opérée, à cet égard, dans le costume des gens de guerre; on a abandonné les cols trop serrés, les jarretières et les ceintures étroites; la culotte courte a fait place au pantalon beaucoup plus favorable au libre mouvement des membres; beaucoup d'autres améliorations ont eu lieu, nous en avons désignés quelques-unes dans le chapitre précédent.

On ne voit plus aujourd'hui, ce que Feuquière rapporte, de jeunes soldats mourir de pure faim à la caserne; en campagne, on prévient bien des maladies par des précautions d'hygiène consistant en distribution d'alimens de facile coction, comme le ris, et de quelques spiritueux.

Dans tous les temps, tous ceux qui ont pris ces soins si importans de la santé du soldat, ont

obtenu des nations un souvenir reconnoissant; on n'a point laissé ignorer à la postérité que les Romains distribuoient du vinaigre à leurs soldats pour que la crudité de l'eau ne les incommodât pas : ils avoient imité d'Annibal cette précaution, car quand on lit dans les histoires des guerres puniques qu'Annibal *passa les Alpes en employant le* vinaigre (1), il ne faut point s'amuser à chercher comme l'ont fait quelques commentateurs, quelles peuvent avoir été les opérations chimiques par lesquelles il seroit parvenu à amollir ou dissoudre les rochers avec du vinaigre bouillant; Annibal menoit avec lui des Africains à qui l'eau de neige auroit pu causer des coliques très-dangereuses; il prévint cet inconvénient en distribuant du vinaigre à sa troupe (2), et ce fut ainsi qu'il parvint à en sauver la meilleure partie.

---

(1) *Alpes aceto superavit.*

(2) Ajoutons que les anciens appeloient souvent vinaigre les vins qui avoient encore quelque verdeur, qui n'étoient pas très-vieux et entièrement décomposés ; les vins dont ils faisoient cas, étoient presque en consistance de sirop : *languidiora vina.* Sur ce point, leur goût ne ressembloit point du tout au nôtre. L'eau-de-vie remplace très-avantageusement le vinaigre.

§ II.

De l'Éloquence militaire.

« Il falloit, dit Machiavel, qu'autrefois les » grands généraux fussent orateurs ; si l'on ne » sait parler à une armée, il est difficile d'espérer » de grands succès ; mais c'est un talent qui est » tout-à-fait perdu aujourd'hui. Voyez dans la vie » d'Alexandre combien de fois il fut obligé de » haranguer toute son armée; jamais, sans cet » avantage, il n'eût pu la conduire, chargée de » précieuses dépouilles, dans les déserts de l'Inde » et de l'Arabie, malgré tant de fatigues et de » dangers, etc. »

L'éloquence fut en plus grande recommandation encore, s'il est possible, chez les Romains que chez les Grecs, où elle avoit pris naissance. Les Romains, long-temps grossiers, attachèrent à l'art de parler le prix qu'on met à une conquête. Sans doute les oraisons que Tite-Live et les autres historiens attribuent aux généraux, sont ornées par le narrateur; mais il n'est pas douteux qu'on haranguoit dans les camps comme au Forum. Le premier soin d'un campement étoit d'élever au milieu de l'enceinte un tribunal de gazon, d'où les généraux pussent haranguer la troupe rangée en couronne comme

nos sous-officiers sont en cercle à l'ordre. Les hommes d'État, de quelque profession qu'ils fussent, qui n'avoient pas cultivé l'art de la parole, étoient signalés avec blâme.

Tacite rapporte (1) que les vieillards, témoins de l'avénement de Néron, avoient remarqué avec amertume, et comme un mauvais présage, et une circonstance honteuse, que l'empereur eût été obligé de recourir à l'éloquence de Sénèque pour son discours d'inauguration, car, disoient-ils, César avoit été l'émule des plus grands orateurs; Auguste avoit cette éloquence facile et abondante qui convient à un prince; Tibère, un art singulier pour peser et régler ses expressions; dans Caïus, le désordre même de l'esprit ne nuisoit point à l'éloquence; et jusque dans Claude, toutes les fois qu'il avoit préparé ses discours, on trouvoit encore quelque élégance.

L'éloquence se perdit à Rome, quand il n'y eut plus de liberté, et dans les camps, à mesure que la composition de la soldatesque devint méprisable. Quelles nobles passions exciter dans des âmes viles! Nous venons d'entendre Machiavel se plaindre que l'art de la parole est en oubli; et de quoi vouloit-il qu'on parlât aux bandits dont

(1) Annales, livre 13.

lui-même nous a fait l'affreuse peinture? de quoi parler à cette époque, à ces mercenaires Suisses, reytres, lansquenets, dont se composoient les armées de l'Europe? de patrie, d'honneur, de gloire? motifs parfaitement étrangers à leur présence sous les drapeaux : on ne pouvoit leur parler que de leur solde, ou, comme on disoit, de leurs montres; ce qui prête peu à l'éloquence.

Henri IV a recommencé l'éloquence militaire; elle ne consiste plus en discours apprêtés, elle se contente de peu de paroles, pourvu qu'elles aillent frapper au but. Quelquefois un geste, un mouvement lui suffit : ce genre d'éloquence n'étoit pas étranger aux anciens; mais ils en cultivoient préférablement un autre, que nous ne reproduisons plus que par l'imprimerie, à cause de la facilité qu'elle donne à parler aux yeux de tous. Nous n'avons plus en action, en paroles, que les mots heureux, ou cette pantomime, encore plus frappante, que je range dans l'éloquence militaire. Nous allons présenter, sans ordre de date, et plutôt en rapprohant ce qui, s'éloignant par les temps, se ressemble par le genre, un petit nombre de traits de toutes les nuances de cet art d'émouvoir les esprits et de leur donner une nouvelle direction, qui seul peut constituer dorénavant l'éloquence guerrière. C'est le meilleur moyen de rendre sensible ce que nous pen-

sons de son caractère et de son usage, des effets qu'elle a produits, et de ceux qu'elle peut avoir en tout temps.

Sylla voit une partie de ses meilleurs soldats lâcher pied devant un lieutenant de Mithridate; il s'élance, l'épée à main, entre elles et l'ennemi. « Si on vous demande, leur dit-il, où vous avez » abandonné votre général, vous répondrez : » Nous l'avons laissé combattant dans les champs » d'Orchomène. » Sylla fut vainqueur.

Quelquefois, au lieu de témoigner l'indignation, il faut feindre la confiance.

Le maréchal de Châtillon, à la Marfée, voit fuir des troupes que leurs officiers s'efforcent en vain de ramener au combat : « Laissez-les faire, leur » dit-il; ils vont se rallier à cet arbre. » Il y va avec eux, et les rallie en effet.

Souvent il y a quelque chose de plus inattendu encore dans la manière dont un homme de génie sait produire une impression forte et favorable sur les autres hommes.

Le maréchal de Saxe avoit une troupe de comédie au quartier-général. La veille de la bataille de Lauffelt, et avant que personne eût reçu des ordres, un acteur, c'étoit Favard, s'avance pour annoncer entre les deux pièces : « Messieurs, dit-il, demain relâche à cause de la bataille; après demain, pour célébrer votre vic-

toire, nous donnerons... etc. » Il avoit bien étudié les Français, ce noble étranger, qui traitoit ainsi avec eux les plus grandes choses.

Le maréchal de Richelieu ne montra pas moins de connoissance de l'honneur français, lorsqu'à Mahon, il mit à l'ordre que tout soldat pris de vin seroit privé de l'*honneur* de monter à l'assaut.

Il s'établit quelquefois entre les âmes élevées et énergiques un langage singulier, qu'elles entendent à merveille, mais qu'elles seules peuvent entendre.

Pendant une action qui se passoit sur un front très-prolongé, une position étoit garnie par un régiment de cavalerie, chargé d'attirer et d'absorber le feu d'une batterie. Le général se porte sur ce point, et croit voir un air pâle et défait au colonel de ce régiment; il s'approche de lui sans rien dire, tire sa tabatière, et, le regardant fixement, lui présente une prise de tabac. Le colonel la prend, et, comme par réciprocité de politesse, tirant aussi sa tabatière, pleine de tabac d'Espagne, il en offre au général, en le regardant à son tour et lui disant : *Il est pâle, mais il n'en est pas moins fort.* Le général, après avoir accepté le tabac d'Espagne, va sur un autre point, bien convaincu qu'il n'a pas besoin de veiller sur celui-là.

Quelquefois cet empire des âmes fortes sur les âmes ordinaires se manifeste par des faits qui auroient un côté plaisant hors des circonstances terribles où ils sont placés. A Eyleau, Corbineau sabre vigoureusement un groupe de Russes, il en a désarmé plusieurs ; tout à coup un de ses efforts étant trompé, son sabre lui échappe : « Ramasse-le et donne-le-moi, dit-il à un des Russes désarmés et démontés qui entouroient son cheval ; » et le Russe stupéfait ramasse l'arme, et la lui donne, et Corbineau continue à sabrer ceux qui résistent encore.

La liberté d'esprit (condition rare aujourd'hui dans la vie des camps, si compliquée de travaux administratifs) est d'un effet infaillible sur le cœur humain, quand elle se montre en contraste avec une crise et une situation violentes; elle frappe d'autant plus qu'elle s'exprime par des actions ou des paroles plus simples.

Magon croit voir Annibal rêveur, et se hasarde à lui en demander la cause; celui-ci, sortant de sa rêverie, sérieuse en effet : « Je pensois, lui dit-il en souriant, que dans cette multitude (il lui montre l'armée romaine déployée devant lui) il n'y a vraisemblablement pas un seul homme qui s'appelle Magon comme toi. » Le mot court, et l'armée est rassurée par la sérénité que son chef conserve dans une circonstance si grave.

Dans l'hiver de 1709, au milieu des désastres accumulés en Ukraine sur Charles XII, un soldat, dit Voltaire, osa présenter au roi avec murmure un morceau de pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, et dont ils n'avoient pas même suffisamment; le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger. »

Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, continue l'historien philosophe, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette anecdote de Charles XII, le mérite de l'éloquence muette est du côté du chef; la voici du côté des soldats : Augereau, en Italie, anime un bataillon à l'attaque d'une redoute : « Promettez-moi, leur dit-il, de ne vous servir que de la baïonnette. » Les soldats, d'un mouvement unanime, détachent les pierres de leurs fusils, les font voler en l'air, et marchent.

D'autres fois, c'est avec plus de développement et d'ouverture, c'est avec plus d'empire, qu'on commande la confiance. Tout le monde connoît le trait de Chevert au siége de Prague : « Grena-

dier, c'est par-là que tu vas monter; la sentinelle criera *qui vive!* tu ne répondras rien, et tu continueras d'avancer; elle criera une seconde fois, une troisième, elle tirera, elle te manquera, tu la tueras, et je suis là pour te soutenir ». Instruction d'un genre neuf, qui fut littéralement remplie.

Le plus ancien des traits dont on peut rapprocher celui-ci, c'est celui du tribun Céditius, qui, envoyé à un poste très-périlleux, et le montrant de la main à ses soldats : « C'est là, dit-il, qu'il faut aller; mais il n'est pas nécessaire d'en revenir. » En supposant ses soldats aussi intrépides que lui, il les rend tels effectivement.

Si cette anecdote militaire, qui compte déjà bien des siècles, a mérité cette longue mémoire, quelle admiration éternelle ne méritera pas le fait suivant!

Kléber, soutenoit, depuis cinq heures, avec deux mille hommes, l'effort de vingt mille; on va l'atteindre, l'entourer; il est blessé, et n'a qu'un défilé pour retraite.

Dans ce danger, il appelle à lui un chef de bataillon des chasseurs de Saône-et-Loire, pour qui il avoit une estime et une amitié particulières; c'étoit Chevardin : « Prends, lui dit-il, une compagnie de grenadiers; arrête l'ennemi devant ce ravin; tu te feras tuer, et tu sauveras

tes camarades. » « Oui, mon général, » répond Chevardin. Il remet sa montre et son portefeuille à son domestique, il exécute l'ordre, et sa mort arrête, en effet, l'ennemi, et sauve des Français.

Les soldats de Céditius peuvent penser qu'ils seront détruits comme troupe, mais qu'il se sauvera bien des individus, et chacun croit qu'il peut être du nombre.

Chevert, d'une manière adroite, animée, sublime, déguise le danger, et n'offre à celui qu'il veut y précipiter que des chances de bonheur et de gloire. Il y a quelque chose de plus mâle et de plus grand dans la manière dont Kléber juge Chevardin. Quelle idée, en effet, ont l'un de l'autre ces deux hommes! Quel ascendant d'un côté! quelle obéissance de l'autre! C'est l'héroïsme de Léonidas qu'on ose commander; c'est le dévoûment de Décius produit par une simple parole de confiance. A de pareils souvenirs on s'honore d'être homme.

J'ajouterai un mot sur ces deux derniers traits comparés. Dans un siècle de frivolité, de plaisirs, d'illusions, on étourdit le soldat sur le danger, on insiste sur l'espérance; à une époque plus sévère, dans un temps de déchiremens et de malheurs, on ne farde, on ne ménage rien, on ne craint pas de montrer la mort présente,

inévitable, mais glorieuse. Le cœur humain se fait à tout.

Ce peu de traits, dont quelques recherches peuvent facilement centupler le nombre, suffit pour expliquer le genre d'éloquence militaire qui nous semble à peu près aujourd'hui le seul convenable, et qui est une nuance de cet éternel empire donné à l'éloquence sur le cœur humain.

Les Bulletins de nos armées obtiendront une place dans les annales de l'éloquence militaire; ces relations pleines de vie, écrites sur le champ de bataille, burinées avec la pointe de l'épée, généralement senties; la vérité doit être leur caractère essentiel; c'est aussi celui que l'instinct des lecteurs y discerne le mieux. Les Bulletins, les ordres du jour ont remplacé les allocutions, les harangues des généraux anciens. Ils supposent des soldats généralement plus lettrés; leur succès n'est universel et certain que quand chacun peut lire lui-même la pensée du général et la direction qu'il veut donner. Frédéric offrit l'exemple d'ordres du jour importans et éloquens; les soldats allemands savent assez généralement lire. Washington, pendant la guerre de la liberté américaine, en a fait, par la même raison, un heureux usage; Kléber en a offert le plus beau modèle en Égypte (1);

(1) La veille de la bataille d'Héliopolis; cet ordre du jour est trop connu pour le rapporter.

Napoléon y a souvent atteint un haut degré d'intérêt et de sublimité : il en a abusé comme de tout le reste (1).

---

(1) A côté de quel trait de l'antiquité ou des temps modernes placerons-nous l'anecdote suivante ; elle a quelque analogie avec celles de Chevert et de Kléber, et on y trouve une grande force de pensée, un grand empire de la parole.

C'étoit au siége de Saint-Jean-d'Acre ; on avoit tué à Buonaparte trois aides de camp ou officiers d'ordonnance envoyés sur le même point. Il falloit en envoyer un quatrième ; il ne restoit plus auprès de lui qu'Eugène Beauharnais et Lavalette ; le général fait approcher ce dernier et, sans être entendu de l'autre : Il faut y aller, lui dit-il ; je ne veux pas y envoyer cet enfant et le faire tuer si jeune ; sa mère me l'a confié ; vous, vous savez ce que c'est que la vie. Lavalette part et, contre toute espérance, revient sain et sauf : le confident étoit digne du héros.

Si on trouve que nous nous sommes un peu étendus et arrêtés sur cette matière, nous observerons que rien n'est plus attrayant, que de recueillir ces traits épars qui honorent l'humanité, qui transportent notre âme dans une région plus élevée que celle qu'habite la vie commune ; les plus grands caractères ne se soutiennent pas constamment à cette hauteur ; il est doux de les y contempler, et il est toujours temps d'en descendre pour découvrir et compter les foiblesses de notre nature, dont ils ne sont pas exempts.

---

§ III.

Des Récompenses militaires.

Ce sujet ne sauroit être épuisé sous ce titre; il se retrouve sous celui des Retraites, de l'Éducation militaire; il se confond avec l'avancement, le pouvoir, la gloire elle-même et la renommée; il semble seulement que, sous le titre actuel, il doive être plus particulièrement question des décorations ou des cérémonies rémunératoires, que de tout autre genre de récompense; cependant nous dirons quelques mots de tous, puisque ce chapitre est plutôt celui des indications supplémentaires que des discussions un peu approfondies.

Il y a eu, chez presque tous les peuples, des récompenses visibles aux yeux, consistant en décorations attachées à la personne, ou en spectacles dont l'homme lui-même faisoit partie; un instinct assez habile dans les chefs des gouvernemens les a portés à favoriser cette tendance de la vanité humaine (1). Si les hommes qui avoient bien mérité de la chose publique, avoient

(1) *Digito monstrari et dicier hic est.*

ENN.

reçu toute leur récompense en *pouvoir*, ils auroient pu être en mesure d'opprimer la liberté; si on leur avoit toujours donné en richesses le prix de leurs services, ils auroient pu devenir fort onéreux au pays; il étoit donc ingénieux et assez bien avisé d'inventer une monnoie qui contentât les serviteurs de l'État et ne ruinât pas son trésor.

Il y a plus qu'on ne croit d'esprits généreux qui ne mettent pas beaucoup de prix aux grâces pécuniaires, qui même les méprisent, ou du moins leur préfèrent de beaucoup celles qui contentent d'autres passions.

On ne sauroit trop citer la lettre originale et sublime qu'écrivoit un de nos plus braves et meilleurs officiers d'artillerie (1), il y a moins d'un siècle, au ministre auquel il avoit demandé le cordon rouge et qui lui envoyoit un brevet de pension : « A telle époque j'ai eu le bonheur de faire une action déclat, on m'a donné une pension de *tant*; à telle bataille j'ai été blessé et j'ai eu *tant* de gratification; l'année suivante, autre blessure, autre gratification; nouvelle blessure l'année d'après, nouvelle pension; ainsi, par un simple calcul arithmétique, je pourrois savoir au juste le tarif et le prix du sang que j'ai versé, j'aime mieux l'ignorer toujours. »

---

(1) Taboureau de Villepatour.

Miltiade, content de voir son portrait sur le plan de la bataille de Marathon, ne songea point à acquérir des richesses et mourut dans l'indigence sans se plaindre de sa patrie.

Tite-Live raconte que le forgeron qui étoit parvenu à imiter les boucliers *tombés du ciel*, ne voulut d'autre récompense que l'insertion de son nom dans les chants des prêtres saliens.

Si l'on avoit donné à choisir à Turenne sa récompense, peut-être eût-il demandé celle que Louis XIV lui décerna après sa mort, en le faisant ensevelir parmi les rois : ce n'est pas là poursuivre les jouissances qui séduisent la multitude.

Telles sont les sensations généreuses qui font estimer les décorations rémunératoires aux grandes âmes; aux autres, c'est la vanité, sentiment qui peut être quelquefois ridicule, mais qui n'est pas essentiellement méprisable.

Les hommes d'État, qui ont senti tout le parti qu'on pourroit tirer de ce mobile, ont compris tout de suite que d'abord il falloit que chacun crût qu'il ne partageoit qu'avec de très-dignes, et par conséquent qu'il partageât avec un petit nombre ces titres ou ces insignes dont on prétendoit faire un prix d'honneur.

Alexandre ne se décida à accepter le titre de citoyen de Corinthe, que quand les ambassadeurs

de cette cité lui eurent montré que leurs registres portoient les noms de Bacchus et d'Hercule.

Louis XIV, à qui on demandoit la croix de Saint-Louis, dans les premiers temps de son institution, pour des services très-signalés, répondit : « *Non, pas encore, mais deux mille écus de pension.* » Cette somme étoit alors plus du double de ce qu'elle est aujourd'hui. La lettre que nous avons citée de M. de Villepatour, fut depuis comme l'écho du mot de Louis XIV, le résultat de l'impression qu'il vouloit produire sur l'esprit des Français : un prince qui frappoit si juste, n'étoit certainement pas un homme ordinaire.

Un ministre plein de génie, M. de Choiseul, à qui on reprochoit sa parcimonie de croix de Saint-Louis : « Attendez, disoit-il, si je reste en place, je veux qu'avant dix ans on se mette à la fenêtre pour voir passer un chevalier de Saint-Louis. »

Tel est donc le cœur humain. Par quel moyen a-t-on satisfait, dans les différens âges de l'art militaire, ce besoin de décorations et de récompenses, naturellement plus vif dans la profession militaire que partout ailleurs? 1°. Parce que ses actes cherchent le grand jour; 2°. parce que, destinés à vivre moins, les hommes de guerre veulent jouir plus vite et plus souvent.

D'abord c'étoit le jugement de la Grèce assem-

blée qui décidoit quel étoit le peuple dont les exploits guerriers lui avoient rendu le plus de services.

Les Athéniens eurent cet honneur dans la guerre Médique.

Le jugement d'une armée combinée prononçoit la même chose sur celui des peuples qui s'étoient le plus distingués; après la bataille de Platée, les habitans de Platée obtinrent cet avantage.

On appliquoit ensuite cette recherche et ce jugement à l'individu qui avoit le plus vaillamment combattu.

A Athènes, les récompenses consistoient en promotions à des grades supérieurs, en *armures d'honneur* complètes, couronnes, statues, monumens élevés à la gloire du héros.

Après une victoire, le général assembloit l'armée, pour qu'elle décidât quelle tribu dans l'armée (1), pour que la tribu décidât quel bourg dans la tribu, pour que le bourg décidât quel

(1) On a imité quelque chose de cette idée dans les temps modernes pour les corps. A une des batailles de la guerre de Sept ans, il y eut un régiment du roi de Prusse si maltraité, qu'il perdit presque tous ses officiers. Les sous-officiers prirent le commandement des pelotons, et le régiment fit très-bien sous leurs ordres. Le Roi leur fit dire de demander une grâce pour leur bonne conduite: ils se réunirent à solliciter l'agré-

homme, dans le bourg, avoit le mieux mérité. Les éloges publics du général suivoient les suffrages de l'armée. Périclès agit comme général des Athéniens, quand il prononça l'éloge solennel des guerriers qui avoient péri au champ d'honneur.

Si un homme étoit, par d'honorables blessures, hors d'état de servir, on lui assignoit des alimens sur le trésor public; il avoit, dans les jeux solennels, une place distinguée.

Les funérailles de ceux qui étoient morts glorieusement, étoient accompagnées d'une grande pompe militaire. — Alexandre faisoit allusion à cet usage, quand il disoit : « Je prévois qu'on ensanglantera mes funérailles. »

On donnoit un grand soin à ces funérailles des guerriers; on reconnoissoit les corps (cela se pouvoit faire dans de petites armées, de foibles contingens de peuples); après quoi, ou l'on reconduisoit ces corps dans la patrie, ou bien on les brûloit et on rapportoit les cendres; ces cérémonies étoient très-chères aux peuples, et c'est ce qui rendit si populaire l'accusation intentée

---

ment de porter des dragonnes d'argent à leurs sabres, comme les sous-officiers du bataillon des gardes.

Souvent les marques d'honneur ont été attachées aux drapeaux ou étendards des régimens qu'on vouloit gratifier.

contre les généraux athéniens qui ne les avoient point observées dans la guerre de Sicile.

Les parens des soldats morts étoient secourus, leurs enfans élevés aux frais du public ; ces derniers, à l'âge de porter les armes, recevoient une armure au nom de l'État et marchoient à la tête de la jeunesse.

Agésilas fit proposer des prix pour les troupes les mieux exercées, ainsi que pour les villes d'où arriveroient les meilleures recrues.

Alexandre, après le passage du Granique, fit ériger vingt-cinq statues aux vingt-cinq hommes du *bataillon des amis*, qui avoient péri glorieusement : il exempta leurs parens d'impôts.

Après la bataille d'Issus, il veilla lui-même à la sépulture des morts; il prononça leur éloge et distribua des présens à ceux de leurs compagnons d'armes qui avoient imité leurs exploits de plus près, et avec une meilleure fortune.

La forme des récompenses militaires des Romains se rapproche beaucoup plus des nôtres: c'est d'eux que nous en avons emprunté l'idée.

Ils distribuèrent de bonne heure plusieurs espèces de couronnes :

L'Obsidionale d'herbe d'abord, ensuite d'une matière plus précieuse, destinée à celui qui dégageoit une ville assiégée, une armée enveloppée.

La Civique à celui qui sauvoit un citoyen romain ou un allié : elle étoit de chêne; c'étoit la plus honorée de toutes; on vouloit montrer le prix qu'on attachoit à la vie d'un soldat et on ne vouloit pas la payer avec de l'or, *il en auroit fallu trop.*

La Murale, décernée à qui le premier avoit arboré une enseigne romaine sur la brèche d'une ville assiégée; elle étoit d'abord de feuilles, puis d'or, armée de créneaux.

La Vallaire, à qui avoit le premier franchi le retranchement d'un camp ennemi : elle étoit d'or, ornée de pieux.

L'Ovale, dont se paroient ceux à qui on avoit décerné l'Ovation ou le petit triomphe : elle étoit de myrthe.

La Triomphale; elle étoit de lauriers; tout le monde connoît les cérémonies du triomphe ou de la marche solennelle jusqu'au Capitole, des vainqueurs, placés sur un char (1), et suivis des principaux prisonniers, des plus précieuses dépouilles, etc., etc. Il fut long-temps difficile autant que glorieux d'obtenir le triomphe; peu à peu tout se corrompit; Crassus, après avoir terminé la guerre servile, n'avoit voulu que l'Ovation,

(1) Ces chars avoient d'abord été traînés par des bœufs; ils le furent ensuite par des chevaux.

disant que, parmi les titres au triomphe, il falloit faire entrer pour beaucoup la qualité des vaincus. Caligula s'adjugea les honneurs du triomphe pour avoir vu le rivage de l'Angleterre : les coquillages ramassés sur le bord de la mer furent ses dépouilles opimes.

Les dépouilles opimes étoient, dans l'origine, les armes d'un chef tué par le vainqueur; on les consacroit dans les temples.

Par analogie, on gratifioit les soldats de dons militaires, représentant leur part du butin glorieux qu'ils avoient contribué à faire. Ils suspendoient ces dons militaires à la porte de leurs maisons, où ils devoient périr de vétusté. Les insignes les plus honorables étoient une pique, un bracelet d'or ou d'argent, un collier, une enseigne. Ces objets étoient consacrés aux Dieux domestiques, comme les grandes dépouilles aux Dieux indigètes.

La colonne rostrale, élevée par Duillius, les colonnes Trajane et Antonine, étoient des dons militaires et des monumens tout à la fois. Tout cela entroit et figuroit dans le système des récompenses militaires.

Ce sont les décorations personnelles des Romains que les modernes ont le plus imitées; et ces décorations, d'abord momentanées, ont été

successivement attachées à l'individu d'une manière permanente (1).

Ce fut d'abord le pennon du chevalier, puis un anneau d'or. Louis XI et Brissac donnèrent aux braves des chaînes d'or; Louis XIII en passa une au cou du colonel Greder.

L'ordre de Saint-Louis représenta, sous des formes nouvelles, les couronnes de l'antiquité.

L'histoire de son institution et de son complément ou supplément, le *mérite militaire* (2), leurs statuts, leurs décorations, sont trop connus ou trop à portée de l'être par tout le monde, pour que nous nous étendions ici sur cet objet.

Les armes d'honneur, décernées d'abord par la Convention, ensuite par le Directoire, représentèrent, à leur tour, les *dons militaires;* la Légion-d'Honneur les reproduisit aux yeux partout et à chaque instant.

(1) Cet usage avoit commencé chez les anciens; nous avons vu dans la nomenclature des privilégiés de Végèce, ceux qui portoient une armure d'honneur, un collier d'honneur. Onosander en fait aussi mention.

(2) C'est une tradition que, dans le conseil d'Etat de Louis XIV, Colbert avoit été d'avis de ne mêler aucune profession de foi particulière au serment de chevalier de Saint-Louis. L'institution du mérite militaire a depuis dispensé de la profession de foi catholique, ceux qui ne peuvent pas la faire.

La Légion-d'Honneur récompensa tous les genres de mérite du même signe honorifique, comme pour réunir sous ce symbole ces deux idées, « que la patrie voit du même œil tous les services d'une utilité pareille dans des genres différens, et que tout citoyen, défenseur né de la patrie, n'est dispensé du service personnel que par exception et pour la plus grande utilité du pays, n'est pour ainsi dire absent des drapeaux que par congé. »

§ IV.

Des Écoles militaires, des Maisons de retraite militaires.

Cet objet se confond, en grande partie, avec le précédent.

Le type des écoles militaires peut se trouver dans le traitement que recevoient les jeunes Athéniens dont les pères étoient morts pour la patrie.

Les institutions des janissaires et des mamelucks étoient aussi, dans leur premier temps, de véritables écoles militaires, mais d'un genre qui répugne aux peuples civilisés.

Si nos écoles militaires ont un vice, c'est d'être fondées sur cette supposition que c'est une vocation d'*état* que d'être officier, tandis que c'est une vocation de *talent*. Elles produi-

roient de bien meilleurs fruits sans doute, si, comme nous l'avons déjà indiqué (1), on n'y envoyoit que celui qui a servi un certain temps simple soldat, et qui a développé un commencement d'aptitude à servir, non comme *devoir*, ce qui appartient à tout le monde, mais comme *science*, ce qui appartient à un petit nombre.

Pourquoi les écoles militaires et les invalides ou retraités ne seroient-ils pas attachés aux divisions militaires organisées sur le pied de paix? Les juges militaires ne pourroient-ils pas être heureusement choisis que parmi les militaires en retraite, riches d'expérience et dépouillés d'ambition?

Nous avons vu comment Pisistrate (2) fut à peu près le premier qui donna une retraite aux soldats, qui fonda des invalides. Nous avons dit qu'il faisoit une chose d'exception au milieu des anciennes milices où l'on étoit censé ne recevoir que des citoyens qui pouvoient faire la guerre à leurs dépens et subvenir, en tout temps, à leur subsistance.

Les instituts religieux, possesseurs de grands domaines, y recueillirent long-temps et

---

(1) Voyez le dernier paragraphe du chapitre précédent, pages 515 et 516.

(2) Tome premier, page 104.

soignèrent, sous le nom d'*oblats*, les militaires vieux et estropiés que le gouvernement leur envoyoit. Peu à peu les moines négligèrent ce devoir, qu'ils avoient accepté avec empressement; s'ils l'avoient rempli avec zèle, s'ils l'avoient volontairement étendu et mieux organisé, ils auroient peut-être prévenu leur destruction (1). Louis XIV, en dotant les invalides avec des biens ecclésiastiques, ramenoit ces biens à leur première destination. Tout fut juste autant que noble dans l'institution des invalides; fut-elle la plus économique possible? C'est une question que nous ne nous proposons pas de discuter. Toutefois observons que tous les blessés et les estropiés n'ont pas de familles où ils puissent se retirer avec une paye, et que, d'ailleurs, il faut quelque chose qui frappe les yeux de la grande famille. Un tel établissement appartient à un grand siècle et à de grandes pensées.

L'institution de l'École Militaire honorera à jamais la mémoire de Louis XV; il la plaça à côté des Invalides, *pour rapprocher l'orient et le couchant de la gloire, la jeune pépinière, de la vieille forêt dont les arbres ont été mutilés par la foudre.*

---

(1) Le pape avoit autorisé les rois d'Espagne à charger de pensions, jusqu'au tiers de leur revenu, tous les bénéfices ecclésiastiques, pour des récompenses militaires ou censées telles.

Les écoles militaires organisées depuis ont pris dans ce modèle tout ce qu'elles avoient de mieux, car outrer n'est pas perfectionner.

§ V.

Gardes des Généraux et des Souverains.

Elien dit positivement que les psilites et les peltastes étoient originairement la même chose. Il est, en effet, certain que la phalange a été assez long-temps réduite à deux espèces de combattans : les oplites ou soldats de rang, pesamment armés, et les soldats légers, combattant individuellement autour de la masse phalangite. Plus tard, on forma un corps, sous le nom de psilagie, de ces soldats légers, et on leur donna le petit bouclier, nommé pelta ; ils en prirent le nom, et se distinguèrent ainsi des soldats, qui continuèrent à combattre isolés (1).

Tant que les petites républiques grecques eurent pour toute armée, ou la phalange simple, ou, tout au plus, la phalange double, les troupes de peltastes, quand il y en avoit, eurent peu d'importance. A mesure que la phalange s'accrut, le corps des peltastes devint important; on

(1) Voyez tome premier, page 75.

en forma un nombre proportionné aux corps d'oplites; on s'en servit pour secourir les endroits foibles ou dégarnis de combattans, pour appuyer une aile qui plioit, pour rendre des services momentanés, mais décisifs, qui n'étoient point dans les moyens des psilites. On imagina, enfin, d'en faire une réserve qui pût réunir la légèreté à la force et protéger, au besoin, la retraite d'un chef.

Iphicrate, qui commanda des armées plus nombreuses que celles de Miltiade et d'Épaminondas, donna des soins particuliers au corps des peltastes et à leur armement. On voit dans Polybe Dorimaque l'Étolien marcher contre la ville d'Egyre avec un systrême de peltastes, c'est-à-dire un bataillon léger de mille hommes, pour toute armée.

Philippe, Alexandre et les successeurs de ce dernier, qui exagérèrent toutes ses institutions, donnèrent aux peltastes une destination spéciale, qui leur fut inspirée par leur position de souverains commandant en personne leurs armées. C'est dans cette catégorie de combattans qu'ils prirent leur garde, et c'est alors que cette troupe eut le nom d'*agema;* et comme naturellement le luxe accompagne ce qui se rapproche de la personne des princes, les boucliers des peltastes de l'agema furent garnis d'une lame d'argent ou

d'un autre métal brillant et poli, ce qui leur fit donner le nom de *chalcaspistes* et d'*argiraspistes*.

Polybe, en détaillant les divers corps de l'armée que l'habile Sosibe, ministre de Ptolémée Philopator, forma si promptement en Egypte, par le moyen d'officiers grecs, rapporte qu'il avoit commencé par l'agema, composé de trois mille peltastes.

Nous avons eu occasion de parler de la garde qu'avoient eue les rois de Lacédémone, forte surtout de la cavalerie des Scirites (1).

Les généraux romains étoient, par rapport à l'infanterie, dans une position différente de celle des généraux grecs; ils n'avoient pas un corps compact difficile à rompre comme les oplites de la phalange; ils n'avoient point de corps légers. D'un autre côté, les vélites avoient trop peu de considération pour former la garde d'un général. Ils prirent donc des fractions de l'ordonnance légionnaire, des manipules, des cohortes, pour faire auprès d'eux les fonctions que remplissoit l'agema auprès des généraux grecs (2).

---

(1) Voyez volume premier, pages 99 et 100.

(2) Maizeroi appelle *extraordinaire* la partie de la garde du général tirée de la cavalerie des alliés. Il étoit naturel que les alliés étant des gens du pays, on s'en servît *comme guides* : déjà le nom *d'extraordinaire* étoit celui d'une partie de cette cavalerie.

Les Scipions prirent des hommes lestes, agiles, de bonne volonté, propres à l'exercice et à la fatigue, et ils en formèrent des cohortes, qui les accompagnoient dans les reconnoissances et les entouroient au prétoire.

Marius s'entoura, comme garde prétorienne, de ses plus fougueux sicaires, des plus sanguinaires instrumens de ses fureurs.

César les choisit moins affreux, mais consulta surtout le dévoûment à sa personne; jusque-là cette garde étoit peu nombreuse.

Auguste eut neuf cohortes prétoriennes (quatre mille cinq cents hommes); ses successeurs en eurent un plus grand nombre : avec le nombre s'accrurent les prétentions de cette milice et tous les abus de l'importance excessive et dangereuse qu'on lui attribua.

Tels sont les types des gardes de tous les souverains de l'Europe. Nos rois ont eu, en tout temps, des braves attachés à leur personne, principalement ceux qui se sont distingués comme guerriers : tels que Charlemagne, Philippe-Auguste. Mais nous ne voyons en ce genre aucune institution permanente, sous une dénomination fixe et analogue à ce qui existe aujourd'hui, jusqu'aux gardes écossais, sous Charles VII; les autres compagnies des gardes du corps, gendarmes, chevau-légers, mousque-

taires, etc., qui formoient la maison militaire du roi proprement dite, ont été créées ou adoptées depuis et successivement. Nous avons eu occasion de signaler quelques-unes de leurs principales variations, surtout dans les derniers temps de leur existence.

Les gardes françaises, les gardes suisses, répondoient, dans l'ancien régime, à l'infanterie de la garde impériale et de la garde royale.

On trouvera l'origine, la constitution et les priviléges de ces anciens corps, avec beaucoup d'exactitude et de détail, dans l'*Histoire de la Milice française* du père Daniel : ce sont des matières où il ne laisse rien à desirer. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur : nous ne pourrions pas mieux dire, et il n'entre pas dans notre plan de dire aussi longuement : la matière n'est point sans intérêt et elle y est traitée à fond.

Ces corps, quand ils se mêlent à l'armée, doivent être proportionnés à celle-ci; ils doivent être pour elle un modèle et non un objet de jalousie et une cause d'affoiblissement; ils doivent avoir de la solidité, de la mobilité, pouvoir faciliter la retraite et le salut du prince, du général; dans un moment critique, sur un point important, être en état de décider un succès : là doit se borner leur rôle et leur destination. S'ils

sont trop nombreux, ils énervent l'armée; si on ne la fait point participer à leurs priviléges, ils l'offensent et la découragent : telles sont les maximes qu'on peut recueillir des notions que nous avons sur ce genre de troupe chez les anciens, de ce que nous en avons vu de nos jours. Nous avons déjà parlé plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, des corps privilégiés comme corps d'élite; et, sous le rapport du prélèvement qui les forme, nous en avons relevé les inconvéniens, et nous nous rapportons de nouveau à tout ce que nous en avons dit.

§ VI.

De l'Influence attribuée à la Fortune sur les Succès de la Guerre.

On a beaucoup cité le mot du cardinal Mazarin, demandant d'un homme qu'on lui proposoit d'employer : *Est-il heureux?*

La réputation d'esprit et de sagacité de ce ministre est si bien faite, que personne ne l'a soupçonné d'une interrogation puérile ou peu réfléchie.

Personne n'a cru qu'il s'arrêtât à l'écorce des choses, et qu'il se souciât de savoir ce que la

fortune avoit fait pour tel ou tel individu, ce n'étoit point en effet sa pensée.

Il vouloit savoir si un homme avoit été doué par la nature de ces qualités qu'on ne peut ni exiger ni définir, de ce mérite du moment, de la circonstance; de cet esprit de ressources, qui profite de tout ou se démêle de tout; de ce genre d'aptitude et de capacité que des instructions ne sauroient donner, dont l'autorité ne peut ni prescrire l'usage, ni prévoir l'occasion, ni inspirer l'idée : tout cela étoit compris, pour lui, dans cette question : *Est-il heureux?*

Bossuet a traduit magnifiquement une partie du mot simple et familier du cardinal par son expression fameuse des *soudaines illuminations du génie*, qu'il applique avec justice au grand Condé; mais le dicton de Mazarin comprend aussi, dans sa brièveté, les mouvemens de l'âme, les élans du cœur, les ressources du caractère : tout cela est mis par lui, et avec raison, en concurrence avec le génie et le calcul.

Un trait de ce même prince de Condé, un de ceux, sans doute, qui avoient frappé Bossuet, expliquera mieux notre pensée que toutes les recherches et les subtilités du raisonnement; d'autres viendront à l'appui.

Plusieurs généraux romains, non pas tant pour empêcher leur armée de fuir, que pour lui

donner occasion de déployer plus d'intrépidité, ont, au milieu du combat, saisi un drapeau et l'ont jeté dans les rangs ennemis, promettant une récompense à qui le rapporteroit.

Condé, qui étoit familier avec les anciens, voit ses soldats rebutés de deux assauts inutiles, donnés aux retranchemens des Impériaux sous Fribourg; qui lui eût fait un reproche de ramener ses troupes, d'aviser à d'autres dispositions? Son génie lui suggère un secours plus prompt et plus certain; des mêmes soldats il fait d'autres hommes; seulement, comme il est Français et qu'il s'adresse à des Français, il ne promet point de récompense en jetant son bâton de commandement de l'autre côté des palissades et s'écriant qu'il faut aller le chercher. Qui pouvoit lui prescrire, quelle instruction pouvoit lui suggérer ce souvenir et ce mouvement, et, parce qu'il a été heureux dans cette occasion, n'y a-t-il été qu'heureux?

A Cassano, la bataille alloit être décidément perdue; l'ennemi culbutoit notre infanterie dans l'Adda; les fuyards passoient en désordre le pont, se réfugioient dans les maisons et dans le château; mais il se trouve que l'ennemi, en avançant, présente le flanc à ce même château. Vendôme voit le parti qu'il peut tirer de cette circonstance; il passe le pont pêle-mêle avec les plus

effrayés; les loue du parti qu'ils ont pris; entre avec eux dans le château; le fait créneler, en garnit les fenêtres; une grêle de mousqueterie foudroye le flanc de cette aile victorieuse, et la bataille est gagnée par suite de ce même désordre, de notre part, qui tout à l'heure en assuroit le gain à l'ennemi.

Qui pouvoit prévoir une position si singulière, conseiller une conduite, en apparence, si bizarre et cependant la seule peut-être capable de ramener la victoire?

Cromwel voit prendre la fuite au général du parlement; il arrive à lui, et lui dit froidement : « Vous vous trompez, milord, ce n'est pas là que sont les ennemis. » Manchester tourne bride, et obéit à la voix du génie et à l'ascendant du caractère. Qui auroit pu prescrire d'avance cet acte et ce langage à Cromwel? Remarquons que ce même homme, devenu protecteur, étoit encore appelé par Mazarin un *fou heureux;* expression qui se rattachoit à son idée favorite, et qui n'étoit nullement injurieuse pour Cromwel, dans l'intention de celui qui s'en servoit.

Non, ni le calcul, ni la fortune, ne sont constamment et exclusivement les maîtres de la guerre; et heureusement pour le génie et les talens naturels, il y aura toujours des choses imprévues, des impressions à donner et à recevoir,

qu'il sera interdit au plus savant calculateur d'asservir à ses théories et à ses chiffres.

Il est toutefois un calcul qui ne trompe jamais, un talent qui comprend tous les autres, c'est celui de se faire aimer, sans cesser de se faire respecter et craindre au besoin, c'est le don de se faire servir par affection, de savoir *mettre les bras des autres au bout des siens* (1).

On peut consulter l'histoire, on verra que les généraux tristes et trop sévères, ont presque toujours été des généraux malheureux, quelque mérite que, dans leur malheur même, on ait été forcé de leur reconnoître : tels furent deux fameux rivaux dans nos temps modernes, l'amiral de Coligny et le connétable Anne de Montmorency; ils inspiroient une confiance d'estime, mais non un dévoûment d'affection, tandis que les Guises, le prince de Condé et le Roi de Navarre (2), obtenoient tout de l'amour de leurs subordonnés : tel fut à Rome *Pompeius Strabo*, père du grand Pompée, homme de guerre, d'un mérite supérieur et généralement reconnu; son fils, qui prit une route toute contraire, avec de

(1) Expression de J. J. Rousseau, mais qu'il emploie dans une autre intention.

(2) Il s'agit du prince de Condé, tué à Jarnac, et de Henri IV, son neveu et son élève.

bien moindres talens, obtint de bonne heure de bien plus grands succès (1).

Un homme, dont le commandement n'a rien d'agréable et d'affectueux, dont l'abord n'offre rien d'affable et d'attrayant, ne fera jamais valoir aux hommes, qui dépendront de lui, toute leur valeur; chacun se replie sur lui-même, se concentre, ne contribue à l'action générale qu'autant qu'il le faut pour se mettre personnellement à l'abri du blâme : conduite aussi facile que peu décisive pour les affaires.

Avec un chef qu'on affectionne, non-seulement on évite de mal faire, mais on s'efforce de réussir; on aide les autres à bien faire, et cette différence est justement celle des bons aux mauvais succès.

Un chef, aimé de ceux qu'il commande, qui sait les animer de ses volontés, n'est pas seulement un homme, quelque habile qu'un homme puisse être, il est à la fois plusieurs hommes de talent et de mérite, ce qui mène à lever promp-

(1) Les soldats manifestèrent, à ce sujet, leurs sentimens avec une franchise un peu rude. Un jour, à la représentation de la tragédie d'*Amphiaraüs*, à un vers dont le sens étoit : « Le fils nous est aussi cher que le père nous étoit odieux, » tous les yeux des légionnaires se tournèrent vers Pompée, qui en fut également flatté et embarrassé.

tement tous les obstacles qui ne sont point décidément insurmontables.

L'amour que les subordonnés ont pour un tel chef leur fait déployer tout ce que la nature leur a donné de zèle, de lumières et de force, pour que le profit et la gloire en restent au chef qui a su gagner leur affection.

Ainsi, le génie et la bonté sont des conditions également essentielles dans un métier et dans un poste où l'on doit agir principalement sur les hommes et avec des hommes.

Ainsi, ce qu'on attribue communément au hasard, dans les affaires de la guerre, tient, le plus souvent, à des causes nullement fortuites, mais d'une nature trop relevée, trop sublime et en même temps trop déliée, trop fugitive pour que tous les yeux puissent les apercevoir, et la part de la fortune n'est pas aussi grande que le croient ou feignent de le croire les esprits irréfléchis ou malveillans.

§ VII.

État actuel de l'Art, sous le rapport géographique.

La stratégie s'est agrandie à peu après dans les mêmes proportions que le monde connu ; les Grecs, très-forts en tactique, ont toujours eu une stratégie très-bornée ; les expéditions lointaines, telles que celle de Xénophon, d'Agésilas,

d'Alexandre, ont été des exceptions qui ont fait violence au système habituel de la tactique grecque.

Les Romains ont eu une tactique plus mobile et disposée à servir une stratégie plus vaste. Pyrrhus, et surtout Annibal, leur apprirent comment on pouvoit agir, avec succès et long-temps hors et même très-loin de chez soi : ils l'apprirent ensuite au monde qu'ils conquirent et même au monde qui les conquit.

Charlemagne, Louis XIV, ont développé en Europe une grande stratégie, moins vaste toutefois et plus sage que ce que nous avons vu depuis : au reste, avec les dimensions d'armées et d'états, qui seules peuvent aujourd'hui se faire compter, il est difficile de défendre un territoire au moyen des obstacles que l'art peut édifier ; on n'y réussira plus qu'en s'aidant des obstacles éternels que la nature a créés. Les peuples sont, sous le rapport de l'influence, partagés en masses dont le territoire est un grand fragment du globe : c'est donc le globe qu'il faut examiner comme théâtre de la guerre.

Cette surface, vaste et irrégulière, sur laquelle les hommes vivent, se meuvent et combattent, se compose des montagnes, des fleuves, des mers et des espaces qui s'étendent entre ces fleuves, ces mers et ces montagnes : toutes les

autres divisions, toutes les autres distinctions, ne sont que des détails et des dépendances de celles-ci.

Les montagnes offrent à leur crête le maximum de l'élévation de la terre, par rapport à notre horizon; les rivières, les fleuves, les lacs, les mers, donnent, au fond de leur lit ou de leur bassin, le maximum de l'abaissement du sol, d'où résultent naturellement, pour le cours des eaux, leur pente, leur direction invariable des montagnes aux plaines et leurs rendez-vous dans les lacs et les mers.

On pourroit imaginer un plan intermédiaire à une égale distance de l'élévation moyenne des montagnes et de l'abaissement moyen des eaux, plan à peu près semblable à cette ligne ou aire fictive, appelée en fortification, *plan de site naturel;* c'est sur ce plan et ceux qui en approchent le plus, qu'ont eu lieu principalement ou que tendent à avoir lieu les opérations de la guerre de terre.

Tous les autres plans, plus ou moins inclinés, offrent plus ou moins d'accidens de détail; les grands accidens sont la crête des montagnes et le lit des eaux, aussi la frontière naturelle est-elle toujours le fleuve, la montagne ou la mer.

La frontière artificielle ou militaire, proprement dite, consiste en ouvrages qui s'enchaînent

et se flanquent plus ou moins exactement entre eux et qui lient plus ou moins directement les sommets des montagnes aux lits des rivières, les uns et les autres aux rivages des mers.

La guerre de terre se fait ou se soutient principalement dans les espaces le plus approchant de la planimétrie entre ces crêtes de montagnes et ces lits de rivières; on s'aide, dans cet espace, de toutes les exceptions de détail qui se présentent, de tous les obstacles, de tous les instrumens qu'on peut créer pour l'attaque ou pour la défense.

L'armée est le grand instrument, l'obstacle mobile le plus puissant que l'on applique, que l'on oppose à ces accidens, à ces obstacles naturels et permanens, ou que l'on combine avec eux selon les besoins de la défense ou de l'attaque.

Dans l'ordre habituel, ces instrumens, ces obstacles mobiles s'appuient plus ou moins immédiatement d'un côté à une montagne, de l'autre à une rivière ou à la mer; les lignes d'opérations suivent d'ordinaire les grandes routes, et les fronts d'attaque ou de défense sont presque toujours perpendiculaires à ces mêmes routes; car les grands chemins suivent, le plus souvent, une ligne à peu près parallèle aux grands fleuves d'un côté et aux chaînes de montagnes de l'autre,

servent, par ce moyen, toutes les villes importantes, chevauchent les petits affluens qui se rendent dans les grands fleuves, débouchent avec ceux-ci dans les grandes plaines et s'arrêtent au bord des mers. Ce n'est que de temps en temps et comme par exception qu'ils traversent un grand fleuve, franchissent les sommets d'une haute montagne, et presque toujours en remontant et côtoyant un ruisseau qui en descend, et en suivant la pente et le cours d'un des versans opposés.

Les chemins faits de main d'hommes sont la plus grande modification et la plus importante à la guerre, que la civilisation ait introduite dans la topographie naturelle.

Les circonstances qui font exception à ces observations générales sur la topographie naturelle, se trouvent dans l'extrême rapprochement de beaucoup de montagnes et, par conséquent, de beaucoup de cours d'eau; elles ont lieu pareillement dans leur éloignement excessif.

Dans le rapprochement des ruisseaux, des arêtes et des croupes de montagnes, on fait ce qu'on appelle spécialement la guerre de montagnes; on la fait principalement avec de l'infanterie.

Dans les circonstances contraires, c'est-à-dire dans l'éloignement des grandes inégalités du ter-

rain, on fait la guerre de plaine, où l'on a toujours employé plus de cavalerie et aujourd'hui une plus grande quantité d'artillerie que partout ailleurs.

L'excès de la première exception est le pic aride et inaccessible; celui de la seconde est le désert à perte de vue, d'autant plus privé d'eau et de végétation, qu'il s'éloigne plus des montagnes. Ces accidens sont rares sur la surface du globe, et ce sont proprement de ces exceptions qui confirment les règles.

Que si on nous reproche de donner trop d'importance et, pour ainsi dire, de solennité à la définition et à la discussion de circonstances et d'idées vulgaires et presque triviales, nous ferons remarquer simplement que c'est parce que ces idées et ces circonstances nous entourent et nous pressent de toutes parts, qu'on s'accoutume à les regarder sans réflexion, et que surtout on les observe trop rarement dans l'intention d'en déduire des principes fondamentaux et de procéder de la contemplation de la nature à l'organisation de l'art, lequel doit cependant aujourd'hui plus que jamais être mis en rapport et en harmonie avec la nature observée en grand.

La guerre doit changer de principes, comme son théâtre change d'aspect, par les déboise-

mens, les desséchemens les constructions, les destructions, etc. Autant il seroit déraisonnable de méconnoître des règles éternelles, qui seront à consulter tant qu'on habitera ce globe, et qu'on aura des hommes à conduire et à combattre, autant on s'abuseroit en suivant sans critique et sans examen les traditions et les règles qui, dans l'état ancien de cette même terre, ont été raisonnables et accommodées au temps et aux choses.

§ VIII.

État actuel de l'Art, sous le rapport moral et administratif.

On raconte que l'Homère de la moderne Italie, pour répondre à cette question d'un de ses amis : « *Qu'est-ce que le poëme épique?* » le conduisit un matin, au bord de l'Adriatique (1), sur le sommet d'une colline; et delà, lui montrant le ciel, la terre, la mer, les bois, les fleuves,

---

(1) *Sulla marina dove il Po discende*
Per aver pace con seguaci suoi,

Selon l'expression si simple et si magnifique du Dante, qui anime un grand tableau géographique : « Le Pô se jetant dans la mer pour échapper aux affluents qui le pour- » suivent. »

On sait que le Tasse a passé une partie de sa vie à Ferrare.

les montagnes, tout ce vaste théâtre du génie, des travaux, des triomphes, des misères de l'homme; les villes, les vaisseaux, les temples, les palais, les cabanes, le char du prince et la charrue du laboureur, la bergère conduisant son troupeau dans la prairie, le soldat veillant sur les hautes tours ou faisant voler la poussière des campagnes : « *Eh bien ! tout ce que tu vois*, lui dit-il, *c'est le poëme épique !* »

Telle et non moins vaste, non moins variée dans ses rapports, nous paroît la science de la guerre prise à ses sommités sublimes, d'où elle découvre et embrasse, en effet, tout ce que les hommes sont capables de savoir, de faire et de souffrir.

L'imagination s'effraie de la hauteur où elle est obligée de s'élever, pour mesurer l'étendue des fonctions, des devoirs, des obligations si diverses et si importantes, qu'impose à un chef de guerre la nature du poste unique où il est placé. On est tenté de crier à celui qui ambitionne un tel fardeau, comme ce père prévoyant et tendre au téméraire Phaëton : « Tremble, tes forces sont celles d'un mortel, et ce que tu entreprends est l'œuvre d'un Dieu (1). »

---

(1) *Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.*

Ovid.

Quelle différence entre le gouvernement d'un État et celui d'une armee!

Là, tout se meut dans un certain ordre que la nature et la société, les principes et les traditions, ont établi et consacré; l'esprit de famille tend au repos et à l'obéissance; l'ambition s'avance avec des formes lentes et couvertes; l'habitude de la soumission chez le plus grand nombre, le sentiment de l'intérêt et de l'espérance chez les plus habiles, la crainte ou les préjugés chez ceux qui sont moins éclairés; tout milite en faveur du prince et de ses conseils, s'ils sont doués seulement d'une prudence vulgaire. La terre est assidue à nourrir ses habitans; les soins personnels concourent au triomphe des mesures générales; les mœurs, les plaisirs, les passions actives et les affections paresseuses aident presque également une administration tant soit peu adroite; enfin, le temps, cet élément inépuisable de tous les succès, ce puissant lénitif de tous les maux, est l'auxiliaire constant d'un pouvoir définitif et constitué.

Ici, c'est une nation à conduire, toujours hérissée et irritée; tous ses membres sont dans la vigueur de l'âge, sans femmes, sans enfans, sans rien qui amolisse l'âpreté des courages; la subsistance est toujours pénible et incertaine; on éprouve sans cesse l'impossibilité, ou de rester

long-temps stationnaire, ou de se mouvoir sans obstacle; on sent continuellement la nécessité de craindre ou de faire trembler une nation qu'on a devant soi, semblable à celle que soi-même on conduit; la terre est stérile en secours et en ressources, prodigue en empêchemens et en difficultés; le danger ou le besoin abat ou exalte toutes les âmes; jamais les esprits ne sont dans leur assiette naturelle. Au milieu de ce trouble, on a tous les métiers, tous les arts, toutes les connoissances humaines, à interroger; pour gouverner tant de mouvemens, on n'exerce le plus souvent qu'un pouvoir précaire, dont il faut incessamment songer à rendre compte. Enfin, et par-dessus tout, le hasard, ce dieu terrible, quelque effort qu'on fasse pour l'enchaîner, agitant sans relâche ses dés sanglans au milieu de tant de chances et de soins, bouleverse tous les conseils, déconcerte toutes les prévoyances.

On pourroit dire, avec quelque justesse qu'une nation dans son mouvement habituel est comme une armée au repos, et une armée dans son allure ordinaire comme une nation en état de fièvre et remuée jusque dans ses entrailles.

Telle est aujourd'hui une armée, tel ce grand corps que Coligny appeloit le *monstre* (1); ce

---

(1) Voyez page 501 du tome premier.

monstre a encore grandi sans mesure depuis Coligny, il faut convenir qu'il s'est aussi *apprivoisé*. Les rapports de l'armée avec la cité, de la cité avec l'armée, sont plus heureusement réglés. Toutefois, pour que l'armée ne dévore pas le peuple, comme elle se dévore nécessairement elle-même, et pour qu'elle-même se consume le plus lentement possible, il importe de lui apprendre surtout à n'être ni troublée ni abattue par les revers, toujours passagers quand ils sont soutenus avec constance, science plus rare et plus difficile que celle de vaincre, la seule qui puisse mener à tout et, en attendant, tout conserver.

§ IX.

Conclusion.

Nous avons exposé les principaux faits; nous avons analysé les principales opinions dont se compose l'histoire de l'Art Militaire depuis son origine jusqu'au moment où nous écrivons; dans le cours de ces récits et de ces discussions nous avons présenté à plusieurs reprises des récapitulations partielles, qui nous dispensent d'un résumé général fait sous la même forme; mais, de ces exposés, de ces analyses, de ces résumés particuliers, doivent se recueillir plusieurs propositions générales, plusieurs maximes désormais

évidentes et démontrées : nous allons en énoncer quelques-unes ; chaque lecteur pourra en augmenter la série à son usage, et selon le degré d'intérêt qu'il portera dans la recherche de ce genre de vérités.

1°. L'enfance sauvage des peuples, sous le rapport de la guerre, a été le temps où, se levant tout entiers pour leurs querelles ou celles de leurs chefs, ils se précipitoient peuplade contre peuplade, multitude contre multitude : ces guerres finissoient par la destruction ou la servitude des vaincus ;

2°. Ces chances parurent si terribles aux peuples, à mesure qu'ils s'éclairèrent et se civilisèrent, que bientôt, d'un commun accord, un certain nombre d'hommes armés, exercés, disciplinés, fut établi pour soutenir la fortune et les vicissitudes de la guerre, tandis que le reste de la population, résigné d'avance à suivre les lois de la victoire, évitoit les dangers et les fatigues des combats, et continuoit ses travaux nourriciers : alors commença *l'art* de la guerre ;

3°. Dans l'état de civilisation avancée où l'esprit d'ordre et de classification domine, où la division du travail multiplie les produits et économise les mouvemens ; l'imperfection de l'état social, sous les rapports militaires, s'est manifestée de plusieurs façons, quand on a appelé trop de monde

à combattre, quand on n'en a point appelé assez, quand on a honoré démésurément les hommes de guerre, quand on les a avilis, quand on les a assujettis à une discipline flétrissante, quand on leur a laissé une licence dangereuse, enfin, quand on n'a pas bien réglé les rapports de l'armée avec la nation qui la met sur pied et avec les armées qu'elle est destinée à combattre;

4°. L'armée la mieux organisée et le peuple le mieux constitué pour la guerre, ont toujours été l'armée où l'on a compté le plus de citoyens, la cité où l'on a pu compter, au besoin, le plus de soldats; la bonne constitution de l'armée n'intéresse pas moins le maintien des libertés publiques que l'indépendance du pouvoir suprême;

5°. Toujours et partout, l'armée la plus sagement et la plus fortement organisée pour la guerre, a été aussi celle qui, en guerre et en paix, a occasioné le moins de charges au peuple qui l'avoit formée et qu'elle devoit défendre; ce qui prouve l'alliance éternelle, et protectrice des sociétés, qui existe entre l'*économie* et la *science*;

6°. Un des premiers soins de l'art bien entendu, a toujours été la conservation du soldat. L'homme fort qui se conserve, fait le service de deux êtres foibles, et laisse aux travaux de la société le producteur qui devroit venir le remplacer;

7°. L'histoire prouve également que plus l'art de la guerre s'est rafiné et a reçu le secours des autres arts, moins la guerre a été funeste à l'humanité et subversive des sociétés : seulement, les fléaux de la guerre ont été plus hâtés dans dans leurs développemens, mais par là même moins durables, et par conséquent moins destructifs (1);

8°. L'infanterie a été de tout temps la force des armées, et la force de l'infanterie a toujours eu pour base la bonne composition des hommes, et cette sage discipline qui les contient sans les dégrader;

9°. La cavalerie n'a pris le pas sur l'infanterie qu'aux époques où l'art a été en enfance

---

(1) Quel siècle autre que celui d'une civilisation très-avancée, d'une excellente composition d'armée, pouvoit présenter le spectacle d'une discipline comme celle de l'armée d'Espagne? Quel exemple y avoit-il eu d'un licenciement tel que celui de l'armée de la Loire, qui n'a donné lieu, sur toute la surface du royaume, à aucune violence, à aucune plainte? Charles le Sage n'avoit trouvé de remède, en pareil cas, que d'envoyer les bandes, les grandes compagnies dont on n'avoit plus besoin, de l'autre côté des Pyrénées; et, comme mesure transitoire, on leur avoit donné le pape à rançonner dans Avignon.

Henri IV crut ne pouvoir prévenir de semblables extrémités que par les lois rigoureuses du port d'arme et des capitaineries, et beaucoup de troubles eurent lieu malgré la haute sagesse de son administration.

ou en décadence : dans la guerre moderne, elle tient le milieu entre l'infanterie qui est le triomphe de l'intelligence et de la force humaine, et les armes où le matériel joue le plus grand rôle, telles que celles du génie, de l'artillerie, de la marine; opinion qui n'ôte rien au mérite des officiers habiles dans ces armes, la supériorité d'une intelligence exercée leur étant d'autant plus nécessaire, que cette intelligence doit s'appliquer à une plus grande somme de force brute, tandis que l'officier d'infanterie a sous sa main des instrumens qui vont d'eux-mêmes si cette infanterie est bonne.

10° L'histoire nous montre que la puissance et la durée des nations ne sont point dues à des accidens tels qu'une grande victoire inattendue, ou l'apparition d'un génie extraordinaire; que, dans le champ de la victoire, le fort et le prudent s'arrêtent quand le vainqueur ordinaire, en voulant épuiser le succès, s'ensevelit sous son triomphe; que la véritable force réside dans le sage emploi des hommes d'abord, et puis des autres moyens dont une nation peut toujours disposer : un peuple ne meurt pas comme un homme d'un coup de tonnerre; celui qui a eu le plus de modération dans la victoire et de constance dans les revers, s'élève et se maintient le plus haut; tels ont été les Romains, long-temps si

attentifs à leur composition et à leurs formations militaires (1).

11° L'homme, corps indivisible, n'a combattu isolé que dans la première enfance des sociétés : on a de bonne heure formé les amalgames pour combattre d'autres amalgames ; ces corps ont été d'autant plus parfaits qu'ils ont eu plus de ressemblance avec le corps humain ; or, celui-ci est d'autant plus fort que la nature a répandu cette force plus également dans tous les membres ; c'est cette analogie aperçue par tous les tacticiens habiles, qui a fait par tous les moyens, répartir le plus également possible la force dans l'armée et dans chacun des corps qui la composent; delà la défaveur ou plutôt l'absence des corps d'élite ou privilégiés, qu'on observe dans les sages organisations militaires ;

12° C'est pareillement la raison éclairée par l'expérience, qui a réglé non-seulement la composition, mais les dimensions et toutes les conditions de ce premier élément complexe d'une armée, qu'on a successivement appelé syntagme, phalange, manipule, cohorte, bataillon. Son front, sa profondeur, la direction des lignes sur lesquelles il est placé, rien de tout cela n'a été

(1) Voyez tome premier, page 202.

livré au hasard dans les bonnes constitutions d'armée : tout a été soumis au calcul.

13° Le plus grand inconvénient pour ces corps a toujours consisté dans un ordre qui rendoit difficile d'en prendre un autre : tel a été celui de la phalange ; le meilleur, au contraire, a toujours été celui qui se prêtoit, avec le plus de facilité, à tous les changemens et à tous les mouvemens : telle a été la légion.

14° Les corps ont dû toujours pouvoir s'éclairer sans s'affoiblir. De là, les troupes légères pour les armées, et pour chaque corps particulier des hommes combattant individuellement.

15° La meilleure constitution d'armée a toujours été celle où le soldat de toute arme voyoit de plus près l'exercice et les effets de toutes les armes.

16° La *division*, telle qu'elle a été au commencement de la guerre de la révolution, a été le résultat le plus parfait de toutes les expériences, de toutes les traditions, la meilleure école de toutes armes, le meilleur instrument de toute tactique et de toute stratégie ; les élémens de cette division pouvoient s'adapter à tous les terrains, faire tête à tous les adversaires. Si le terrain devenoit difficile et raboteux, elle dispersoit ses troupes légères et réduisoit sa masse ; si le théâtre s'aplanissoit, la masse rap-

peloit à elle ses accessoires ; le même mouvement de resserrement ou de dilatation avoit lieu suivant qu'on perdoit du monde ou qu'on se conservoit. Une forte défensive, une mobile offensive, s'organisoient successivement avec facilité et succès. De telles divisions sont le meilleur foyer de l'esprit militaire, et de ce qu'on appelle l'esprit de corps qui embrasse alors une grande sphère.

17° Les grands *corps* de cavalerie ont toujours attesté l'ignorance ou l'abus de l'art, ont péri promptement et compromis les armées.

18° La multitude des machines de guerre, l'excès de l'artillerie, ont toujours privé les armées de mobilité, ont ôté aux hommes le sentiment de leur force; et, si les machines et l'artillerie ont été absolument nécessaires à des succès momentanés, cette nécessité attestoit la foible ou vicieuse composition des armées.

19° Les Grecs nous ont appris la tactique proprement dite. Les grandes parties de l'art de la guerre nous ont été enseignées par les Romains ; les modernes marchent vers le perfectionnement de cette haute stratégie mêlée d'administration, aidée du secours de toutes les connoissances humaines, qui doit faire de l'art de la guerre un art nouveau, le premier des arts, et par lui changer encore une fois la face du monde.

Ce petit nombre de propositions, déduites des faits principaux, peut donner une idée suffisante de toutes celles qu'on peut recueillir encore d'une lecture attentive de cette histoire de l'art et des ouvrages qui lui ont servi d'élémens et de matériaux, et qui y sont indiqués.

Mais c'est ici que se voit clairement la différence qui existe entre l'histoire d'un peuple et celle d'un art, d'une science.

Dans l'une, l'intérêt principal c'est l'exposition des faits; dans l'autre, c'est la déduction des conséquences.

Ainsi, des propositions que nous venons de présenter, naissent immédiatement une foule de questions et de problèmes dont la solution ne sauroit raisonnablement avoir lieu sans chercher dans le passé des lois pour l'avenir. Afin d'expliquer utilement et brièvement notre pensée, nous allons indiquer quelques-unes de ces questions, quelques-uns de ces problèmes :

1° Par quelles règles et à quels signes peut-on reconnoître aujourd'hui les frontières naturelles d'un État, les points sur lesquels il importe, en tout temps, de constituer la défensive, les directions dans lesquelles on pourra, au besoin, organiser l'offensive?

2° Quelle est la proportion d'hommes que

peut lever une nation pour la guerre, à quelle distance peut-elle la faire, et combien de temps peut-elle la faire impunément, d'après les données de sa population, de sa richesse, de son territoire, de ses mœurs, de ses habitudes, de son commerce et de sa politique?

3° D'après les mêmes données, quelle est, pour la levée des hommes, le mode préférable? quelles conditions doivent être exigées du soldat, quelles doivent lui être imposées, quels établissemens sont nécessaires à l'instruction et à l'éducation du soldat, afin que cette instruction et cette éducation le mettent en état de porter, après son service écoulé, dans une profession quelconque, des moyens perfectionnés, capables de dédommager l'État, sa famille et lui-même, par un travail plus éclairé et plus productif, pendant le reste de sa carrière?

4° Quelle est la meilleure organisation de l'obéissance et du commandement, des rapports entre l'officier et le soldat, la meilleure proportion, la véritable démarcation entre ces deux classes de combattans?

5° Quelle garantie l'officier doit-il avoir de l'état auquel il s'est *voué*, de quels droits peut-il jouir sans que l'indépendance nuise à la discipline?

6° Par quels moyens devra le plus heureuse-

ment s'effectuer, pour les soldats, le mouvement continuel qui appelle le citoyen à l'armée, et qui rend le soldat à la cité; quand celui-ci rentre dans la société, quelles obligations peut-il convenir de lui imposer encore et pendant quel temps?

7° Combien d'hommes peut-on rassembler immédiatement pour manœuvrer et pour agir militairement, soit comme corps compact, soit comme combinaison de plusieurs corps et de plusieurs armes?

8° Quel est le caractère des bonnes manœuvres, quels rapports doit-on y observer avec le caractère des soldats qu'on y exerce?

9° Comment obtenir de la même troupe la mobilité et la solidité?

10° Quelle proportion doit exister entre les diverses armes, et comment l'établir? quelles lois doivent imposer, sur ce point, à l'armée, la nature du pays où elle se lève et l'esprit de ses habitans?

11° Quel est le but, l'emploi de chaque arme dans une armée et sur un territoire donné; quel doit être son emplacement habituel, sa direction éventuelle, son organisation, son caractère?

12° Quelles qualités demandent d'un chef de guerre l'époque et le pays où il vit, l'espèce

d'hommes qu'il mène au combat, l'ennemi qui lui est opposé, le terrain sur lequel il agit, les moyens dont il dispose?

On ne sauroit nier que toutes ces questions et un grand nombre d'autres qui s'y rapportent, ne soient étroitement liées aux propositions que nous avons précédemment énoncées. Celui qui résoudra ces intéressans problèmes d'une manière satisfaisante, aura mis heureusement à profit les avertissemens des siècles, déterminé ce qu'il faut faire ou éviter, reconnu les ports et les écueils signalés pendant une longue navigation. Ce sera en quelque sorte l'*Histoire de l'Avenir*, écrite dans l'intérêt et pour la règle du temps présent.

Quant à nous, et pour le moment, nous nous sommes bornés à fournir des données et des bases à cet utile travail, en traçant *le tableau du Passé.*

EXPLICATION

DES PLANCHES

Contenues dans le second Volume.

Planche Ire, placée entre les pages 118 *et* 119.

Plan de la bataille des Dunes.

N° 1. La ville de Dunkerque.

2. L'armée navale d'Angleterre.

3. Retranchemens élevés contre la ville de Dunkerque par les Français.

4. Troupes françaises laissées derrière ces retranchemens.

5. Retranchemens élevés par les Français contre les secours qui seroient venus du dehors en faveur de Dunkerque.

6. Ouvrages avancés de cette circonvallation.

7. Grand canal de Furnes.

8. Infanterie française commandée en partie par M. de Gadaigne chargé de l'attaque de la grande dune ou butte de sable, fortifiée par les Espagnols, devant le front de leur armée.

9. Cavalerie française de l'aile droite, opposée à celle du prince de Condé, commandée par M. de Créqui.

10. Cavalerie de l'aile gauche, commandée par Castelnau, pliée en colonne et courant le long de l'Es-

trand ou sable uni, laissé à découvert par le reflux de la mer.

11. Réserve de l'armée française.

12. Grande dune ou butte de sable devant le front des Espagnols et fortifiée par eux.

13. Ce chiffre, placé sur plusieurs points, désigne le terrain occupé par les dunes ou buttes de sable mouvant.

14. Ce chiffre, également placé en plusieurs endroits, désigne la plage appelée Estrand, découverte par le relais ou reflux de la mer, et formée d'un sable uni et qui n'enfonce pas, tant qu'il est humide.

15. Première ligne de l'armée espagnole.

16. Seconde ligne de cette armée et l'espace entre ces deux lignes, dans lequel pénétrera la cavalerie de Castelnau.

17. La réserve de l'armée espagnole.

18. La cavalerie espagnole, commandée par le prince de Condé, et placée dans les Watteringues ou prairies coupées par de petits canaux.

Planche II, placée entre les pages 130 *et* 131.

N° 1. La ville de Lisbonne, alors beaucoup moins étendue qu'aujourd'hui et entourée d'un rempart.

2. Le fleuve du Tage.

3. Le ruisseau d'Alcantara, coulant actuellement dans le faubourg de Lisbonne.

4. Un pont sur ce ruisseau, qui fut attaqué par l'infanterie espagnole et italienne.

5. Un moulin à l'embouchure de ce ruisseau dans le Tage, qui fut attaqué par les mêmes troupes.

6. Couvent et village de Belem, aujourd'hui dans le faubourg de Lisbonne, alors à deux lieues environ.

7. Infanterie espagnole.

8. Réserve de l'armée espagnole et rocher sur lequel s'étoit assis le duc d'Albe pour présider à la bataille.

9. Cavalerie détachée par le duc d'Albe, sous le commandement de don Fernand de Tolède, son fils, avec de l'infanterie, sous la conduite de don Sanche d'Avila, en potence sur la droite de l'armée portugaise.

10. Armée portugaise, commandée par don Antoine, prieur de Crato.

11. Flotte espagnole remontant le Tage à la faveur du flux de la mer et se trouvant à la hauteur de la gauche de l'armée portugaise.

12. Flotte portugaise remontant vers Lisbonne par la même cause et par l'effort de la flotte espagnole.

13. Flèche qui indique la direction habituelle du cours du Tage.

14. Flèche qui indique la direction de la marée montante, à la faveur de laquelle eut lieu la bataille d'Alcantara dans le plan du duc d'Albe.

Nous avons suivi principalement, pour les détails de cette journée, la relation de *don Juan de Silva, comte de Portalegre*, véritable auteur de l'*Histoire de la Réunion du Portugal à l'Espagne*, attribuée au *Conestaggio*. Juan de Silva avoit été envoyé comme ambassadeur d'Espagne auprès du roi don Sébastien, et

l'avoit accompagné en Afrique. Nous avons également recueilli sur les lieux plusieurs traditions partielles, dont nous avons fait usage, et n'ayant point trouvé de plan de cette bataille dans aucun auteur portugais ou espagnol, nous avons fait ce croquis d'après ce que nous avons vu par nous-mêmes et ce que nous avons conjecturé avec vraisemblance de l'état où les lieux pouvoient être lors de la bataille d'Alcantara.

Planche III, entre les pages 484 *et* 485.

Ce croquis du théâtre sur lequel ont eu lieu les deux affaires sous Bautzen : la première, à la faveur de laquelle s'effectua le passage de la Sprée par l'armée française, et celle du lendemain connue sous le nom de bataille de Wurtschen, a été tracé sur le terrain pendant la seconde bataille, à la simple vue; tel qu'il est, il donnera une idée des positions successives des deux armées, que le lecteur supposera se mouvant sur ce terrain. En supprimant, par la pensée, la Sprée et les montagnes, il restera en avant de Bautzen une position semblable à celle de l'armée de Pierre le Grand, retranchée dans la plaine de Pultawa, représentée, par l'armée alliée, sous le chiffre 9, et de celle de Charles XII, représentée par l'armée française, sous le chiffre 10.

Quant aux deux engagements de ces armées française et alliée sous Bautzen, en 1813, voici l'explication des

chiffres qui en désignent les principaux détails ou les principales localités.

N° 1. La ville de Bautzen.

2. La rivière de Sprée.

3. Les ponts sur cette rivière, qui existoient ou que l'armée française construisit pour son passage.

4. Une chaîne de montagnes attenantes à la Bohème.

5. Deux mamelons isolés a la droite de l'ennemi où il s'appuyoit et qui furent emportés par le maréchal Soult.

6, 7, 8. Routes de Hochkirch, Reichembach et Veissemberg; sur la gauche de cette dernière, on voit déboucher la colonne du maréchal Ney.

9. Les troupes alliées, d'abord couvrant Bautzen, sur la rive gauche de la Sprée, puis retranchées en arrière de Bautzen, à cheval sur les routes que nous venons de nommer, et couvertes de redoutes dans l'une et l'autre position. L'espace entre cette seconde ligne des alliés et la ville de Bautzen, et sur lequel sont placés les trois chiffres 6, 7 et 8, est le champ de bataille de Wurtschen.

10. Désigne l'armée française avant le passage de la Sprée; le lendemain, elle manœuvroit dans l'espace que nous venons de désigner, conformément à ce qui est rapporté dans le texte.

Planche IV, placée entre les pages 458 *et* 459.

Cette carte d'Espagne a été réduite, bien exprès, à quelques montagnes, à quelques rivières et à quel-

ques villes, placées sur ces rivières ou sur ces montagnes. Elle est destinée à faire saisir avec facilité notre système sur la guerre d'Espagne et sur la guerre actuelle en géneral.

Un triangle de couleur vert-clair porte une de ses pointes à l'ouest vers Soria, près de laquelle sont les ruines de Numance; une pointe à l'est, vers Terruel, ville assez considérable sur la frontière d'Arragon, une pointe au sud, vers Tolède. Ce triangle est la région des sources et le point culminant de la péninsule. Les sources du Duero, du Tage, de la Guadiana, du Xucar, du Guadalaviar, prennent leurs sources dans le terrain même qu'enferme ce triangle. Les sources du Guadalquivir, de la Segura au midi, et de l'Ebre, vers l'ouest, n'en sont pas fort éloignées. On voit comment les Romains, du point de Numance, dominoient toute l'Espagne, et pouvoient descendre, avec ses rivières, sur toutes ses côtes; on voit que le système de défense des habitans de ce territoire devoit consister à garder ces sources et ces embouchures, et à couper les armées envahissantes sur la ligne des fleuves, entre ces embouchures et ces sources. Par conséquent, le moyen de faire la conquête de ce même pays étoit de s'emparer, par des armées de terre, de la région des sources, et, par des flottes, de la région des embouchures. Après quoi, tous les terrains intermédiaires devoient être nécessairement conquis avec du temps et de la conduite. Les Romains ont fait d'abord, imparfaitement et sans suite, la partie de cette conquête qui va des sources aux embou-

chures. Leur peu de marine sur l'Océan ne leur a permis l'autre partie que fort tard.

Ferdinand et Isabelle ont marché de même des sources aux embouchures; les Carthaginois et les Maures, des embouchures aux sources.

La ligne rouge, qui part de Mequinenza, et qui aboutit à Carthagène, est celle que suivit Scipion dans l'expédition que nous avons racontée (1). La ligne de même couleur qui va, par mer, de l'embouchure de l'Ebre, près Tortose, au port de Carthagène, marque le chemin que fit la flotte de Lélius, combinée avec l'armée de Scipion.

La ligne bleue qui part d'un point à égale distance de Badajos et d'Esparragos, qui traverse la Guadiana, fait un coude vers le Tage, dans la direction de Santareme, et redescend sur Setuval, marque l'expédition et la marche de l'armée de terre du duc d'Albe, allant donner la bataille d'Alcantara (2). La ligne de la même couleur qui part du port Sainte-Marie, court sur l'Océan, double le cap Saint-Vincent, et arrive au port de Setuval, est le chemin de la flotte du même duc d'Albe; elle prit toutes les troupes de terre à Setuval, doubla, comme on le voit, les deux caps formés par l'embouchure du Tage, et débarqua l'armée dans le triangle de Lisbonne. Ce triangle irrégulier, ou, si l'on veut, ce trapèze colorié en vert-clair, marque

(1) Voyez IIe volume, page 133.

(2) Voyez page 125.

le terrain où doit se décider, en tout temps, la question de la conquête du Portugal. On y distingue les montagnes d'où sort la rivière d'Alenquer, qui tombent à l'ouest, à pic dans la mer ; et cette rivière d'Alenquer, qui coule dans un ravin profond jusqu'au Tage. Tout le reste de ce promontoire est entouré du Tage ou de la mer.

La ligne verte, qui part d'Almeida, traverse une chaîne de montagnes, et va s'arrêter à l'embouchure du Zezere dans le Tage, marque la courte expédition conduite par le comte d'Aranda en 1762, et où M. de Beauveau commandoit le contingent français. Le principal exploit fut la prise d'Almeida.

La ligne orange qui part de Bayonne, passe par Miranda, Valladolid, Santarem, et qui aboutit à Lisbonne, est la ligne suivie par le général Junot, en 1807, qui s'empara de Lisbonne et de presque tout le Portugal, et y resta dix mois, jusqu'à la bataille de Vimeiro et la capitulation de Cintra.

La ligne verte, qui prend à Miranda, qui passe par Aranda, par Aranjuez, près de Tolède, près de Ciudad-Réal, qui traverse le Guadalquivir à Cordoue et arrive devant Cadix, est la ligne de la dernière expédition si heureusement conduite et si promptement terminée par S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême. De Bayonne à Miranda, elle avoit suivi le même chemin que l'expédition du général Junot. Nous n'avons marqué que la marche d'une des colonnes de ces deux dernières expéditions, pour éviter toute confusion, et parce que l'identité des points de départ et d'ar-

rivée est le principal, et rend les différentes directions de la marche peu importantes pour nous.

Planche V, placée entre les pages 494 et 495.

Ce fragment de carte présente le triangle dans lequel nous avons été jetés, lors de la retraite de Dresde, après avoir été forcés de passer l'Elbe, et avoir été arrêtés dans les montagnes de la Bohême, vers Tœplitz. Ce triangle est formé, d'un côté, par les montagnes de Bohême ou celles qui s'y enchaînent, et au milieu ou au pied desquelles on distingue Kulm, Carlsbad, Tœplitz, etc.; il est formé, de l'autre côté, par l'Elbe, depuis Magdebourg jusqu'au-dessus de Dresde: à la pointe de cet angle, sont la forteresse de Kœnigstein et la ville de Pirna; le troisième côté du triangle est formé par la Saale, qui prend sa source dans la chaîne des montagnes dont nous venons de faire mention, et qui se rend dans l'Elbe.

Derrière l'Elbe et derrière les montagnes sont les forces alliées, qui, d'un côté, nous ont fait passer l'Elbe, et, de l'autre, ont arrêté Vandamme au passage des montagnes. Entre l'Elbe et les montagnes, la Mulde, l'Elster et la Saale, on voit les troupes de Napoléon, dans leur retraite de l'automne de 1813. Au printemps de la même année, elles s'étoient avancées avec honneur sur le même terrain. Une croix rouge et jaune marque l'endroit de la bataille de Lutzen. Une ligne jaune, qui part de Dresde et qui s'arrête à la hauteur de cette croix, figure la marche de l'armée

alliée, s'avançant pour nous arrêter au passage de la Saale. Une ligne rouge, qui part d'Erfurt, et qui s'arrête à la même hauteur, marque la ligne que suivoit l'armée française allant arrêter l'armée alliée au passage de l'Elster. C'est quand elles s'aperçurent de leur marche respective et sur le flanc l'une de l'autre' qu'elles firent halte et à droite, pour combattre à Luzen.

Dans la retraite de 1813, si les alliés avoient mis plus d'ensemble et de rapidité dans leurs marches combinées, en longeant l'Elbe et les montagnes du côté où cette carte les montre placés, ils nous auroient devancés sur la Saale, et alors cette rivière seroit devenue pour les Français *la Berezina de l'Allemagne*, selon les prédictions des lettres interceptées, dont les auteurs voyoient encore mieux que les chefs des alliés, ce que ceux-ci avoient à faire.

Les alliés avoient la liberté du passage de l'Elbe à *Dessau* à l'embouchure de la Mulde.

EXPLICATION SOMMAIRE,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

De quelques mots techniques essentiels ou peu usités, employés dans le cours de cette Histoire (1).

A.

Accenses, additi. — Soldats légers, escarmoucheurs de la légion; les premiers au commencement, les seconds dans les derniers temps de la milice ro-

(1) Nous nous serions dispensés avec plaisir de donner ce Vocabulaire, nécessairement très-incomplet sous peine d'être trop volumineux, si les encyclopédies étoient plus complètes et plus exactes, si quelqu'un avoit fondu ensemble les Vocabulaires d'Urbicius et de Modestus pour la phalange et pour la légion, et y avoit ajouté les termes employés par le père Daniel, les écrivains de la tactique moderne et des premiers temps de la restauration de l'art, si enfin l'ouvrage du général Bardin avoit paru *. Nous avions pareillement dressé une notice alphabétique de tous les écrivains militaires cités dans cette histoire. Nous l'avons supprimée, par la répugnance que nous éprouvons à grossir les volumes, et parce que nos articles auroient forcément répété une partie de ce qu'on trouve dans les diverses Biographies. Nous remarquerons cependant ici que tous les noms, même connus, ne s'y trouvent pas. Trois noms modernes entre autres, très-dignes de mention, manquent à la plus complète sans comparaison de toutes les Biographies, la Biographie universelle de MM. Michaud, ce sont ceux de M. de Menil Durand, du chevalier de Keralio et du baron

* Voyez Chapitre preliminaire du 1er volume, page XXXIX.

maine. Dans ces derniers temps les *additi* gardoient les machines attachées aux légions.

AGEMA. — Garde du prince dans les armées macédoniennes, composée de peltastes.

ANSPESSADE ou LANCE PEZZADE. — Originairement cavalier démonté, mis en subsistance dans l'infanterie, en lui conservant le surplus de paie de la cavalerie. — Par usage, le soldat vétéran, appointé comme tel.

---

de Bohan; comme cette Biographie une fois achevée aura sans doute un supplément général, nous indiquons aux auteurs les noms de ces officiers sur lesquels nous les invitons à se procurer des renseignemens. Le premier étoit Normand, officier du génie, aimé et estimé du maréchal de Broglie; il a pris grande part à la querelle de l'ordre profond et de l'ordre mince; le second étoit un excellent officier d'infanterie, né en Bretagne, mort commandant en second de l'École royale militaire, où nous avons été sous ses ordres; il a écrit d'excellentes pages dans l'Encyclopédie méthodique et un ouvrage à part sur la Tactique élémentaire de l'infanterie. Le baron de Bohan étoit de la Bresse; son ouvrage, en deux volumes, intitulé *Examen critique du Militaire français*, imprimé sans nom d'auteur, traite la partie de l'équitation militaire mieux qu'aucun autre; il étoit aide-major-général de la gendarmerie de Lunéville, où nous l'avons personnellement connu. — Sauf erreur, tous les autres auteurs dont nous parlons, excepté les vivans, ont jusqu'ici, dans cette Biographie, des articles plus ou moins complets. Si nos opinions ne sont pas toujours d'accord avec ces articles, les uns et les autres restent soumis au jugement comparatif, et aux notions personnelles des lecteurs. Les faits du moins y sont en grande partie.

Archer. — Soldat léger, qui se bat avec l'arc et les flèches, à pied ou à cheval.

Argiraspistes. — Soldats de la garde macédonienne, peltastes, dont le bouclier étoit orné d'argent.

B.

Baliste, grande Baliste, petite Baliste ou Manubaliste. — La grande baliste, qui s'appeloit aussi catapulte, onagre, lançoit des projectiles de tout genre en parabole; elle servoit aux siéges; et, dans la décadence de la milice, on la traîna à la suite des légions. — La petite baliste ou manubaliste, qui s'appeloit aussi scorpion, qui s'est appelée grande arbalête, fut de meilleure heure attachée aux légions.

Bande. — Troupe mercenaire, du commencement de la tactique moderne, d'environ deux cents hommes, sur huit rangs.

Basilic. — Nom qu'on a donné à des pièces d'artillerie de médiocre calibre.

Bélier. — Énorme poutre ferrée et armée, qui, balancée sur un câble, frappoit les murailles; on couvroit cette machine d'un mantelet. *V*. Mantelet.

Bombarde. — Mortier essayé dans les premiers procédé des l'artillerie moderne. Gros canon très-court.

Brassards. — Armure des bras, quand elle n'étoit pas en maille, mais en plastrons.

Broquel. — Chaperon d'armes des fantassins espagnols, dans les guerres d'Italie et de Flandre. *V*. Chaperon.

C.

Cabasset. — Casque léger. *V.* Morion, Salade.

Catapulte. — *V.* Onagre, ou grande Baliste.

Cataphracte. — Homme et cheval, bardés de fer.

Centurion, ou Taxiarque. — Dans la phalange, celui qui commandoit cent vingt-huit hommes. — Dans la légion, le centurion commandoit un manipule, à peu près du même nombre.

Chalcaspistes. — Soldats de la garde macédonienne, dont le bouclier ou pelta portoit une lame d'argent ou d'un autre métal brillant.

Chaperon. —Capeline, cape de mailles.—Armure de tête, de cou et d'épaules, en mailles de fer.

Chiliarchie. — Chiliarque. — Troupe grecque, de mille vingt-quatre hommes.—Commandant de cette troupe.

Colletin. — *V.* Gorgerin.

Condottiere. — Chef de bande italien. — *V.* Bande, Enseigne.

Corcelet. — Armure formée de deux demi-cuirasses. C'est notre cuirasse d'aujourd'hui.

Coustillier. — Le servant d'armes, portant la dague ou couteau et marchant à pied, qui conduisoit en main le cheval de bagage de la lance fournie.

Cuirasse. — La plupart du temps, elle étoit faite, chez les Grecs, d'un tissu de lames coupées en écailles ou d'un fil de fer, dont les petits anneaux enlacés formoient une maille; les Romains n'en portoient guère. *V.* Corcelet.

D.

Dague. — Épée courte et large, grand poignard, arme des gens à pied qui suivoient les hommes d'armes.

Décurie. — File de dix hommes, quelquefois plus, quelquefois moins. Décurion, le sous-officier qui commande la décurie : c'est le lochos ou file de l'infanterie légère des Grecs; elle est alors de huit hommes. *V.* Lochos.

Dilochie. — Réunion de deux lochos ou files accolés. — Dilochite, celui qui commande la dilochie.

Dimoerie. — La moitié du lochos ou deux énomoties; dimérite, celui qui commande cette troupe, ordinairement de huit hommes.

Diphalangarchie. — Réunion de deux petites phalanges : la diphalangarchie est la moitié de la tétraphalangarchie.

E.

Échiquier ou Quinconce. — Manière de désigner l'arrangement des manipules ou cohortes de la légion romaine en ordre tant plein que vide, où le vide d'un rang répondoit au plein de l'autre.

Enfans perdus. — Dans les premières milices modernes, signifioient des éclaireurs, des escarmoucheurs; répondoient aux vélites des Romains, aux psylites des Grecs, à nos tirailleurs.

Énomotie. — Énomotarque. — Partie de la file ou lochos, le plus souvent de quatre hommes. — Celui de ces quatre hommes qui commandoit les trois autres.

Enseigne. — Grande compagnie mercenaire de la fin du moyen âge. *V.* Bande.

Épagogue. — Mouvement par le front ou partie du front de la phalange, par opposition à paragogue. *V.* ce mot.

Éphiporchie. — Troupe de cavalerie grecque, de mille vingt-quatre maîtres.

Épitagme. — La réunion des huit mille cent quatre-vingt-douze soldats légers, maximum de cette arme dans la grande phalange. Le même mot signifie la totalité de la cavalerie attachée à la phalange, montant à quatre mille quatre-vingt-seize hommes.

Épistate. — Nom du soldat de la phalange, en tant qu'il est considéré comme placé derrière un autre; celui-ci est protostate. *V.* ce mot.

Épitarchie. — Cent vingt-huit cavaliers grecs.

Épixénagie. — Troupe d'infanterie légère grecque de deux mille quarante-huit hommes.

Escopete. — Sorte de fusil, approchant du tremblon, qu'on portoit en bandouiière.

Espadon. — Épée ou sabre fort large, et dont on ne se servoit qu'avec les deux mains.

Esponton. — Hallebarde ou demi-pique que portoit l'officier, dans les commencemens des milices modernes.

Evocats. — Soldats vétérans rappelés sous les armes milice romaine.

F.

Fauconneau. — Petit Canon.

File. — Nombre d'hommes l'un derrière l'autre : c'est l'opposé de rang, qui est un nombre d'hommes à côté l'un de l'autre.

Fourchette. — Fourche de fer à deux pointes, qu'on plantoit en terre par le manche, et sur laquelle on plaçoit l'arquebuse, la petite couleuvrine, le gros mousquet, pour pouvoir ajuster.

Frondeurs. — Qui combattoient avec la fronde, par conséquent hors des rangs.

G.

Galerie. — Pour communiquer dans les siéges, les assiégeans, parmi les anciens, formoient des clayonnages, qui alloient d'un mantelet à l'autre (*v.* Mantelet), d'une tour bélière (*v.* ce mot) à l'autre : cela s'appeloit vigne ou galerie. Dans l'art moderne, on communique d'une tranchée à l'autre, d'un boyau à l'autre, d'une mine à l'autre, par des voies souterraines, qui s'appellent galeries.

Gambesson. — Cotte de mailles rembourrée, armure spéciale du chevalier.

Gantelet. — Gant d'armes propre à défendre la main et l'avant-bras.

Garde-Cœur. — Plastron de métal, que le légionnaire plaçoit sur son cœur.

Garde-Reins. — Pièce de l'armure, faisant par derrière l'effet des tassettes par devant. *V.* Tassettes.

Gonfanon. — Bannière : c'étoit proprement celle du

contingent des monastères; mais ensuite ce mot s'appliqua à toutes les enseignes.

Gorgerin. — Pièce de l'armure, qui joignoit le casque à la cuirasse.

Goujat. — Valet de soldat.

H.

Hallebarde. — Pique, dont le fer est supporté par un autre fer, le plus souvent en forme de croissant.

Hallecret. — Armure faite de petites lames de fer en forme d'écailles.

Hampe. — Le fer de la pique, du javelot.

Hastaire. — Le soldat légionnaire de première ligne, armé de l'hasta ou pieu; il avoit été d'abord soldat léger.

Haubert. — Armure supérieure des chevaliers en cuirasse ou cotte de mailles.

Héaulme. — Casque du chevalier.

Hécatontarchie. — Hécatontarque. — Troupe d'armés à la légère, Grecs, de cent vingt-huit combattans. — Commandant de cette troupe. Cette troupe a les mêmes officiers que le syntagme des oplites.

Hélépole. — *V.* Tour roulante.

Héraut d'Armes. — Portoient les ordres des généraux et répétoient les commandemens, alloient en parlementaires, étoient des personnes sacrées dans les armées grecques.

Hérisson. — On exprimoit par ce mot le bataillon hérissé ou fraisé de piques, au commencement de l'art moderne.

Hocqueton. — Armure défensive des Sarrasins, juste-au-corps rembourré de coton et piqué.

I.

Ile. — Soixante-quatre hommes de cavalerie grecque, rangés en carré, carré long ou losange. — Ilarque, le commandant de l'île. Iléon, Thessalien, a donné son nom à la forme en rhomb ou losange, dont il fut l'inventeur; il est passé aux autres formations du même nombre de cavaliers.

J.

Jacques de Mailles. — Espèce de surtout en mailles de fer, armure des temps de la chevalerie. *V.* aussi Juste-au-Corps.

Jambières. — Armure d'une jambe ou de toutes deux, pour les soldats de rang grecs et romains; elles consistoient en lames d'airain, qu'une ligature attachoit sur le coude-pied.

Javelot. — Épieu de bois, léger, ferré quelquefois aux deux bouts, propre à être lancé contre l'ennemi.

Jumelle. — On a appelé jumelles deux colonnes d'égale force, marchant sur la même ligne en front et parallèlement en profondeur.

Juste-au-Corps. — Appelé aussi jacques de mailles; armure qui prenoit la forme du corps. Elle étoit faite d'une quantité de toiles battues et jointes, appliquées sur un cuir de cerf, et passoit pour garantir l'homme mieux qu'aucune autre armure.

K.

. . . .

L.

Lance fournie. — L'ensemble des hommes que le chevalier lancier menoit avec lui. *V.* Écuyer, Coustillier, Varlet, Vassalet, etc.

Lance-Gaye. — Espèce de pilum ferré aux deux bouts, que le cavalier lançoit; milice moderne. *V.* Zagaye.

Lansquenet. — Fantassin allemand.

Légion. — Le grand élément de l'armée romaine, contenant infanterie forte et légère et cavalerie.

Lochagos. — Le commandant du Lochos, qui marche en tête.

Lochos. — La file dans la troupe grecque; elle est de seize oplites, au maximum, dans les phalanges macédoniennes.

M.

Manipule.—Premier élément de la légion, troupe de cent vingt hommes, plus ou moins; selon les temps et l'ordre des combattans.

Manubaliste. — Petite baliste ou grande arbalête, lançant ses traits horizontalement.

Mantelet. — Machine de siége des anciens, pour que les soldats fissent les approches à l'abri.

Masse d'Armes ou Massue. — Une boule de fer au bout d'un manche de fer; la boule hérissée de pointes de diamans, aussi en fer. — Arme du moyen âge.

Mérarchie. — Troupe qui forme la moitié de la phalange simple.

Montre. — Vouloit dire revue, dans les premières milices modernes.

Mora. — Troupe de la phalange lacédémonienne à peu près égale en nombre à la mérarchie de la phalange macédonnienne.

Morion. — Petit casque de l'infanterie, dans les premières milices modernes.

Motion. — Puysegur appelle motions militaires ce que nous appelons marches et manœuvres.

N.

. . . .

O.

Onagre. — *V.* Grande Baliste.

Oplite. — Soldat grec, pesamment armé, ayant casque, bottines, cuirasse.

Ouragos. — Dernier homme du lochos, serrefile.

P.

Parme. — Petit bouclier romain, de forme ronde; armure des soldats légers et des officiers.

Pavois. — Grand bouclier d'infanterie. *V.* Targe; (milice moderne).

Palanque. — Camp retranché des Turcs sous des villes ou forteresses.

Paragogue. — Marche et manœuvre de la phalange par le flanc.

Parastate. — Nom du soldat grec, en tant qu'il est à côté d'un autre.

Passevolant. — Soldat supposé, qu'on montroit à la revue et qu'on renvoyoit ensuite.

Pelta, Peltaste. — Petit bouclier grec, généralement rond; il servoit à pied et à cheval. Soldat qui se servoit de ce bouclier.

PENTACONTARCHIE. — Troupe de soixante-quatre hommes dans l'infanterie de la phalange.

PENTACOSIARCHIE. — Troupe de la phalange, composée dė deux syntagmes. *V*. Syntagmes.

PENTECOSTYS ou PENTECÒSTIE. — Subdivision de la phalange lacédémonienne, qui répondoit à la taxiarchie de la phalange macédonienne.

PENNON. — Bannière du chevalier, qui portoit ses armoiries.

PETRINAL ou ESPINGOLE. — Arme intermédiaire entre le mousquet et le pistolet.

PERTUISANNE. — PERTUISANNIER. — Forme de pique ou hallebarde, sorte de piquier. *V*. Pique, Hallebarde.

PHALANGE.—PHALANGARQUE PHALANGITE.—La petite phalange ou phalange simple, troupe grecque, de quatre mille quatre-vingt-seize hommes.—Commandant de cette phalange.—Soldat de la phalange. *V*. Diphalangarchie, Tétraphalangarchie, Oplite.

PILUM. — Épieu ferré, que lançoit le soldat romain.

PIQUE. — PIQUIER. — Perche au bout de laquelle est une hampe de fer. *V*. Hampe; soldat qui se sert de cette arme.

POLÉMARQUE. — Préposé en chef aux détails de la milice grecque.

PRIMIPILE. — Le premier centurion de la cohorte; primipile de la légion, le premier centurion de la légion; c'étoit un officier d'une grande importance.

PRINCE. — Soldat romain en première ligne, à l'ori-

gine de la milice, ensuite très-long-temps en seconde ligne; c'étoit la force de la légion.

PROTOSTATE. — Nom du soldat grec, en tant qu'il est devant un autre.

PSYLAGIE. — Réunion de psylites ou soldats légers au nombre de 256.

Q.

. . . .

R.

RÉDUIT. — Partie intérieure de la fortification, où l'on se retiroit.

RETRAIT ou RETRAITE. — Dernier ouvrage de fortification, où l'on se défendoit, quand tout le reste étoit pris, pour tâcher de capituler.

REYTRE. — Cavalier allemand.

RHOMB. — Lozange, figure d'une formation de la cavalerie grecque.

RONDACHE. — Petit bouclier pour l'infanterie, à la fin du moyen âge.

RONDELLE. — Petit bouclier pour la cavalerie légère du même temps.

RORAIRES. — Jeunes soldats. *V.* Tirons.

ROUSSIN. — Cheval entier, dont une partie de la chevalerie du moyen âge se servoit; particulièrement les combattans du second ordre ou suivans d'armes. La cavalerie s'en est ensuite servie en escadrons.

ROUTE, ou BANDE, ou ENSEIGNE. *V.* ces mots.

S.

Salade. — Petit casque de la cavalerie, au sortir du moyen âge.

Sarisse. — Grande pique des Grecs, de quatorze jusqu'à dix-huit pieds.

Saye, Sayon. — Pièce de l'habillement des chevaliers et de leurs suivans, qui avoit quelque rapport avec nos capotes et le paludamentum des Romains.

Scirites. — Cavaliers auxiliaires qui formoient la garde des Rois de Lacédémone.

Scorpion. — *V.* Manubaliste.

Sergent de Bataille. — Quand on commença à réunir les bandes ou enseignes en bataillon, on eut un officier chargé de cette formation et de faire observer les rangs; ce fut le sergent de bataille.

Stratège, Stratégie. — Chef de guerre; métier, science d'un chef de guerre.

Stradiot ou **Estradiot.** — Batteur d'Estrade, cavalier vénitien, léger.

Styphe. — Troupe de l'infanterie légère grecque, de quatre systrèmes environ 4000 hommes.

Subitaires. — Soldats levés extraordinairement et à la hâte par les Romains, pour un besoin pressant, au commencement de la république.

Synaspisme. — Voûte de boucliers, formée par les soldats grecs; elle s'appeloit tortue dans la légion.

Syntaome, Syntagmatarque. — Troupe de la phalange grecque, de deux cent cinquante-six combattans; commandant de cette troupe.

Systase. — Trente-deux hommes de l'infanterie lé-

gère, attachée à la phalange; ils forment quatre files ou décuries.

Systremme, Systremmatarque. — Troupe de l'infanterie légère grecque, de mille vingt-quatre combattans; commandant de cette troupe.

T.

Tarentin, Tarentinarchie. — Cavalier léger grec, troupe de ces cavaliers au nombre de 256.

Targes. — Terme du moyen âge, pour exprimer les grands boucliers des anciens. *V.* Pavois.

Tassettes. — Pièce de l'armure des chevaliers, qui joignoit le bas de la cuirasse aux cuissards.

Taxiarque, Taxiarchie. — Commandant d'une troupe de cent vingt-huit hommes de la phalange, troupe de cent vingt-huit hommes.

Telos. — Troupe de la cavalerie grecque, de deux mille quarante-huit maîtres.

Tête de Porc. — Formation de troupes en colonne, dont les dernières ont successivement un front toujours plus étendu que les premières, ce qui imite la forme du grouin du porc.

Tétraphalangarchie. — Phalange quadruple ou grande phalange, réunion de quatre phalanges. La tétraphalangarchie a eu jusqu'à seize mille trois cent quatre-vingt-quatre combattans oplites.

Tétrarque, Tétrarchie. — Commandant d'une troupe de soixante-quatre hommes, troupe de soixante-quatre hommes dans la phalange.

Tortue. — Machine de siége, sous laquelle on avan-

çoit. On formoit aussi une tortue avec des boucliers. *V*. Synaspisme.

Tour Belière. — La machine de l'ancienne balistique de siége, où étoit contenu le bélier et la mécanique qui le faisoit mouvoir.

Tour roulante. — Machine de la grande balistique ancienne, pour faire à couvert les approches d'un siége.

Triaire. — Soldat d'élite, placé au troisième rang ou ordre de la légion.

Tribun militaire. — Officier qui commandoit les subdivisions de la légion, sous le consul ou le légat ou lieutenant du consul, et, en leur absence, la légion.

Turme. — Troupe de cavalerie romaine, de trente-deux maîtres.

U.

. . . .

V.

Varlet, Vaslet, Vassalet. — L'un des servans d'armes du chevalier lancier; le véritable écuyer, selon l'acception actuelle; celui qui lui présentoit son cheval de bataille.

Vélites. — D'abord soldats légers, et le plus souvent combattant isolément hors des rangs de la légion, en escarmoucheurs; se retirant, au besoin, entre les rangs des triaires.

VEXILLE, VEXILLAIRE. — Enseigne romaine autre que l'aigle. Celui qui la portoit

VIGNES. — *V.* Galeries.

VOLONES. — Ce fut le nom qu'on donna aux esclaves que la république acheta aux particuliers, après la bataille de Cannes, à qui elle donna la liberté, et qu'elle admit ensuite dans les rangs des soldats, pour n'être pas obligée de racheter ceux qui s'étoient rendus prisonniers des Carthaginois.

X.

XÉNAGIE. — Synonyme de syntagme dans la grande phalange; troupe de cinq cent douze combattans, dans l'infanterie légère, attachée à la phalange.

Y.

. . . .

Z.

ZAGAYE. — Arme de jet des Maures à cheval. *V.* Lance gaye.



ÉCLAIRCISSEMENS

ET

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

Page 46, ligne 21. — Les Polonais devraient les dépasser de beaucoup, à cause de leur facilité à former de la bonne cavalerie, et de leur difficulté au contraire à se créer une bonne infanterie.

On demandera pourquoi la Pologne ne pouvoit alors fournir une bonne infantèrie.

Bacon (car les hommes de génie sont de tous les métiers), se charge, en parlant de l'Angleterre, de répondre à cette question. Voici ce qu'il dit dans son *Histoire de Henri VII*, au sujet des lois sages portées sous ce prince pour multiplier les petites *tenures* :

« Dans tout État où les paysans sont esclaves, n'ont aucune propriété, ou seulement possèdent un toit pour se mettre à l'abri, mais nulle terre en propre pour les nourrir, comme dans la plupart des États de l'Europe, on peut avoir une belle cavalerie, formée des nobles et des grands propriétaires; mais l'on n'a qu'une mauvaise infanterie : aussi, ces nations ont *beaucoup de peuples, et peu de soldats ;* et les princes ont recours à des mercenaires pour combattre à pied; au contraire, au moyen des lois de Henri VII, nous avons une foule de petits propriétaires qui nous forment une

excellente infanterie. Ce sage roi sema les dents du Dragon, qui se sont levées en soldats tout armés pour la défense de l'Angleterre au-dedans, et sa gloire au-dehors. »

Il est vrai que tous les historiens, et principalement Machiavel, remarquent l'effet de ces institutions, c'est-à-dire la beauté et la force des troupes anglaises de cette époque : mais Bacon seul a développé les causes de cet état prospère de l'armée; il les a vues dans l'organisation de l'État.

Il n'est pas moins remarquable que l'Angleterre et sa législation semblent marcher, en ce moment, en sens inverse de ce qui a produit autrefois ce genre de force et de prospérité.

Ce passage de Bacon, qui se trouve au commencement de son *Histoire de Henri VII*, et qui est beaucoup plus étendu, mérite d'être lu et médité avec attention. Le souverain qui s'en pénètrera saura comment poser les fondemens d'une grande force militaire.

Page 51, lig. 13. — Il établit beaucoup de choses nouvelles pour l'attaque et la défense des places.

Quand Maurice de Nassau porta des secours à l'île de Bommel, la garnison qu'il y jeta étant trop forte pour la place, il la logea au-dehors, la couvrit d'un retranchement flanqué de redoutes, et défendu par un large fossé : ce fut l'idée et le premier modèle de tous les ouvrages extérieurs que l'on fit ensuite d'une ma-

nière permanente, en les combinant avec les ouvrages du corps de la place. Les palanques des Turcs, ou camps retranchés sous les places, ont, long-temps après, reproduit encore cette enfance de l'art défensif.

Dans l'attaque, il paroît que Maurice fit le premier, sous terre, pour la communication des travaux, ces galeries que les anciens établissoient sur le terrain, pour faire communiquer leurs machines d'approches et les différentes parties de leurs attaques.

Page 71, lig. 6. — Charles Gustave voulut conquérir.

C'est de ce conquérant éphémère que parle Bossuet dans ce fameux passage de son *Oraison funèbre de la Palatine*.

« Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, prêt à la dévorer..... Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés?.... Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur...... Dieu en avoit décidé autrement : la Pologne étoit nécessaire à son Église; sa main puissante ramena en arrière le vainqueur, tout frémissant qu'il étoit, etc. » Il seroit puéril de rappeler ce morceau, pour faire remarquer que Montécuculli explique, par les fautes de Charles Gustave, ce que l'orateur sacré attribue à des causes surhumaines; ce qu'il faut voir ici, c'est que l'*Eglise de Dieu*, dans le langage de Bossuet, c'est la

chrétienté, c'est la civilisation européennes, et qu'il proclame que *la Pologne leur est nécessaire.* Le siècle suivant a mal profité de ces hautes leçons ; il n'y a plus de Pologne, et, si on ne prend de nouveaux systèmes militaires, bientôt il n'y aura plus d'Europe. Imperceptibles ouvriers, nous aurons du moins fait nôtre tâche en conscience.

Page 100, lig. 18. — Turenne semble se plaire à faire remarquer toutes ses fautes.

On ne sauroit trop revenir sur ce trait singulier de son caractère. Turenne disoit de Réthel et de Mariendal : « J'y fus battu par ma faute » ; et, entrant sans répugnance dans des détails : « Si je voulois, écrit-il, me faire justice un peu sévèrement, je dirois que l'affaire de Mariendal est arrivée pour m'être laissé aller mal à propos à l'importunité des Allemands, qui demandoient des quartiers ; et que celle de Réthel est venue pour m'être trop fié à la lettre du gouverneur, qui promettoit de tenir quatre jours, la veille même qu'il se rendit. Je fus, dans ces occasions, trop crédule et trop facile ; mais *quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps.* » Ainsi cette admirable franchise étoit encore de la profondeur d'observation.

Page 199, à la note.

Mad. de Sévigné, qui juge avec une si singulière sagacité, en racontant qu'elle a assisté à la lecture d'une relation écrite de l'armée par Feuquières, en-

core officier inférieur : On voit, dit-elle, qu'il y a un *coin Arnauld* dans la tête de ce jeune homme; en effet, les écrits du docteur Arnauld ont, aux sujets près, un caractère de ressemblance frappante avec ceux de Feuquières. L'argumentation scholastique domine dans les ouvrages militaires de celui-ci, comme dans les œuvres théologiques de son oncle. Elle étonne quelquefois, satisfait rarement, et finit d'ordinaire par fatiguer. Le raisonnement n'est pas toujours la raison : celle-ci se place volontiers entre l'instinct et le raisonnement, pour ôter à l'un ce qu'il a de trop vague, à l'autre ce qu'il a de trop subtil.

Page 213, à la fin de la note. — Ce système étoit le contraire du sien.

Frédéric étoit trop éclairé pour ne pas sentir le mérite fondamental du système de Folard avec une bonne composition de troupes ; il avoit ses raisons pour préférer avec les siennes le système du feu. Il se taisoit donc sur les colonnes, et laissoit les lecteurs confondre l'ordre profond avec les erreurs dont ses partisans exclusifs et souvent aveugles avoient pu l'envelopper.

Nous disons, à la page 222 de notre texte, sur la foi de plusieurs écrivains, que Folard avoit reçu ordre de ne point écrire; depuis que ce texte est imprimé, la famille de notre illustre chevalier a bien voulu nous communiquer le manuscrit d'un traité de la Colonne, qu'il adresse au roi Charles XII, et qu'il avoit

été lui porter lui-même, la date est de *Ronden*, *du* 10 *décembre* 1715. Voici comment il s'exprime :

« J'avois fait cet ouvrage pour Mgr le Dauphin, duc de Bourgogne, à qui j'avois l'honneur d'expliquer mes écrits. J'avois eu ordre de la Cour de ne les point communiquer ; mais les affaires ayant changé de face, je me crois dispensé du secret. La mort de ce vertueux prince et celle du feu roi me procurent le bonheur de les offrir à Votre Majesté. »

On ne voit point dans ce langage le ressentiment d'une injustice et d'une persécution ; il paroît que ce n'étoit même qu'une précaution honorable dont on le dédommageoit. Il est consolant d'apprendre que l'autorité n'a point ajouté au tort de négliger un homme comme Folard, celui de le persécuter. Nous avons appris aussi que le roi de Prusse Frédéric avoit voulu, comme Charles XII, voir Folard et l'entretenir. Frédéric avoit eu même l'attention et, si on peut ainsi s'exprimer, la coquetterie de faire arranger à Folard un appartement parfaitement semblable à celui qu'il occupoit à Paris, galanterie renouvelée par Poniatowsky, devenu roi de Pologne, à l'égard de madame Geoffrin ; mais Folard, se trouvant trop vieux ou par d'autres raisons, remercia avec sensibilité le roi de Prusse, et ne se rendit point à son invitation, comme à celle de Charles XII. Quand celui-ci fut tué, Folard étoit avec lui devant Friderichsalh.

Sa dernière campagne, dans les troupes françaises, fut sous M. de Bervik ; sa première, au commence-

ment de la guerre de 1688, qu'il fit toute en volontaire partisan. Il appartenoit à une famille très-honorable du comtat d'Avignon, et s'étoit engagé deux fois contre le gré de son père qui l'avoit racheté. Mais enfin on le laissa à sa vocation; il fut long-temps attaché à M. de Vendôme comme aide de camp.

Il se vante d'avoir, étant prisonnier du prince Eugène, engagé ce prince à une fausse manœuvre pour dégager M. de Villars. On peut juger diversement ce trait; mais *vincit amor patriæ*.

Il dirigea la prise de l'île de Cadsandt, il aida à fortifier Malthe contre les Turcs.

On auroit sans doute beaucoup de faits honorables à rappeler de cet excellent homme, s'il avoit été employé selon son mérite, si on en avoit fait quelque chose, quand on faisoit tout d'un Marsin et d'un La Feuillade. Ses plus beaux titres sont ses ouvrages. Quelques reproches qu'on puisse faire à Folard, comme écrivain, on ne peut disconvenir qu'il n'ait, comme écrivain militaire, une verve qu'on ne trouve chez nul autre au même degré, un goût vif et profond pour son métier; l'ordre et la méthode lui manquent souvent, jamais la chaleur et la fécondité, quelquefois la clarté, la rectitude des vues, rarement leur longue portée et leur sagacité.

Le fameux Schulembourg en faisoit le plus grand cas. Nous avons vu avec quelle précision il a annoncé la gloire du maréchal de Saxe. On ne sauroit trop estimer la candeur et le zele avec lesquels il loue Feuquières, qu'il compare à Sertorius, et qui certainement

n'auroit pas été aussi juste et aussi loyal à l'égard de Folard, si celui-ci avoit été mis à sa place, c'est-à-dire à la tête d'une armée, ou au moins d'un corps de quelque importance.

Tout le monde s'accorde à peu près sur le caractère comme sur les talens de Feuquières. On ne doit donc pas s'étonner de le voir habiller de toutes pièces par Saint - Simon, passablement médisant de sa nature; mais Saint-Simon, quand il arrive à Puységur, n'est plus le même homme : il ne sait plus que louer, et c'est avec complaisance, avec effusion et sans restriction ; il semble que l'esprit a soufflé sur lui, comme sur ce prophète qui, monté sur la montagne pour détester et pour maudire, ne put plus y rester que pour admirer et pour bénir. Nous invitons fortement le lecteur à voir dans Saint-Simon les articles de Feuquières et de Puységur; la comparaison en est curieuse et très-intéressante.

Page 258, lig. 16. — Prétendez-vous encore garder un pays en occupant quelques positions réputées par tradition très-importantes?

Trompés par leurs souvenirs, les habitans des Cévennes voulurent, pendant la révolution, organiser un rassemblement à Jalès, camp fameux dans l'histoire des Camisards; ils ne firent pas attention que, depuis ce temps, on avoit percé quantité de routes, et que quatre chemins se croisoient sur ce point; aussi ne tinrent-ils pas huit jours, contre des gardes nationales, là où *Cavalier* avoit tenu huit ans sous

Louis XIV. Le fameux intendant Baville proposoit de bâtir partout des forts; un subdélégué plus habile proposoit de faire des chemins. Le maréchal de Villars donna raison au subdélégué, et ce fut ainsi qu'il termina la guerre des Cévennes.

Page 262, lig. 26. — La tête tourne aux hommes lorsqu'il leur arrive des choses auxquelles ils ne s'attendent pas.

« Marius, dit Plutarque, faisoit monter ses soldats sur les retranchemens, et les y faisoit tenir long-temps, afin qu'ils s'accoutumassent à la figure hideuse et terrible des Cimbres, à leur voix rauque et sauvage, toutes choses qui leur auroient fait peur vues pour la première fois, dans un moment de tronble et de danger; il étoit persuadé que, dans les choses effrayantes, la nouveauté est un surcroît d'épouvante qui dépasse la réalité. »

Tous les hommes qui ont su mener les autres hommes, ont eu les mêmes soins. Les hommes sans réflexion sont tout étonnés de leur mauvais succès; il seroit bien plus étonnant qu'ils en eussent de bons.

Page 317, lig. 10. — De Gassion, de Gadaigne.

Tout le monde connoît le maréchal de Gassion, mort trop jeune : Gadaigne avoit combattu à Lutzen avec Gustave Adolphe, dans son enfance. L'idée que, d'après lui, M. de Nisas, son élève, dont nous avons déjà parlé, donne du champ de bataille de Lutzen,

et de tout le paysage, ne ressemble en rien à l'aspect actuel des lieux : il y a aujourd'hui beaucoup de bois de moins; les eaux sont ramassées et guidées dans leurs cours, et les moulins à vent n'existent plus, etc. Gadaigne commanda, depuis, le régiment de la marine, l'infanterie de Turenne aux Dunes, et en second l'expédition de Gigeri en Afrique : il étoit désigné par l'opinion de l'armée pour être maréchal de France, à la promotion qui suivit la mort de M. de Turenne; il ne le fut pas; il ne le fut pas non plus à la suivante; il demanda cette fois une audience à Louis XIV. Et voici comment les notes manuscrites de M. de Nisas racontent cette particularité : « Le roi écouta M. de Gadaigne, tant que celui-ci voulut parler; et il parla long-temps et vivement, sans que le roi témoignât la moindre humeur; il congédia enfin Gadaigne avec de bonnes paroles, et des grâces en dédommagement du bâton; et celui-ci sut que le Roi, étant rentré chez Madame de Maintenon, lui avoit dit ces propres paroles : « Eh bien, Madame, vous l'avez voulu, je viens de recevoir une *rebuffade* de ce Provençal; et, le pis, c'est qu'il avoit raison. » Il paroît que Mad. de Maintenon avoit appuyé le candidat, en faveur duquel on avoit exclu Gadaigne. Je n'ai point trouvé cette anecdote écrite ailleurs; mais j'ai vu dans mon enfance des vieillards qui la connoissoient. Gadaigne se retira en Provence; il étoit fort vieux. Il me semble que ce trait, qui n'est point indifférent à la mémoire de M. de Gadaigne, puisqu'il prouve la haute opinion que l'armée et le roi lui-même avoient

de son mérite militaire, ne fait pas moins d'honneur à Louis XIV, et répond à l'idée que d'autres anecdotes donnent de la douceur et de la justice de ce prince.

Page 380, lig. 17. — Il offre des réflexions très-sensées.

En voici les propres termes : ces réflexions ne laisseront pas que d'être utiles, en contentant, par forme de prétérition, un sentiment de curiosité qui a peut-être déjà tourmenté le lecteur, et qui s'attacheroit à une recherche vaine.

« Si jamais, dit Maizeroy, notre artillerie tomboit dans l'oubli comme celle des anciens, et que nos successeurs voulussent en prendre une exacte connoissance, il est certain qu'ils tâtonneroient long-temps avant de fixer leurs idées sur la différence des canons aux obusiers, des obusiers aux pierriers, et de ceux-ci aux mortiers ; ils penseroient que la construction des pierriers et celle des mortiers devoient être fort différentes l'une de l'autre ; ils confondroient les petits pierriers, pour jeter des pierres dans les siéges avec ces petites pièces nommées de même, qu'on charge par la culasse, dont se servent les armateurs de mer, et que l'on met aussi dans les forts ou châteaux : la conformité des deux noms, les différentes manières de charger l'une et l'autre pièce ; la différence de leur tir et de leurs effets, seroient un casse-tête pour les commentateurs. D'un autre côté, lorsqu'ils trouveroient les termes de *couleuvrines*, *serpentines*, *basilics* et autres, ils feroient beaucoup de recherches avant de con-

noître que ce n'étoient que des canons semblables aux nôtres, qui différoient seulement un peu par leur longueur ou leur portée. Ils ne seroient pas moins embarrassés pour connoître ce qu'étoient les bombardes dont parlent nos anciens historiens; la plupart les confondroient avec nos mortiers qui jettent des bombes; quelque Juste-Lipse ou quelque Perrault, imagineroit une machiue à sa mode, et personne ne penseroit que ce n'étoit autre chose que des canons (1). Ce dernier terme leur donneroit même beaucoup à penser par les diverses applications qui en auroient été faites. Voilà ce qui arrivera, si de grandes révolutions détruisent nos usages et ramènent de nouveaux arts; et c'est précisément ce que nous avons fait jusqu'ici à l'égard des anciens. »

Le plus curieux, c'est qu'avant et après ces raisonnemens, qui sont parfaitement sains, ces aveux, qui sont parfaitement sages, Maizeroy décrit, dans le plus grand détail, les machines des anciens, et ne permet pas au lecteur de douter un seul instant de la vérité de ses découvertes et de l'exactitude de ses explications.

Page 381, lig. 21.

« Qui prouve trop ne prouve rien. »

« Un grand nombre d'officiers d'artillerie, dit M. de Ménil-Durand, et après lui M. de Bohan, à peu près dans les mêmes termes, qui auroient trouvé fort mauvais que l'infanterie s'avisât de prononcer entre MM. de

---

(1) Ici Maizeroy est lui-même dans l'erreur.

Vallière et de Gribeauval, ne vouloient pas voir que les troupes ne sont pas ordonnées pour le canon ; mais le canon fait pour les troupes, quelle que soit leur ordonnance et leur manière de combattre; ils se faisoient juges d'une affaire dans laquelle ils étoient parties; ils la prenoient même fort à cœur, craignant la chute d'un système qui a ôté à l'infanterie toute son activité, qui réduit les combats à l'action du feu, et, par conséquent, laisse au canon une grande prépondérance; craignant l'établissement d'un ordre qui rendroit à l'infanterie son énergie, et réduisant à des momens très-courts l'action de l'artillerie, en diminueroit l'influence. »

Il y a évidemment un peu d'humeur dans ce passage. Cette malheureuse jalousie, cette aigreur entre les armes, durera tant qu'elles seront isolées, tant que l'esprit de corps n'aura pas été placé au milieu d'une sphère d'activité et d'instruction variée, telle qu'une division bien organisée et rassemblant en paix et en guerre toutes les armes sous le même et immédiat commandement, toujours en présence et en action, combinées et coordonnées telles que la guerre les réclame.

Page 403, lig. 3. — Noblesse cartulaire.

J'appelle ainsi la manie moderne de prouver et d'établir la noblesse par des écritures domestiques, par ce qu'on appelle des *parchemins*. L'exigeance de ce genre de preuve a eu le triste résultat de produire des faux sans nombre, il y a environ cinquante ans.

C'étoit un débordement de gens qui n'avoient jamais

joui de la moindre considération dans leurs provinces, et qui venoient avec des papiers fabriqués dans des ateliers connus, s'enter sur une ancienne maison éteinte, ou révéler une antiquité de noblesse parfaitement ignorée même dans leur voisinage.

La *noblesse* sans notoriété publique est une idée bizarre. Les Romains tenoient un homme noble, quand nul ne pouvoit avoir connu ses auteurs dans un état *infime* ou *infâme*, *patre et avo consulibus*, cela suffisoit; le reste, quand il n'appartient pas à l'histoire, est un être de raison. *Voilà ma noblesse ici comprise*, disoit le premier maréchal de Biron, en montrant deux ou trois titres écrits; *mais*, ajoutoit-il en mettant la main sur son épée, *la voilà ici bien mieux*.

Par des vues particulières qui ont toujours une grande influence dans les temps de factions et de discordes civiles, une ordonnance de Blois, en 1574, exigea qu'on fût de noble race pour être archer, et archer ou chevau-léger pour être gendarme. Les notables de Saint-Germain, quelques années plus tard, réclamèrent contre cette disposition; en 1584, on admit à tous les emplois quiconque avoit été capitaine, lieutenant ou sergent-major six ans.

Henri IV trouva qu'une foule de gens prétendoient la noblesse pour avoir porté les armes pendant les troubles de la Ligue, ce qui auroit ruiné les finances en étendant sans mesure les exemptions d'impôts; mais l'édit qui pourvoit à cet abus, reconnoît en principe, que les lois et les mœurs du royaume attribuent

la noblesse héréditaire à la profession des armes. Tous les publicistes sont d'accord sur ce point.

Ceux qui sont au fait des anecdotes du XVIII[e] siècle, savent quelle intrigue pitoyable produisit le règlement des preuves de 1400, pour la présentation à la Cour. Il est incroyable, et cependant il est vrai que c'est Mad. de Pompadour qui, avec ses *faiseurs* mit au jour cette belle conception. Par suite de la haine qui existe naturellement entre le vice et la vertu, mad. de Pompadour vouloit empêcher un protégé de M. le Dauphin d'avoir une charge de la Cour. On échoua complètement vis-à-vis de ce gentilhomme qui fit ses preuves très-facilement, mais l'absurde règlement subsista.

Page 405, lig. 21. — Il organisa l'armée en brigades.

Il supprima le grade de brigadier, devenu insignifiant depuis l'établissement des divisions et des subdivisions (qui conservèrent le nom de brigades), les premières commandées par un lieutenant général, les autres par un maréchal de camp. Le nombre des bataillons de la division et de la subdivision fut réglé; les lieutenans généraux, les maréchaux de camp eurent un emploi fixe. Du temps des brigades *formées à peu près*, et quand les brigadiers les commandoient, rien n'étoit plus equivoque, plus inutile, que l'existence des lieutenans généraux et des maréchaux de camp; ils commandoient tantôt une portion de la troupe, tantôt une autre; ils changeoient chaque jour

d'emplacement. Aussi, dans le récit des affaires, on n'en parle presque jamais. Voyez la bataille des Dunes, que nous avons rapportée; dans le récit des historiens de M. de Turenne, Bellefond et Gadaigne commandoient l'infanterie, on voit leurs faits; Castelnau commandoit l'aile gauche de cavalerie, et gagna la bataille; Créqui l'aile droite, et soutint l'effort du prince de Condé; M. de Richelieu commandoit la réserve, et la ramena de suite après la bataille dans les lignes. Les lieutenans généraux et maréchaux de camp, dont on donne la liste, ne sont pour rien dans aucune partie de l'action.

Nous avons cité pareillement l'armée qui fit le siége de Barcelonne en 1668; celle qui soutint le siége de Toulon en 1707. Il n'y a qu'à consulter sur tout cela les tableaux et les planches de M. de Quinci. On voit très-bien la place et les fonctions des brigadiers; pour les maréchaux de camp et lés lieutenans généraux, excepté celui qui commande en chef quand il n'y a pas de maréchal de France, on ne les voit figurer que vaguement sur le tableau de l'armée; on ne leur voit aucune place, aucune besogne spéciale, et ils n'en avoient effectivement aucune. Aussi, un colonel qui ne prétendoit pas au commandement des armées, étoit désolé, avant la révolution, quand il devenoit officier général. Depuis il n'en a pas été de même, et les commandemens de division surtout avoient une grande et juste importance.

Page 414, lig. 16. — Devenus peu après une espèce de cavalerie moyenne (les Dragons.)

Quand on leur ôta le fusil, on changea le caractère de cette arme; quand on leur avoit donné des bottes, on l'avoit déjà altéré. Cette troupe étoit de l'infanterie transportable à cheval : c'étoit sa véritable utilité. On a souvent proposé de faire ainsi transporter de l'infanterie en croupe de la cavalerie; cela peut se faire, mais il faut commencer par changer entièrement la charge du cavalier.

Page 420, lig. 5. — Les plus sévères privations.

Dans un très-beau morceau qui sert d'introduction à l'ouvrage intitulé *Victoires et Conquêtes,* et où tout est vrai, on lit, entre autres, le passage suivant, d'une exactitude frappante pour quiconque a vu les armées de la république.

« Les généraux étoient pauvres, et partageoient toutes les privations du soldat; ils s'occupoient beaucoup de lui, et très-peu d'eux-mêmes..... Leur ascendant tenoit à leur vie toute militaire, à leur modération, aux exemples qu'ils donnoient, à leurs grades obtenus sur le champ de bataille, en presence des soldats témoins de leurs actions et juges de leurs services... De cette École austère, et semblable à celle qui formoit les Fabricius et les Camille, sont sortis... »

Au camp de Boulogne, le général Legrand, qui commandoit une division, donna à déjeuner à Joseph Bonaparte, récemment prince, avec des couverts

d'étain; ce fut vraisemblablement le dernier repas de ce genre que reçut le prince, mais non le dernier que donna le digne général.

Page 436, lig. 12.—Savante dans les généraux.

Ajoutons que les généraux connoissoient leurs troupes et en étoient connus : tels généraux de division surtout ont commandé huit, douze ans de suite la même division. Une telle armée est bien différente de celle de Louis XIV, où les généraux de division étoient *de jour*. On voit combien les mêmes mots, les mêmes noms trompent, et combien il faut faire attention aux choses qu'on leur fait signifier, selon les différens temps. L'armée du camp de Boulogne ne ressembloit en rien pour l'organisation, aux armées de Condé et de Turenne, encore moins, s'il est possible, à celles de Villars et de Saxe.

« La plus parfaite imitation, a dit le général comte Mathieu Dumas, la plus parfaite imitation de l'excellente organisation des légions romaines et la seule possible avec les élémens dont se composent nos armées, c'est l'organisation des divisions françaises, telles qu'elles ont existé dans les premières campagnes de la guerre de la révolution, avant que la formation des corps d'armée, en perfectionnant à la vérité le système d'organisation générale des armées, eût apporté des altérations très-nuisibles dans celle des divisions. Ce seroit une grande faute que d'abandonner ou de négliger cette belle répartition des troupes de toutes armes, aujourd'hui adoptée dans toutes les ar-

mées de l'Europe, et dont on reconnoîtra de plus en plus les avantages, si on se décide à conserver ces divisions pendant la paix, à leur rendre leur organisation et leur administration fixes et dans le même ordre, comme celles des corps de différentes armes dont elles doivent être composées dans une proportion semblable. »

» Il est très-remarquable que ce système de divisions qui, comme celui des légions romaines, se prête si bien à tous les besoins, à toutes les manières de combiner et d'employer ses forces pendant la guerre, et de les maintenir sur le pied le plus respectable et le plus économique pendant la paix, ait échappé à de grands généraux, à des hommes de génie, qui avoient étudié l'antiquité, a Frédéric lui-même, et qu'il soit né, pour ainsi dire, du hasard et de la nécessité, au milieu de la confusion qui régnoit d'abord dans l'organisation des premières armées de la république. »

A la suite de ce passage qu'on ne sauroit trop méditer, l'écrivain fait des digressions aussi savantes que sages sur les réserves, sur l'esprit de corps dont il importe de ne pas trop resserrer et de ne pas trop dilater le cadre.

Notre opinion est absolument, sur ces points essentiels, la même que celle du comte Dumas, et nous croyons avoir présenté dans le cours de cette histoire de l'art, beaucoup d'argumens et d'exemples à l'appui de cette opinion. Combien il eût été à desirer que l'ouvrage que nous présentons au public, eût été en-

trepris par un écrivain militaire tel que le comte Dumas! s'il eût pris le pinceau, nous nous serions tenus heureux de lui broyer quelques couleurs.

Dans tout ce que nous disons sur les guerres de la révolution jusqu'à l'époque où il est parvenu, nous nous en rapportons à ses récits pour redresser, expliquer, compléter ce que nous en rapportons nous-mêmes. Quand ces précieux documens manqueront, on pourra consulter l'ouvrage intitulé *Victoires et Conquêtes*, recueil curieux, et dont l'utilité sera, chaque jour, plus grande à mesure qu'on s'éloignera des événemens.

Comme nous n'avons pas toujours travaillé à Paris, et quoi que nous ayons cherché à rassembler des matériaux de choix, nous pouvons être tombés, pour beaucoup de détails d'organisation et d'administration, dans des fautes, des omissions, des altérations involontaires. On peut les rectifier en consultant, pour l'organisation du commencement de la guerre de la révolution, l'ouvrage de M. Gai-Vernon, intitulé *Ecole polytechnique;* pour l'administration de la guerre, celui de M. Audouin; pour ce qui regarde le génie et la grande stratégie des reconnoissances militaires, les ouvrages de M. Allent; pour les plus récens événemens de la dernière guerre, le premier ouvrage du général Rogniat, et celui qu'il vient de publier (novembre 1823), la *Relation de la Campagne de Russie*, attribuée à M. de Chambray, etc., etc. Ce que le général Jomini a écrit mérite aussi d'être lu et consulté ; ce qu'il a traduit relativement aux campagnes du roi de Prusse, est dans le

même cas. Nous n'indiquons que des ouvrages écrits en français, et nous ne les indiquons pas tous.

Page 447, lig. 8. — La maturité des plans et la vivacité de l'exécution appartinrent au même homme.

Le célèbre voyageur et académicien Volney, qui ne ressembloit point à la plupart des voyageurs, et dont toute l'armée d'Égypte a reconnu la scrupuleuse exactitude, la portoit dans ses moindres paroles comme dans ses plus graves écrits; il a raconté à plusieurs personnes l'anecdote suivante:

Il avoit connu Bonaparte en Corse, où lui Volney avoit formé un établissement considérable, à l'issue de l'Assemblée constituante. Sous la Convention, et quand le parti Paoli chassa les Français de Corse, une des premières personnes que Volney rencontra en débarquant près de Nice, ce fut Bonaparte, employé dans l'armée qui, depuis, fut l'armée d'Italie, et qui, à cette époque, languissoit dans le dénuement et dans l'oubli, sur les côtes de l'extrême Provence et des États de Sardaigne.

A dîner avec Volney, un commissaire de la Convention et deux ou trois autres fonctionnaires, Bonaparte s'éleva avec force contre l'inaction de cette armée, et, s'échauffant sur ce sujet, il ouvrit l'avis de passer les Alpes, et de porter la guerre au cœur de l'Italie.

Le lendemain, avec les mêmes convives dont il avoit excité l'intérêt et la curiosité, il développa son plan de

conquête, la carte à la main, dans le plus grand détail: tout étoit marqué, tout étoit prévu.

Volney le quitta, se rendit à Paris, vit la désolation de l'intérieur, et passa aux États-Unis. Là, apprenant, chaque jour, les événemens politiques qui se succèdent en France et en Europe avec rapidité, il retrouve bientôt le nom de Bonaparte, d'abord dans les affaires de vendémiaire, et enfin à la tête de l'armée d'Italie.

Quand il annonça aux vieux compagnons de Wasingthon qu'on venoit de nommer pour général en chef de l'armée d'Italie un jeune homme de vingt-six ans, ils achevèrent de se persuader que les Français étoient devenus fous; mais ils jugèrent que leur hôte le devenoit lui-même, quand celui-ci leur prédit, leur expliqua dans le plus grand détail tout ce que ce jeune homme alloit faire, et il leur répéta, en effet, tous les développemens dans lesquels Bonaparte étoit entré devant le petit comité de Nice.

Cependant, à mesure que les papiers d'Europe arrivoient, on voyoit s'exécuter, de point en point, ce plan qui avoit paru si fabuleux, ou du moins si téméraire aux guerriers américains.

Alors un autre doute s'empara d'eux; ils ne vouloient plus croire que celui qui prenoit au milieu d'eux le nom de Volney, fût le voyageur, l'écrivain; ils prétendirent lui faire avouer son *incognito*, et trouver en lui quelque illustre général proscrit, qui se cachoit sous un nom pacifique.

Pour faire cesser leur étonnement et arrêter ce

commencement d'enquête, Volney leur raconta ce que nous venons de rapporter.

Si on nous demande ce que nous prétendons inférer, pour l'utilité morale, de ce récit dont le but unique semble de faire attribuer à Bonaparte, et a Bonaparte seul, la conception comme l'exécution de la campagne d'Italie; nous dirons que ce fait, assez curieux en lui-même, vient à l'appui d'une vérité générale, à laquelle on ne sauroit accorder trop d'importance et d'attention, savoir que *la pensée est véritablement la maîtresse des événemens.*

La pensée de Bonaparte, corse, s'étoit, dès l'enfance, portée vers l'Italie. L'Italie avoit été l'objet de ses précoces méditations; ces méditations, déjà anciennes, cette longue pensée, expliquent comment, dans un aussi beau génie, un tel sujet avoit atteint, dans un âge encore si peu avancé, un aussi haut degré de maturité et de perfection.

Sans le temps et l'application, on ne fait rien de véritablement grand. Si, dans ce qui dépasse la portée du moment, on a l'air d'improviser quelque chose de sublime, c'est qu'on y a pensé lorsque personne n'y songeoit; quand l'heure est venue où la pensée publique s'y porte, on est plus avancé que tous les autres: voilà le secret des grandes choses; il est dans la force de la méditation unie à la puissance du temps. La sagacité, l'esprit, le génie, consistent à prévoir ce qui, un jour, occupera tout le monde et à s'y préparer, et on peut dire qu'il y a déjà quelque chose d'accompli dans ce qui a été long-temps et fortement médité.

Si Bonaparte avoit eu le temps et la volonté de préparer toutes ses expéditions, comme il avoit préparé la première, il leur auroit vraisemblablement imprimé le même caractère et assuré le même succès; mais, devenu puissant, il se confia trop légèrement à la fortune, ou du moins à des moyens étrangers à l'art, à l'étude, et qui ne les remplacent jamais.

L'action d'un grand pouvoir, en quelque sens qu'elle soit dirigée, corrompt naturellement les hommes, et les portant, un moment, à une hauteur demesurée, les laisse bientôt retomber au-dessous d'eux-mêmes, si cette action n'est modérée et refrénée par la réflexion et une sagesse dont les exemples sont trop rares dans l'histoire.

Une des causes de la chute de Napoléon, c'est d'avoir méconnu ces vérités, et surtout d'avoir méconnu le rapport intime qu'elles avoient avec le caractère de son siècle.

Une de ses erreurs capitales, une erreur voisine du ridicule, a été de prendre trop littéralement l'expression de *grand homme*, qui, dans l'état actuel de la société, est fort loin d'avoir la portée qu'elle a pu embrasser dans d'autres temps, qui n'est plus qu'une sorte de protocole, une formule de haute courtoisie.

Au sortir de la barbarie, dans l'ignorance générale, dans un état de foiblesse sociale enfin, quelle qu'en soit la cause, il peut exister une influence immense d'un homme sur les autres hommes, quand celui-ci,

par la force de son génie, devine les besoins de la société, mal exprimés par ses institutions. Mais, quand les lumières, généralement répandues, ont fécondé, dirigé la pensée d'un nombre d'individus très-considérable, le plus grand homme n'est qu'un homme distingué parmi beaucoup d'hommes distingués eux-mêmes au milieu d'une masse très-éclairée. La solide, la véritable grandeur se complique aujourd'hui, pour le caractère et l'esprit le plus éminent, de beaucoup d'élémens qui viennent du dehors. Le *moi* d'aucun individu n'a plus la même puissance; il n'y a plus, dans les sociétés modernes, un homme en telle disproportion avec l'universalité de ses contemporains, que, placé à l'extrémité de la chaîne, il puisse, comme le Jupiter d'Homère, emporter tous les autres Dieux.

Telles sont les vérités favorites du siècle où nous vivons. C'est sur l'existence de ces vérités, que Napoléon s'est aveuglé. Il a cru que son mérite personnel l'avoit *porté* au faîte de l'édifice social, tandis que ce mérite, très-réel sans doute, l'avoit seulement *indiqué* pour la première place, alors vacante; ce qui est tout-à-fait différent. Napoléon fut placé au pouvoir par une coalition d'hommes sages, expérimentés, influens, qui vouloient prévenir le retour des excès révolutionnaires. Tant qu'il a suivi les conseils de ces hommes, la route qu'ils lui avoient tracée, il a pu se regarder comme l'homme de la France; mais, dès qu'il a prétendu être l'*homme de l'Europe*, l'*homme du Destin*, sa raison a été faussée, sa fortune et sa gloire en péril. Il ne s'en est point aperçu tant qu'il a pu se servir des

moyens amassés avant lui, et sans doute savamment mis en œuvre par lui-même. Mais, par exemple, sur vingt généraux du second ordre, dix auroient culbuté les Autrichiens, et bouleversé l'Allemagne avec ces troupes du camp de Boulogne, dont les armées de la république avoient préparé le merveilleux rassemblement.

Tout a été bien différent quand les moyens se sont usés, affoiblis, et qu'en même temps le but s'est élevé à une hauteur gigantesque; la chute dès-lors auroit pu être calculée. L'événement final a été ce qu'il devoit être, les effets sont sortis des causes sans effort, et la destinée n'a point fait de frais extraordinaires pour renverser une puissance qui se précipitoit elle-même. Cette manière de voir pourra ne pas satisfaire l'amour-propre de ceux qui ont détruit Napoléon par la force, ou de ceux qui ne l'ont pas moins détruit par l'adulation, mais ce sera vraisemblablement celle de l'histoire qui le jugera principalement comme homme de guerre, puisque sa grandeur, dans ce genre, a précédé toutes les autres.

Sous ce rapport, et c'est celui qu'il nous convient d'examiner, si Napoléon avoit toujours été pour la pensée et pour l'action, le Bonaparte de l'armée d'Italie, il seroit peut-être pour jamais le premier entre les capitaines.

Mais si on fait abstraction de sa trop courte carrière militaire en Italie, dans quelle catégorie pourra-t-il prétendre au premier rang?

Dans l'ensemble de sa vie militaire et politique, qui

se confondront long-temps, jugé comme l'un de ceux qui, nés loin du pouvoir, s'y sont frayé une route par la coopération des armées et le dévoûment des soldats, se maintiendra-t-il à côté de Sylla, d'Auguste, de Cromwel? La raison de ceux-ci a résisté jusqu'au bout à leur élévation et maîtrisé la fortune.

Parvenu au trône, partant du jour où le pouvoir suprême lui fut confié, comparé à ceux que la naissance y avoit appelés, et qui ont conduit eux-mêmes leurs armées, soutiendra-t-il mieux le parallèle avec Alexandre, Gustave Adolphe, Frédéric, plus puissans, plus grands quand ils ont quitté la vie, qu'à aucune autre époque de leur carrière?

Si on ne veut considérer Napoléon que comme un capitaine opposé à d'autres capitaines dans le jeu difficile de la guerre, sera-t-il possible de le placer sur la ligne d'Annibal qui eut à combattre Scipion; de Scipion qui eut en tête Annibal; de Turenne qui eut affaire à Condé et à Montécuculli?

De quelque manière qu'on résolve ces questions, il restera vrai que la nature avoit formé Napoléon pour le premier rang dans toutes les carrières; que dans quelques-unes il y sera maintenu par le jugement de la postérité, mais que comme chef de guerre, le pouvoir a chez lui corrompu le génie; que les dons perfides de la fortune ont empêché l'entier développement, le sage et durable emploi des dons extraordinaire de la nature.

Enfin, la leçon qui doit sortir de ces faits,

la verité qu'il nous importe de montrer au lecteur toutes les fois qu'elle se présente ; c'est que la facilité, l'abus de la puissance matérielle nuit à la puissance morale, aux efforts plus heureux de l'intelligence et de l'art. Ce n'est pas la première fois que ce phénomène de décadence nous apparoît dans le cours de cette histoire; mais jamais d'une manière plus frappante et accompli dans un temps si court.

Page 449, lig. 25. — Nous ne dirons rien de la guerre de Russie.

Nous ne parlons pas non plus de la campagne de Wagram : il est évident, d'après notre manière d'envisager et de traiter les grands faits militaires, d'après la briéveté à laquelle nous sommes forcés, et qui exclut tous les détails dont le caractère n'a rien de neuf et de saillant; il est, dis-je, évident que nous n'aurions pû que répéter, en parlant de cette campagne, ce que nous avions déjà dit, ou ce que nous allions être obligés de dire, et qu'elle n'auroit donné lieu à aucune nouvelle et importante considération. Cette campagne est très-bien racontée dans un fragment attribué au général Pellet, et intercalé dans le Mémorial de Sainte-Hélène; c'est un excellent morceau quoiqu'il soit écrit peut-être sous la dictée d'un enthousiasme un peu trop exclusif des réflexions critiques que l'écrivain étoit très-capable de faire.

Quant à la guerre de Russie, pour trouver chez les nations savantes et civilisées, ot parmi les généraux dignes de ce nom, quelque chose de semblable à cette

expédition, il faut remonter non à Cambyse, qui est semi-barbare, mais à Antoine; la leçon étoit toute faite : même imprévoyance, même folie dans son expédition contre les Parthes, les différences ne sont que dans quelques détails, dans quelques localités.

Plutarque fait les mêmes réflexions que les mêmes circonstances nous inspiroient à la vue des fautes qui ont amené tant de malheurs. « Antoine, dit-il, auroit dû prendre ses quartiers d'hiver dans l'Arménie pour y faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche de huit mille stades, et avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnemens; s'emparer de la Médie aux premiers jours du printemps ; mais au lieu de suivre ces mesures prudentes, il leur fit continuer tout de suite leur marche. »

Les misères qui suivent sont les mêmes, le manque de vivres aussi absolu, le chaud aussi accablant, aussi funeste que le froid.

Sans doute, dans de pareilles expéditions, il y a des momens brillans, mais la masse des détails se sent toujours de la démence du projet : dans un projet essentiellement utile et sage, les détails participent à la sagesse de l'ensemble, tout se tient, tout réussit; la conquête la mieux calculée de nos temps modernes, c'est celle de la Silésie par Frédéric; il se donnoit tout le cours de l'Oder, il constituoit véritablement un État; la Prusse est sur l'Oder, ses avant-postes sur l'Elbe et sur la Vistule. Mirabeau a tort de reprocher à Frédéric de négliger la Prusse royale, de ne pas aimer Kœnigsberg. Ces Etats, de l'autre côté de la Vis-

tule étoient en seconde ligne, et cependant, lors du partage de la Pologne, il n'oublia pas de renforcer cette ligne.

Napoléon dans son loisir de Sainte-Hélène, pour justifier les détails de sa campagne de Russie, se représente comme échelonné par ses nombreux alliés, mais c'est alléguer, pour son apologie, ce qui le condamne aux yeux de la raison. Sa faute, sa mauvaise position consistoient précisément à s'être mis dans le cas d'être obligé de se confier à de semblables appuis, et de dépendre de leur fidélité.

Page 460, lig. 14. — Cette région des sources qui commence lorsque l'on a traversé l'Èbre du nord au sud.

On remarquera que dans la dernière expédition d'Espagne, le mouvement décisif a été celui de la colonne qui a passé l'Ebre dans la direction de Terruel (Voyez la carte placée entre les pages 458 et 459), qui s'est élevée dans la région des sources et qui, redescendue dans la plaine avec les fleuves, a coupé Ballestéros de Séville et de Cadix, sous le commandement du général Molitor. Cette marche flanquée des colonnes de droite et combinée avec les mouvemens des corps qui manœuvroient en Biscaye, en Galice et en Catalogne, constitue une stratégie plus judicieuse que tout ce qu'a fait Napoléon en Espagne. Véritablement, pour que ce plan réussît, il falloit avoir une certaine masse de partisans dans la population; on en avoit, et c'est un auxiliaire de la stratégie que

les Romains ont toujours fait entrer pour beaucoup dans la constitution de la guerre.

Page 468, lig. 19. — Les provinces du nord de l'Espagne furent harcelées, désolées, mais non soumises.

On lit dans Machiavel, que la grande difficulté d'attaquer de son temps l'Espagne, consistoit dans l'impossibilité de vivre sur les provinces entre l'Ebre et les Pyrénées, qu'il représente comme un désert.

Cet état de choses étoit une exception, mais cette exception étoit, au moins quant à ses résultats, dans toute sa force au temps où Machiavel écrivoit. Les Chrétiens avoient soutenu une guerre continuelle dans ces provinces. L'expulsion des Maures a depuis laissé à cette haute Espagne la paix qui lui suffit pour prospérer en agriculture et en commerce; au contraire, cette même expulsion a jeté dans la langueur les provinces que les Maures cultivoient en propriétaires tranquilles et éclairés. Voilà comment la différence des temps doit toujours être prise en grande considération, particulièrement dans cette histoire de l'art; nous avons cherché à l'observer avec soin dans toute circonstance.

Quand nous avons dit, dans le texte, qu'il n'y avoit de plaines nues qu'en Castille; cette expression comprend toutes les provinces de la couronne de Castille, c'est-à-dire le grand plateau de l'Espagne, un peu plus bas que ce qui est proprement la région des sources, ce plateau est sans comparaison la partie la

moins productive de l'Espagne; elle est habitée par une population beaucoup plus mêlée de sang africain que l'Espagne cis-ébrane ou Celtibérie, qui forma aujourd'hui les provinces Vascongades, les Celtibériens étoient Gaulois d'origine; ce furent les premiers auxiliaires qui combattirent avec les Romains sans avoir le titre d'alliés.

Page 487, lig. 21. — La bataille de Pultava eut un succès tout différent.

Voyez le récit que fait le maréchal de Saxe de la bataille de Pultava. Il pouvoit la savoir au plus juste, car le Czar qui l'avoit gagnée avoit pu et dû en faire connoître tous les détails au roi Auguste, père du maréchal. Aussi, cette narration faite par le maréchal, a-t-elle toute la fermeté d'un homme bien sûr de son fait. Il faut la lire tout entière dans ses Rêveries; je crois que cette lecture confirmera la conjecture que je présente, et fera ressortir la similitude que j'établis.

La bataille de Pultava est fort bien racontée aussi dans l'Histoire de Charles XII. On peut la consulter pour les antécédens et les accessoires. Le récit du maréchal de Saxe n'est proprement que l'action même.

A Pultava les Russes vainquirent les Suédois, comme les Romains avoient fini par vaincre Pyrrhus, instruits par leurs défaites.

Page 489, lig. 1re. — L'imminente Autriche.

Nous avons entre nos mains la copie d'une lettre que le prince de Neufchâtel écrivoit le 8 mai au roi

de Bavière, et dont l'original doit exister à Munich. Le prince de Neufchâtel nous autorisa à la copier pour servir au bulletin de la campagne que nous étions chargés de tenir. Nous publierons quelque jour la partie de ces matériaux que les cosaques nous ont laissée. Cette lettre qui confirme en détail tout ce que porte notre texte sur cette bataille, finit par ce passage très-remarquable:

« Vos voisins (les Autrichiens) deviennent plus aimables; on a donné le commandement de l'armée en Bohême au prince de Shwartzemberg; le voyage de ce prince à Paris, quelques conversations que j'ai eues avec lui, comme compagnon de classe, l'ont mis à même de présenter à sa cour la puissance de la France, et que si elle se déclaroit contre nous, ce seroit une bonne occasion de faire marcher deux cent mille hommes de plus. Telles sont, Sire, les vérités que je me plais à porter à la connoissance de votre Majesté. »

Cette lettre que le major-général n'écrivoit certainement pas sans l'inspiration et l'approbation de Napoléon, prouve évidemment qu'avant de passer l'Elbe, celui-ci avoit l'Autriche pour suspecte. Comment l'a-t-il passé, et comment se peint-il à Sainte-Hélène comme pris au dépourvu par la défection de l'Autriche? Une multitude de faits, recueillis particulièrement sur le séjour de Napoléon à Dresde après Wurtschen, prouve la vérité des observations du général Rogniat, et de la révélation qu'il a faite le premier de l'*affoiblissement prématuré* d'ute tête que la Nature avoit faite si forte. Par son caractère et par sa po-

sition, le général Rogniat étoit dans le cas de voir ce qui étoit, et incapable de dire rien de plus que ce qui étoit; la même foi est due à ceux qui rapportent ce que disoit Napoléon à Sainte-Hélène. Or, leurs récits rapprochés des faits, prouvent la vérité de la triste découverte du général Rogniat. Napoléon dénature tellement les faits, qu'il faut attribuer sa manière de les présenter, ou à une présomption extrême, et qui est la *folie* même dont il étoit affecté, ou à un pur mensonge qui seroit trop au-dessous de Napoléon. Cet état de la tête de Napoléon avoit deux causes: l'une physique, l'autre morale; le froid de la Russie avoit frappé son cerveau, et depuis quelques années son genre de vie isoloit sa pensée qui ne rencontroit plus ni contradiction ni obstacles, et qui se vicioit et et se corrompoit aisément, ne se retrempant plus dans la pensée publique. L'isolement de la pensée produit la folie; le bon La Fontaine l'a dit:

La raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.

Napoléon s'étoit séquestré lui-même, et volontairement emmaillotté dans les langes d'une étiquette mille fois plus solennelle, plus rigoureuse, plus universelle, plus continue que celle d'aucun prince Porphirogénète.

Page 492, note 2. — Extrait de l'ouvrage de M. d'Odeleben sur la dernière campagne en Allemagne, volume Ier, page 31.

« On ne peut nier que dans les mois de mars et d'avril, quand l'armée française, nouvellement res-

suscitée, ne présentoit encore que l'image d'un vrai chaos, et que le vice-roi d'Italie étoit réduit à défendre seul, l'Elbe, avec environ trente mille hommes de vieilles troupes, l'armée russe-prussienne eût certainement pu percer jusqu'au Rhin. Les Français paroissoient s'y attendre; mais les contrées qui, dans les mois suivans, eurent encore tant à souffrir de l'oppression, n'osèrent se plaindre du retard qu'on apportoit à leur affranchissement du joug des Français. (L'auteur vient de dire que Mayence et les autres places, craignoient l'état de siége comme dévastateur de leurs environs, etc.)»

« On doit considérer comme une disposition particulière de la destinée, que cette marche des événemens telle qu'elle eut lieu, étoit précisément la seule propre à opérer la destruction des forces militaires de l'empire français. L'issue même des batailles de Lutzen et de Bautzen concourut à amener ce grand résultat. Si les Français eussent été déjà battus près de Lutzen, au point d'être forcés de se retirer sur le Rhin, ils se seroient rapprochés et de leurs renforts et de leurs ressources: ce fleuve protecteur pouvoit être défendu alors avec plus d'énergie qu'il ne le fut plus tard, et les troupes qui se hâtoient d'arriver de l'armée d'Espagne, auroient rendu d'importans services sur les frontières de la patrie. Dans tous les cas, le Rhin auroit arrêté, pendant quelque temps, les progrès des alliés qui n'avoient pas encore réuni toutes leurs forces, et dans l'intervalle, la nombreuse artillerie française et les munitions qui furent em-

ployées après l'armistice, dans le mois d'août, auroient déjà été en état de servir. *Combien n'auroit-il pas été facile de faire par la Suisse et par plusieurs autres points, de puissantes diversions sur le flanc des alliés, et de concentrer ainsi le théâtre de la guerre dans la malheureuse Allemagne!* Je suis donc fondé à conclure que les premiers avantages des Français, leur trouée jusque dans la Silésie, les échecs reçus par les corps isolés, sous les maréchaux et enfin le grand combat des peuples entre eux près de Leipsik furent autant de circonstances nécessaires pour forcer l'aigle à regagner son aire, et préparer à l'Europe un repos durable (1). L'artillerie, arme sur laquelle Napoléon comptoit le plus, ne pouvoit être perdue que dans les batailles ou par la destruction de corps entiers, ou enfin par les opérations sur ses derrières; il fallut d'abord qu'il fit des progrès, et ensuite qu'en les faisant, il essuyât de grandes pertes. La nation française qu'aveugloient encore beaucoup de prestiges, se seroit difficilement déclarée contre Napoléon, qui n'avoit encore contre lui que la mauvaise volonté d'un petit nombre d'amis de la paix. »

---

(1) Il est remarquable que plusieurs lettres interceptées portoient que la Saale devoit être pour les Français la Berezina de l'Allemagne.

L'ouvrage du général Rogniat est trop répandu pour que nous en citions ici le texte. Nous invitons à relire tout ce qu'il dit d'éminemment judicieux sur la partie de la diversion qui regardoit Hambourg et le Bas-Elbe.

Page 493, lig. 15. — Les vœux de ses amis et les craintes de ses ennemis.

Un officier général dont Napoléon prisoit avec raison la capacité, ayant été appelé chez lui un matin, pendant l'armistice de Dresde, il lui confia qu'il étoit décidé à se porter incessamment sur le Rhin, ou du moins sur la Saale, et qu'on se mettroit bientôt en mouvement. Cet officier reconnut les avantages, la nécessité d'une pareille résolution, et alla chez lui, donner les ordres préparatoires de son propre départ. Malheureusement, dans la journée, quelqu'un parle à Napoléon du long séjour de Frédéric II, à Dresde; et plus malheureusement encore, ajoute, que l'Europe est attentive à observer si Napoléon fera moins que Frédéric; voilà cet homme dont le génie embrassoit si bien les rapports les plus éloignés, qui ne tient plus aucun compte de la différence si frappante entre le roi de Prusse et lui; entre Napoléon parti de Paris, et Frédéric parti de Berlin pour des expéditions si différentes. Il croit voir quelque honte à ne pas tenir une position aussi long-temps que le héros prussien, il craint un absurde parallèle, il s'obstine à rester et voit bientôt recommencer une série non interrompue de revers. On a remarqué que bien souvent un puéril esprit d'imitation, une comparaison bizarre, avoient égaré cette raison long-temps si forte: à cette époque et, pour comble de misère, à mesure que la tête s'affaissoit, l'orgueil s'exaltoit, et Napoléon se préoccuppoit de la mono-pensée de son infaillibilité dont

il a été possédé jusqu'au dernier moment, et qui, sur le rocher de Sainte-Hélène, mêloit à son malheur une teinte affligeante de ridicule.

Page 506, lig. 10. — Napoléon sacrifia sans hésiter, son trône à son système de gouvernement.

J'accuse si vrai, et je calomnie si peu Napoléon, que ce que j'avance ici, dans l'intention incontestable du blâme, est énoncé d'une manière encore plus explicite par un écrivain qui fait profession de l'approuver et l'admirer en tout. Voici comment s'exprime le général Guillaume de Vaudoncourt :

« On ne pouvoit opposer à cette invasion qu'une guerre nationale; elle auroit, sans doute, été glorieuse et décisive, car on ne peut pas se flatter de vaincre, ou même de résister, quand on a en tête une masse de trente millions d'hommes, unis sous un seul drapeau, et lorsque les intérêts du souverain sont fondus dans les intérêts nationaux. Mais nous avons déjà dit que Napoléon ne vouloit pas rendre la guerre nationale, ses motifs ne reposoient pas seulement sur la direction de l'esprit public qui tendoit à se séparer de son gouvernement, ils étoient dans ce système même. Les guerres nationales sont bien loin d'être favorables aux gouvernemens absolus; en donnant aux peuples la mesure de leurs forces, elles leur enseignent comment ils peuvent reconquérir leurs droits : c'est un axiôme dont l'application n'a pas toujours été immédiate mais toujours inévitable. »

Il en conclut que Napoléon devoit faire nécessairement une guerre stratégique et purement militaire. Nous en convenons, et nous ajoutons qu'il la fit mal.

Page 545, lig. 10. — Les meilleures recrues.

C'est ainsi qu'une place de Paris (la Place Royale) reçut le nom de Place des Vosges, parce que le département des Vosges avoit été le premier à remplir sa conscription. Ainsi à Berlin, à Paris, etc., les statues des généraux ont été placées dans les lieux publics.

Page 568, lig. 12. — Que si on nous reproche de donner trop d'importance, etc.

Au lieu des raisonnemens dont nous pourrions nous appuyer pour justifier les développemens où nous entrons, sur des choses qui paroissent si simples et en partie si superflues à énoncer, nous ne présenterons qu'une anecdocte rapportée par le biographe de Feuquières.

« Feuquières, dit l'auteur de sa vie, montroit à un de ses amis le chapitre de l'ouverture de la tranchée, où il marque qu'il faut jetter la terre du côté de la place ; cette observation parut triviale, n'importe, dit-il, il faut la laisser.

Auroit-il prévu, ajoute le biographe, qu'on auroit dû y manquer au dernier siége de Philisbourg?

Page 568, lig. 6. — Le désert à perte de vue.

Voilà pourquoi les grandes plaines arides des régions méridionales, n'ont jamais connu d'autres frontières, ou du moins de meilleures défenses que les

remparts mobiles de Sparte, c'est-à-dire des troupes qui se portoient rapidement à de grandes distances comme la cavalerie des Parthes, des Arabes, des Numides, des Mamelücks; les contrées du nord qui n'ont point de montagnes, et dont les fleuves sont gelés six mois de l'année, sont six mois de l'année dans le même cas, sans défense, sans frontières autres que les chevaux et les hommes; et voilà pourquoi la pospolite polonaise étoit si necessaire à l'Europe. L'Europe citérieure n'a plus aujourd'hui de moyens de se préserver que dans le système que nous indiquons, celui de la guerre organisée aux sources et aux embouchures des grands fleuves.

Page 585. — Explication des planches, ligne avant-dernière.

Cavalerie de l'aile gauche, commandée par Castelnau, pliée en colonne et courant le long de l'estrand, ou sable uni, laissé à découvert par le reflux de la mer.

Nous venons de lire (15 *novembre* 1823), dans le cinquième volume des Mémoires de Napoléon, écrits par le général comte de Montholon, un précis du plus haut intérêt, sur les guerres du maréchal de Turenne. Par un hasard singulier la bataille des Dunes est incomparablement le morceau qui laisse le plus à désirer. Napoléon, après le récit des faits, dit dans ses observations *que la bataille des Dunes est l'action la plus brillante de Turenne.* C'est certainement une des plus belles, mais elle n'auroit ni caractère, ni

couleur, ni physionomie particulière, si elle étoit telle que la présente le récit de Napoléon qui précède ce juste et honorable jugement. Il paroîtroit que Napoléon n'a puisé les détails de cette affaire que dans Raguenet, qui dit pis que rien, ou dans Quincy, qui ne dit pas grand chose. La narration de Ramsay, est, sans comparaison, plus capable de faire sentir le mérite de cette affaire. Ramsay avoit consulté les Mémoires de Turenne, et ceux du duc d'Yorck, que les autres ne paroissent pas avoir connus; c'est dans l'ensemble de ces détails rassemblés par Ramsay, et puisés dans ces sources sûres, qu'on démêle toute l'importance du mouvement de la cavalerie de Castelnau, toute la portée du calcul de Turenne sur les effets du reflux de la mer, et les causes de la marche si lente de notre infanterie, dans le sable des Dunes, dont Raguenet donne une raison si pitoyable (le soin d'un alignement exact du front de la marche); que l'on examine le terrein, qu'on consulte les documens que nous venons de citer, et qu'on prononce si on peut se refuser à l'évidence des conjectures développées dans notre texte, elles nous ont été en partie inspirées par les particularités que nous avons trouvées dans les notes déjà citées du marquis de Nisas, lequel les tenoit de M. de Gadaigne qui commandoit une partie de l'infanterie de M. de Turenne; de plus nous avons entendu en 1785, le comte, depuis maréchal de Rochambeau, raconter cette même bataille des Dunes, de la manière la plus intéressante. Il venoit de son commandement de Flandre;

il passoit à Abbeville; les officiers du régiment commissaire-général, en garnison dans cette ville et où nous servions alors, lui firent une visite de corps, et la conversation ayant amené le récit d'une course que M. de Rochambeau venoit de faire, il raconta tous les détails de la bataille des Dunes, dont il avoit visité le terrein. Son récit fut entièrement conforme à ce que nous avons écrit, et à ce que nous avions déjà vu dans nos manuscrits. Il doit exister encore plusieurs officiers du régiment commissaire-général, qui étoient présens à cette visite de corps, et qui peuvent se souvenir de cette leçon de stratégie; elle fut belle et éloquente de la part du maréchal, il nous semble l'entendre encore.

Pour en revenir à Napoléon, il ne parle ni du mouvement de Castelnau, ni de la droite espagnole mise en l'air par la retraite de la mer : ce sont là cependant les traits caractéristiques de cette bataille; Napoléon n'auroit pas manqué de les observer s'ils lui avoient été indiqués par les documens qu'il consultoit, comme il a remarqué la coopération de la flotte anglaise, l'absence d'artillerie dans l'armée espagnole, et la fière conduite de Condé dans les entraves de sa position; il auroit remarqué aussi, sans doute, par quelle vigueur de calcul Turenne fit une affaire de cavalerie d'une bataille dans un tel terrein, et où il étoit justement très-inférieur en cavalerie; ce qui rapelle le grand mérite de César à Pharsale; enfin Napoléon, tout en vantant cette bataille des Dunes, n'auroit pas écrit, en parlant de Turenne : « Son ordre étoit parallèle, *il n'a fait*

ni manœuvre, ni rien qui soit hors de la marche ordinaire; car rien n'est moins dans la marche ordinaire, que d'établir ses calculs de manœuvres sur un phénomène physique, sur l'état de choses qui résulte de ses effets, et de faire ainsi pénétrer une colonne de cavalerie sans obstacle entre deux lignes d'infanterie.

Du reste, il y a des traits sublimes dans ce précis des campagnes de Turenne par Napoléon; jamais on n'a mieux apprécié le moral à la guerre, partie sur laquelle nous sommes si souvent revenus dans le cours de cette histoire. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en faire remarquer un passage très-instructif; racontant un mouvement de Turenne sous Arras : « En revenant, dit Napoléon, le même jour dans son camp, il côtoya les lignes espagnoles à portée de mitraille: elles tirèrent; lui tuèrent quelques hommes, ce qui excita des observations de la part des personnes qui l'accompagnaient, à quoi il répondit : « *Telle marche seroit imprudente, il est vrai, si elle étoit faite devant le quartier de Condé; mais j'ai intérêt à bien reconnoître la position, et je connois assez le service espagnol pour savoir qu'avant que l'archiduc en soit instruit, qu'il en ait fait prévenir le prince de Condé et ait tenu son conseil, je serai rentré dans mon camp* (1). »

---

(1) On remarquera que, dans ses derniers momens, Turenne osa faire un calcul du même genre devant Montécuculli, qui étoit bien un autre adversaire que l'archiduc. Voyez page 147 du second volume, à la note.

Après avoir rapporté ces paroles de Turenne, Napoléon s'écrie : « *Voilà* qui tient à la partie divine de l'art, » et il ne faut pas croire que cette exclamation soit l'effet d'une sensation passagère : elle est le produit d'une réflexion profonde. Voici comment il avoit défini cette partie divine de l'art, toujours à propos de Turenne :

« Achille étoit fils d'une déesse et d'un mortel, c'est l'image du génie de la guerre ; la partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est fort et vainqueur, faible et battu selon qu'il croit l'être ; la partie terrestre, c'est les armes, les retranchemens, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles. »

Voilà, certes, des paroles admirables d'un grand capitaine jugeant le plus grand des capitaines ; ce peu de mots est une des plus hautes leçons d'art militaire qui puissent être données aux hommes. Avec incomparablement moins d'autorité et de talent, nous avons insisté sur les mêmes choses pendant deux volumes et nous nous en félicitons.

Encore un mot sur Napoléon jugeant Turenne ; en parlant de la déroute de Mariendhal, il s'exprime ainsi : « Turenne lui-même eut peine à se sauver ; mais, après avoir traversé un bois qui se trouvoit derrière sa ligne de bataille, il rencontra heureusement quelques-uns de ses escadrons qui venoient d'arriver ; il

rallia, sur cette réserve, sa petite armée et fit bonne contenance; il ordonna à son infanterie de faire sa retraite sur Philisbourg, et, avec ce qu'il put rallier de sa cavalerie, il se dirigea sur la Hesse.... Huit jours après sa défaite, Turenne se trouva ainsi à la tête d'une nouvelle armee de quinze mille hommes (1). »

Quel mal a dû faire la pensée de Waterloo à Napoléon lorsqu'il retraçoit ainsi à Sainte-Helène les souvenirs du caractère, du génie de Turenne, de ses ressources, de sa conduite après une défaite!

---

(1) C'étoit, dans les proportions du temps, comme aujourd'hui une armée de 60,000 hommes.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 202, ligne 7. Utilement par; *lisez :* utilement pour.

Pag. 266, lig. 14. Monumens; *lisez :* documens.

Pag. 380, lig. 27. Pistolet pétrinal; *lisez :* pistolet, pétrinal.

Pag. 400, lig. 16. Son adjoint et son survivancier; *lisez :* l'adjoint de son devancier.

Pag. 413, lig. 3. A celui de brigadier; *lisez :* à celui de maréchal de camp.

Pag. 450, lig. 25. De cette campagne; *lisez :* de cette campagne de Napoléon.

Pag. 509, avant-dernière ligne de la note. De plus utile; *lisez :* du plus utile.

Pag. 537, lig. 13. Généralement senties; *lisez :* ont des beautés généralement senties.

Même page, ligne 18. Soldats généralement plus lettrés, *supprimez* généralement.

Pag. 543, lig. 7. Sur celui des peuples; *lisez :* sur celui des alliés.

Pag. 588, lig. 11. Planche III. Entre les pages 484 et 485; *lisez :* entre les pages 458 et 459, *et faites suivre l'explication de la carte d'Espagne qui est à la page* 589, *lig.* 28.

Pag. 589, lig. 27. Planche IV. Placée entre les pages 458 et 459; *lisez :* entre les pages 484 et 485, *et faites suivre l'explication de la bataille de Wurtzchen qui est à la page* 588, *lig.* 12.

Pag. 612, lig. 21 et 22. Beaucoup de peuples, et peu de soldats; *lisez :* beaucoup de peuple et peu de soldats.

Pag. 620, lig. 26. Dans son enfance; *lisez :* dans sa première jeunesse.

Pag. 644, lig. 7. Sur cette bataille; *lisez :* sur la bataille de Lutzen.

Fautes dans les Lithographies.

Planche IV du IIe volume, Lisonne; *lisez :* Lisbonne.

Planche V, même volume. Ulm; *lisez :* Kulm.

Supplément à l'errata du premier volume.

Pag. 329, lig. 11. La première ligne étoit formée; *lisez :* la première ligne de chaque cohorte étoit formée.

Pag. 496, lig. 9. Cette pénurie d'armes *lisez :* d'armes à feu.

Pag. 567, lig. 6. A l'école de M. Sadagne; *lisez :* de M. de Gadaigne.

Pag. 578, à la 1re note, l'île d'Onessant; *lisez :* d'Ouessant.

TABLEAU DES CROISADES, pour la conquête de la Terre-Sainte; suivi d'une courte description des principaux endroits de la Syrie et de la Palestine qui y sont mentionnés; par A. Caillot, ancien maître ès-arts. Deux vol. in-12 avec gravures. 6 fr.

MÉMOIRES SECRETS sur la vie privée et politique de Lucien Buonaparte, prince de Canino, liés aux principaux événemens du règne de son frère, et contenant sa participation à la révolution du 20 mars; rédigés sur sa correspondance et sur les pièces authentiques et inédites. Deux vol. in-12, fig. 5 fr.

COURS DE DÉCLAMATION, prononcé à l'Athénée de Paris, par J. M. Larive, correspondant de l'Institut de France, ancien artiste du Théâtre-Français, et pensionnaire du Roi; Trois vol. in-8 de 1200 pages, bien imprimés. 15 fr.

ENFANT (l') PRODIGUE, poëme en quatre chants; par M. Campenon, auteur de la MAISON DES CHAMPS. Un vol. in-8., bien imprimé, papier fin d'Angoulême, avec 4 gravures; seconde édition. 6 fr.

LE ROLLIN DE LA JEUNESSE, ou Morceaux choisis des histoire ancienne et moderne, précédés d'un abrégé de la vie de Rollin, accompagnés de courtes réflexions; par un ancien maître ès-arts. Deux gros vol. in-12, bien imprimés et ornés de gravures; seconde édition. 6 fr.

MÉMOIRES DE LA PRINCESSE FRÉDÉRIQUE SOPHIE-WILHELMINE DE PRUSSE, margrave de Bareith, sœur de Frédéric le Grand, écrits de sa main; quatrième édition. Deux vol. in-8, bien imprimés, beau papier. 9 fr.

VOYAGE DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU BRÉSIL, depuis 1809 jusqu'en 1815, comprenant les provinces de Pernambuco (Fernambouc), Séara, Paraïba, Maragnan, etc.; par Henri Koster; traduit de l'anglais, par A. Jay. Deux vol. in 8., beau papier, ornés de huit planches coloriées et de deux cartes. 15 fr.



